



**HAL**  
open science

## Carnets de bord

Martine Lani-Bayle

► **To cite this version:**

| Martine Lani-Bayle (Dir.). Carnets de bord. 2004, ISBN 2-84273-422-X. hal-01245407

**HAL Id: hal-01245407**

**<https://hal.science/hal-01245407>**

Submitted on 5 Jan 2016

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

CHEMINS DE FORMATION

*au fil du temps...*  
*Carnets de bord*

*Chemins de formation au fil du temps...*

ISSN 07600070 – ISBN 2-84273-422-X

Éditée par :

Association des Éditions du Petit Véhicule  
20, rue du Coudray  
44000 Nantes – France  
Tél. : 02 40 52 14 94 – Fax : 02 40 52 15 08  
e-mail : epv2@wanadoo.fr

et

Université de Nantes – Formation continue  
2 bis, boulevard Léon Bureau – BP 96228  
44262 – Nantes Cedex  
Tél. : 02 51 25 07 25 – Fax : 02 51 25 07 20

revue publiée avec le concours  
du Centre national du livre

Directrice scientifique de la publication :  
Martine Lani-Bayle

Comité de rédaction :



Équipe Transform' (transdisciplinarité et formation) de l'Université de Nantes, service de formation continue, avec M. Lani-Bayle, professeur en sciences de l'éducation et N. Bire, M.-A. Mallet, A.-M. Riss, S. Vasconcelos.

Crédits photographiques :

Archives de Yabu (p. 92), L. Arnaud (pp. 134-136), C. Baéza (p. 73), Éditions du Petit Véhicule (p. 19, 24, 71, 106, 110, 152, 181, 187, 198, 201, 208, 211, 213, 221), D. Friedmann (p. 43), J.-F. Gomez (p. 217), P. Hanarte (p. 4, 10, 190, 225, 226), E. Heutte (p. 204), M. Lani-Bayle (p. 6, 7, 12, 16, 22, 26, 48, 67, 70, 75, 90, 92, 93, 118, 123, 138, 142, 147, 151, 155, 165, 168, 173, 175, 178, 180, 185, 197, 210, 212, 214, 220), C. Leray (pp. 102-104), A. Lani (p. 56, 176), Y. Leroux (p. 17), M.-A. Mallet (p. 56, 72), H. Moëlo (p. 14), P. Sandrin (p. 40), S. Vasconcelos (p. 207).

Illustrations :

F. Bayle-Ottenheim (p. 222), C. Leray (p. 9).

Photo couverture :

« L'écriture se fait en marchant », Noiré 1891 (coll. M.-L.

## COMITÉ SCIENTIFIQUE

Mesdames et messieurs les professeurs :

De l'université de Nantes

Régis Antoine (lettres), Daniel Briolet (lettres – 1933-2003), Philippe Forest (lettres), Olga Galatanu (linguistique).

Au plan national, en sciences de l'éducation

Jacques Ardoino, Françoise Cros, Nelly Leselbaum, Philippe Meirieu, Gaston Pineau et André de Peretti.

Au plan national, en dehors des sciences de l'éducation

Monique Astié (biologie végétale), Boris Cyrulnik (neurologie, psychiatrie, éthologie clinique), Albert Jacquard (humanistique et génétique des populations), David Le Breton (sociologie), Jean-Louis Le Moigne (sciences des systèmes), Jacques Lévine (psychanalyse), Edgar Morin (sociologie) et Jacques Nimier (mathématiques et psychologie clinique).

Au plan international

Mireille Cifali (psychologie et sciences de l'éducation, Genève, Suisse), Olga Czerniawska (théorie de l'éducation, Lodz, Pologne), Guy De Villers (psychanalyse, Louvain, Belgique), Pierre Dominicé (sciences de l'éducation, Genève, Suisse), Ettore Gelpi (1933-2002) (politique internationale et formation des adultes, Italie), Meirecele Caliope Leitinho (sciences de l'éducation, Ceara, Brésil), Ewa Marynowicz-Hetka (pédagogie sociale, Lodz, Pologne), Jacques Rhéaume (sciences de la communication, Montréal, Québec), Makoto Suemoto (sciences de l'éducation, Kobe, Japon), Fabio Vasconcelos (géographie, Fortaleza, Brésil) et André Vidricaire (sciences de l'éducation, Montréal, Québec).

# TABLE DES MATIÈRES

Éditorial <i>par Martine Lani-Bayle</i> . . . . .	5
--	---

## DOSSIER : ÉCRITURE ET FORMATION...

### A 1 – JOURNAUX DE BORD EN RE- CHERCHE

Et comme André Paré ne répond plus... <i>par Sandra Vasconcelos</i> . . . . .	15
Le journal d'itinérance aujourd'hui <i>par René Barbier</i> . . . . .	18
Écrire le terrain... <i>par Martin de la Soudière</i> . . . . .	26
Journal d'enquête : Publier ? Pourquoi ? Pour qui ? <i>par Bernard Paillard</i> . . . . .	34
Animer un atelier d'écriture autobiographique <i>ou pourquoi je m'y colle ?</i> <i>par Catherine Soudé</i> . . . . .	47
Cette écriture dont nous ne sommes pas les héros <i>par Hervé Moëlo</i> . . . . .	53
Le journal dans l'écriture du stage <i>par Catherine Soudé</i> . . . . .	59
Carnets de route d'abstinents <i>par Carole Baéza</i> . . . . .	70
Le journal de bord d'une thèse, les fonctions d'un outil, l'illusion des mots <i>par Arnaud Cady</i> . . . . .	74
L'atelier d'écriture et le journal de bord <i>par Catherine Soudé</i> . . . . .	81
Un plaidoyer pour la tenue du journal : <i>Les Moments pédagogiques, de Janusz Korczak</i>	

<i>par Remi Hess</i> . . . . .	88
--------------------------------	----

### A2 – RÉCITS DE VOYAGE EN CHEMINE- MENTS

Voir, faire, aimer <i>par Philippe Lejeune</i> . . . . .	93
Réflexions à partir d'un journal de voyage <i>par Sandra Vasconcelos</i> . . . . .	97
Dépassement et franchissement de limites <i>par Christian Leray</i> . . . . .	101
L'arche et l'épave : l'imaginaire du voyage chez Jules Verne <i>par Michel Fabre</i> . . . . .	106
Cheminer en Chine pour écrire sur soi ? <i>par Hélène Riss</i> . . . . .	117
À la découverte de quelques pratiques d'écriture collectives orientales... <i>par Marie-Anne Mallet</i> . . . . .	121
Chemins <i>par Ludovic Arnaud</i> . . . . .	133
Voyage en fraude <i>par François Texier</i> . . . . .	137

### B – VARIATIONS SUR L'ÉCRITURE EN VOYAGE

Le photo-journal : une pratique de soi <i>par Christine Delory-Momberger</i> . . . . .	143
La mémoire par l'écriture : témoignage à deux voix <i>Manuel et Monique Thiébault</i> . . . . .	149
Voyage en hypermodernité <i>par Patrice Audurier</i> . . . . .	153

Jacques Lacarrière : cheminement d'un écrivain-voyageur <i>par Nathalie Blanchard-Mérigeaux</i> . . . . .	157
Carnet d'un virement de bord <i>par Thierry Picquet</i> . . . . .	164
Ici et ailleurs, genèse du journal de bord <i>par Henri Chivaille</i> . . . . .	167
Voyages dans l'altérité <i>par Nathalie Blanchard-Mérigeaux</i> . . . . .	170
Le savoir des pierres, la perte des mots et le temps retrouvé <i>par Marc Chatellier</i> . . . . .	171
Le travail de recherche... Un voyage <i>par Monique Hervy</i> . . . . .	174

## AUTREMENT

Frontières, déplacements et complexité <i>par Élisabeth Dubois-Violette, Danièle Hervieu-Léger et Denis Peschanski</i> . . . . .	179
L'approche transversale <i>par René Barbier</i> . . . . .	182
Atelier classe Paimbœuf <i>Hervé Grossin et Jacqueline Orioux</i> . . . . .	190
Quand la rédaction devient contagion! <i>par Marie-Claude Celton</i> . . . . .	195

Le miroir du débat et la formation des enseignants <i>par Jacques Nimier</i> . . . . .	200
---	-----

## ENVIE DE DIRE

## LECTURES DÉCOUVERTES

## PETITES ANNONCES ET INFOS



# ÉDITORIAL

VIVRE ne suffit pas pour le savoir. Écrire non plus.  
Et marcher ?

La marche est dans le *chemin*, premier mot initiant la perspective de notre revue; la constitution du savoir exprime l'objectif de *formation*, deuxième mot de son titre; ensuite le *temps* qui passe est relié à un *fil*, celui que tisse l'écriture qui en témoigne par la trace qu'elle dépose au présent de son geste. Ainsi s'élabore le projet de *Chemins de formation au fil du temps...*

Nous avons, au cours des derniers numéros, vu Lucy notre ultime ancêtre apparaître, se redresser, puis se laisser surprendre par l'empreinte de ses pieds sur le sol sensible, alors déposer celle de ses mains sur les parois de la caverne l'abritant, un temps, du temps. Répondant à l'appel du nôtre son regard, émerveillé autant que craintif et à l'affût, nous a transmis la vigilance nécessaire pour développer un point de vue lucide sur un monde incertain.

La marche hésitante de Lucy l'improbable a écrit son passage et formé l'espace de sa vie. Ce que nous en relayons s'appuie sur les reliefs de ce très lent et progressif

« Réfléchir sur les conditions d'existence du chemin, c'est rencontrer l'homme dans son commencement. »

PIERRE SANSOT

« Je voyage pour désapprendre bien plus que pour apprendre. »

JACQUES LACARRIÈRE

apprentissage. L'écriture était en chemin et, avec elle, l'intelligence de vie qui nous fait Hommes.

Lors de cette aventure-découverte, nous avons très tôt compris – comme le dit Pascal Dibié de Jacques Meunier, qualifié au passage d'« ethnologue défroqué » – , « que l'existence du monde ne procède que du récit et [nous avons] saisi que le voyage naît de l'encre et s'y achève »<sup>1</sup>. Ainsi avons-nous conjoint la fonction du récit développé par l'écriture tant en voyage qu'en formation, alliant métaphoriquement par ce faire scriptural les deux entreprises : la formation comme un voyage, le voyage comme formation, l'écriture servant, sinon donnant naissance, aux deux. En effet, si l'on peut avancer, comme Bernard Germain Lacombe, que « c'est le récit qui fait le voyage »<sup>2</sup>, la même formule, remarquons-le, peut tout autant s'appliquer à la formation<sup>3</sup>.

De plus, concernant cette alliance, certains avancent que les voyages forment, éduquent : à tout le moins ils offrent une impulsion, invitent à réaborder autrement – confrontant à l'étrange autant qu'à l'étranger –, notre

représentation du monde autant que de nous-même. Nos perceptions y découvrent en effet d'autres perspectives, d'autres normes culturelles, qui ne peuvent laisser tout à fait indifférent.

Mais ce ne sont pas les voyages en soi (pas plus que les dites formations) qui s'offriraient automatiquement à être formateurs (ou -trices), du simple fait d'être réalisé(e)s. Par contre, les uns comme les autres peuvent le devenir à la faveur d'un triple mouvement, qui n'est pas sans rappeler la triple *mimésis* ricordienne : la préparation (l'anticipation); le mouvement (le survenir); le retour (cultivant le souvenir). Il ne suffit donc pas de voir ou d'entendre pour découvrir et apprendre, il convient de travailler mentalement ce qui est vu et/ou entendu, ce qui passe par la description du vécu et par l'écriture permettant de faire apparaître, concrétiser et intégrer l'expérience nouvelle.

La recherche et l'ethnographie illustrent directement cet usage, qui utilisent naturellement – si je puis dire – la chronique, écriture au quotidien d'un journal (parfois, nous le verrons, dit « d'itinérance », belle façon de rendre l'idée de voyage) ou autre « carnet de bord » (mais quel bord? entre quoi et quoi?), pour faire apparaître et capter la pensée en train de se mettre en marche *via* sa mise en mots. Et toute recherche n'est-elle pas cela, en fin de compte – voire au bout du conte –, trouver une façon de dire qui rende compte des phénomènes étudiés?

Je ne dissèrterai pas plus avant sur ce chantier fécond menant du réfléchissement à la réflexion, pour laisser la plume aux auteurs ayant répondu à l'appel de notre sollicitation sur ce thème. Ainsi, ce numéro s'est construit différemment des précédents, tous – sauf le 3 – ayant repris des réflexions construites *in live* lors de séminaires ou journées de travail. Ici, nous sommes partis en quête et une année de récolte ne fut pas de trop pour

parvenir à ce que vous avez sous les yeux. Jamais nous n'aurions pu tenir cette aventure en six mois! D'autant plus que le début fut avorté : l'idée de ce thème, en effet, est venue de la découverte des travaux du Québécois André Paré sur l'usage du journal de bord en formation. Après nous avoir envoyé ses principaux textes, nous l'avons sollicité pour réagir et nous proposer des pistes que nous devions reprendre ici : mais nous avons perdu son contact en cours de route, c'est ce qui a donné lieu au premier article de Sandra Vasconcelos et éclaire son



*Vers l'aventure de la vie.*

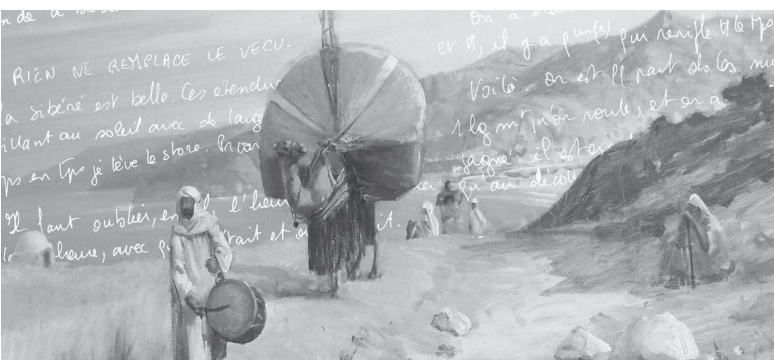
titre.

Nous nous sommes ensuite demandé comment répartir judicieusement les textes qui nous sont parvenus, pour que le dossier ne ressemble pas à une simple juxtaposition. Mais comme chacun a travaillé indépendamment, comment faire lien entre ce qui n'en avait pas ex-

pliquement, ou éviter répétitions et redondances? Comment créer des catégories autres qu'artificielles ou mal à propos? Nous avons alors opté pour une alternance entre des textes à dominante de recherche, de terrain ou d'accompagnement en formation, et des textes plus expérimentiels ou voyageurs, avant d'évoquer quelques pratiques plus personnelles.

Ainsi, la **première partie** du dossier, dite des « Journaux de bord en recherche », s'appuie essentiellement sur le journal accompagnant une pratique quotidienne, de terrain, de recherche ou de thèse, de stage ou d'atelier... Comme je l'ai dit tout à l'heure, l'apport des ethnologues s'est montré dans ce cadre majeur, qui nous éclairent bien sur les enjeux du passage à l'écriture. De fait, croyant avoir forgé le terme d'« incrivible » pour apporter une nuance importante au regard de ce qu'on appelle l'indicible, j'ai découvert qu'ils avaient, depuis longtemps, porté au jour et usé de celui d'« écrivable » – ce qui décrit bien l'objectif majeur de leur vocation. Et à ce titre, nous avons beaucoup à en apprendre.

La **partie suivante** traite plutôt du versant « voyage », elle nous fera donc bouger, par procuration écrite, tant en Occident qu'en Orient, en réel ou dans l'imaginaire, voire en fraude.



«...En Orient, en réel ou dans l'imaginaire...» (Noiré, 1891).

Le **troisième volet**, les « Variations », sera personnalisé par quelques collaborateurs directs de l'équipe autour de démarches pratiquées ou relatées, pour nous les faire partager. Nous y aborderons aussi ce qui peut faire complément à l'écrivable, le « graphiable », autre modalité d'écriture narrative que la photo-graphie permet et qui n'est encore que peu utilisée en tant que telle.

Hors dossier nous trouverons, dans la rubrique « Autrement », des textes plus variés dans leur champ d'investigation ou d'application, entre complexité, transversalité et démarches de terrain qui, de pratiques d'enseignement, nous conduirons, *via* une soutenance sur un thème rare, les savoirs issus des rencontres imprévisibles, pour la plupart, du quotidien, à nouveau en voyage.



Extrait de la rubrique « Autrement ».

Quelques « Envie de dire » ponctureront plus brièvement, sinon légèrement, parfois, ces présentations, nous menant vers les « Lectures-découvertes » qui proposeront d'autres formes de pérégrinations, parfois directement sur le voyage puisque c'était de saison, parfois dans nos parages plus habituels, chaque fois que possible en littérature. « Une même fonction s'exerce, initialement, pour l'entreprise du savant et pour celle du

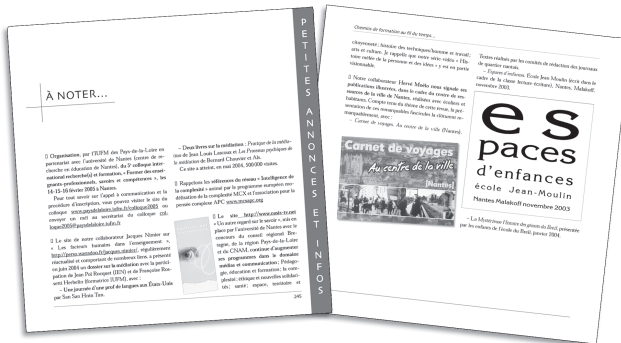


poète », avait dit Saint John Perse en 1960, alors qu'il recevait le prix Nobel.



Extrait de la rubrique « Envie de dire ».

Les « À noter » seront brefs, notre nouveau rythme de publication ne permettant plus guère d'annoncer des manifestations autrement que de façon périmée, hormis celles qui sont programmées fort à l'avance et qui nous contactent... Que les autres nous excusent.



Rubrique « À noter ».

Maintenant, nos projets? Nous allons tenter de maintenir ce rythme d'un numéro chaque fin d'année en automne, revenant au principe d'Actes interactifs de séminaires que nous organisons : ainsi le prochain, le numéro 8, est prévu pour octobre 2005 sur le thème des

« Bascules de la vie », reprenant un séminaire qui s'est déroulé à Nantes dans le cadre du DUHIVIF (DU histoires de vie en formation) les 11 et 12 juin 2004.

Signalons qu'à la faveur de ce changement de tempo de publication, et après un bilan des trois premières années de la revue, nous avons quelque peu remanié le comité scientifique, le resserrant auprès des personnes ayant manifesté le plus de motivation à son maintien, et intégrant quelques nouveaux membres largement sympathisants autant que potentiellement réactifs : une comparaison de la page de présentation d'avec les six premiers numéros permettra aux personnes intéressées de réaliser ce mouvement.



Je rappelle enfin que nous invitons nos lecteurs à nous faire part de leurs réactions et souhaits que leur dynamisme nous permette de maintenir cette revue, qui reste largement tributaire de l'héroïsme généreux et du soutien inconsidéré de quelques personnes, mais dont le maintien est toujours suspendu à un fil très ténu.

MARTINE LANI-BAYLE  
[www.frjip.com/lani-bayle.html](http://www.frjip.com/lani-bayle.html)

1. In *Magazine littéraire* n° 432, juin 2004, p. 57.
2. In *Ethnographiques. Récits de voyage*, L'Harmattan, 2003, p. 11.
3. Cf. LANI-BAYLE (M.) (coord.), *Histoires de formation, récits croisés, écritures singulières*, L'Harmattan, 2001 et *Questions Vives*, vol. 2, n° 4/2004, « Le Récit en formation », Université de Provence.

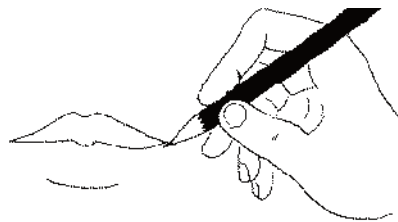
## LA COLLINE DE MOCOTÓ

Sur la colline de Mocotó, il y a des maisons.  
Sur la colline il y a des broussailles.  
Sur la colline il y a un bœuf.  
Il fait bon vivre sur cette colline.

(Texte et dessin d'enfant)  
*Brésil, le défi des communautés*  
CHRISTIAN LERAY, 1985



O Morro do Mocotó  
No Morro do Mocotó tem casa  
No Morro tem mata.  
No Morro tem boi  
O Morro é bom.



LETTRE

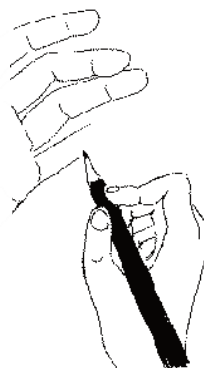
J'écris  
Parfois sur mes paupières  
Fermées  
Pour cause de rêve.

J'écris  
Parfois sur mes lèvres  
Fermées  
Pour cause de guerre.

J'écris  
Parfois sur mes mains  
Ouvrées  
Pour cause d'amour.

J'écris  
Souvent sur mon cœur  
Ouvré  
Pour cause de poésie.

*Brésil, le défi des communautés*  
CHRISTIAN LERAY, 1985



«...Écriture et formation?»

A.A.R.



# ÉCRITURE ET FORMA- TION...

A 1 – Journaux de bord en recherche

A 2 – Récits de voyage en cheminements

B – Variations sur l'écriture en voyage

*« La recherche se fait en marchant... »*





A 1 - JOURNAUX DE BORD  
EN RECHERCHE



# ET COMME ANDRÉ PARÉ NE RÉPOND PLUS...

---

UNE DISCUSSION sur Rogers, un cours de Martine Lani-Bayle, un commentaire sur un certain M. Paré dont elle avait entendu parler à Montréal et qui lui paraissait proche dans l'esprit de Carl Rogers, et toute cette histoire prend sens. Voilà pourquoi je m'attache à parler d'André Paré, ce Canadien qui, après des nombreux essais de ma part pour découvrir sa trace, enfin traversa l'océan par email et avec qui je maintins une « conversation » ou, si l'on préfère à l'ancienne, une correspondance. Une correspondance qui a été suivie d'un envoi postal chargé de documents de cet auteur, jusqu'à peu inconnu de nous. Et parmi cette correspondance postale, je découvris un ouvrage sur la construction du « Journal » comme instrument d'intégrité personnelle et professionnelle. Un ouvrage qui vint nous surprendre par son actualité et où l'auteur commence par dire : « Je crois que le journal a intérêt à être écrit à partir de la volonté et non à partir d'une autre zone de nous-mêmes. [...] Bien rares sont ceux qui n'éprouvent pas des difficultés à écrire. Tout se passe comme si, pour la majorité d'entre nous, des années d'école, d'entraîne-

ment systématique, n'avaient réussi qu'à produire des blocages importants. »

Ces deux phrases d'André Paré réunissent en partie ce que l'auteur tient à dire sur le journal : un *Instrument d'intégrité personnelle et professionnelle*, d'après le titre de son livre publié par le Centre d'intégration de la personne, au Québec. Issue en avant-garde de ce qui nous interroge aujourd'hui cette publication, qui date de 1987, est le résultat de plusieurs interventions de Paré auprès d'enseignants, ainsi que de son expérience en formation et en auto-formation à partir de l'utilisation du journal de bord.

Dans une sorte de « pot-pourri », je vais donner la parole à Paré lui-même, car nous avons perdu le contact avec lui depuis que nous lui avons demandé un article pour ce numéro. Ainsi y sera-t-il tout de même présent. Voici ce qu'il dit :

« Le fait de relever quotidiennement des événements, de noter des réactions personnelles, de réfléchir sur le déroulement des activités est bénéfique pour la formation. » À partir de cela, nous comprenons



qu'« écrire un journal de bord dans la formation ne signifie pas uniquement écrire (décrire) des activités de travail ». D'après les enseignants interviewés par Paré, « c'est l'expérience et le vécu du travail et leur discussion, le véritable élément de formation » car dans leur rôle d'enseignants, ils se rendent compte qu'« il est difficile d'intégrer la théorie avec leur pratique; les enseignants en formation tendent à s'adapter aux normes du milieu scolaire et à perdre de vue leurs rêves ». C'est le rêve qui nous fait suivre un chemin toujours nouveau, qui nous fait agir, puisque « sans action, il n'y a pas d'apprentissage possible; l'action est la base sur laquelle la réflexion peut s'installer ». L'action prend ici le rôle de la pratique. Ceci se comprend dans la mesure où les enseignants valorisent leur travail. En effet, « dégager les théories de sa propre pratique est une des possibilités du journal de bord, car elle donne une valeur réelle;

réalité illimitée ».

Paré relève l'importance de travailler la lecture et surtout l'écriture, un des grands défis des enseignants vis-à-vis de leurs élèves. L'acte d'écrire devrait avoir comme condition initiale la liberté d'écrire sur ce qui nous attire ou nous effraye dans notre réalité, et non pas sur des sujets scolaires sans goût et sans saveur. Ceci correspond à ce que l'auteur défend aussi dans ses théories sur la pédagogie ouverte<sup>1</sup>. L'auteur affirme que l'écriture est avant tout personnelle, car elle unit l'abstrait à la réalité, lui donne forme, la formule et la situe. Dans l'ensemble de son ouvrage, Paré sera constant dans cette apologie de l'écriture du journal, notamment par le fait de l'émergence de la conscience au moment d'écrire. D'après lui, le journal dirige la conscience vers la compréhension plus profonde de ce que nous sommes et de ce que les autres sont. Ce n'est donc non pas seulement



l'auto-expérience rend possible une perception du livre un instrument de formation professionnelle mais, et

surtout, un voyage en soi-même, un accès à ce qui semble être le centre dans notre vie.

Comme instrument d'écriture, le journal est plus efficace lors de l'analyse des réactions sur ce qui nous arrive dans le monde et sur les réactions des autres. Il est en même temps personnel et collectif, car c'est un instrument de grande intimité, de centration sur soi, mais qui fait appel à des aspects extérieurs et nous permet de

mettre en évidence la récurrence de nos réactions, vis-à-vis de ce qui vient vraiment de nous, qui se distingue de l'influence des autres sur nous. De cette façon, le journal permet une réappropriation de notre expérience et un chemin pour notre spécificité, notre unicité. Il correspond à la matérialisation de cette partie de nous qui est capable d'observer, de réfléchir sur elle-même, choisissant librement de se retirer et de regarder ce qui se passe. C'est un outil d'autonomie et d'indépendance qui permet de structurer l'expérience quotidienne.

C'est de cette conception que nous tenons le chemin formateur du journal. Paré nous affirme qu'il sert comme moyen d'accès à l'espace intérieur de chaque personne, car il est simultanément une description des événements et la relation d'aspects subjectifs face à la réalité. Ainsi, le caractère essentiel du journal se pré-

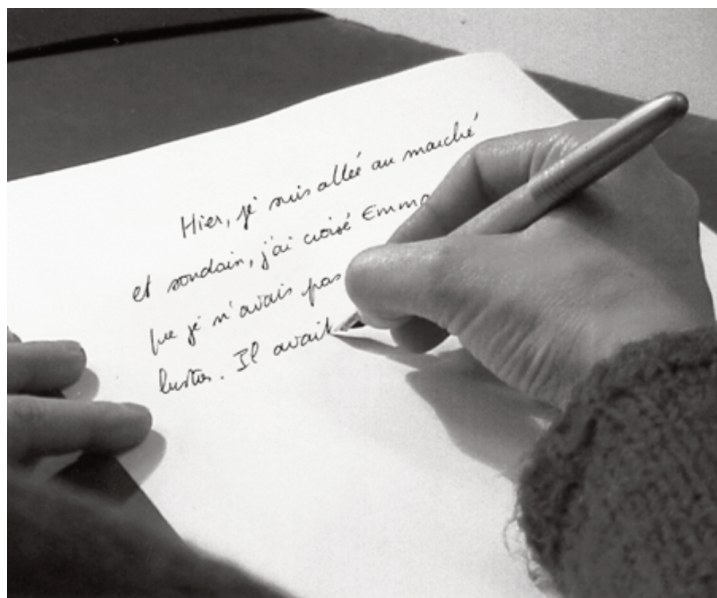
sente comme un instrument d'intégrité qui, d'après lui, « permet de découvrir chaque jour qui l'on est et dans quelle direction on s'en va ». Ce qui me semble intéressant, également, c'est la possibilité de revisiter ces théories de Paré dans des domaines apparemment très différents mais qui se retrouvent tous les jours dans un objectif de formation. Il est important de considérer ainsi le fait que le journal est un processus, une dynamique de réflexion intime et personnelle; le journal est écrit en partant de la volonté, d'une part, de créer une occasion d'auto-connaissance qui engendre, d'autre part, une expression fondamentalement personnelle. Inviter les étudiants à cette pratique revient à les inviter à la prise de responsabilité de leur auto-formation, responsabilité sans laquelle l'évolution formatrice tendra

à s'écrouler dans l'éternelle répétition disciplinaire de nos aïeux.

SANDRA VASCONCELOS

*Docteur en sciences de l'éducation, Fortaleza, Brésil*

1. Processus de reconnaissance des valeurs personnelles et individuelles des étudiants dans la production et la construction du savoir.



*« Le journal permet une réappropriation de notre expérience... »*

# LE JOURNAL D'ITINÉRANCE AUJOUR- D'HUI

---

LA RECHERCHE-ACTION existentielle est la méthodologie spécifique de l'approche transversale (voir article la présentant dans la rubrique « Autrement » de ce même numéro). Elle utilise la technique du journal d'itinérance pour permettre aux participants du « chercheur collectif » d'accomplir le processus de dépliage des implications.

Ce dépliage des implications de chacun et de tous se fait par le truchement de techniques d'expression de l'imaginaire au premier rang desquelles je place la technique du « journal d'itinérance ».

Il s'agit d'un instrument d'investigation sur soi-même en relation avec le groupe qui met en œuvre la triple écoute : parole clinique, philosophique et poétique de l'approche transversale. Carnet de route dans lequel chacun note ce qu'il sent, ce qu'il pense, ce qu'il médite, ce qu'il poétise, ce qu'il retient d'une théorie, d'une conversation, ce qu'il construit pour donner du sens à sa vie.

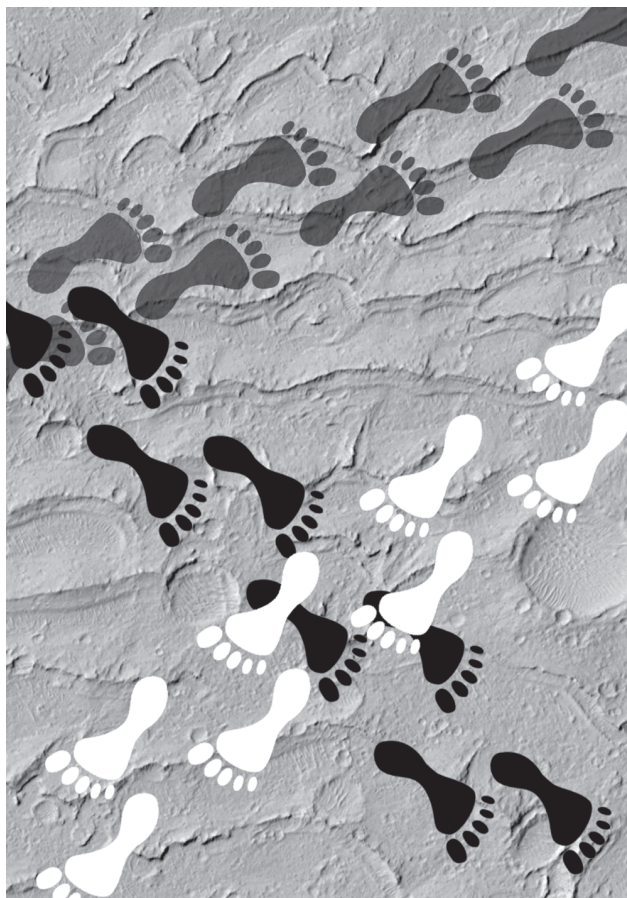
Pendant tout le déroulement d'une recherche-action pédagogique, d'une durée de trois années, j'ai tenu mon

journal. Je m'efforçais de le rédiger chaque soir pendant les sessions<sup>1</sup>. Puis je le reprenais, une fois de retour à Paris. Il s'agissait plus, alors, d'un journal « de recherche » que d'un « journal d'itinérance » qui est l'instrument privilégié de l'approche transversale en tant que recherche-action existentielle.

Néanmoins, ce journal de recherche a été systématiquement communiqué à tous les participants entre les sessions. Il me semble quand même très proche du « journal d'itinérance » par l'état des réflexions qui y sont incluses. En tout cas, il m'a permis d'élaborer un peu plus cet instrument individuel de mise en pratique d'une problématique d'approche transversale. C'est la raison pour laquelle je vais tenter de décrire ce que je nomme le journal d'itinérance en espérant que cette description intéressera quelques chercheurs ou animateurs orientés vers la recherche-action existentielle en situation de formation.

Le journal d'itinérance est un instrument méthodologique spécifique. En tant que tel, il se distingue de toute autre forme de journal.

Il parle d'une « itinérance » d'un sujet (individu, groupe ou communauté). Rappelons que dans l'itinérance d'une vie, nous trouvons une multitude d'itinéraires contradictoires. L'itinérance représente le parcours structural d'une existence concrète tel qu'il se dégage, peu à peu, et d'une manière inachevée, dans l'enchevêtrement des divers itinéraires cheminés par une personne ou un groupe.



*« Rappelons que dans l'itinéraire d'une vie, nous trouvons une multitude d'itinéraires contradictoires... »*

L'itinérance, dans sa dimension planétaire, reflète le jeu de l'homme pris dans l'essor du jeu du monde caractérisé par son Errance. Cela s'ouvre dans l'espace et le temps, en faisant émerger la *Poéticité du Jeu du Monde* (Kostas Axelos), mais reste ineffable et insaisissable en dernière instance. Seule nous est donnée, intuitivement, notre implication inéluctable dans son errance et son avatar existentiel dans notre itinérance. Un de nos itinéraires nous conduit à l'expression de cette intuition. Il constitue, en fin de compte, l'essentiel du journal d'itinérance.

Il emprunte au journal intime<sup>2</sup> son caractère relativement singulier et privé. On consigne des pensées, des sentiments, des désirs, des rêves très intimes dans un journal d'itinérance. On n'hésite pas à mettre en cause des personnes ou des événements que d'aucuns n'ont pas envie de voir apparaître au grand jour. Mais, le plus souvent, dans un journal intime, les personnes ou les situations concernées ne sont jamais réellement exposées parce que le journal intime reste dans les tiroirs de l'écrivain et n'est pas publié.

Le journal intime disparaît à la mort de l'écrivain, ou reste cantonné dans les papiers de famille qui croulent sous la poussière du temps. Il faut beaucoup de notoriété pour qu'un journal intime soit publié, le plus souvent après la mort de l'écrivain. Le journal d'itinérance comporte bien ce caractère d'intimité avec l'affectivité et les réactions à l'égard du monde environnant, mais il présente également la caractéristique d'être publiable, ou pour le moins diffusable en tout ou partie. Certes, l'écrivain fera le choix des événements concernés, mais une partie sera exposée et, du même coup, exposera les uns et les autres au regard d'autrui.

Un autre rapprochement se situe dans le processus même de l'écriture du journal d'itinérance. Comme

pour le journal intime, il s'écrit au jour le jour, sans attendre et dans les situations les plus imprévues. Néanmoins, il se combine également avec l'autobiographie dans la mesure où l'écrivain du journal d'itinérance n'hésite jamais à revenir sur des faits déjà passés, des souvenirs d'enfance, des événements marquants de jadis. À lire, par exemple, le *Journal des Indes* de Mircea Eliade, nous constatons un rapprochement évident. Écrit au moment où, jeune encore, il travaillait en Inde une thèse de doctorat sur le Yoga (entre 1928 et 1932), cet ouvrage est « un roman d'aventures au quotidien ». On y retrouve un jeune homme en proie à ses doutes, ses angoisses, ses désirs sexuels et son rapport problématique au savoir dans une autre culture lointaine. Dans sa version primitive, qui faisait plus de cinq cents pages, l'auteur développait des parties théoriques à côté de passages plus anecdotiques. Il a repris plus tard ces éléments de théorisation dans des ouvrages plus construits<sup>3</sup>.

Le journal d'itinérance peut également se comparer au carnet de route de l'ethnologue. Tout se passe comme si l'écrivain transversaliste parcourait sa vie et la vie d'autrui avec le même esprit d'implication et de curiosité heuristique que le chercheur en anthropologie visitant une société primitive en voie de disparition. Certains carnets de route d'ethnologues sont de véritables chefs-d'œuvre littéraires. Gide, de retour du Tchad, nous en a donné un avant-goût, continué par Michel Leiris dans son *Afrique fantôme* (1934)<sup>4</sup>. L'ethnologue ne se contente pas ici de décrire et d'analyser le matériel ethnographique, il met en relief également les relations complexes avec l'équipe de recherche et les rapports avec les observés. Comme l'a fait remarquer René Lourau, l'objectivité s'affirme alors dans l'usage paroxystique de la

subjectivité et la reconnaissance scientifique du témoignage. Michel Leiris opère ce que Lourau nomme « une mise en abyme », c'est-à-dire une rétro-action de l'écrivain sur lui-même et une mise dans le tableau.

Le journal d'itinérance emprunte tout aussi sûrement au journal institutionnel dans la ligne de Remi Hess, Alain Coulon et Georges Lapassade. Hess définit cette méthode comme une technique qui « consiste à écrire au jour le jour comme dans un journal intime, des petits faits organisés autour d'un vécu dans une institution »<sup>5</sup>. On note dans son journal institutionnel, chaque jour, un fait marquant ayant un rapport avec l'objet que l'on s'est donné pour ce journal : l'institution à laquelle on appartient (conjugalité, éducation, système de recherche).

Le rapprochement du journal d'itinérance avec le journal institutionnel provient d'une des dimensions du concept de transversalité qui est au cœur des deux instruments de recherche. Chaque individu, en tant que « socius », est relié aux autres par tout un réseau d'appartenances et de références extrêmement complexe et souvent plus ou moins conscient. Ce réseau constitue sa transversalité, que le journal institutionnel éclaire dans sa composante principalement économique-fonctionnelle.

Il me semble, en revanche, que sa composante plus imaginaire est laissée un peu de côté dans le journal institutionnel, ou repérée seulement dans sa structure sociologique. Sans nier cet aspect, le journal d'itinérance fait la part plus belle à la fonction poétique, proprement créatrice, de l'imaginaire lié à la transversalité. Plus encore, le journal d'itinérance n'hésite pas à explorer les voies non scientifiques de cette transversalité en laissant parler l'inquiétude métaphysique et l'ouverture mys-

tique, sans perdre pour autant un esprit critique bien occidental qui débouche sur l'humour.

Le journal d'itinérance peut également se comparer à un journal de recherche (cf. R. Lourau), lui-même d'ailleurs affilié au carnet de route ethnologique. Le journal de recherche est tenu par les étudiants apprentis chercheurs pendant le cours de leur thèse de troisième cycle. Il leur permet de mieux comprendre l'« échafaudage » de leur recherche en situant les éléments dans leur quotidienneté. Ce que proposent très souvent nos sociologues éminents (Pierre Bourdieu, Alain Touraine et d'autres) sans jamais le réaliser, en fin de compte. Nous (les enseignants) le recommandons aux étudiants en doctorat de sciences de l'éducation à l'université Paris 8. Pour ma part, je m'efforce toujours de l'écrire aussi à propos de mes recherches en cours<sup>6</sup>. Le journal d'itinérance est un journal de recherche dans la mesure où il représente bien un instrument méthodologique d'investigation exprimant, de jour en jour, l'appropriation et la mise en œuvre d'une problématique centrale : celle de l'approche transversale.

Le journal d'itinérance, concrètement, se compose de trois phases : un journal-brouillon, un journal élaboré et un journal commenté.

### **PREMIÈRE PHASE : LE JOURNAL-BROUILLON**

Le chercheur transversaliste tient son journal d'itinérance quotidiennement sous la forme d'un journal-brouillon dans lequel il écrit tout ce qu'il a envie de noter dans le feu de l'action ou dans la sérénité de la contemplation. À ce moment, il ne recherche pas des effets de style. Il s'efforce de consigner ce qui lui semble important dans sa vie reliée à celle d'autrui. Il peut avoir

son propre code d'écriture abrégée. Il est susceptible d'écrire dans ce journal-brouillon de n'importe quelle façon et sur n'importe quoi et n'importe qui. C'est la partie la plus intime du journal d'itinérance : celle qui ne sera lue vraisemblablement que par son auteur dans son intégralité.

Ce brouillon est un fouillis de références multiples à des événements, des réflexions, des commentaires scientifiques ou philosophiques, des rêveries et des rêves, des désirs, des poèmes, des lectures, des paroles entendues, des réactions affectives (colère, haine, amour, envie, crainte, angoisse, solitude). Il est écrit quotidiennement et chronologiquement, mais il comprend déjà des événements, des souvenirs, qui peuvent remonter à plusieurs mois ou à plusieurs années, par des phénomènes d'échos, de retentissements avec les faits du présent.

### **DEUXIÈME PHASE : LE JOURNAL ÉLABORÉ**

Il va être constitué à partir du journal-brouillon dès que le chercheur transversaliste veut dire quelque chose à quelqu'un d'autre par son intermédiaire.

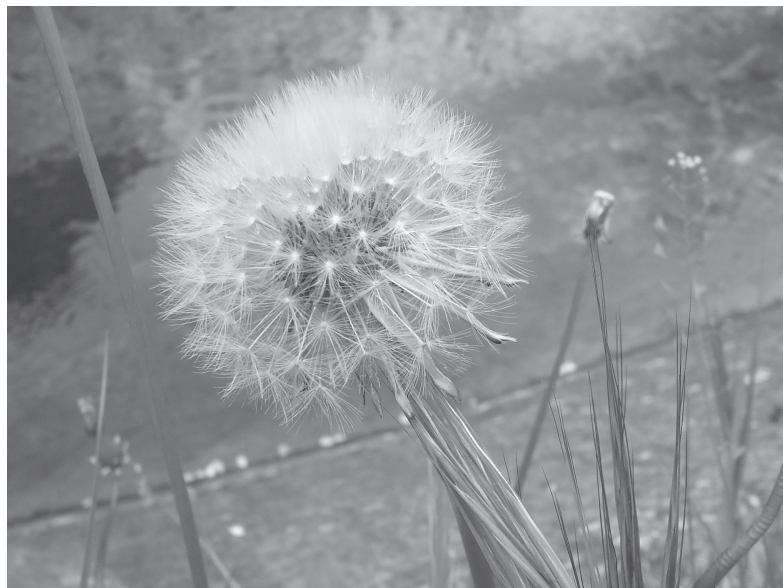
Si je veux parler de la finitude à des étudiants, par exemple, je reprends dans mon journal-brouillon tout ce qui touche, de près ou de loin, à ce thème. Je le fais avec une sorte d'écoute flottante de ce qui est déjà écrit, en me laissant aller au retentissement créateur, à la dérive analogique. De cette manière, d'autres réflexions, d'autres faits me viennent à la mémoire que j'inscris immédiatement.

Puis je compose le texte de ce que je veux transmettre à autrui. Je pars de l'idée que j'ai une estime certaine pour mon lecteur ou mon auditeur (si je désire simplement lire mon texte). Je me dois de lui présenter un

texte travaillé, respectant ainsi sa qualité de lecteur<sup>7</sup>. J'organise la structure de mon écrit comme je l'entends et je peux modifier complètement la chronologie des faits. Je n'hésite jamais à insérer, à ce moment, des commentaires scientifiques, philosophiques ou poétiques trouvés dans des ouvrages ou improvisés par moi-même. J'ai envie que mon lecteur ressente à la fois l'ordre et le désordre, le silence et le bruit, la nuit et le jour, la haine et l'amour, l'action et la contemplation, la rationalité et l'irrationalité, la naissance et la mort de toute existence. Mon texte doit pouvoir le toucher dans son site le plus secret, l'interroger sur ses « allant-de-soi ». Si son *habitus* est constitué d'ordre et de rigueur, j'introduis le mystérieux désordre. Si c'est un *habitus* anarchique, je lui propose un récit organisé, presque planifié en invoquant Paul Valéry, « la rigueur engendre des rêves ». Mais toujours, la première place est accordée à l'humour et au paradoxe. Et sur les choses ultimes, elle débouche sur l'affirmation de Ludwig Wittgenstein du droit au silence : « Ce dont on ne peut parler, il faut le taire » (Tractatus Philosophicus, 7), et à la vie mystique « La solution du problème de la vie se voit dans l'évanouissement du problème. (N'est-ce pas la raison pour laquelle des hommes à qui, après une longue période de doute, le sens de la vie est devenu clair, ont été alors incapables de dire en quoi consistait ce sens?) » (6.521). « Il y a en effet de l'inexprimable (Unaussprechliche). Celui-ci se montre, il est le Mystique » (Tractatus... 6.522<sup>8</sup>).

Je m'efforce d'écrire avec simplicité ce qui est de l'ordre de la complexité, sans renier cependant ma culture, mes références, mes régions de connaissance, ou mes expressions affectives. J'entretiens avec mon lecteur ce que le philosophe Kostas Axelos nomme « une amitié conflictuelle ».

Considérant l'événement dans toute son ampleur existentielle, et me logeant en son sein, je tente de devenir un philosophe-clinicien.



« *La rigueur engendre des rêves...* »  
J'appelle « philosophie clinique » l'activité du penseur au sens où il englobe dialectiquement, et d'une manière dynamique, le corps, l'âme et l'esprit, la nature et la culture, l'imaginaire et le symbolique, la modernité et la tradition, dans une élucidation du rapport d'un sujet à « son monde ». Sans nier les tendances générales qui orchestrent la vie individuelle « sans chef d'orchestre » (cf. P. BOURDIEU), le sujet humain est, avant tout, considéré positivement dans son ipséité.

Je ne saurais me résoudre à soutenir que l'activité philosophique est avant tout définie par la « création conceptuelle », comme le pensent Gilles Deleuze et Félix Guattari dans leur dernier ouvrage tant attendu<sup>9</sup>. Ces auteurs écrivent d'ailleurs : « Ce serait les Grecs qui auraient entériné la mort du Sage, et l'auraient remplacé

par les philosophes, les amis de la sagesse, ceux qui cherchent la sagesse, mais ne la possèdent pas formellement. Mais il n'y aurait pas seulement différence de degré, comme sur une échelle, entre le philosophe et le sage : le vieux sage venu d'Orient pense peut-être par Figure, tandis que le philosophe invente et pense le Concept [...]. On peut considérer comme décisive, au contraire, cette définition de la philosophie : connaissance par purs concepts. Mais il n'y a pas lieu d'opposer la connaissance par concepts, et par construction de concepts dans l'expérience possible ou l'intuition. Car, suivant le verdict nietzschéen, vous ne connaîtrez rien par concepts si vous ne les avez pas d'abord créés, c'est-à-dire construits dans une intuition qui leur est propre... » (pp. 8 et 12).

Pour moi l'activité philosophique, sans nier la définition des deux auteurs en question, est d'abord une praxis existentielle complètement incarnée, phénoménologique, débouchant, d'une manière imprévue, par le truchement de « flashs existentiels », sur un sens intime de l'unité et d'une « relation d'inconnu » avec le fond du réel qui opère une véritable mutation de l'être-au-monde. L'expression philosophique, écrite ou orale, n'est qu'une tentative créatrice, certes, mais toujours tangentielle, pour décrire logiquement ce sentiment de reliance et ses échecs répétés pour l'exprimer adéquatement. Comme les Gnostiques des premiers siècles de notre ère, mais également comme les sages taoïstes, ou les moines zen, je pense qu'il conduit au silence, c'est-à-dire à la mort de la philosophie au sens occidental du terme. Mais ce faisant, il entre en opposition avec une pulsion de dire, d'expression créatrice, qui me semble être le propre de l'homme, et qu'en fin de compte, Deleuze et Guattari sous-entendent dans leur thèse.

À tout jamais l'homme restera déchiré entre le si-

lence et la parole. Le poète résout ce dilemme par la création symbolique dont le Dire est tissé de silences heuristiques. Les Orientaux sont passés maîtres dans ce créneau d'expression subtile. Quelques rares philosophes occidentaux vont dans ce sens, ainsi Pierre Hadot, spécialiste de l'histoire de la philosophie grecque, qui nous propose une remarquable réflexion sur la philosophie de l'expérience<sup>10</sup>.

Un philosophe clinicien aujourd'hui ne saurait être un spécialiste d'une discipline. Il les utilise toutes et, en même temps, il les dépasse toutes. Il sait que ce qui est au « fond » de l'activité humaine et, corrélativement, des difficultés de l'homme en société, est « sans raison ».

Ainsi, durant toute cette phase du journal élaboré, je suis en contact imaginaire avec un lecteur potentiel. J'écris pour moi et pour autrui. Je suis, par excellence, un être social.

### TROISIÈME PHASE : LE JOURNAL COMMENTÉ

C'est la phase cruciale : celle de l'épreuve ! Je n'ai pas écrit que pour moi et, maintenant, je vais en avoir le cœur net. Je donne à lire, ou j'expose, le fragment (ou la totalité) du journal élaboré pour le lecteur, ou le groupe de lecteurs, que j'ai devant moi. Si j'ai bien choisi mon thème, mon texte doit nécessairement l'intéresser. Il se sent concerné, impliqué et il va réagir, pour le meilleur ou pour le pire. Je suis à l'écoute de ses réactions et je ne cherche pas la polémique. J'essaie de comprendre ce qu'il veut me dire dans sa critique ou dans ses louanges. Je repère en quoi il exprime un retentissement-analysateur de sa propre condition humaine, et en quoi j'y retentis moi-même. Je me laisse aller à des associations d'idées, à des analogies poétiques que j'exprime ou non suivant la circonstance.

J'anime le groupe, en l'occurrence dans le sens d'une



ouverture au jeu de la poéticité du monde. Je n'hésite pas à soutenir la nécessité d'affirmer une « éthique problématique » dans l'instant décisionnel. Je fais en sorte que le journal commenté devienne un instrument de démocratisation du groupe, ou une trace de conscience critique dans la relation interpersonnelle. Les gens avec lesquels je m'exprime alors (mes amis, ma famille, mes enfants, mes collaborateurs, mes étudiants, mes voisins, les membres de ma communauté de vie, mes collègues, les membres du groupe de recherche, etc.) deviennent les participants actifs d'une recherche-action existentielle sur le thème retenu par mon journal élaboré. Je note tout ce qui est dit et qui m'intéresse dans mon journal-brouillon. Ainsi, je pourrai y réfléchir plus tard et recommencer un autre journal élaboré, qui sera, de nouveau, commenté et ainsi de suite, dans l'inachèvement de toute vie.

J'emploie également d'autres techniques d'expression comme le photo-langage, le dessin collectif, les photographies de famille, la vidéo-portable, le polaroid, la bande dessinée, l'expression corporelle et le théâtre d'improvisation et, évidemment, le psychodrame et le sociodrame. Une place essentielle est réservée à l'improvisation<sup>11</sup>. Des psychosociologues comme Michel Lobrot ou Max Pagès et Burkhard Müller<sup>12</sup> ont déjà largement contribué à l'élaboration de tels dispositifs

d'expression existentielle.

## LES NOUVELLES FORMES D'ÉCRITURE DU JOURNAL D'ITINÉRANCE SUR LE WEB

Ma récente expérience d'Internet, depuis 1995, et la création, l'organisation et l'animation de site web en sciences humaines<sup>13</sup>, me font réfléchir sur de nouvelles formes d'écriture du journal d'itinérance collectif sur le web par le biais des « forums » et du « chat ».

Le forum, en particulier, peut être une phase du « journal commenté » et le « chat », du « journal brouillon ».

Le « chat » permet une écriture collective synchrone. Chacun écrit et le texte apparaît immédiatement à l'écran. Chaque texte se suit ainsi de près. Les idées fusent dans un processus de retentissement où tout est possible. On trouve ainsi des idées originales, du sens commun, des segments théoriques, des poèmes, des informations en tous genres.

L'ensemble peut paraître, parfois, assez surréaliste. Chacun conserve les données sur son propre

ordinateur et prend le temps, éventuellement, d'en extraire des idées clés qu'il approfondit à son rythme sur un fichier word. Quand il estime que son texte est achevé, il le place par un « couper-coller » sur le forum, avec un thème précis. Tous les autres internautes sur le forum pourront ainsi lui répondre sur le thème et conti-



*« Ma récente expérience d'Internet... »*

nuer à développer le « journal commenté » du groupe de recherche.

RENÉ BARBIER

*Professeur à l'université Paris 8*

1. Il s'agit de la mise en œuvre du journal d'itinérance lors d'une recherche franco-allemande : BARBIER (R.), GIUST-DESPRAIRIES (F.), MÜLLER (B.), DAUBER (H.), *Rapport de recherche sur l'auto-formation dans le cadre interculturel, sich bilden in der interkulturellen Begegnung* CRISE/OFAJ, 277 pp. 21-29, 1987-1988. Le Journal d'itinérance est systématiquement rédigé depuis vingt ans par les stagiaires du DUFA de l'université Paris 8 durant leur formation.

2. LEJEUNE (P.), *L'Autobiographie en France*, A. Colin, Paris, *Le Pacte autobiographique*, Le Seuil, Paris, 1975 ; MAY (G.), *L'Autobiographie*, PUF, Paris, 1984 (1979), 232 pages ; GUSDORF (G.), *Les Écritures du moi, lignes de vie 1*, Éditions Odile Jacob, 1990, 431 pages et *Auto-bio-graphie, lignes de vie 2*, Éditions Odile Jacob, 1990, 504 pages. Dans la perspective de l'auto-formation, on consultera le très intéressant livre de Christine Josso, tiré de sa thèse de doctorat, *Cheminer vers soi*, L'Age d'homme, Genève, 1991, 447 pages.

3. ELIADE (M.), *Journal des Indes*, Méandres L'Herne, Paris, 1992, 221 pages.

4. LEIRIS (M.), *L'Afrique fantôme*, Gallimard, Paris, 1934. Voir aussi HESS (R.), *Le Lycée au jour le jour, ethnographie d'un établissement d'éducation*, Méridiens-Klincksieck, Paris, 1989, LOURAU (R.), *Le Journal de recherche. Matériaux pour une théorie de l'implication*, Klincksieck, Paris, 1988 et notamment la partie publiée dans « Pratiques de Formation/Analyse, un journal de terrain, l'Afrique Fantôme » in *Pratiques de formation/analyses, imaginaire et éducation 2, Le journal dans la recherche et la formation*, université de Paris 8, F.-P., avril 1985. En son temps, Jean Vial avait tenu un *Journal de classe*, Éditions ESF, Paris, 1978.

5. HESS (R.), *Pratiques de Formation/Analyses*, opus cité, avril 1985,

p. 81.

6. C'est ainsi que cet instrument m'a été très utile lors d'une invitation universitaire pour un voyage d'étude au Brésil de près de deux mois, en août-septembre 1992, durant lequel j'ai effectué près de huit mille kilomètres et donné plus de cent vingt heures de conférences dans dix universités du nord au sud et d'est en ouest du pays. J'en ai extrait, par exemple, un ensemble « élaboré » que j'ai présenté aux étudiants de DEA sous le titre « l'émergence d'un objet de recherche à l'occasion d'un voyage d'étude » 1992.

7. Sur ce point le « journal » de Claude Roy est exemplaire : cf. Somme toute, Gallimard, coll. « Folio », Paris, 1976 (rééd. 1982), *Permis de séjour*, Gallimard, Paris, 1983 et son essai, sorte de « retraitement » de son expérience humaine élucidée, *Les Chercheurs de Dieux. Délivrez-nous des dieux vivants, des pères du peuple et du besoin de croire*, Gallimard, Paris, 1981. Dans la même veine, il faut citer également Joë Bousquet, ce poète immobilisé pour trente ans sur son lit par une blessure à la colonne vertébrale durant la guerre de 14-18, qui écrit un véritable journal d'itinérance comme je l'entends avec son ouvrage *Mystique*, Gallimard, Paris, 1973, 292 pages.

8. Sur Ludwig Wittgenstein, cf. CHAUVIRÉ (C.), *Ludwig Wittgenstein*, Seuil, Paris, 1989, 281 pages.

9. DELEUZE (G.) et GUATTARI (F.), *Qu'est-ce que la philosophie ?*, Éditions de Minuit, Paris, 1991.

10. HADOT (P.), *La Philosophie comme manière de vivre, entretiens avec Jeannie Carlier et Arnold Davidson*, Albin Michel, coll. « Itinéraires du savoir », 2001, 283 pages.

11. BARBIER (R.), « L'Improvisation éducative » in *Pratiques de Formation/Analyses, Apprendre à réapprendre*, Université Paris 8, Formation Permanente n° 2, octobre 1981, pp. 50-75.

12. LOBROT (M.), *L'Animation non-directive des groupes*, Payot, Paris, 1974 ; PAGÈS (M.) et MÜLLER (B.), *Pour une animation existentielle*, Office franco-allemand pour la jeunesse, bureau VII (recherche-formation), février 1979.

13. René Barbier, sites gérés : [www.barbier-rd.nom.fr](http://www.barbier-rd.nom.fr)

# ÉCRIRE LE TERRAIN...

**M**ARTIN de la Soudière, dont les textes sur l'écriture et le « journal de terrain » nous sont apparus fort intéressants (notamment au regard du croisement interdisciplinaire) a accepté, plutôt que de refaire un article sur ce thème, que nous en reprenions des extraits choisis – ce dont nous le remercions. Nous y voyons la recherche trouver des mots et s'écrire, aux frontières de l'écrivable<sup>1</sup>, conjuguant sensations et réflexion. Nous ne respecterons pas la chronologie des textes, plaçant en premier celui qui a été écrit en second, afin d'interroger d'abord la question de l'écrivabilité, justement, du projet et de l'envie jusqu'à la lecture; puis viendra un exemple montrant combien l'écriture a à voir avec le deuil – ici celui du terrain qui, une fois quitté par le chercheur, n'aura plus qu'elle pour survivre à la fluctuance du souvenir.



Écrire l'hiver.

Malgré leur intérêt nous n'avons pu reproduire toutes les notes, nombreuses, mais avons repris l'essentiel des ouvrages auxquels il est fait référence dans la bibliographie placée à la fin.

## ÉCRIRE L'HIVER

Extraits de « L'écriture des Sciences de l'homme » in *Communications* n° 58, 1994, Seuil, pp. 103-110 (numéro coordonné par Martyne Perrot et Martin de la Soudière).

### LE PROJET D'ÉCRIRE

Que disent ces témoignages – singuliers, mais où d'autres se seront sans doute reconnus –, où c'est par défaut ou au contraire par excès que l'écriture interfère avec la recherche? Que décider d'un terrain, ce n'est pas *seulement* savoir qu'on devra (et qu'on aura à) prendre la plume, mais, pressentant *déjà* le texte à faire, décider d'une écriture. Que ce qui commande le choix d'un

thème de recherche, c'est autant le choix d'écriture que l'on fait que le parti pris problématique que l'on adopte. Un projet de recherche, quel qu'il soit, est déjà projet d'écriture. Par provocation – et en guise de clin d'œil à Mondher Kilani –, on pourrait réutiliser l'heureuse formule : « du terrain au texte », mais en en renversant les termes : du texte (imaginé, à venir) au terrain (*travaillé* par le projet d'écriture). Intervenant en fait dès l'élaboration du projet de recherche avec lequel elle se confond, manière de contrat que passe, en son for intérieur, le chercheur avec l'*auteur* qu'il faudra bien qu'il devienne, l'écriture est tout le contraire d'un aboutissement : une *intention*.

Quoiqu'étayées et entées sur des expériences et des situations de recherche vécues, ces propositions ont quelque chose d'inaugural, d'un manifeste, et demanderaient à être argumentées, déployées sur un registre de type phénoménologique. Quelle est la place de l'écriture, quel créneau occupe-t-elle, comment s'articule-t-elle à l'écheveau des autres *motivations* qui sont les nôtres – qui nous poussent, ou que nous nous donnons – lorsque nous engageons nos recherches? Mais comment entreprendre seulement de répondre, quand l'on sait ou devine l'extraordinaire hétérogénéité de ces motivations, leur imbrication, leur différence d'un chercheur à l'autre, enfin leur variabilité d'une situation de recherche à l'autre? Comment procéder autrement que cas par cas pour débusquer la présence du problème de l'écriture dans le rapport des chercheurs à leur milieu professionnel et à leur objet de recherche? Relire dans cette optique les exemples roboratifs analysés il y a quelque temps déjà par René Lourau? Lire les témoignages autobiographiques? Mais l'écriture – *stricto sensu* – y reste dans l'ombre, presque comme un non-dit, sauf à décréter et postuler que l'écriture subsume totale-

ment la recherche... ce qui reviendrait à priver notre question de sa pertinence.

Désespoir? Pas tout à fait, si l'on prend le parti de s'en tenir – précisément – à l'ouverture de nos chantiers de recherche : moment où se discute, s'élabore, mûrit, « lève » le projet de recherche, pour parvenir enfin – prenant alors les couleurs d'une décision – à devenir un objectif; séquence cruciale où se joue le succès de l'entreprise. Cela permet d'écarter (mais bien sûr pas d'évacuer, encore moins de disqualifier) les motivations qui interviennent largement en amont (en termes identitaires), ou de façon latérale (en termes institutionnels), mais ni directement ni immédiatement, lors de l'engagement d'une recherche. Adoptant un raisonnement du type « toutes choses égales par ailleurs », la question de notre identité professionnelle (pourquoi nous sommes devenus sociologue, ethnologue ou historien, et continuons d'exercer ce métier) pourra ici être neutralisée à la manière dont on neutralise une variable.

### nDe quelques idées reçues

Choisir un thème de recherche et s'y tenir suppose *a minima* une certaine appétence, une inclination à son endroit, une envie, une connivence, un désir – peu importe le terme pour l'instant. Nous avons bien sûr des comptes à rendre à notre institution de rattachement, nous nous inscrivons la plupart du temps dans des groupes thématiques, mais ne travaillons pas strictement sous influence, sous contrainte d'un thème imposé. Il fallait le rappeler. Nous ne sommes pourtant pas maîtres absolus de nos choix, loin de là, ceux-ci s'avérant être le fruit d'une négociation, s'effectuant pour une large part à notre insu, entre soi et les autres (pairs, public plus large), et entre soi et son terrain. Il n'empêche : *in fine*, c'est soi-même qui s'impose son proche champ

d'investigation; mal choisi, celui-ci peut devenir *pensum* ou boulet, ou encore voie de garage, voire « mauvais objet ».

Chacun donc, périodiquement, est amené à composer son propre menu : combinaison et mélange de multiples critères de décision, de désir et de raisons, de hasard et d'entêtement; rencontre entre un chercheur et un thème de recherche, entre un sujet et un objet. Deux pôles se dégagent donc schématiquement, dont on a trop vite fait de privilégier *a priori* l'un au détriment de l'autre, dès que l'on s'essaie à réfléchir sur la relation du chercheur à sa recherche.

Choisir son thème suppose en effet qu'on le crédite d'un intérêt majeur, qu'il semble prometteur au plan théorique. Forte, alors, la tentation d'en induire que l'inclination du chercheur ira toujours, strictement, dans le sens de l'importance sociale d'un thème de recherche, et/ou dans celui de son intérêt théorique objectivement reconnu. Mais, comme nous le rappelle *a contrario* le caractère insolite ou apparemment mineur des thématiques de certaines recherches qui ont pourtant fait date et marqué les sciences sociales, tout thème est à même de « faire » recherche (devenir terrain, puis texte), un combat de coqs aussi bien que la sorcellerie, un rite strictement local ou le linge sale, etc. « N'importe quel objet, dit Francis Ponge, il suffit de vouloir le décrire, il s'ouvre à son tour. » Et, après cette citation, Daniel Vidal enchaîne : « Cette proposition épistémologique, qui lie en un seul mouvement la description de l'objet et son hémorragie, indique bien que l'acte de recherche a à voir avec la mise en perte de l'objet d'analyse, sa destitution, son abolition. Son meurtre. »

Jetant le bébé avec l'eau du bain, on peut alors être tenté de faire donner un registre d'interprétation presque inverse, du côté du désir. Et si là ne résidait pas

le ressort ultime, le moteur le plus puissant de l'ouverture de nos chantiers, dans ce faible que nous éprouvons, cette appétence qui se révélerait, cette inclination qui nous pousserait vers certains thèmes plutôt que vers d'autres? Nous en faisons, c'est vrai, souvent le constat en aparté et l'avouons à de proches collègues, certains ne se voyant pas travailler sur la ville mais sur le rural, d'autres en pinçant pour la déviance et vraiment pas pour la norme... Dans ces choix que nous faisons, le désir a sa part, mais il ne peut en aucun cas en constituer la condition nécessaire et suffisante. Si fort soit-il, s'il est seul à agir, si la relation à un projet de recherche ou à un terrain ne se définit qu'à travers lui, le désir ne suffit pas à motiver de façon décisive : il reste velléité. Il ne m'a en tout cas pas suffi pour m'engager dans l'hiver. Au stade de l'écriture, de même, « le naturel ne paye pas : ce qui nous tient à cœur est souvent le plus difficile à écrire ».

#### nDe l'envie d'écrire...

L'attirance du chercheur pour un thème (pas plus que l'intérêt scientifique ou social de celui-ci) ne suffit donc à emporter sa décision. Celle-ci n'est ni soumission à un désir ni obéissance à un fait social, mais se fait par la rencontre de ces deux arguments; plus que cela : par la tension de ces deux registres de motivation, leur interaction, leur dialectique. Daniel Vidal encore : « F. Dachet pose la question : pourquoi travaille-t-on sur telle ou telle pratique sociale, sur tel ou tel "terrain"? "Ce n'est pas pour rien que." C'est pour ce rien. Pour un rien. Pour une anecdote, c'est-à-dire pour cette légère vibration qui fait que l'on pressent que tout se met en jeu, que tout se mobilise. Ce rien, c'est précisément ce qui n'est donné ni au-dehors de l'objet ni au-dehors du sujet, mais ce qui fonde leur connivence, leur co-pré-

sence. » Et comme il est avéré que toute recherche s'accomplit par et dans l'écriture, décider d'une recherche revient donc à se décider dans le même mouvement à l'écrire, le sentiment qui fonde cette décision se confondant avec le sentiment de ce qu'il a été proposé d'appeler l'« écrivabilité ». Où cette notion descriptive (qui a permis par exemple de qualifier le « flottement ardéchois ») reprend du service. « Écrivabilité » : *sentiment décisif de la faisabilité d'une recherche, fondé par la conviction que peut, et va s'écrire un texte.*

Que cette conviction se construise le plus souvent à notre insu, et que, très certainement, elle n'agisse pas toujours avec la même vigueur, n'invalide pas cette hypothèse. La prise puis l'acte d'écriture ne revêtent pas la même importance ni ne constituent le même enjeu selon les chercheurs. Chacun, *a minima*, sait néanmoins qu'il va rencontrer l'écriture sur sa route, s'y confronter, s'y impliquer.

#### n... à l'espoir d'être lu

Au seuil d'une recherche, si la décision se prend bien seul, elle s'avère cependant éminemment socialisée en ce qu'elle doit tenir compte d'une série de paramètres qui, sans pour autant explicitement constituer des motivations, contribuent à la nourrir. Parmi eux, il en est un de taille : celui des *destinataires* du texte à venir. En même temps que négociation muette entre soi et soi, l'ouverture d'un chantier de recherche est en effet une négociation entre soi et autrui, engagement vis-à-vis des autres tout autant qu'engagement individuel. Autrui : l'institution à laquelle on est rattaché et qui soutient cette recherche ; les collègues ; les pairs ; quelques proches amis. Leurs regards déjà que vous sentez sur votre futur texte vous intimident mais vous stimulent. Réponse à une *attente* qui renforce en re-

tour votre envie d'écrire, toute recherche est donc, aussi, désir de plaire et volonté de convaincre, voire de séduire.

La question du destinataire comme source et surcroît de motivation devient évidemment centrale lorsque la recherche répond à une sollicitation éditoriale. Un dialogue s'instaure alors explicitement et activement avec un partenaire – comité de rédaction de revue ou éditeur – et, virtuellement, avec de futurs lecteurs. De la conviction de l'écrivabilité d'un thème, on passe à sa *confirmation*, formalisée par un engagement de type juridique : le « contrat d'édition », qui intime au chercheur de rendre un manuscrit et exacerbe l'écrivabilité. L'attente de l'éditeur – premier destinataire – qui, déjà, croit au succès de l'entreprise – vaut pour lui reconnaissance ; une reconnaissance anticipée. Ainsi en fut-il avec *L'Hiver* ; ainsi nous arrive-t-il à chacun, une commande agissant comme *embrayeur* d'écriture (comme en linguistique on parle d'« embrayeurs conversationnels »).

Là réside l'intérêt de prolonger la réflexion jusqu'au cas de figure et au stade de la publication, qui exemplarise certains processus à l'œuvre dans les situations plus ordinaires de recherche.

Principalement, l'effet positif de certaines *contraintes* sur le travail d'écriture. Pourquoi avons-nous souvent besoin – pourtant sans réelle nécessité – de nous donner des échéances, rendant soudain urgent ce qui ne l'est pas ? Pas seulement pour combattre notre paresse et notre propension à nous disperser ou à remettre au lendemain... Battues en brèche par les spécialistes de la création littéraire et artistique, la notion de liberté et celle d'inspiration, quoique tentantes pour rendre compte de la part de désir inhérente au travail du chercheur, doivent, semble-t-il, être également mises en doute pour les sciences humaines. Dans les activités de

création, « il faut créer le besoin, le but, les moyens, et jusqu'aux obstacles ». Mais, comme l'on sait, désir et contrainte ne sont pas antinomiques : loin de brider, de brimer, le contrat que l'on passe avec soi-même, et à plus forte raison avec un tiers, stimule, déliant notre plume, débauchant l'écriture. L'envie d'écrire se travaille ; la motivation s'entretient [...].

## LE DEUIL DE L'ETHNOLOGUE : L'ADIEU AU TERRAIN

Extraits de *Information sur les Sciences sociales*, Maison des Sciences de l'homme, Paris, vol. 30 n° 2, 1991, pp. 269-277.

[...] La phase d'enquête s'achève. Se profilent le temps de l'analyse, de l'interprétation, puis celui de la rédaction du texte de recherche. L'ethnologue doit alors, brutalement, passer du spécifique au général, du local au global, du concret à l'abstrait, oublier finalement les individus, groupes sociaux, lieux et paysages rencontrés. L'hiver de la théorie, après les beaux jours du terrain. Mise en mots, mise à mort ? Tout au moins traduction du réel en termes savants, par le tamis des sciences sociales, avec qui un village devient une « collectivité rurale », tel agriculteur un « acteur social », tel conseiller agricole, un « agent de développement », la chasse ou la cueillette, une « pratique sociale de la nature », etc. Traduction, mais pas trahison, car se lève alors, à la faveur de l'écriture, une autre forme de compréhension du social, inscrite dans la définition même de l'ethnologie ou de la sociologie. « C'est par l'écriture, c'est-à-dire par l'éloignement le plus catégorique par rapport aux choses, que l'on atteint aux choses » (Vidal, 1985). Reste la mutation du rapport du chercheur à ce qui a fait son terrain, à ses

matériaux.

Ce détachement qu'il va s'imposer, il le pressent déjà, en plein séjour d'enquête – village français ou île lointaine – sachant bien ce qui l'attend. Il en fait aussi une première expérience, en constatant le peu de crédit qu'on lui fait de ses longues semaines passées là-bas, le peu de cas que ses camarades font de cette réalité vive dont il témoigne pourtant avec chaleur. Son implication n'intéresse que lui. Forçons le trait dans le sens du cynisme : la chair fraîche rapportée du terrain (études de cas, observations, enregistrement de discours...) ne vaut que par le traitement qui va lui être infligé (analyse de contenu, recherche de variables, comparaisons...).

Une moindre implication sur le terrain facilite, bien sûr, voire banalise le passage entre ces deux phases de la recherche. Reste l'ethnologue plus engagé sur son terrain, captif de sa propre expérience. Plus qu'un autre, pour parvenir au stade de l'objectivation, celui-ci doit se déprendre de son terrain, travail sur soi-même d'autant plus exigeant que d'avoir à le quitter le lui fait alors aimer davantage, et que s'effacent ensuite très vite de son souvenir les difficultés de l'enquête – moments de doute, d'ennui, périodes de culpabilité... – au profit de ce qui en fit le sel. Face à ce qu'il vit plus ou moins comme une perte, il est plusieurs parades possibles, dont celle de ne faire qu'un seul terrain. Il en « ouvrira » d'autres, mais de moins longue durée, avec des objectifs plus limités. Second cas de figure : au moment de rédiger le texte de recherche, privilégier l'empirique par rapport au théorique. Cédant à la séduction et à la tentation du factuel, multiplier et allonger descriptions, mises en scènes et portraits, truffer le texte d'éclats du terrain, comme par révérence, comme une dette qu'on lui paie.

Troisième voie : la tenue d'un journal. Lui recon-

naître cette fonction peut étonner. D'autres, plus explicitement méthodologiques, j'allais dire canoniques, lui sont d'ordinaire dévolues. Tout ethnologue ou sociologue pourra vous en témoigner. Mais, *de facto*, chez ceux qui en tiennent un (pas si nombreux, quoiqu'en disent les manuels), le journal est bien davantage qu'un simple recueil d'observations. Il sert à autre chose que de « noter chaque soir le travail accompli dans la journée » (Mauss, 1971), ou de « faire le point sur le déroulement chronologique du travail quotidien » (Maget, 1962), une autre cause. Il permet en effet de conserver la trace des situations d'entretien, de jalonner les progrès et avancées, mais aussi les reculs et les doutes de l'enquête, enfin de témoigner, manière de pièce à conviction, de sa propre présence là-bas, de pouvoir dire : « j'y étais », « je l'ai vu » (Jamin, 1985).

À mieux y regarder, à bien les lire, tous les journaux de terrain ont quelque chose d'excessif, leur ton et leur facture débordent largement la stricte attitude méthodologique. Et, dès lors qu'on en tient un, il acquiert un statut très singulier ; ou alors on n'en tient pas. Ces fonctions ont été magistralement utilisées et mises en œuvre par un Malinowski, ou une Jeanne Favret, et subtilement repérées par René Lourau. Celui-ci voit le journal comme une écriture à voix basse, mais par là même d'autant plus vitale pour son auteur, comme un combat souterrain entre soi et l'institution, entre privé et public, et le définit comme « hors-texte » par rapport au « texte ».

On peut aller plus loin, ou du moins proposer une interprétation complémentaire : et si finalement le journal de terrain n'était pas en même temps l'expression de la séduction du terrain, la trace que l'ethnologue cherche à en garder pour lui ?

L'hypothèse serait que certaines chroniques d'enquête sont rédigées surtout par réaction au travail d'ob-

jectivation que devra fournir le chercheur pour poursuivre, et qui achèvera sa recherche. Leur fonction ultime serait de le préparer à son insu à l'adieu qu'il devra dire à son terrain, et de lui permettre, plus tard, de continuer à le cultiver – d'entretenir une nostalgie. Et ce, de façon plus marquée que dans les deux autres stratégies évoquées plus haut.



**24 décembre 1975**

[...] *Les mots : contact, médiateurs avec les choses. Indispensables pour moi. Quand je ne trouve pas le mot juste, c'est comme si je devenais aveugle. Beaucoup plus que la perte d'un objet. Sans eux, à la limite, pas de réalité. Si je réfléchis bien, ici, il n'y a que de ça dont j'ai vraiment envie. Les paysages m'assomment si je ne peux pas les prolonger par la parole ou l'écriture. Mots lancés comme des pierres, ce sont mes terres. Et l'Auvergne m'a un peu déçu, car les mots sont déjà en place dans ces montagnes. Il y a déjà « beaux sapins blancs », « lacs volcaniques », « vallées profondes », etc. dans ce que je vois.*

*J'écris – depuis deux ans – sur la Lozère. J'écris. J'ai cri. Chaque fois revient, chaque fois quelque chose se passe. Je ne sais toujours pas quoi, ni pourquoi. Mais d'abord il me semble qu'il y a ces paysages qui ne semblent n'appartenir qu'à moi. Ces routes à l'infini, sans grand-chose à droite à gauche. Plateaux immenses et gris, avec quelques maisons posées dessus – qui pourraient être ailleurs. Mal posées. Difficile de les appeler, de les nommer, ces paysages. Ne parlent guère. Le contraire de moi. Du moins apparemment, le contraire de moi. Chaque fois je viens m'y heurter, je viens buter des deux pieds contre ce quelque chose qui m'échappe et qui fait que je suis là. Je n'aurais jamais épuisé l'altérité, et indéfiniment, comme un chien qui rôde autour de la maison de son maître en allé, je me cogne, je me mesure, je m'éprouve au froid. Et puis ce froid, cette altitude, les gens d'ici, différents, extérieurs à moi, me paraissent chaque fois me laisser à côté de moi. Opération de décentrement.*

**12 mai 1977**

*J'écris ce cahier, je commence le récit de notre visite chez Ajasse. Je pourrai ainsi écrire indéfiniment, écrire et écrire sur tout ce que je vois ici. Comme un opium. Pas tellement pour me souvenir des choses, mais pour les faire exister d'une autre manière. Maintenir un fil ininterrompu de journée en journée, de saison en saison. Témoin, mémoire du village : voilà le rôle que je m'attribue. C'est pour cela que j'ai du mal à présenter à un éditeur ce qui est déjà tapé à la machine : c'est parce que pendant ce temps-là, la vie continue à Montbel, la vie court, et je ne peux me résoudre à la faire s'arrêter, à prendre des ciseaux et à couper. Comme disent Philippe et Martynne, « Martin sans son cahier vert, ce n'est plus Martin ». Et puis dans ce cahier, il y a l'attente d'un événement, l'attente d'autre chose que mon regard critique sur lui-même, autre chose que mon regard lové sur lui-même. L'attente d'un événement lozérien qui m'y inscrive réellement. J'aimerais être attaché malgré moi à la Lozère, obligé d'y rester. Pourtant j'aime d'abord écrire, et mon retard à écrire ces jours-ci est comme un trésor que l'on tarde à regarder, une joie que l'on se réserve. À la limite, je n'ai plus le choix d'écrire ou de ne pas écrire : parfois j'ai envie d'arrêter, mais de manière un peu magique et obsessionnelle, comme un rite que je me suis créé, je reprends chaque fois ce cahier et j'écris, j'écris. Presque en dehors de moi. Comme une nécessité. La poursuite du « Livre » sur Montbel, du grand livre qui contiendrait tout ce qui se fait, se dit, se pense, se sent, se voit dans ce village. Projet mégalomane frôlant la paranoïa. Je sais. Mais quelle importance ? Tout agriculteur ne porte-t-il pas en lui le désir de posséder toutes les terres du village, et l'écrivain d'écrire le livre qui sera lu dans le monde entier. [...]*

À la relecture de ces cahiers successifs, s'y dit très fort l'attachement à une région, à ses habitants, à ses paysages aussi. Attachement du chroniqueur à ce qu'il a vécu, là-bas, comme à un canton secret de lui-même.

Attachement trop fort, qui déborde et subvertit les signes du protocole d'enquête, un peu comme celui, trop prononcé et trop prolongé, d'un médecin à certains de ses patients, ou d'un enseignant à tel ou tel élève, et par là presque illégitime. Mais surtout relation qu'il sait sans lendemain, condamnée d'avance. Alors, écrire, et écrire, pour mieux vivre et retenir les moments qui se dérobent. Peut-être ce type d'écriture pourrait-il être interprété comme une incapacité d'effectuer le travail du deuil?

Les notes de terrain de cette veine sont impubliables. Leur auteur le souhaite-t-il seulement, qui rédige sans véritable destinataire, un peu comme une adolescente qui tient son journal intime, tour à tour soigneusement caché et clairement montré, mais juste un instant, le temps de narguer l'adulte et de le menacer de son intimité. Chantier, donc, qui ne sera, qui ne fera jamais texte, mais dont l'intérêt pour l'ethno-

## † BIBLIOGRAPHIE

AGULHON (M.) et al., *Essais d'Ego-histoire*, Gallimard, 1987.

BARTHES (R.), *Le Degré zéro de l'écriture*, Seuil, 1972.

BLANCHOT (M.), *L'Espace littéraire*, Gallimard Idées, 1955.

BLANC-PAMARD (C.) (textes réunis par), *Histoires de géographes*, Éditions du CNRS, 1991.

COMPAGNON (A.), *La Seconde Main ou le travail de la citation*, Seuil, 1979.

DUMONT (L.), *La Tarasque. Essai de description d'un fait local d'un point de vue ethnographique*, Gallimard, 1951.

Éducation permanente n° 102, *Les Adultes et l'écriture*,

1990.

EHESS, *Décrire : un impératif? Description, explication, interprétation en sciences sociales*, « De la fiction : anecdotes et catégories », 1985, tome I, p. 150.

FAVRET-SAADA (J.) et CONTRERAS (J.), *Corps pour corps, enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Gallimard, 1981.

JAMIN (J.), « Le Texte ethnographique. Argument » in *Études rurales* 97-8, 1985.

KILANI (M.), « Du terrain au texte » in *Communications* n° 58, Seuil, 1994, pp. 45-60.

LOUREAU (R.), *Le Journal de recherche. Matériau d'une théorie de l'implication*, Méridien-Klincksieck, 1988.

LOUREAU (R.), *Le Gai savoir des sociologues*, UGE, coll. « 10/18 », 1997.

MAGET (M.), *Guide d'étude directe des comportements*, Éditions du CNRS, 1962.

MALINOWSKI (B.), *Les Argonautes du Pacifique occidental (1922)*, Gallimard, 1974.

MALINOWSKI (B.), *Journal d'ethnologue*, Seuil, 1985 (67).

MARIE (M.), *Les Terres et les mots. Une traversée des sciences sociales*, Méridiens-Klincksieck, 1989.

MAUSS (M.), *Manuel d'Ethnographie*, Petite bibliothèque Payot, 1971.

PERROT (M.) et SOUDIÈRE (M.), « Les Enjeux de l'écriture en sciences sociales » in *Informations sur les sciences sociales* 27 (3) : 439-60, 1988.

VEYNE (P.), *Comment on écrit l'histoire*, Seuil, 1971.

VIDAL (D.), « La Sociologie dans son écriture » in *Problèmes d'épistémologie en sciences sociales*, Cahier 1, Socio-

# JOURNAL D'ENQUÊTE PUBLIER ? POURQUOI ? POUR QUI ?

---

AU PRINTEMPS 2001 a été publié le journal que tenait Edgar Morin lors de son enquête à Plozévet<sup>1</sup>. L'édition d'un tel ouvrage n'est pas chose courante, surtout en sociologie, ce genre n'étant guère prisé par cette discipline. Il ne s'inscrit ni dans son histoire, ni dans ses méthodes. Et la formation académique ne laisse guère entendre l'utilité qu'il y aurait à s'adonner à cette activité diariste. L'anthropologie, elle, n'y répugne pas. Au contraire, elle l'intègre comme méthode de travail. Science de l'observation directe, il s'agit de fixer quotidiennement la mémoire d'une foultitude de détails qui ne prendront sens que petit à petit, au fur et à mesure de l'enracinement, puis avec la prise de distance qu'implique le retour. L'ethnologue en sa situation exotique, promis à un séjour limité, doit amasser un maximum de données, qu'il se promet de trier et de rendre intelligibles plus tard. Ses notations journalières tiennent lieu, en quelque sorte, de base de données. Mais aussi de « carnet de bord » personnel où consigner, à gré, réflexions, questionnements, états d'âme. Toutes choses qui permettent à l'ethnologue de dépasser son expé-

rience personnelle et d'instituer sa confrontation avec une société étrangère en objet d'études et en sujet de réflexions à portée générale. Une telle écriture, qui engage la subjectivité de son auteur, transforme un cheminement individuel en parcours intellectuel, une initiation singulière en connaissances à partager. Mais, ce n'est pas pour autant que l'ethnologue publiera ses notes de terrain.

## UN GENRE OCCASIONNEL, MAIS CONSACRÉ

Même si l'anthropologie a consacré ce genre et lui a donné des ouvrages renommés et un lectorat débordant largement celui des seuls professionnels, entre récit de voyage et journal intime, entre notes de terrain et ébauche théorique, certains ont accédé au rang littéraire. Ainsi, de simple méthode, le journal d'enquête devient œuvre. Mais, pour cela, il doit s'imposer par une qualité d'écriture, par une originalité qui renvoie à son auteur. Ce genre échappe donc à toute règle canonique, et par là même à toute évaluation profession-

nelle classique. Car la liberté du ton, les effets de style, la part importante prise par les récits, par les anecdotes, par les réflexions à brûle-pourpoint, tout cela devrait lui retirer toute prétention académique. Le journal d'enquête et ce qui s'y apparente ne sont pas considérés comme des ouvrages de référence. Et pourtant...

Pourtant, certains deviennent des classiques, et pas seulement pour le profane. Et, depuis l'ouvrage princeps de Michel Leiris, tout du moins pour la France, *L'Afrique fantôme*, l'anthropologie nous a livré de grands écrits. *Tristes Tropiques* est étudié en faculté, *Nous avons mangé la forêt* aussi. *Les Lances du crépuscule*, même si l'ouvrage n'est pas, à proprement parler, un « journal », ont assuré la notoriété de l'auteur<sup>2</sup>. On trouve donc quelques vertus, autres que littéraires, à ces publications. Comme si les descriptions, les personnages, les lieux, les ambiances qu'on y retrouve, étaient autres qu'un simple contexte, qu'un décorum pour accrocher le lecteur. La prépondérance que prennent les récits ne laisserait-elle pas entendre qu'ils donnent autant à penser, voire plus, que la page théorique ?

Il est vrai qu'on se plaît à lire et à relire ces livres, tant chaque retour au texte apporte son lot de découvertes. Car la première lecture n'épuise jamais le foisonnement de ces éphémérides. Portraits, scènes de la vie quotidienne, remémorations d'événements singuliers, de fêtes ou de rituels, tout ce fourmillement forme un *corpus* labyrinthique, sur lequel revenir sans cesse. Et qui permet de pénétrer dans un monde inconnu. Nulle obligation d'être spécialiste d'un domaine pour en parcourir les arcanes. Nulle nécessité de connaître un langage ésotérique pour saisir les développements de l'auteur. Nulle contrainte argumentaire

pour avancer dans cet univers étranger. Cette écriture, qui défie les raisonnements dont on pare la science, n'en stimule pas moins la réflexion. Laissant, d'ailleurs, à chacun la liberté de la laisser aller à son rythme et à son gré. Cette prose buissonnante et buissonnière, qui fait appel tant à l'entendement qu'à la sensibilité, serait-elle aussi reconnue que celle de l'ouvrage bardé de citations et qui fait fi de la personnalité de son auteur ?

## UNE ÉCRITURE HORS NORMES

À considérer le peu de publications du genre, il serait permis d'en douter. Et Philippe Descola, dans son *Post-scriptum*, nous rappelle combien la pression de l'académisme inhibe ce mode d'expression<sup>3</sup>. Curieusement, il réserve son reproche à sa seule discipline. Donc à celle qui s'y est, pourtant, adonnée de façon convaincante et souvent brillante. À celle qui livre son lot régulier de publications à une collection réputée<sup>4</sup>. À celle qui, ayant « su faire honneur à la République des Lettres », s'est élevée « à la hauteur d'un genre littéraire »<sup>5</sup>. Selon lui, elle resterait prisonnière, plus que l'histoire, que la sociologie ou que la psychologie, des « règles de l'écriture monographique ». Celles-ci « contraignent tout ethnologue, qui aspire à se faire reconnaître par ses pairs, à un mode d'expression ». Il en « résulte une certaine standardisation des formes de description »<sup>6</sup>. Car, « en proscrivant toute référence à la subjectivité, l'ethnologie classique se condamne [...] à laisser dans l'ombre ce qui fait la particularité de sa démarche au sein des sciences humaines ». Une discipline qui est fondée sur des relations interpersonnelles, sur une expérience, mieux, sur un itinéraire singulier, voire sur une initiation intime. Or, l'écriture « ethnolo-

gique » oblige à passer sous silence ce qui fait la spécificité de sa méthode. Là où, selon lui, les autres disciplines ne cacheraient pas la leur, archives pour l'une, questionnaires et statistiques pour l'autre, protocoles expérimentaux pour la dernière.

Ce réquisitoire contre l'écriture « ethnologique » et ces plaidoyers en faveur de celles des autres disciplines laisseraient entendre qu'elles se soient affranchies des conventions académiques. Rien n'est moins sûr. On pourrait même avancer assez aisément qu'elles s'obligent à des règles similaires et, peut-être même, encore plus contraignantes. Dans leur aspiration à être reconnues comme des sciences semblables aux autres, toutes récusent la subjectivité, donc la narration à la première personne. Elles érigent les mêmes prescriptions d'écriture, avec leurs normes discursives, leurs langages techniques, leurs impératifs citationnels, leurs repères bibliographiques, leurs notes de bas de page, etc. Toutes choses qui offrent les garanties d'un écrit dégage des scories contingentes d'un auteur trop présent. Ainsi pourra-t-il rejoindre le cortège de ses pairs et participer au défilé des spécialistes d'une question. La standardisation des écritures permet cette reconnaissance, même si une liberté de ton est laissée aux auteurs.

## LA PRESSION NORMATIVE

Ces règles, apprises par la dissertation et surtout par la thèse, exigent de savoir faire le point d'une question, d'assurer connaître sa bibliographie, d'exposer sa problématique avec pertinence, de développer son argumentation avec clarté, et d'ouvrir sur de nouvelles perspectives. Ici, pas question d'étaler ses états d'âme, ni de faire des effets de style. Ces expositions consacrent des

écrits *a posteriori*, une fois la recherche close, et qui, en aucun cas, n'en relatent le cheminement. Comme si elle avait suivi un cours linéaire et défini *a priori*. Comme s'il fallait taire ses errements au profit d'une assurance démonstrative.

D'ailleurs, quelques-uns ont vu dans l'écriture ardue un gage de sérieux, la pensée exigeant une ascèse langagière. Le scientifique « écrivant », pour reprendre le mot si juste de Roland Barthes<sup>7</sup>, devrait donc abhorrer toute manière d'auteur et l'écrit à la première personne. Car, seules compteraient la rigueur de l'argumentation et la précision des concepts.

Le « publier ou périr », sans être aussi impératif qu'outre-Atlantique, prescrit de sacrifier au rituel, surtout pour le jeune chercheur qui veut se faire connaître. Certains poussent, d'ailleurs, leur obsession de conformité jusqu'à l'absurde. Ainsi, cet article consacré au sida s'amorçant de la sorte : « En quelques années, le sida est devenu un vaste problème social (auteur, date) », référence bibliographique manifestement capitale pour garantir cette insignifiance ! Sans doute, le comité de lecture n'avait pas cru bon de rappeler à l'auteur plus de mesure dans sa fougue à citer.

Constat, cette normalisation ira s'accroissant par nécessité de se conformer aux critères internationaux de publication, le développement des bibliographies électroniques imposant, en plus, leur standard par logiciels interposés. Et, surtout, en suivant la tendance à calibrer de plus en plus les publications en sciences humaines et sociales selon le formatage des sciences « dures ». À ce propos, j'ai pu noter la stupéfaction et l'incompréhension de certains de ces confrères devant la possibilité d'authentifier une démarche individuelle par nos écrits. Il nous est encore loisible de publier en français, d'être le seul signataire d'un article, et de

suivre un projet individuel. Position radicalement impossible à tenir dans des domaines où la recherche est un collectif international soumis à une compétition draconienne.

## L'ÉCART À LA NORME

Encore aujourd'hui, nos écrits signent une pensée personnelle : ils font œuvre. C'est sans doute pourquoi on peut prendre quelque liberté avec les préceptes. C'est aussi ce qui permet à certains, leur notoriété acquise, des écarts personnels encore plus flagrants. C'est encore la raison qui pousse quelques-uns, avant consécration académique, à s'imposer par cette voie dissidente.

Certaines disciplines sont plus aptes à conjoindre connaissances et littérature. Ainsi l'Histoire, qui a toujours affectionné le récit et n'a jamais dédaigné l'écriture, a pu sortir de la confidentialité des revues. Quittant le cercle des seuls érudits, elle s'est proposée comme objet de culture, gagnant ainsi un lectorat fidèle. Comme si le « bien écrire » avait permis de mieux faire partager connaissances et pensées.

Mais, pour la sociologie, la psychologie, la linguistique, et de bien d'autres, la réussite est moins flagrante. Même si des éditions se sont ouvertes à des genres moins confidentiels, les ouvrages, à de rares exceptions près, n'ont pas connu la même ferveur du public. Pour le succès d'un Claude Hagège avec son *Homme de paroles*<sup>8</sup> par exemple, combien d'ouvrages finissent au pilon ! La sociologie, notamment, a du mal à combler le handicap créé par la parution, dans les années soixante-dix et quatre-vingt, de livres trop théoriques, trop formels, voire dogmatiques.

Rappeler ce contexte semblait indispensable pour éclairer la rareté des écrits qui s'écartent des canons. Et

surtout, le côté exceptionnel de ceux qui conjuguent récit à la première personne, narration d'une recherche en train de se faire et souci d'écriture. En fait, l'édition d'un journal de terrain est rarissime. Car, contrairement à l'écrivain, qui s'astreint à cette écriture quotidienne avec l'intention de la publier, la fonction première de ces cahiers de route est autre. Aussi sont-ils difficilement éditables comme tels, avec leur style parfois très relâché ou leurs digressions personnelles trop importantes.

Ainsi, manifestement, le dessein de Malinowski n'était pas de rendre publiques ses notes de terrain<sup>9</sup>. Il s'y montre sous un jour défavorable qui contraste avec le prestige acquis par ce fondateur de l'observation participante et de l'ethnologie de terrain. On le voit en proie à la lassitude de celui-ci, aux tourments de l'exil. Il n'y cache pas ses préjugés, ses aversions. Tous sentiments qui, d'ailleurs, s'emparent, un jour ou l'autre de celui qui fait profession de se transplanter, souvent seul, dans un monde étranger, parfois hostile. Michel Leiris comme Claude Lévi-Strauss n'y ont pas échappé. Ne goûtant guère les voyages, ils avouent même ne pas apprécier cette situation exotique, « l'envers négatif de notre métier » selon Lévi-Strauss<sup>10</sup>, paradoxe pour ces deux grands noms de l'anthropologie.

## DES FORMES CANONIQUES

### nLe récit brut

Ils nous ont pourtant légué deux ouvrages cultes ; mais aussi deux écritures radicalement différentes. Michel Leiris, en sa qualité de « secrétaire-archiviste » au cours de la mission ethnographique Dakar-Djibouti conduite entre 1931 et 1933 par Marcel Griaule, nous

livre, pratiquement sans retouches, un journal de « ce voyage tel que je l'ai vu, moi-même tel que je suis »<sup>11</sup>. Ce sont donc des notes quotidiennes, parfois très succinctes, comme apparentées à celles d'un agenda. Ouvrage du non-spécialiste qu'il était alors, « à double entrée, essentiellement succession de flashes relatifs à des faits subjectifs aussi bien qu'à des choses extérieures (vécues, vues ou apprises). Où on le voit, chemin faisant, « faire preuve d'esthétisme et de coquetterie », se « complaire dans la délectation morose et la trituration de [mes] complexes, vaticiner sur les conjectures politiques du moment, jouer certaine comédie d'enfant gâté ou bien manifester une nervosité de femmelette se traduisant parfois en mouvements d'humeur qui tendaient à m'identifier, l'instant d'un éclair, au colonial brutal... »<sup>12</sup>. Le réquisitoire semble sans appel pour ce document « d'un Européen de trente ans [...] poussé à voyager dans des contrées alors assez lointaines parce que cela signifiait pour lui, en même temps qu'une épreuve, une poésie vécue et un dépaysement »<sup>13</sup>. Guère de données ethnographiques, au sens strict, dans ce journal de bord d'une Afrique vraiment fantôme.

#### n Le récit recomposé

À l'opposé, Lévi-Strauss livre un ouvrage très élaboré, même s'il s'interroge d'emblée ne sachant si « un si pauvre souvenir mérite-t-il que je lève la plume pour le fixer ? »<sup>14</sup>. Fuyant ses notes quotidiennes, il entreprend une autobiographie intellectuelle mêlant détails sur les sociétés indigènes du Brésil central dont il partage l'existence, réflexions sur les rapports entre l'ancien et le nouveau monde, entre l'Occident et l'Orient, sur la place de l'homme dans la nature, sur le sens de la civilisation et du progrès.

Ainsi pouvons-nous entrevoir, par exemple, les Bororo, leurs villages, leurs maisons, leurs clans, leurs mythes, leurs rites funéraires, leurs parures; prolegomènes aux analyses de facture plus classique recueillies, notamment, dans ses deux *Anthropologies structurales*<sup>15</sup>. Et, en même temps, nous nous interrogeons sur le sens du métier d'ethnologue, sur ses servitudes de terrain qui pèsent « sur le travail efficace »<sup>16</sup>, sur ses rituels professionnels, préparation d'expéditions, réceptions, rencontres de collègues, voyages, etc. Et aussi sur les contradictions d'un Occident, tourmenté, sans doute, par un puissant remords. Au point de produire des ethnographes révélant la condition humaine de sociétés que son expansion militaire, économique, culturelle détruit. Dans ses *Tristes Tropiques*, Lévi-Strauss nous ouvre sur l'exigence d'une théorie générale des sociétés humaines, en dégagant les caractères communs à la majorité d'entre elles. Afin d'aider « à constituer un type qu'aucune ne reproduit fidèlement, mais qui précise la direction où l'investigation doit s'orienter »<sup>17</sup>.

Vingt années séparent ces deux ouvrages, une guerre mondiale aussi. Lévi-Strauss publie le sien alors que s'amorce le mouvement de décolonisation qui finira par priver les ethnologues de leur légitimité de penseurs d'exotismes, si ce n'est de leur terrain. D'ailleurs, dans sa préface à la réédition de 1950 de *L'Afrique fantôme*, Michel Leiris, réévaluant cette ethnographie des mondes lointains, semble la promettre à un nouveau programme. Où il ne suffirait plus d'alléguer la fuite dans l'étranger ou dans la confession pour se sentir quitte d'une « colonisation par quoi des peuples entiers se trouvent aliénés à eux-mêmes »<sup>18</sup>. Position d'une ethnologie bousculant le rapport classique aux sociétés « indigènes », vision qui s'écarterait

de celle d'un Lévi-Strauss plus soucieux de le dissoudre dans une conception anthropologique générale. Voie plus spéculative ayant entraîné ce dernier vers ses études structurales ultérieures.

### nLe mélange des genres

Dans les mêmes années, paraissait le livre de Georges Condominas, *Nous avons mangé la forêt*<sup>19</sup>. Salué par Lévi-Strauss comme un événement marquant dans la littérature ethnologique, l'arrivée en quelque sorte « d'un genre entièrement nouveau, caractérisé par une intimité avec la réalité indigène, plus grande que tout ce qui avait été tenté précédemment »<sup>20</sup>, sa facture emprunte aux deux genres établis. En effet, c'est un mixte qui, reprenant des passages entiers de son journal de terrain, le déploie en récits successifs comme reconstruits *a posteriori*, les conforte par des annotations sur la langue, les plantes, l'organisation de l'espace, etc. Cette chronique d'un village Mnong des hauts plateaux vietnamiens, Sar Luk, nous fait vivre au rythme de son année agricole (fin novembre 1948 – début décembre 1949). Et, avec la mesure des jours et des événements saillants, avec la présence de femmes et d'hommes ordinaires ou remarquables, se révèle une société dans toute sa complexité, la diachronie de l'année étant prise comme prétexte pour en brosser une peinture synchronique.

Cette écriture, s'attachant à reproduire des faits bruts et inscrivant « dans les pulsations de la vie » les « patrons » culturels décrits par ailleurs par le même auteur<sup>21</sup>, interroge, immédiatement, le rapport individu/société. Car, comme il nous le rappelle, « on ne peut oublier que, si on a affaire à des institutions, à des ensembles structurés, ceux-ci sont sentis, vécus par des êtres humains, par des individus aux facultés et

aux comportements divergents »<sup>22</sup>. C'est donc une façon de montrer que les réalités d'une société ne valent qu'incarénées dans les rapports qu'entretiennent leurs membres. Ce choix d'écriture renvoie donc à une posture épistémologique dont fait partie la mise en scène de l'auteur lui-même. Dès lors, l'emploi de la première personne n'est pas un simple artifice narcissique. Il marque que l'enquêteur, « bien qu'il soit occupé à des recherches d'ordre scientifique, ne participe pas moins de la nature même des sujets de ses observations, et reste un homme parmi les hommes »<sup>23</sup>. Aussi, ses annales laissent-elles entrevoir ses relations avec les gens du village. Et comment des situations quotidiennes, parfois bien anodines, sont sujettes à parfaire ses connaissances. Le simple fait qu'on lui interdise de taper sa pipe sur le rebord de sa case lui ouvre la porte d'un tabou. Un moment de repos à bavasser et à parfaire ses connaissances linguistiques lui permet de comprendre les règles qui président à la levée de certains interdits<sup>24</sup>. Ainsi, le moment saisi devient méthode.

Rien là pour surprendre le familier de l'enquête de terrain, dont la manière ressort en grande partie d'un art, même codifié par la nécessité de recourir à différentes méthodes : observation participante, entretiens, récits de vie, sources écrites, documents divers. Il reste cependant étonnant que beaucoup de ces praticiens ne fassent guère écho du côté contingent et parfois aléatoire de leur entreprise intellectuelle. Comme s'il fallait l'importance de leur personnalité, de leur formation préalable, de leurs curiosités, de leurs *themata*, pour reprendre l'expression de Gérard Holton<sup>25</sup>. Pour prétendre à la scientificité, ne doit-on pas faire preuve de maîtrise, la méthode ne se laissant guère distraire par le hasard ?



## HÉSITATIONS ÉDITORIALES

La pression académique n'est pas seule en cause pour expliquer cette carence. Car l'édition n'en raffole pas non plus. Aussi, les modes de ces écrits sont-ils peu nombreux, le plus répandu étant la relation littéraire d'une recherche, comme la collection « Terre humaine » susmentionnée, l'affectionne. On peut trouver des genres mêlant extraits de journal et commentaires<sup>26</sup>, des journaux réécrits selon des arrangements chronologico-thématiques<sup>27</sup>, ou des essais d'épistémologie personnelle<sup>28</sup>. Mais le journal d'enquête publié comme tel est beaucoup plus rare. Sans doute parce que son style n'est pas toujours des plus enviables. Aussi, une notoriété certaine est-elle indispensable pour qu'il rencontre la faveur éditoriale. D'ailleurs, celle-ci n'est souvent trouvée qu'après publication d'un ouvrage de facture bien classique. Ainsi, Jeanne Favret-Saada<sup>29</sup> et Edgar Morin<sup>30</sup>, l'une et l'autre après avoir quelque peu remanié leurs notes, et avoir fait appel à l'aide d'un tiers.



*L'enquêteur enquêté.*

## LE JOURNAL D'ENQUÊTE : UN GENRE PROBLÉMATIQUE

René Lourau a voulu théoriser ce rapport entre ces deux écritures, définissant, notamment, d'un côté le « texte institutionnel » (TI) et le « hors texte » (HT), compte rendu de la pratique sociale de recherche<sup>31</sup>. Selon lui, il existerait comme une sorte d'interdit d'un HT qui, en révélant les conditions même du travail de recherche, donc son contexte (CT), mettrait en péril l'institution elle-même.

Sans reprendre à mon compte cette conception d'un des théoriciens de l'analyse institutionnelle, il est certain que les journaux d'enquête, comme tout texte mettant en scène enquêteurs et enquêtés, peuvent être problématiques. Pour les institutions, sans doute, si le texte en fait la critique. Mais c'est l'auteur qui est en première ligne et, peut-être surtout, ceux dont il est question. Car, par essence, ces manuscrits bruts, et se déroulant temporellement, n'offrent pas l'élévation de l'écrit réévalué, dont on a tiré l'essentiel. Dès lors qu'ils n'ont pas la « bonne distance », doit-on les publier tels quels par égard envers l'original, ou les retravailler pour respecter la « case lecteur »<sup>32</sup> ? Car des moments relâchés, voire télégraphiques, coexistent avec ceux plus flamboyants, des notations discutables trouvent la même place, donc la même valeur, que des descriptions minutieuses ou des réflexions lumineuses. Parfois, le goût de la formule peut prendre le pas sur le fond, le côté défouloir de cette écriture peut forcer le trait, toute chose peaufinée dans celle promise à édition. Le carnet-vérité n'est pas nécessairement véridique !

À cette question s'en joint une plus délicate : où passer le tranchet dans ce qui relève de la confiance, de la vie privée, de l'intime ? Car ces écrits, d'usage à l'ori-

gine privé, ne s'inquiètent guère de faire ce partage. Dès lors, quels critères exercer<sup>33</sup> ? Sans doute, l'affaire embarrasse-t-elle moins l'ethnologue que le sociologue. Si l'un évoque des personnages qui n'auront guère l'occasion de lire les propos tenus sur eux, l'autre fait revivre des gens qui auront toute chance d'être ses premiers lecteurs. Or, si des lois s'imposent aux archives écrites dont l'historien dispose, le sociologue édicte les siennes. On sait que pour certains, une règle méthodologique, si ce n'est déontologique, s'imposerait à tous : celle de l'anonymat. Son application rendrait *ipso facto* impubliable tout journal d'enquête, contraint de passer sous silence patronymes et toponymes, événements et lieux ; tout ce qui en fait l'intérêt, le charme et la sève.

Un dernier point interroge : pour qui et pourquoi rendre publics ces carnets ? Sont-ils complémentaires au livre académique ? Intéressent-ils l'histoire d'une enquête, d'une discipline, de ses méthodes ? Ont-ils acquis une valeur patrimoniale ? Vise-t-on un lectorat spécialisé ou un public élargi ?

## LE JOURNAL DE PLOZÉVET : QUESTIONS

En éditant le *Journal de Plouzévet* d'Edgar Morin, j'ai souvent été confronté à ces questionnements. Par exemple, s'il était entendu qu'une relative autocensure devrait intervenir en cas de publication ultérieure, quelles règles retenir, dès lors qu'aucune n'avait été définie à l'avance ? De même, quel appareil critique annexer pour resituer le texte dans son contexte ? Surtout, lorsque l'on sait que ce journal, même le plus important, n'était que l'un parmi d'autres, le journal d'enquête étant l'une des méthodes préconisées par Edgar Morin pour cette entreprise collective qu'était, à Plo-

zévet, « l'équipe Morin ». En théorie, chaque enquêteur devait tenir le sien, et ces écrits devaient circuler dans l'équipe. En théorie vraiment, car la transmission restait essentiellement verticale<sup>34</sup>. Par la suite, gardien de ces archives, disposant donc de l'ensemble des textes, j'avais pu comparer les versions différentes d'un même événement, ou avoir des appréciations complémentaires sur tel ou tel point. Mieux, en réécoutant des bandes enregistrées, je pouvais évaluer la conformité ou la distorsion entre ce qui était écrit et certains témoignages<sup>35</sup>. L'idéal n'aurait-il pas été de publier un journal à plusieurs voix ? Une telle proposition aurait été jugée irrecevable par tout éditeur soucieux de trouver un minimum de lecteurs, et surtout de leur offrir un ouvrage digne de ce nom<sup>36</sup>. Pourtant, ces autres textes, ces documents sonores existent. Dès lors, comment aborder un journal qui, soumis aux seules appréciations de l'auteur et du moment, reste nécessairement biaisé ? Surtout si l'on se souvient des problèmes suscités, en son temps, par la publication de *La Métamorphose de Plouzévet*.

Ultime enquêteur de la grande recherche pluridisciplinaire dite de Pont-Croix<sup>37</sup>, qui avait vu défiler sur cinq ans une centaine de chercheurs, Edgar Morin s'était permis d'écrire dans une édition « grand public ». Livrant ainsi ses analyses à un cercle beaucoup plus large que celui, restreint, des lecteurs des revues savantes, il donnait, aux yeux de tous, une image autre que celle, flatteuse, que toute communauté aime avoir d'elle-même. Aussi, des Plouzévétiens s'insurgèrent-ils contre ce qu'ils considérèrent comme une violation de leur intimité. Des habitants se reconnurent, parfois à tort (les noms avaient été changés), et acceptèrent mal d'être livrés en pâture aux regards des voisins, à ceux d'inconnus extérieurs. Le livre ne plut pas aux autorités

locales et à certains enseignants. Et, abordant des questions litigieuses, comme celle des revendications de la jeunesse, en brossant, non le portait d'une communauté idyllique, mais celui d'un Plozévet traversé par les multiples conflits du passé et de la modernité, il inspira la désapprobation : des Plozévetiens pensèrent que Morin avait trahi leur confiance. La contestation reçut l'assurance et la notoriété de Pierre-Jakez Hélias<sup>38</sup>. Originaire du lieu, il récusait cette vision de l'extérieur, façonnée par des gens ne parlant même pas le breton. Le livre de Morin fut considéré comme l'exemple même de l'enquête « parisienne ». Et sur lui se déversèrent les rancœurs accumulées par cinq années de passage de ces nombreux chercheurs. À tel point qu'aujourd'hui encore l'homme de *Commune en France* est considéré, par beaucoup de Plozévetiens, comme le chef d'orchestre de l'ensemble, certains lui attribuant même les films ethnographiques tournés bien avant son passage<sup>39</sup>.

L'incompréhension, voire l'hostilité, à ce genre d'écrits ne sont pas l'apanage du seul Plozévet. Les livres de Laurence Wylie, malgré les multiples précautions de l'auteur, ont aussi suscité des remous, notamment à Roussillon<sup>40</sup>. « Les Dames de Minot », pour reprendre l'expression consacrée et désignant trois jeunes ethnologues travaillant dans le cadre de l'enquête sur le Châtillonnais<sup>41</sup>, n'ont pas eu plus de chance. Tout confirme donc le risque pris par ceux qui s'écartent des

revues *ad hoc*, dès lors qu'ils restituent un travail situé et daté en France métropolitaine. Était-il donc judicieux de publier ces notes de Plozévet trente-cinq ans après ces moments agités ?

Aussi, avec prudence, j'ai d'abord sondé le terrain local. Ainsi, lors d'un stage sur le patrimoine du lieu, je donnais lecture de quelques bonnes feuilles qui suscitèrent l'intérêt. Avec le recul du temps, ce recueil d'observations se colorait des tonalités précieuses que suscite tout retour au passé. Comme si un arrière-fond de nostalgie venait atténuer ce qui pouvait déplaire. Le rappel des derniers « feux de la saint Jean », des réunions avec les paysans, des bals de mariage, des séances de cinéma, des scènes villageoises, des paysages avant remembrement, tous ces fragments de vie à jamais disparus donnaient à ces souvenirs une rare valeur de témoignage. Par ailleurs, les révélations faites sur le petit monde des chercheurs, avec leurs manies, leurs rivalités, leurs conflits, leurs naïvetés d'urbains humanisaient aussi ces « savants parisiens ». Deux mondes, qui s'étaient côtoyés sans bien se connaître ni se comprendre, étaient rappelés à des conditions sinon semblables, du moins proches. D'ailleurs, les deux avaient été pris par les mêmes grandes transformations qui se dessinaient alors, mais dont personne n'avait pris toute la mesure. Le temps avait passé. Et pourtant restaient



des blessures<sup>42</sup>. Il semblait donc nécessaire de soumettre le texte à certaines épurations pour éviter de nouveaux froissements<sup>43</sup>.

D'où la nécessité d'associer deux grands critères de réaménagement, l'un relevant de la conception même de la publication et de ses éventuelles corrections stylistiques, l'autre de l'appréciation de ses possibles « dommages collatéraux ». Cette dernière évaluation n'est pas aisée. Soumise au cas par cas, elle exige un doigté qui se mesure à la connaissance des lieux, des événements et surtout des gens. Et aussi de l'auteur, de ses habitudes d'écriture comme de ses curiosités et de ses appétences ou allergies à certaines situations sociales. Pour autant, en cas de litige, il n'est pas toujours simple de bien estimer s'il faut supprimer ou alléger le trait. Car, toute règle établie, même celle selon laquelle il convenait de préserver l'intimité, ne possède aucun caractère normatif strict. Par exemple, la simple description d'un intérieur, nomenclature d'objets pour le sociologue, a été ressentie comme un vrai viol de la vie privée par sa propriétaire. Dès lors, que dire des peintures de personnages ou d'opinions émises à leur propos? Tout ce qui flatte est apprécié. Tout ce qui brocarde quelque peu soulève l'irritation. Car personne n'aime se découvrir objet d'études, ni être jugé sur la mine, s'agissant de soi, de proches, de disparus. Surtout dans ce Pays bigouden où la fierté fait office de qualité ethnique : ce n'est pas sans raison que Pierre-Jakez Hélias a titré son ouvrage *Le Cheval d'orgueil*, marque d'une société paysanne s'affirmant noble, malgré sa pauvreté. Aussi, seuls les apports intrinsèques du texte pouvaient justifier passer outre le risque de nouvelles frictions. Plusieurs atouts ont retenu sa cause, dont celui de dévoiler une méthode de travail en action.



*Remise de médaille.*

## OUVERTURES MÉTHODOLOGIQUES

Ce compte rendu, rapportant une recherche en train de se faire, nous la livre se mesurant, petit à petit, aux découvertes de terrain. On voit à l'œuvre cette voie « multiméthodologique », manière inventée pour la circonstance, et appelée plus tard la méthode *in vivo*. Elle conjugue l'observation participante, les entretiens, l'intervention psychosociologique, la « praxis de groupe », voire la provocation sociale<sup>44</sup>. L'historien de la sociologie retiendra l'originalité de ces propositions, à une époque où cette discipline affectionnait essentiellement questionnaires et statistiques. Il notera l'aspiration à traduire la recherche en actions, selon les conceptions de l'intervention psychosociologique, en vogue à l'époque. Ce que d'autres formuleront, ultérieurement, sous les termes de « Recherche-Action » ou « d'Intervention sociologique ». Inspiration hétérodoxe qui valut quelques tourments à l'auteur accusé par ses

confrères de détruire le terrain, et par les autorités locales de s'immiscer dans leurs affaires<sup>45</sup>. Il consignera ces façons non-conformistes de se laisser aller à la « dérive », ou à la « drague » sociologique, ces façons de se mettre en situation, de saisir l'occasion ou de provoquer le contact, pratiques étant bien autre chose qu'un glavage méthodologique. Il retiendra l'importance prise par la convivialité (le « bar-meeting » le « repas sociologique », le pot partagé), la place donnée à la subjectivité. Toutes choses qui contrevenaient aux règles établies par les responsables parisiens qui refusaient aux enquêteurs, sauf aux ethnologues voués à l'étude d'une microsociété, ce mélange avec « le terrain », afin de ne pas le perturber. Il retrouvera, en fin d'ouvrage, une exposition plus étoffée des principes méthodologiques avancés par ailleurs<sup>46</sup>. L'étudiant pourra s'inspirer de ces manières, où il retrouvera certaines consignes maintenant plus admises, parce qu'importées des États-Unis. À ce propos, il convient de remarquer qu'il n'est jamais question, dans ce livre, des méthodes inspirées par l'École de Chicago ou par l'éthnométhodologie. Tout bonnement parce qu'elles n'avaient pas encore traversé l'océan.

Insister sur ces apports méthodologiques vouerait-il ce journal aux seuls sociologues ou aux apprentis du métier? Ce serait oublier une des dimensions essentielles de ce parcours dans l'esprit des « *sixties* ». Car, en évoquant les petits problèmes de cette époque<sup>47</sup>, il donne, à tous, l'occasion de réfléchir, avec l'auteur, sur la façon de penser le présent, la vie quotidienne, les mille et un mini-tracas qui la parsèment et les grandes questions qui la tourmentent. L'histoire de cette étude aurait-elle donc quelque vertu pédagogique, la nécessité de l'autoréflexion étant toujours

d'actualité?

## « SCIENCES ET CITOYENS »

C'est peut-être une des meilleures justifications de cette publication : illustrer comment enquêter, donc comment chercher; et comment réfléchir sur les faits débusqués, donc comment organiser sa pensée. Ainsi, pourrait-elle contribuer, à sa façon, à l'éducation, à la pensée scientifique, et favoriser le partage de l'exigence d'élucidation des problèmes collectifs. Car la réflexion sur la société, sur ses problèmes, sur son devenir n'est pas le privilège des seuls sociologues, experts ou intellectuels de renom. Elle devrait s'offrir à tous ceux que l'action sociale titille, car elle concerne l'ensemble des citoyens d'une planète, dont l'avenir interroge. Ce qui est loin d'être le cas. Favoriser l'émergence d'une véritable démocratie cognitive, ce qui va bien au-delà de la diffusion des connaissances, ne s'imposerait-il pas, désormais, aux chercheurs?

Peu de temps après la publication du journal de Morin, Plozévet accueillait les premières rencontres régionales CNRS « Sciences et Citoyens »<sup>48</sup>. Pendant deux jours, la commune bigoudène retrouva les chercheurs. André Burguière, l'historien chargé de faire la synthèse des enquêtes, rappela les raisons, les conditions et les problèmes de ces dernières<sup>49</sup>. Puis, le contact officiellement rétabli, les habitants furent invités à réfléchir, avec divers spécialistes, sur les grandes questions que pose le devenir de ces communes. Avant d'aborder, avec Edgar Morin, la question de la « démocratie cognitive ». Devant le succès rencontré par cette première initiative, décision fut prise de pérenniser les Rencontres de Plozévet, selon un rythme bisannuel<sup>50</sup>.

La concomitance des dates n'est pas fortuite. Car

selon moi, il n'était pas possible de publier un nouveau manuscrit « sur » Plozévet trente-cinq ans après, sans revenir « à » Plozévet, afin de s'expliquer. Et de montrer que la science et les chercheurs sont autres que le mauvais souvenir qu'avait laissé le passage de certains. L'histoire dira qui a su estimer l'importance d'une telle démarche et manifestation<sup>51</sup>.

BERNARD PAILLARD

Directeur de recherche au CNRS.

CETSAH (EHESS – CNRS).

Enquêteur à Plozévet (équipe Morin).

Direction d'ouvrage : Morin (E.), Journal de Plozévet.

Coorganisateur des Rencontres de Plozévet.

1. MORIN (E.), *Journal de Plozévet, Bretagne 1965*, Éditions de l'Aube, 2001, 390 pages. (Préparé et présenté par Bernard Paillard.)

2. LEIRIS (M.), *L'Afrique fantôme*, Gallimard, 1934, LÉVI-STRAUSS (C.), *Tristes Tropiques*, Terre Humaine, 1954. CONDOMINAS (G.), *Nous avons mangé la forêt*, Mercure de France, 1957, Flammarion, coll. « Champs » n° 107) 1982, DESCOLA (P.), *Les Lances du crépuscule, relations Jivaro, Haute-Amazonie*, Plon, coll. « Terre Humaine », 1993.

3. DESCOLA (P.), *ibid.*, pp. 479-482.

4. Collection « Terre Humaine » chez Plon.

5. *Ibid.*, p. 479.

6. *Ibid.*

7. BARTHES (R.), « Écrivains et écrivains » in *Arguments*, « Les Intellectuels », 4<sup>e</sup> trimestre 1960, *Essais critiques*, Seuil, Paris, 1964.

8. *L'Homme de paroles*, Contribution linguistique aux sciences humaines, Fayard, coll. « Le temps des sciences », Paris, 1985, 320 pages

9. BRONISLAW (M.), *Journal d'ethnographe*, Seuil, coll. « Recherches anthropologiques », Paris, (1967)1985.

10. LÉVI-STRAUSS (C.), *Tristes Tropiques, op. cit.*, p. 13.

11. LEIRIS (M.), *L'Afrique fantôme*, préambule à l'édition de 1951.

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*

14. LÉVI-STRAUSS (C.), *ibid.*, p. 14.

15. LÉVI-STRAUSS (C.), *Anthropologie structurale*, Plon, 1958, *Anthropologie structurale deux*, Plon, 1973.

16. LÉVI-STRAUSS (C.), *Tristes Tropiques, op. cit.*, p. 13.

17. *Ibid.*, p. 451.

18. LEIRIS (M.), *op. cit.*, p. 14.

19. CONDOMINAS (G.), *op. cit.*

20. Quatrième de couverture à l'édition de 1982 chez Flammarion.

21. *Op. cit.* p. 9.

22. *Op. cit.* p. 9.

23. *Op. cit.* p. 10.

24. *Op. cit.* p. 133.

25. HOLTON (G.), *L'Invention scientifique : themata et interprétation*, PUF, Paris, 1982.

26. SOUDIÈRE (M.), *Au bonheur des saisons*, Grasset, 1999.

27. PAILLARD (B.), *L'Épidémie, Carnets d'un sociologue*, Stock, 1994. L'ouvrage, construit comme en écho au *Journal de l'année de la peste* de Daniel Defoe (1722), met en scène le sociologue-enquêteur confronté aux multiples aspects de l'épidémie de sida se développant dans une ville, en l'occurrence Marseille, là où Defoe donnait la parole à un officier sanitaire qui, grâce à ses fonctions, sillonnait un Londres pris par la peste. Comme pour son *Robinson Crusoe*, le récit de Defoe s'inspire de faits réels. Les historiens de la peste s'accordent pour reconnaître le côté informé de son journal, lui accordant ainsi une vraie valeur documentaire.

28. PINÇON (P.) et PINÇON-CHARLOT (M.), *Voyage en grande bourgeoisie. Journal d'enquête*, PUF, Paris, 1997.

29. FAVRET-SAADA (J.), *Les Mots, la mort, les sorts*, Gallimard, Paris, 1977; FAVRET-SAADA (J.) et CONTRERAS (J.), *Corps pour corps, enquête sur la sorcellerie dans le bocage*, Gallimard, coll. « Témoins », 1981.

30. MORIN (E.), *Commune en France, La métamorphose de Plozévet*,

Fayard, 1967; Morin (E.), *Journal de Plozévet*, op. cit.

31. LOURAU (R.), *Le Journal de recherche. Matériaux d'une théorie de l'implication*, Méridiens/Klincksieck, Paris, 1988; « Traitement de texte » in *Communications* 58, « L'Écriture des sciences de l'homme », Seuil, Paris, 1994, pp. 157-166.

32. Voir PERCHERON (D.), « Le Genre et le support » in *Communications* 58, « L'Écriture des sciences de l'homme », Seuil, Paris, 1994, pp. 119-127.

33. Voir WEBER (F.), « L'Enquête, la recherche et l'intime, ou pourquoi censurer son journal de terrain » in *Espace-Temps*, 47-48, 1991, pp. 71-81.

34. Si, à l'époque, j'avais pu lire les notes d'Edgar Morin, tous les enquêteurs n'ont pas eu cette opportunité. Par ailleurs, je n'avais jamais eu accès à celles des autres membres de l'équipe.

35. En archives : trois cents heures enregistrées sur bandes magnétiques. Certaines ont donné lieu à la réalisation par l'auteur de cet article d'un document audio, *Le Remembrement à Plozévet*, 1965, CD audio. Première audition publique lors des premières rencontres régionales CNRS « Sciences et Citoyens » de Plozévet, septembre 2002.

36. Plus de mille cinq cents pages manuscrites issues de six auteurs différents, donc de styles divers, et s'échelonnant sur plusieurs moments. Seul le manuscrit d'Edgar Morin couvre l'ensemble de l'enquête.

37. PAILLARD (B.), « Introduction » in MORIN (E.), *Journal de Plozévet*, op. cit.

38. HÉLIAS (J.), *Le Cheval d'orgueil, mémoire d'un Breton au Pays Bigouden*, Terre Humaine/Plon, 1975, Presses Pocket, 1982.

39. La chronique a surtout retenu les réactions hostiles qui ont eu la faveur des journaux et même d'une émission de télévision. Même si, à Plozévet, Edgar Morin avait d'ardents défenseurs et de fidèles amis.

40. WYLIE (L.), *Un Village du Vaucluse*, Gallimard, coll. « Témoins », Paris, 1968, traduit de *Village in the Vaucluse*.

41. Autre grande recherche coopérative sur programme (RCP) un

peu postérieure à celle de Plozévet.

42. Bien visible dans le film d'Ariel Nathan *Retour à Plozévet*, documentaire couleur, 52 minutes, production *Vivement Lundi*, 1999.

43. Le manuscrit brut a été lu par quelques complices plozévétiens chargés de me pointer les passages pouvant susciter des problèmes ayant échappé à ma sagacité.

44. MORIN (E.), *Journal de Plozévet*, pp. 373-384.

45. Son appui au comité des jeunes lui valu l'hostilité du maire, ressentiment qui l'entraîna à accuser Morin d'avoir semé l'esprit de révolution. La chronique rapporte qu'en mai 68, un chahut de fin de bal, se concluant par une timide barricade, fut mis sur le compte des enseignements de l'auteur de *La Métamorphose de Plozévet*.

46. MORIN (E.), « La Démarche multidimensionnelle en sociologie » (1967), « Principes d'une sociologie du Présent » (1969), in *Sociologie*, Seuil, Paris, 1994, pp. 209-230. Ces textes reprennent les notes méthodologiques, annexes à *La Métamorphose de Plozévet*, op. cit. et à *La Rumeur d'Orléans*, Paris, Seuil, 1969.

47. La fin des paysans, le début de la télévision, le phénomène yé-yé, le conflit des générations, les vacances, les voyages, la nostalgie de la ruralité, etc.

48. Depuis 1989, tous les ans sont organisées par le CNRS des rencontres entre jeunes et chercheurs. Ces Rencontres « Sciences et Citoyens », présidées par Edgar Morin, entendent favoriser le dialogue et le questionnement sur les grands problèmes que le développement des sciences pose à la société. Les Rencontres de Plozévet poursuivent, à leur façon, le même dessein.

49. BURGUIÈRE (A.), *Bretons de Plozévet*, Paris, Flammarion, 1975.

50. Pour plus d'informations voir : [http://www.dr17.cnrs.fr/communication/Cult\\_scient.htm](http://www.dr17.cnrs.fr/communication/Cult_scient.htm); et : <http://www.plozevet.info/>.

51. Notamment le responsable des « Actions-Jeunes » au sein du CNRS, le délégué régional Bretagne/Pays-de-la-Loire du même organisme, le chargé de mission « Culture scientifique » et la chargée de communication au sein de cette délégation, et tous nos partenaires, mairie de Plozévet, conseil général du Finistère, AOPC, Rennes Métropole, université de Bretagne occidentale, associations

# ANIMER UN ATELIER D'ÉCRITURE AUTOBIOGRAPHIQUE<sup>1</sup> OU POURQUOI JE M'Y COLLE

## PREMIER SOIR D'ATELIER (Fragments de journal en guise d'introduction)

**J**E NE TROUVE jamais l'interrupteur le soir quand j'arrive au 7 rue Saint Jacques<sup>2</sup> mais je connais bien le chemin, le petit escalier à droite, l'endroit où il fait un coude, la hauteur exacte des marches et comment ouvrir la porte dans le noir. J'entre dans la grande pièce claire. Tables blanches et tout autour chaises rouge vif. Les livres et des dossiers, bien rangés sur le mur de gauche, les autres murs sont blancs, nus. De la fenêtre on voit les solides contreforts du cloître Saint-Séverin. Je m'y adosse.

Comme toujours, j'arrive la première. Quel vent aura bien pu, cette année encore, pousser quelques-uns à venir écrire ici ? Quels nouveaux visages vais-je rencontrer ? Quelle place vais-je leur faire dans ma vie ? Je sais déjà que je ne les oublierai pas, parce qu'il n'y a rien de plus intime que ces voix, que l'on garde en soi des années après les avoir entendues. Et parfois ça fait peur d'être ainsi habitée par ces visages, par ces voix et par ces histoires.

*Des voix qui, tout à l'heure, vont ouvrir des fenêtres dans ces murs trop blancs, des mots vont circuler, irriguer les regards et je saurai pourquoi, une fois de plus, je suis revenue, comme chaque année, à cette saison de feuilles mortes...*

*Cette année moi aussi j'écrirais. C'est pour cela aussi que j'ai repris ce chemin-là. Pour comprendre ce qui se passe avec l'écriture du quotidien. La leur, la mienne.*

*La grande pièce se remplit doucement, presque sans mouvement. Des femmes, dix et nous deux – les animatrices, nous allons nous relayer tout au long de l'atelier –, les deux Catherine, ça fait douze. On décide que c'est le bon nombre. N'empêche, je n'en mène pas large. La proximité de mon amie me rassure. Je dois me présenter, tout de même j'aurais pu y penser avant aux mots du début, c'est important, tout le monde le sait. J'en dis trop et pas assez. Je dis un peu mes commencements. Les commencements m'exaltent autant qu'ils m'inquiètent. À tout hasard, je cite Edgar Faure : « D'abord continuer, ensuite commencer. » Je passe le relais à ma complice pour qu'elle donne la première impulsion. Ouf ! c'est parti, il n'y a plus qu'à être là, à écouter et se laisser faire par les mots qui vont venir.*



L'atelier qu'on espère serait un espace de liberté par rapport à l'écriture obligée et aux figures imposées du quotidien. On y trouverait d'autres mots pour dire les petits riens de la vie, pour expérimenter autre chose et même autre chose que des mots : des couleurs, des formes, des volumes, du tissage de textes et d'objets, du bricolage et puis du temps pour soi, du temps de vie pour échapper au temps qui dévore. Et surtout on y rencontrerait des compagnons de voyage, les voisins de l'écriture, pour vous stimuler et vous soutenir dans le projet de créer, recréer son quotidien. Est-ce cela que ceux qui sont là ce soir aimeraient trouver dans cet atelier du journal de bord ?

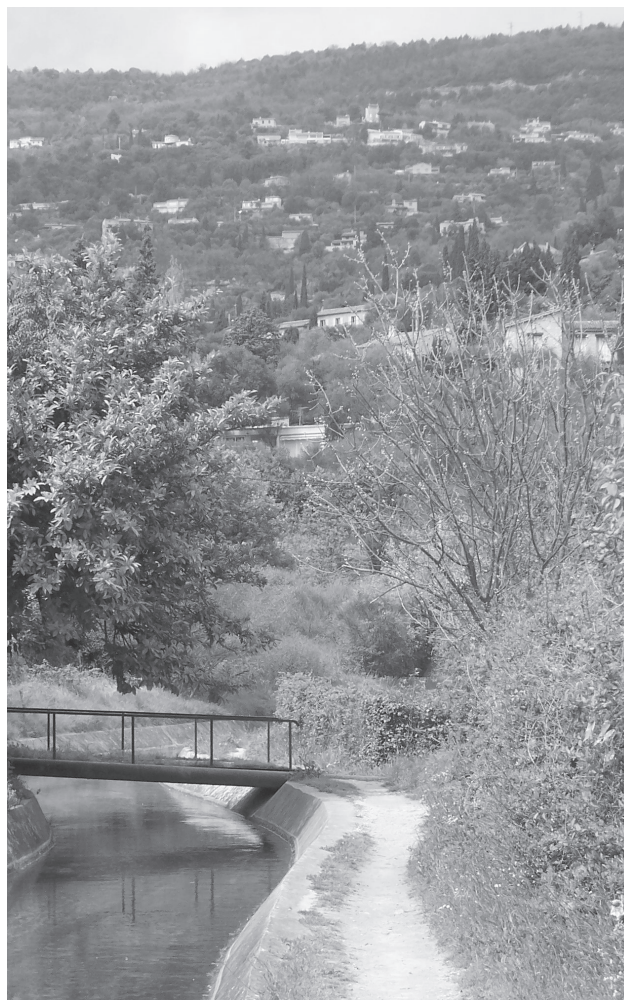
On est venu là par ouï dire, par désir d'expérimenter une autre manière d'écrire, parce que tout de même, l'écriture du journal, ça rappelle des choses. Ce soir, on entrera dans l'écriture du jour par la porte des fragments. Le journal est une petite voie, mais je sais maintenant que c'est une voie, celle des commencements.

## CHEMINS ET MÉTHODES

Un atelier ce n'est pas un voyage organisé, ni un parcours balisé, mais un lieu de tâtonnement expérimental, un temps d'exploration et d'initiation. À chacun d'inventer ses chemins, à chacun de s'y perdre et de s'y retrouver.

Je ne suis pas un guide ni un pilote et surtout pas un maître de la parole. Alors quoi ? Témoin d'un parcours peut-être, permettre que celui-ci ait lieu, c'est mon rôle dans le temps de l'atelier. Explorant moi-même mes chemins et mes gouffres comme je peux, je prends le risque d'être prise à témoin, c'est-à-dire interpellée et dérangée et parfois sans réponse. En tout cas, suffisamment présente pour qu'un dialogue soit possible et suf-

fisamment vacante aussi. Libre d'anticipations ou de projet. Savoir renoncer aux programmes, au plan, aux souvenirs de ce qui a déjà été fait. Simplement accompagner un mouvement qui naît et se cherche encore. Face à ce qui naît, mieux vaut ne pas être trop armée. Désarmée ?



*« À chacun d'inventer ses chemins. »*

Non pas sans mémoire cependant, mais avec une mémoire qui permettrait de changer de cap, d'inventer à propos, de renoncer à une belle proposition pour une plus risquée, plus bancale mais plus porteuse. Et laisser assez de silence pour qu'une autre parole surgisse. Qu'il y ait de la place pour de l'inattendu dans la parole comme dans le silence. Je ne connais pas bien les méthodes mais si l'on n'est pas trop crispé sur la destination, on finit par trouver un chemin.

Il se peut qu'on ne m'attende pas là, mais dans une position mieux repérée : celle de quelqu'un qui saurait ce qu'écrire veut dire, en quoi consiste « la littérature du moi » et comment on doit tenir son journal, organiser son récit. Il se peut que je déçoive. Que certains préfèrent d'autres itinéraires.

Ce qui me porte aujourd'hui, c'est d'apprendre de la rencontre avec ceux qui auront pris le risque de venir là. Aventure dont on ne peut préjuger. Il se peut qu'elle ne mène à rien, ou du moins rien de visible ou de capitalisable. Il se peut qu'entre nous quelque chose puisse naître, un instant, une parole, un dialogue, un espoir et nous libère de la nécessité de faire.

Le rôle de l'animateur est de provoquer l'écriture. Il fait des « propositions » qui sont plutôt des invitations, voire des incitations, dont chacun se saisit, et transforme, pour entrer dans son propre chantier. Il peut tout à fait arriver qu'une proposition irrite ou déplaie. Peu importe. La réponse est l'écriture. La proposition n'est là que pour baliser un parcours, elle autorise tous les détours.

Le temps de l'écriture en atelier peut se suffire et l'écrivain décider que son texte est fini à l'issue de la séance. Le texte peut aussi être un premier jet et donner lieu à une suite, creusement, enrichissement, travail sur la forme pour le rendre plus lisible. Quoi qu'il en soit du

destin d'un texte, il faut redire que le temps de l'écriture est un temps de liberté, on ne s'enferme pas dans des contraintes esthétiques ou morales. On ne cherche pas à plaire, voire à se plaire, on se contente d'écrire, on expérimente, on accepte de se laisser surprendre. De ne pas savoir où l'on va. Le temps de relire ou de retravailler son texte viendra plus tard et seulement si on le souhaite.

Ce cheminement implique que chaque membre du groupe respecte absolument l'écriture des autres et n'en fasse pas état en dehors de l'atelier et, en tout cas, jamais sans l'autorisation explicite de l'auteur. L'animateur est le gardien de cette règle fondamentale et n'a aucun droit sur les textes produits en atelier.

## ATELIER OU CHANTIER ?

Que l'on parle d'atelier ou de chantier, on veut d'abord dire qu'on se coltine au matériau qu'est le langage, qu'on travaille la matière, mais aussi le geste, on se met en posture d'artisan. On se met en chantier. L'écriture est le chantier, ou bien soi-même. On ne travaille pas tout seul dans son coin mais dans la proximité d'autres gestes. L'atelier d'écriture est un lieu où l'on se confronte à soi-même et aux autres, ou à l'autre en soi, où l'on avance dans une solitude solidaire. Ce qui signifie que personne ne peut faire le chemin à ma place mais que chaque écrivain, engagé dans son travail d'écriture et ouvert au partage, m'aide à aller plus avant.

## OSER ÉCRIRE

Écrire ne va pas de soi. L'écriture expose à la fois à la peur de savoir et au risque de savoir. Pire encore, à la peur d'être (mal) jugé.

Peur de ne pas savoir : maîtriser la langue, trouver l'adéquation des mots à l'expérience, exprimer la complexité du vécu, surmonter sa confusion... Incertitude sur le statut de ce que l'on pourrait, l'on voudrait dire. Mais plus fondamentalement, « écrire, c'est toujours écrire sur ce point aveugle que l'on a dans l'œil »<sup>3</sup>.

Qu'il s'agisse d'un texte littéraire ou d'un texte de recherche, il semble bien que l'on écrive pour trouver une réponse à une question que l'on ignore et qui pourtant se trouve à la source même de l'acte d'écrire.

Peur de savoir, car « les mots savent de nous des choses que nous ignorons d'eux » (Char). Peur de ce que l'écriture pourrait provoquer : mettre en péril le confort de certitudes (souvent difficilement acquises), rupture possible de nos colmatages et bricolages existentiels. Tout travail de recherche est voué à des remises en question qui ne sont pas que de méthode. C'est pourquoi toute représentation de l'écriture comme un acte de maîtrise est un leurre. L'écriture n'est pas rassurante, justement parce qu'elle a partie liée avec notre part d'ombre et notre ignorance.

Écrire n'est pas sans conséquence.

L'écriture s'enracine dans l'expérience intime de l'auteur et touche aux émotions fondamentales, aux événements déterminants de notre vie, bonheurs et malheurs : naître et mourir, aimer et perdre, commencer et ne pas continuer, la rencontre, l'espoir, l'exil, le deuil, l'attente, l'ennui et la banalité, voilà ce qui est au cœur de nos écritures. Écrire, souvent, c'est reparcourir un chemin de souffrance ou de dépouillement, c'est accepter de reconnaître les épreuves pour ce qu'elles sont, c'est creuser son noir pour trouver la lumière. Ce chemin suppose de se retrouver seul face au monstre au plus profond du labyrinthe<sup>4</sup>. Ce que nous appelons écriture nous oblige à retourner dans ce noir, là où il

n'y a pas de mots, en ce lieu qui semble hors de prise, innommable, ce chaos qui est à l'origine de l'acte d'écrire.

On peut se demander quelle folie pousse quelques-uns à entreprendre un tel voyage. C'est qu'il y a un miracle de l'écriture. À certaines conditions, l'écriture peut transformer l'expérience la plus difficile. Le travail de la création (sublimation) est véritablement une élaboration de cette expérience. Il s'agit de tenter d'exprimer l'inexprimable. Tous ceux qui ont fait le voyage peuvent dire et la difficulté et le bonheur de cette traversée dans l'écriture.

Cette traversée nécessite la présence d'autrui. « Écrire c'est toujours plus ou moins ouvrir la bouche pour appeler l'autre. C'est un appel de l'autre dont la présence seule peut combattre l'effroi. »<sup>5</sup> Si l'autre, le lecteur, l'ami, l'animateur d'atelier d'écriture est appelé dans ce travail d'écriture, c'est qu'il s'agit aussi de rompre la relation spéculaire que chacun tend à entretenir avec ses propres textes, pour permettre un décentrement, faute de quoi le travail ne serait pas possible. Encore faut-il que l'autre soit suffisamment bienveillant. Toute production intime fait l'objet d'un fort investissement narcissique. Il faut donc soutenir suffisamment l'écrivain, l'aider à déplier son geste et le conduire avec délicatesse au lieu de sa quête et parfois l'accompagner dans cet effort de creusement de l'ombre qui ouvre à la lumière. Et savoir que seul l'écrivain détient les clefs de sa libération.

S'autoriser à écrire n'est jamais acquis une fois pour toutes. On peut y renoncer. On peut y parvenir à vingt ans ou à soixante. On peut n'y accéder que par éclairs. C'est qu'écrire est un travail de transformation du texte et de soi, les deux intimement liés.

## ÉCRIRE, BIEN ÉCRIRE, ÉCRIRE MIEUX ?

(Pour en finir avec une question récurrente posée aux animateurs d'ateliers)

Vient-on en atelier pour apprendre à écrire mieux ? Écrire mieux implique que l'on ait défini un bien écrire. Or qui définit le bien écrire ? Où le bien écrire est-il institué ? Ne jouons pas les naïfs, non seulement nous le savons mais nous y participons, nous sommes aussi, bon gré, mal gré, les instituteurs du bien écrire dès lors que nous appartenons à une certaine famille d'ateliers d'écriture – même si nous revendiquons ici le nom d'animateurs et non d'enseignants. Nous qui dénonçons la désolante platitude des clichés, nous nous référons bien à des règles et à des normes esthétiques. Non seulement nous connaissons les codes mais nous sommes des gens de goût ! Nous militons en effet pour qu'écrire soit un plaisir pour le lecteur d'un texte, comme pour son auteur. Bien écrire relève de la catégorie de la distinction sociale, nous le savons pertinemment. Et cela a son importance.

Cette position, cependant, est insoutenable. Ou plutôt elle ne saurait suffire à soutenir une démarche d'écriture, ni du point de vue de celui qui écrit, ni du point de vue de celui qui anime un atelier d'écriture. Écrire, c'est une percée vers ce que l'on ne connaît pas. Je n'écris pas pour bien dire mais pour savoir ce que « je » a à dire. Et à qui. Pour que « je » existe dans la langue. Pour que « je » existe dans sa relation à l'autre.

« Je » appelle « tu »<sup>6</sup>, « je » ne saurais me constituer en dehors de la relation avec un autre. Je deviens sujet dans la rencontre avec un autre sujet. Je te parle. Je t'écoute. Une parole tient sa valeur d'être reçue par un autre qui me reconnaît en elle. Là est selon moi la chance d'écrire en atelier et là aussi est le plus grand risque.

Quel risque ? Celui de la relation que Martin Buber appelle le Je-Cela. Relation réifiante si l'autre n'est pas reçu dans sa parole, c'est-à-dire sa liberté, son visage, son histoire – ce qui le rend unique parmi tous les hommes –, mais qu'il est réduit à sa dimension de producteur d'un texte, évalué selon les catégories du bien dire et du bon goût. Si la langue est bien l'objet d'un savoir, ce n'est pas le cas de la parole d'un sujet, laquelle ne peut être qu'une expérience de vérité. Être sujet de sa parole relève d'un ordre différent de celui qui permet l'acquisition d'une compétence technique. Il faudrait ici distinguer le « moi socialisé » du « je sujet ». Le moi doit s'équiper pour connaître les usages de la langue et les règles du jeu de la communication (la technique et ses usages). La société privilégie le moi (et le surmoi) au détriment du je, instance insaisissable, vulnérable, désirante, et toujours en quête de liberté. Or la créativité est du côté du je, du sujet libre.

En ce sens que j'ai la conviction que, dans l'accompagnement à l'écriture, la reconnaissance de la personne précède le souci du développement des compétences techniques de l'individu – le savoir bien écrire –, même si celles-ci ne doivent pas être négligées, elles sont nécessaires pour trouver sa place et pour agir dans la société des hommes. Le paradoxe, si c'en est un, me semble fertile.

## AU COMMENCEMENT ÉTAIT LA POMME, OU D'OÙ ME VIENT LE GOÛT DE L'ÉCRITURE

Mademoiselle Camille disait : « Fermez les yeux les enfants, et sentez avec vos mains ». C'était rond, lisse et ça collait un peu. On voulait savoir la couleur, mais il fallait d'abord toucher le grain, laisser la forme s'installer dans ses paumes, respirer le fruit, et puis écouter le glissement de la lame mettant la chair à nu. C'était d'abord un bruissement

de soie, puis on devinait le léger suintement et déjà le ruban de pelure s'aplatissait sur la soucoupe, petit serpent écrasé. Mademoiselle Camille découpait ensuite d'innombrables lamelles dans le fruit, qu'elle distribuait à chacun. Alors il fallait trouver le mot pour dire le picotement de la langue, l'excitation des papilles, le fondant de la chair, le poisseux du jus et dire aussi le sucré, l'amer, l'acidulé. On pouvait se lécher les doigts mais en aucun cas tricher avec le qualificatif. Assis en rond, les yeux clos et tous les sens en alerte, on était plus graves qu'une assemblée de devins. Et lorsque l'on écrivait sur le cahier à doubles lignes, « de sa belle écriture », le nom, la couleur et le goût de la pomme, commençait un autre mystère, celui de l'écriture.

Cette vieille demoiselle, prêtresse d'un culte qui, pour être républicain n'en était pas moins merveilleusement primitif, nous enseignait la leçon de choses et le goût des mots. Avec elle nous entrions dans le réseau de secrètes connivences, de celles qui ouvrent un chemin pour relier les choses à leur nom.

C'était le temps des origines.

Dire de quelle manière le jour fut amer, sucré ou poisseux, c'est pour moi tenir un journal. C'est la fabrique du jour. Et quand plusieurs entrent ensemble dans le cercle des mots, cherchent à retrouver la qualité de ce jour-là, en dessinent la forme, les contours, en repèrent les accidents et savent que, malgré l'impossibilité de faire coïncider les choses et les mots, il faut s'y risquer, on est dans l'atelier d'écriture du journal. Ensemble on refait le monde. Recréation et récréation. Écrire n'a pas d'autre sens que cela.

## EXERCICE DE LA POMME : LE MOT DU JOUR

Laissez le venir, prenez le temps d'en éprouver la cou-

leur (celle du ciel ou de votre âme sans oublier celle du monde), la saveur (amère, sucrée) la texture (lisse, râpeuse) et alors, seulement alors, écrivez trois minutes. Retrouvez les sensations, ne vous inquiétez pas pour les idées, elles suivront d'elles-mêmes. Écrivez vite, sans regret, sans vous arrêter. Trois minutes.

Relisez et écrivez cinq minutes de plus.

(Si le jeu vous intéresse passez à un autre mot, mais limitez le temps.)

Laissez reposer et dans quelque temps voyez comment ce mot-là a recréé une journée, celle-là précisément.

Un mot, c'est un monde.

CATHERINE SOUDÉ

*Enseignant-chercheur en sciences humaines et sociales  
École nationale supérieure des télécommunications de Paris*

### « PUBLICATIONS DES ATELIERS D'ÉCRITURE AUTOBIOGRAPHIQUE »

« Le journal personnel : de la plainte à la création » *in Communications et langage* n° 107, Éditions Retz, 1996.

« Les Maisons qu'elles habitent : les femmes et l'écriture du quotidien » *in Lunes : Réalités, Parcours, Représentations*

*Animation d'ateliers d'écriture (Aleph-Écriture, Paris; Asphodèles, Montpellier; APA)*

1. Il s'agit d'ateliers centrés sur le journal personnel ou sur les récits de vie.

2. Adresse des ateliers d'écriture Aleph.

3. ANDRÉ (A.), « Écrire : le désir et la peur » *in Écrire et faire Écrire*, École nationale supérieure de Fontenay-Saint-Cloud.

4. BING (É.), *Et je nageais jusqu'à la page*, Éditions des Femmes, Paris, 1982.

# CETTE ÉCRITURE DONT NOUS NE SOMMES PAS LES HÉROS

*Contours et limites de l'écriture de terrain*

« Le beau ne remplace pas le vrai. »<sup>1</sup>

JACQUES BOUVERESSE

**O**UTIL aux multiples visages, le carnet de bord est utilisé comme instrument d'enquête dans les sciences humaines, mais c'est aussi un genre éditorial à succès (carnets littéraires, carnets de voyage, journal de soi...) ainsi qu'un outil d'atelier d'écriture et bien sûr une pratique personnelle. Dans toutes ses dimensions, le carnet de bord nous pose la question de l'écriture, du réel et de la vérité. Si vous cédez sans résister aux sirènes de la post-modernité, vous croyez peut-être que le vrai est une notion dépassée, toute relative et que la frontière entre fiction et expérience n'est qu'une vieille chimère<sup>2</sup> – si c'est le cas, votre lecture de cet article peut s'arrêter ici ! Dans le cas contraire, le rationalisme reste votre cap et cette écriture de terrain vous pose problème car elle interroge votre disposition immédiate à l'exactitude, à la précision et à l'observation des faits.

« LE CARNET DE BORD EST DU CÔTÉ DE L'INTERROGATION ET DE LA SUSPENSION »

Quel que soit le contexte, tenir un tel carnet sous-entend qu'on est à bord, et donc embarqué dans une galère quelconque qui nous emmène quelque part, tout au long d'un itinéraire, qu'il soit long ou court, intellectuel ou géographique, intérieur ou extérieur. Si l'écriture intime immobilise, le carnet de bord remue. Il donne l'opportunité d'approcher les lieux de l'expérience au plus près et de réduire ainsi la distance entre l'espace de l'écriture et celui de l'action.

Outil de recherche ou écrit de soi, le carnet de bord se veut un espace de récupération de traces graphiques de l'expérience. Peut-être ne faut-il pas lui en demander plus et surtout parvenir à éviter qu'il devienne une fin en soi. Dans bien des cas, l'écriture se substitue en effet à l'expérience : elle la dépasse en devenant l'acte principal. Ce retournement de situation peut être jugé comme amusant, voire grisant ou très *tendance* – partir à l'autre

bout du bout du monde pour le simple plaisir de tenir un carnet de bord ! Du supplément vacances du *Monde* à *Femme actuelle*, la presse offre à tous les lectorats leurs modes d'emploi du carnet de bord... Cadres supérieurs, intellectuels et ménagères de moins de cinquante ans n'ont certainement pas la même expérience des vacances mais curieusement, les groupes de presse les imaginent volontiers dans les mêmes projets d'écriture.

Trêve de plaisanterie, le carnet de bord peut être un genre approprié à l'observation du réel : son rôle n'est pas de globaliser, ni d'expliquer mais de chercher et retenir. Le carnet de bord ne donne pas forcément des explications à l'expérience : il peut être un simple outil de relevé de données. Météorologie, termes techniques, croquis, dosages de produits, mesures, datations... Il faut penser à ce qu'en font les techniciens dans le travail (marins, agriculteurs, archéologues, jardiniers, ouvriers, machinistes, ébénistes...). Informations brutes, pouvant même être incompréhensibles, le carnet de bord est du côté de l'interrogation et de la suspension auxquelles se mêlent les impressions subjectives et personnelles. Proche du brouillon, le carnet de bord accumule une matière primitive dont on ne sait encore à quoi elle pourra exactement servir plus tard. Doit-elle forcément servir à autre chose ?

#### « EXPLIQUER PEUT EMPÊCHER DE VOIR »

Des notes de terrain à leur utilisation, l'équilibre est fragile. Le risque de l'interprétation hâtive et de la récupération rapide nous guette à chaque ligne. C'est déjà le reproche que faisait le philosophe Wittgenstein aux premiers ethnologues qui avaient rapporté des faits et des observations de leur voyage. Il identifiait un véri-

table danger de l'interprétation forcée voire détournée en signalant que ces ethnologues interprétaient la prétendue sauvagerie des « mentalités primitives » en fonction de leur propre intérêt.

Jacques Bouveresse écrit à ce propos que le fait d'« expliquer » les avait empêchés de « voir » :

« La raison fondamentale pour laquelle [le philosophe] Wittgenstein condamne les explications de [l'ethnologue] Frazer n'est pas qu'elles sont fausses ou, en tout cas, très contestables. C'est simplement qu'elles sont des explications et que l'explication nous empêche, en pareil cas, de voir ce qui devrait justement attirer notre attention. »<sup>3</sup>

Jacques Bouveresse explique alors la manière dont Wittgenstein considérait qu'il n'y avait que deux philosophies possibles : l'une qui consiste à aborder les idées avec des idées préconçues, avec le désir et l'obsession de lire et d'entendre ce qu'on attendait, et l'autre qui consiste simplement à « regarder et voir » la réalité que tout le monde peut constater. Il y a, selon lui, un choix majeur à faire en philosophie « entre la patience scrutatrice du regard attentif à des faits considérés souvent comme insignifiants et ce que l'on pourrait appeler « l'impatience du concept »<sup>4</sup>. Cette question de l'interprétation trop rapide est au cœur de la réflexion critique sur la pensée contemporaine postmoderne.

C'est ainsi que des notes de terrain peuvent aussi représenter de véritables barrières qui empêchent de voir ce qu'il y a à voir. À la manière de ces personnes « qui demandent continuellement « pourquoi » et qui sont comme des touristes qui se tiennent devant un bâtiment en lisant le [guide touristique] et que la lecture de l'his-

toire de la construction, etc., empêche de voir le bâtiment »<sup>5</sup>. Autrement dit, le carnet de bord peut aussi rendre aveugle!

## LE RISQUE DE L'« IMPATIENCE ESTHÉTIQUE ET LITTÉRAIRE »

Il est important de s'interroger sur cette écriture de bord. Qu'y cherche-t-on véritablement : l'expérience ou l'esthétique? Le vécu ou l'écriture? L'observation ou le littéraire? Plutôt qu'un outil de création et d'invention, le carnet de bord est d'abord un espace d'expérience où se note sous toutes les formes ce qui se vit. Cela n'exclut nullement la fantaisie, l'imaginaire et les références culturelles : le fait de s'attacher à la réalité extérieure et quotidienne permet seulement de limiter les impacts culturels trop littéraires ou trop artistiques.

Cependant, il existe un risque, un véritable risque d'« impatience esthétique et littéraire ». Derrière l'écriture prétendument spontanée ou naïve de l'observateur, il y a un imaginaire culturel qui tient en admiration l'activité artistique du créateur au travail. Les griffonnages stylisés fascinent le lecteur et l'amateur d'art : journal, lettres, carnet de croquis, carnet de notes font ainsi l'objet de prescriptions plus ou moins explicites – quand il ne s'agit pas de véritables modes d'emploi.

Les brouillons d'écrivains, les cahiers d'artistes et les journaux de voyage sont devenus de véritables objets patrimoniaux, honorés par les expositions, les recherches en génétique textuelle et les éditions prestigieuses. C'est pourquoi l'enjeu d'une telle écriture n'est pas anodin : il faut ainsi parvenir à ne pas en attendre *a priori* des formes déjà constituées et des fonctions déjà présentes avant même qu'il ne soit commencé. De la même façon que « l'impatience du concept » empêche de percevoir

des faits qui passent pour anodins, l'impatience esthétique et littéraire peut précipiter le carnet de bord vers un destin attendu avant même d'avoir été construit.

Cette tendance contribue à brouiller les cartes. Dans les invitations à l'écriture, les carnets de bord pensés comme un acte artistique ou culturel sont souvent très trompeurs : ils détournent une intention initiale (observer les faits) pour la transformer en projet esthétique (produire du beau). Si on arrive à le penser comme un vrai itinéraire personnel, provoqué par une vraie exploration on peut arriver à éviter les recettes artistiques et littéraires auxquelles on succombe parfois. D'où l'importance d'essayer de prendre pour appui l'observation précise de ce qui est visible, l'écoute de ceux que l'on rencontre et la part d'expérience personnelle.

## « LE PASSAGE À L'ÉCRIT TRANSFORME IRRÉMÉDIABLEMENT L'EXPÉRIENCE »

Dans ses carnets ethnographiques de jeune professeur de sociologie devenu apprenti boxeur en 1988 dans les quartiers du gettho noir de Chicago, Loïc Wacquant dit à quel point il semble difficile d'écrire le sport. La vérité corporelle du corps en action échappe à la mise en texte :

« Il y a en fait une compréhension du corps qui dépasse – et précède – la pleine compréhension visuelle et mentale. [...] Il faudrait, pour décrire adéquatement le processus presque insensible qui mène à se prendre au jeu et à s'y investir (plus qu'on ne le souhaiterait parfois) [...] pouvoir citer *in extenso* les notes prises après chaque séance d'entraînement au fil des mois. Leur redondance même per-





*« Relever des morceaux de notes sur son ordinateur. »*

mettrait de faire saisir concrètement le lent glissement qui s'effectue d'une semaine sur l'autre dans la maîtrise des mouvements, la compréhension – le plus souvent rétrospective et purement gestuelle – de la technique pugilistique, et la modification qui intervient dans le rapport à son corps et dans la perception de la salle et des activités dont elle est le support. »<sup>6</sup>

L'image que Loïc Wacquant donne de lui – retour d'entraînement, corps blessé, éreinté, cassé... mais faisant quotidiennement l'effort de relever des morceaux de notes sur son ordinateur – en dit long sur la course de l'écriture après une vérité du corps au combat qui s'éloigne au fil des minutes pour disparaître finalement. Pour éviter de risquer une réinvention trop tardive il faut prolonger le combat par quelques mots dans le carnet. Dans une note, il dit à quel point l'extrême sensualité de la boxe « échappera à plus forte raison au lecteur qui ne peut entrer dans l'univers pugilistique que par l'intermédiaire de l'écrit. Or, le passage à l'écrit transforme irrémédiablement l'expérience qu'il s'agit de communiquer ». Si l'on poursuit cette logique de contraste entre action et écriture, entre vérité de l'expérience et remise en forme par le texte, on apprend à ne pas faire une confiance aveugle aux vertus des « belles lettres » quand il s'agit de rendre compte de pratiques dont la logique implicite est souvent bien plus proche du discontinu, du chaotique et peut-être même d'une écriture plus maladroite qu'élégante.

**« RESTER AUSSI PROCHE QUE POSSIBLE DE LA PAROLE »**

Cette insatisfaction de la restitution écrite de l'expérience nous rappelle que l'accès à la connaissance du réel passe par d'autres outils que l'écriture : l'écoute de la parole. D'un côté, les sciences humaines ont fait, depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, le succès des notes de terrain prises en situation. De l'autre, les interrogations se développent sur les effets de l'écriture sur l'objectivité de l'observation.

Cette méfiance vis-à-vis des distorsions produites par l'écriture, Alban Bensa la reprend pour expliquer la manière dont Pierre Bourdieu a appris à se méfier des techniques habituelles de prise de note que l'anthropologie a mise en place.

« Les notes de terrain, chères à l'ethnographe, suffisent-elles [...] à saisir les méandres des points de vue successifs et souvent contradictoires affichés par ses interlocuteurs et interlocutrices quand on s'intéresse plus à leurs pratiques qu'à leur « identité » supposée ? Afin de réduire l'écart entre observateurs et observés et d'éviter les méprises qui naissent fréquemment d'une surinterprétation des propos d'autrui, Bourdieu systématisera le recours à l'entretien non directif enregistré et fera ainsi une grande place à l'énonciation contextualisée. »<sup>7</sup>

L'écoute de parole contextualisée pour éviter les méprises de la surinterprétation... Nous saisissons ici des limites du carnet de bord, souvent signalée par ceux qui pratiquent l'entretien en situation. L'usage du crayon et du papier, comme c'est le cas pour une caméra et un appareil photo – et même pour le magnétophone... – ne peut en aucun cas être neutre. La situation est souvent

faussée par la présence d'un outil qui transforme un moment ordinaire en instant de témoignage, d'explication et d'enregistrement. Pour neutraliser autant qu'il est possible l'acte d'observation et de compréhension, il s'agit de rester aussi proche que possible de la parole – ses hésitations, ses ponctuations, ses silences – en évitant surtout, comme c'est si souvent le cas dans les pratiques journalistiques, de mettre un mot pour un autre, d'inverser les termes, de raccourcir une phrase...

### « CRITIQUE DU SAVOIR-FAIRE GRAPHIQUE » ET « RÉFLEXIVITÉ NARCISSIQUE »

D'autre part, c'est le savoir-faire de l'écriture qui est ici en question : entre belles-lettres et expérience observée, entre écoute de la parole et réécriture de l'existence, il faut choisir. La raison graphique cohabite mal avec le verbe en situation et l'action vécue :

« Cette priorité accordée à la parole en situation nourrit en outre, chez Bourdieu, une autre critique du savoir-faire graphique : en anticipant sur les travaux de Jack Goody, il souligne combien les contraintes de l'écriture déterminent le point de vue scolastique au détriment de la parole en acte [...]. »<sup>8</sup>

Cet effort de neutralisation est le même dans ce qu'il nomme l'objectivation participante<sup>9</sup> – en opposition à l'observation participante. Il s'agit de bien se connaître en tant qu'acteur dans un espace d'activité et de réflexion : ma place, mes effets, mes pouvoirs, les pressions que je subis... C'est cette connaissance de soi et de sa place dans un espace donné qui est la condition de l'exercice de la science<sup>10</sup>. Il s'agit d'éviter ces dangers de

« l'ignorance sur soi » qui peut créer une distance infranchissable entre soi et ceux dont on parle<sup>11</sup>.

Cet effort d'explicitation autobiographique a été trop facilement interprété, après sa mort, comme un retour tardif à des démarches qu'il aurait condamné. Il s'agit de bien se connaître pour ne pas être dupe de son propre statut. Il s'agit aussi, selon Jacques Bouveresse, de distinguer cette démarche « à la fois de la réflexivité narcissique de l'anthropologie postmoderne et de la réflexivité égologique de la phénoménologie »<sup>12</sup>.

## LE CARNET DE BORD COMME UN ANTI-HÉROÏSME DE L'ÉCRITURE

Voilà finalement une écriture du renoncement. Renoncement au réflexe si médiatique de l'interprétation psycho-philosophique. Renoncement au plaisir de l'esthétisation de l'expérience. Renoncement à une certaine paresse très contemporaine qui dispense de citer avec exactitude et de lire les textes avec précision. Renoncement à une véritable complaisance de l'expression littéraire qui permet à des « intellectuels de parodie » de tout écrire et son contraire selon le stupéfiant modèle journalistique<sup>13</sup>. Renoncement à l'auteur et à l'artiste comme une forme aboutie du héros moderne possesseur des vérités du temps.

Pour proclamer l'écriture de terrain telle que le carnet de bord comme un anti-héroïsme de l'écriture, il faut croire à la possibilité de réunir les conditions de l'objectivité. Il faut croire aux vertus des données exactes comme un contrepois aux pseudo théories (médiologues en tête...) qui font passer les considérations mythologiques pour de nouvelles sciences.

Voilà l'espoir que nous apporte l'austère réalité du carnet de bord : l'apprentissage de l'observation et de

l'imagination exacte, la précision du regard et la modestie de la phrase, l'oubli de soi et l'écoute non simulée. Est-il encore possible de reconquérir des valeurs aussi dépassées ? C'est en tout cas un effort de résistance à la prétendue modernité qu'il est urgent de renforcer en relevant le défi de cette écriture dont nous ne sommes pas les héros.

HERVÉ MOËLO

DEA de littérature, centre de ressources, Nantes

1. BOUVERESSE (J.), *Bourdieu, savant et politique*, Agone, coll. « Banc d'essais », Marseille, 2004, p. 18.

2. BOUVERESSE (J.), *Rationalité et cynisme*, Les Éditions de Minuit, 1984 ainsi que *Prodiges et vertiges de l'analogie, De l'abus des « Belles-lettres » dans la pensée*, Raisons d'agir Éditions, 1999.

3. BOUVERESSE (J.), « Wittgenstein critique de Frazer » in *Qu'est-ce que croire ?* n° 23, Agone, Marseille, 2000.

4. BOUVERESSE (J.), *Le Mythe de l'intériorité, Expérience, signification et langage privé chez Wittgenstein*, Les Éditions de Minuit, Paris, 1987.

5. WITGENSTEIN (L.), *Remarques mêlées*, TER, 1990, p. 86.

6. WACQUANT (L.), *Corps et âme, Carnets ethnographiques d'un apprenti boxeur*, Agone, Marseille, 2000, pp. 70-71.

7. BELSA (A.), « L'Exclu de la famille, la parenté selon Pierre Bourdieu » in *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 150, p. 20.

8. *Idem*.

9. BOURDIEU (P.), « L'Objectivation participante » in *Actes de la recherche en sciences sociales* n° 150, pp. 43-58.

10. BOUVERESSE (J.), *Bourdieu, savant et politique*, *id. cit.*, p. 163.

11. *Id. cit.*, p. 176.

12. *Id. cit.*, p. 165.

13. Voir à ce sujet les analyses de Louis Pinto. Notamment : « Tel quel. Au sujet des intellectuels de parodie », « L'Émoi, le mot, le moi. Le discours sur l'art dans le "musée égoïste" du Nouvel Observateur »

# LE JOURNAL DANS L'ÉCRITURE DU STAGE

---

« Avant de bâtir la demeure, il faut l'habiter. »

HEIDEGGER

**M**ON INTENTION est d'examiner un moment d'écriture particulier dans la formation des élèves ingénieurs, celui du rapport de stage ouvrier. Je souhaite évoquer ici une pratique de journal afin d'ouvrir un échange de points de vue sur le sens et les modalités de cette expérience. Il s'agit d'explorer comment le journal peut fertiliser l'écriture du stage et accompagner une étape symbolique du parcours des ingénieurs. Je voudrais également montrer comment, favorisant l'expression de la subjectivité, le journal de stage conduit assez naturellement vers l'écriture de récit. Celle-ci paraît offrir des possibilités très fécondes de mise en perspective de l'expérience vécue en faisant leur place aux enjeux identitaires qui structurent ce temps d'initiation qu'est le stage ouvrier.

## ÉCRIRE POUR SE CONSTRUIRE

Parmi les nombreux rapports de stage que j'ai pu lire ces

dernières années, beaucoup présentaient les qualités formelles attendues de cet exercice : la problématique était bien définie, l'argumentation progressait avec cohérence et la syntaxe était maîtrisée. Mais pourtant, ces rapports-là m'ont parfois laissée perplexe. Je lisais des rapports bien construits mais peu habités. Leurs auteurs s'étaient absentes... pour cause de rapport ! C'était décevant, comme un rendez-vous manqué.

Les enjeux formels liés à la connaissance de la langue et aux méthodes de production du texte ne peuvent se confondre tout à fait avec l'engagement de l'auteur dans la situation qu'il rapporte, mais on ne peut pas ignorer pour autant leurs relations. Pour reprendre la belle formule d'Henri Lefebvre, il s'agit « d'éviter le double piège du concept sans vécu et du vécu sans concept ».

Vivre une expérience de stage ouvrier c'est, pour la plupart des élèves ingénieurs, rencontrer des hommes et des réalités organisationnelles qu'ils connaissent mal. Il s'agit d'une initiation personnelle et sociale autant que professionnelle. Mais nous savons qu'il ne suffit pas d'avoir vécu une expérience pour qu'elle soit métaboli-

sée. Il est nécessaire, pour cela, de lui donner un sens, une forme et d'en reconnaître la valeur. Le rapport de stage peut, à certaines conditions, permettre aux étudiants de comprendre ce que veut dire « devenir sujet de son histoire », et leur donner la possibilité d'expérimenter cet alliage complexe du vécu et du concept.

Les références textuelles – le plus souvent implicites – pour la rédaction du rapport de stage ouvrier sont essentiellement :

- Le rapport professionnel, référence obligée à l'univers de l'entreprise.
- La dissertation, constitutive de l'héritage de la rhétorique classique.
- Le mémoire ou l'article scientifique qui fondent l'écriture de recherche.

Qu'en est-il dans les faits ?

Le rapport professionnel n'est pas une pratique courante chez les enseignants, il relève de l'écriture de l'action et vise une efficacité opérationnelle. De la référence au rapport professionnel, seul le terme « rapport » sera donc retenu.

En ce qui concerne la dissertation, modèle de l'écriture argumentative par excellence, c'est le processus argumentatif qui nous intéresse, plus que le genre lui-même, inapproprié à la situation du stage.

C'est finalement le troisième genre : l'écriture de recherche, constitutive de la pratique réelle des enseignants-chercheurs comme de leur identité, qui semble bien la référence dans la rédaction du rapport de stage.

Il ne s'agit pas de substituer une autre référence, supposée préférable, à celles que je viens d'évoquer. Au contraire, une multi-référentialité peut être pro-

ductive d'intelligence des situations et de liberté des formes, à condition toutefois d'élucider les modèles textuels proposés et de s'assurer de leur cohérence en situation.

Ma proposition est d'ouvrir l'écriture du stage à des modes d'énonciation qui intègrent, simultanément, le registre du descriptif et du subjectif. Il me semble en effet que ce sont des catégories pertinentes pour élaborer une expérience vécue dans un travail d'écriture. La situation, souvent déconcertante, qu'est le stage ouvrier appelle à prendre en considération la dynamique identitaire des étudiants à cette période de leur vie. Je fais l'hypothèse que l'écriture du journal et celle du récit, en tant que formes de communication spécifiques, participent au travail de construction de soi. À côté de son rôle instrumental, la communication a, en effet, une fonction existentielle fondamentale dans la mesure où elle contribue à la définition de soi-même. Si elle n'avait le pouvoir de confirmer un être dans son identité, la communication humaine n'aurait guère dépassé les frontières très limitées des échanges indispensables à la protection et à la survie de l'être humain.

« L'expérience quotidienne ne laisse pourtant aucun doute, une part considérable de nos communications n'a pas d'autre but. [...] Il semble bien qu'indépendamment du pur et simple échange d'information, l'homme a besoin de communiquer avec autrui pour parvenir à la conscience de lui-même. »<sup>1</sup>

Lorsque nous parlons de construction identitaire, en situation de formation, ou du développement des personnes, il faut différencier le « moi social » en quête d'image, de pouvoir et d'affirmation, du « je », sujet du

désir et du manque, instance vulnérable que l'on a tendance à ne pas impliquer, car il y a risque. Cette forme d'exclusion de la subjectivité conduit à une dissociation de l'être et à une mutilation de l'expérience et à l'écriture de textes convenus.

« Il n'y a problématisation pour un sujet que si quelque chose d'encore insu en lui-même peut advenir, de même cette problématisation n'a de chance d'aboutir à une production personnelle, de dépasser une conformisation que si le sujet maintient son effort de vouloir dépasser les paradoxes que l'expérience lui a révélés et s'il ne démissionne pas de la métabolisation de l'expérience. »<sup>2</sup>

## LE JOURNAL, UNE ÉCRITURE DE L'IMPLICATION

Si le statut de la subjectivité – son déni ou son exil – dans le rapport à l'écriture, constitue le principal obstacle à une position impliquée, comment donc aider les élèves à habiter davantage leur texte ?

Ma proposition a d'abord été méthodologique : il s'agissait de s'inspirer des méthodes de travail des peintres, des écrivains ou des ethnologues et d'utiliser un petit carnet pour noter au fur et à mesure leurs perceptions des faits, leurs questions face aux situations ou leurs impressions à chaud. L'objectif est clair : faciliter l'observation des faits et enrichir le travail d'écriture grâce à une mémoire vive.

Le statut de cet écrit particulier qu'est le journal et sa légitimité en tant que texte proprement dit ont fait surgir, dans notre équipe d'enseignants, les questions des

débuts de l'ethnologie, lorsque Marcel Mauss conseillait aux jeunes ethnologues de tenir un journal de terrain comme aide-mémoire, mais ne pouvait le tenir pour un texte scientifique, lui reconnaissant tout au plus le rôle de « hors-texte » productif. Et ce fut d'abord notre position. Nous avons pourtant fini par admettre que les élèves puissent rendre un rapport sous la forme d'un journal de stage, considérant celui-ci comme un « vrai texte ». Les illustres précédents dans le domaine de l'ethnologie et de la sociologie, depuis *L'Afrique fantôme*<sup>3</sup> jusqu'aux pratiques actuelles des journaux institutionnels, n'ont sans doute pas été étrangers à l'évolution des points de vue.

Que peut-on attendre d'une pratique de journal dans la formation à l'écriture ?

– Le journal aiguise le regard, comme le croquis pour le peintre. S'entraîner à noter chaque jour un ou deux faits marquants conduit à affiner sa perception des situations quotidiennes, à développer sa conscience des choses et des êtres, à intensifier sa présence au monde.

– Le journal constitue une mémoire très précieuse de faits quotidiens. Il permet d'enregistrer des signaux qui pourraient passer inaperçus alors qu'ils sont porteurs de sens.

– Le journal enregistre les questions telles qu'elles se posent à celui qui est impliqué dans ce qu'il vit. Ces questions notées à mesure que se déroule le stage permettent d'élaborer une problématique, non pas *a priori* et dans l'abstraction, mais en situation.

– Le journal revendique le droit à dire le vécu dans une subjectivité assumée. Il invite le sujet à reconnaître ses manques et ses certitudes tout comme ses déterminismes. Une conscience exacte de ceux-ci accroît le sen-

timent de liberté.

– Le journal saisit le déroulement d'une expérience dans la durée. Il témoigne de la construction d'un point de vue, de tout ce travail du temps, si souvent occulté dans l'analyse des situations et pourtant nécessaire à leur compréhension. Grâce à cette inscription dans la durée, saisie au jour le jour, le journal témoigne de la gestation et de la fabrication de l'œuvre. Il ne cache pas les obstacles, les petites victoires ni les ratages. Le quotidien n'est pas le lieu du triomphe mais celui du tâtonnement. Le terme d'œuvre doit être entendu au sens le plus large : il s'agit du texte mais aussi d'un travail de construction de soi-même ou pour reprendre le beau titre de l'auto-biographie de Max Pagès, du *Travail d'exister*.

– Le journal, paradoxalement, invite au dialogue. On ne peut réellement entrer en dialogue que si l'on peut parler en son nom propre. Le Je appelle le Tu. Un texte destiné à être lu par au moins une personne prend en compte son destinataire. Il postule la rencontre ou la rend possible.

– Enfin, le journal agit comme atelier d'écriture. Il permet d'apprivoiser progressivement le travail du texte, d'expérimenter la diversité des formes rédactionnelles et donne la possibilité d'entraînement régulier.

Ces modalités du journal, que nous présentions comme des hypothèses ou des ambitions, nous avons commencé à les vérifier dans les premiers journaux de stage rédigés par les étudiants. Surpris par la possibilité de rendre leur rapport sous cette forme, presque tous ont éprouvé le besoin d'expliquer leur choix en exergue de leur écrit. Si les paroles des élèves confirment bien nos hypothèses sur la pertinence du journal de stage, il faut toutefois admettre que le choix de cette forme de texte reste très minoritaire et ne concerne, à ce jour, qu'à

peine un dixième des élèves.

## COMPRENDRE AU FIL DES JOURS : JOURNAUX DE STAGE

À partir de textes d'étudiants qui révèlent des positions personnelles et des postures d'écriture différentes, je souhaite maintenant examiner comment se joue le tissage de l'expérience et de l'écriture dans le journal de stage.

Tous les journaux de stage que j'ai pu lire me semblent présenter des variations autour du thème central de la quête identitaire et sont travaillés par la préoccupation de témoigner de l'évolution d'un parcours personnel à l'occasion de l'expérience du stage. Ils se présentent comme des fragments de récit et confirment, s'il en était besoin, que « la pratique du journal renvoie aux deux faces d'un même acte bien problématique : acte de vie, acte d'écriture. Mais aussi aux deux faces de notre identité : construction de l'image de soi et recherche de communication avec autrui. »<sup>4</sup>

### nLe journal de Nelcie ou le stage comme espace d'exploration identitaire

Dans son contrat de communication, Nelcie indique qu'elle a un double projet : faire le bilan de ses apprentissages et de son évolution au cours d'un stage de deux mois au Canada et, d'autre part, mener une expérience d'écriture à partir d'un journal déjà rédigé :

*Durant l'été 1994, j'ai passé deux mois complets à Victoria. Je connaissais la région, l'intérêt n'était donc pas touristique, mais j'avais décidé d'acquérir une première expérience professionnelle. Comme j'aime écrire j'ai immédiatement commencé un journal de bord dans lequel j'ai noté, outre des*

*sentiments sur les personnes que j'ai rencontrées et les émotions que j'ai pu éprouver, mon point de vue et mes réactions parfois violentes, face au travail en groupe des employées, face aux problèmes relationnels avec les différentes personnes de l'entreprise et avec les clients, face au système de protection sociale nord-américain. Ce journal est jusqu'à ce jour resté « inachevé » puisque je me suis contentée de noter sans recul, mes pensées. Il me semble maintenant intéressant de reprendre ce cahier pour faire ressortir ce que m'a apporté cette expérience.*

Elle présente, par ailleurs, son journal comme repérage du passage d'« une position d'observatrice qui cherche à retenir ce qu'elle doit connaître à une position critique dans l'environnement professionnel et culturel nord-américain ».

En prologue de son texte, Nelcie donne une information qui nous permet de mesurer la nature de son implication dans cette aventure canadienne :

*Nelcie, un prénom surprenant pour la plupart des personnes que je rencontre. Un prénom québécois. Un lien indestructible avec mon pays d'enfance, celui où je rêvais de retourner : le Canada.*

Son journal s'inscrit dans un parcours biographique bien précis. Il s'agit d'un retour sur les lieux de l'enfance en même temps qu'un acte d'autonomie par rapport à sa famille, au moment où se posent les questions des choix professionnels.

L'un des enjeux de ce travail était de rendre communicable un journal initialement écrit pour soi, de se mettre en situation de lecteur, voire de traducteur de soi-même et de construire un parcours de lecture où se jouent à la fois la question des liens de dépendance à la famille, celle de la projection dans l'avenir et celle de

l'expression des émotions. Un texte qui témoigne d'une étape importante pour son auteur.

À partir de fragments choisis dans son journal initial, Nelcie introduit une réflexion sur des événements, des situations ou des faits qu'elle a notés. Elle dit la nécessité d'intéresser les employés aux bénéfices de l'entreprise, sa frustration de ne pas avoir été rémunérée pendant une période de surcharge de travail, la démotivation que provoque le sentiment d'être exploitée. Elle essaie de comprendre pourquoi le climat est tendu entre les employés. Elle analyse ses échecs et ses réussites, la souffrance ou le plaisir qui en résultent, observe sur elle-même les effets d'être reconnue. Enfin et surtout, confrontée à une situation nouvelle, elle se découvre rebelle sous ses apparences de jeune fille bien élevée, sensible aux injustices, capable de coups d'éclat. Elle prend conscience aussi qu'elle a besoin que les jours ne se ressemblent pas : « Je veux faire des études qui me permettent d'avoir un travail en constante évolution où chaque jour est voué à une tâche différente », conclut-elle.

Ce texte a deux étages : le journal factuel et le commentaire après coup provoquent sur le lecteur un effet de léger décalage qui n'est pas sans charme, car il fait vivre deux aspects – ou deux moments – de la personnalité de Nelcie : une toute jeune fille qui écrit dans une immédiateté parfois naïve, et puis une jeune adulte qui regarde la première, considère les situations d'un point de vue plus distancé. Et l'on pense parfois, en lisant ce journal, aux dialogues de Nathalie Sarraute avec son double dans *Enfance*. L'écriture fait surgir le sens d'une expérience encore toute proche et surtout étaye le sentiment d'identité de cette jeune fille qui a vécu au Canada, en Allemagne et en France, et qui, au moment d'aborder la phase de



l'entrée dans la vie professionnelle, revient sur les lieux de son enfance, comme pour se réapproprier une partie de son histoire, nécessaire à un nouveau départ.

### **n Le journal de David ou le stage ouvrier comme rite de passage**

Le journal de David est un texte, à la fois sensible et précis, sur une expérience qu'il a vécue, selon ses propres mots, comme un « rite de passage ».

Son objectif était « de voir de l'intérieur comment on vit la difficulté au quotidien et échanger avec les ouvriers ». Je peux supposer que le choix de son stage en usine s'inscrivait dans une histoire sociale où l'on sait ce qu'il en est de la dureté du travail. David aurait pu aisément échapper à la contrainte du stage ouvrier, en faisant valider des stages antérieurs ou à profiter des facilités de stages semi-touristiques à l'étranger ou, faute de mieux, « passer un mois dans un bureau climatisé à faire du café et des photocopies ». C'est donc « en connaissance de cause », dit-il, qu'il a passé un mois dans une filiale de Renault, à Gennevilliers, où les ouvriers travaillent à la chaîne pour fabriquer des carrosseries de véhicules utilitaires.

Son texte, constitué de fragments sélectionnés dans un journal de bord qu'il a tenu pendant la durée du stage, est organisé de manière à faire apparaître l'évolution de son point de vue pendant ce mois à la chaîne. Il rédige chaque jour un ou deux fragments, auxquels correspond un titre qui synthétise la journée. L'ensemble des titres constitue un chemin de lecture des fragments ainsi reliés.

Ce qui frappe dans ce journal, c'est le constant souci de David pour tenter de saisir de l'intérieur ce que vivent les ouvriers, tout en sachant bien que lui ne l'est pas et que, quoiqu'il fasse, il restera dans une position d'ex-

tériorité par rapport à eux. Comme s'il devait revivre, dans une sorte de « sociogenèse », son histoire sociale et familiale pour accomplir ce rite de passage qu'est le stage – cette initiation à la dureté des conditions de travail des ouvriers.

### *Mercredi 5 juillet : Comment serais-je un ouvrier ?*

*Ce stage est trompeur, je voudrais qu'il me fasse vivre la vie d'un ouvrier pendant un mois, mais cette donnée de temps l'en empêche. Dès le début le jeu est biaisé. Pour moi, il y a une échéance, un objectif qui me motive désormais : à la fin du mois je pars en vacances et je ne devrais probablement plus jamais être ouvrier après cela, alors que les ouvriers que je côtoie vont sans doute passer toute leur vie dans ces conditions. Comment pouvais-je espérer être comme eux pendant un mois alors que nous sommes dans des situations si différentes depuis le début ?*

Après avoir tâtonné et conclu que la position d'ingénieur-ouvrier était inexistante, après avoir renoncé à comprendre, par une identification impossible, ce qu'est vraiment la vie d'un ouvrier, c'est essentiellement autour de la question du temps que s'est organisé son texte : du terrible sentiment de vide et d'absence à soi-même dans ces journées où l'on répète trois mille cinq cent fois le même geste, à l'usure d'une vie de travail condamnée à la monotonie.

### *Jeudi 20 juillet : Ce temps qui passe et qui ne passe pas.*

*L'usine fait bouillir et je sue à grosses gouttes. Je suis suspendu dans une éternité laborieuse dans laquelle tous les jours se ressemblent. Seulement le corps, lui, n'est pas éternel. Dans quel état serais-je au bout de quarante ans de ce traitement ?*

*Vendredi 21 juillet. À quoi rêve un ouvrier ?*

*7 heures 30. Je viens de me réveiller d'un « trou ». Pendant plus d'une demi-heure, je sais que j'ai travaillé, j'en ai une conscience floue, brumeuse, mais le petit tas de pièces soudées sur le côté en est la preuve matérielle. Pourtant j'étais ailleurs, je suis incapable de dire que j'étais bien là... Avec le temps je crois être passé par les états d'esprit successifs que connaît un ouvrier :*

*– Le « trou » comme celui que je viens de décrire, pendant lequel on est une sorte de sous-homme qui travaille mécaniquement, inconscient de ce qui se passe autour de soi.*

*– L'état attentif, où l'on est concentré sur son travail. Et qui dure assez peu de temps.*

*– L'état « ailleurs », où l'on passe son temps à rêver (ah! les vacances...) et dans ce cas la productivité ralentit. Ou alors on pense à ce que l'on va faire en rentrant, à ce qu'on va écrire dans le carnet de stage. Et dans ce cas le cerveau travaille activement. J'ai constaté que le corps s'y mettait aussi et que j'augmentais involontairement ma vitesse de travail. La foule des ouvriers qui m'entourent réfléchit-elle en travaillant comme cela m'arrive ? Les usines sont-elles remplies des rêves des hommes en bleu ?*

Il faut souligner la qualité de l'écriture de ce texte qui témoigne d'une expérience vécue dans toute sa densité physique et émotionnelle.

**nLe journal de François ou le stage considéré comme une aventure**

Fils d'un patron de petite entreprise dont il semble proche, François avait peut-être lui aussi à vivre une épreuve d'initiation. Versant défi et profil conquérant.

Très différent de celui de David, à la fois par sa forme et par le vécu personnel, le journal de François m'a semblé représentatif du passage au récit d'aventure. Le jour-

nal est utilisé comme mémoire d'une expérience dont le narrateur veut relater les étapes : « Je voulais tout simplement montrer l'évolution chronologique de mon comportement vis-à-vis des divers problèmes que j'ai eu à affronter pendant mon stage. » C'est ce double aspect qui m'a intéressée, l'aventure et sa mise en récit sous la forme du journal.

Comme dans les récits initiatiques, la situation initiale est peu favorable au héros. Celui-ci arrive un matin, dans un service de recherche et développement d'une grande entreprise, plein de curiosité et de désir de comprendre le monde de l'entreprise. Malheureusement personne ne l'attend et les heures passent sans que nul ne semble remarquer sa présence, ni ne se soucie de lui procurer une activité quelconque. L'aventure commence mal, mais notre héros est bien décidé à ne pas se laisser décourager par le monde hostile dans lequel il vient de débarquer. Il a pris un engagement moral avec lui-même : prouver sa valeur et, pour cela, il lui faut se rendre utile.

Après de nombreux déboires, François réussit à trouver une occasion de rendre service et découvre qu'une partie de l'entreprise semble ignorer royalement l'existence et, a fortiori, les besoins de son client. Conscient de « sa fragile condition de stagiaire », il décide de faire changer les choses en rusant. Il se fait volontiers pédagogue « pour expliquer pourquoi telle pièce doit être montée de telle façon et pourquoi telle manipulation doit être précise » et son action donne des résultats. Il écrit beaucoup dans son journal, trouve des alliés, et propose des suggestions qui intéressent la hiérarchie. Il lui arrive de communiquer des passages de ses notes à un cadre qui a remarqué son sens de l'observation et sa créativité. Il doit éviter quelques chausse-trappes, mais finit par être perçu comme une sorte d'innovateur dont

on apprécie les initiatives et que l'on félicite chaleureusement à la fin du stage. Il a donc réussi à renverser la situation de départ à son avantage.

Le journal de François suit précisément la structure morphologique du récit d'aventures, que Vladimir Propp<sup>5</sup> a mis en évidence à partir des contes populaires de Russie. On peut la résumer ainsi :

1. Une situation initiale (défavorable ou problématique).
2. Un engagement moral à tenir (interdiction, promesse, ordre).
3. Des éléments de la situation viennent contrecarrer l'engagement pris (état de manque).
4. Le héros se met en mouvement, cherche des informations, apprend des techniques ou savoir-faire, reçoit des aides qui lui permettent de faire face aux épreuves.
5. Le héros doit surmonter les épreuves.
6. L'engagement est tenu.
7. Le héros reçoit une récompense pour ses exploits et part pour de nouvelles aventures.

## LE RÉCIT COMME TRACE D'UN PARCOURS INITIATIQUE

Plusieurs raisons expliquent le passage du journal au récit :

- La chronologie instaure un ordre narratif par le seul fait de la succession des événements ou des faits de conscience évoqués.
- Le journal installe l'auteur en situation de narrateur.
- Le journal de stage se situe à une étape particulière dans le parcours d'un élève-ingénieur. C'est un moment clé d'initiation sociale.

La symbolique qui fonde les récits mythiques conti-

nue de donner sens aux moments de passage dans une vie humaine. Toute étape de changement n'est-elle pas travaillée par ces trois grands repères que sont la quête, l'épreuve et l'œuvre? On le vérifie dans les journaux de stage que j'ai évoqués, dans des rapports qui ont la forme du récit mais aussi bien dans la rédaction de mémoires de recherches ou d'expérience. « L'écriture du mémoire est un véritable parcours initiatique »<sup>6</sup>. Se référant aux étapes du voyage initiatique, on peut dire qu'il s'agit de « mourir à ce que l'on était pour renaître différent. Au cours de ce voyage, l'apprentissage de la langue des initiés joue un rôle déterminant dans la gradation et la sélection des épreuves rituelles : rites de séparation et rites de marge, au cours desquels l'apprenant doit se défaire de pratiques de production de textes par l'apprentissage de nouveaux codes mais également rites d'agrégation de nouveaux référents textuels et rites de sortie qui témoignent que l'initié est parvenu à une nouvelle étape de sa vie sociale »<sup>7</sup>.

En lisant les journaux de stage on constate que la quête touche fondamentalement à des questions d'identité. Le héros est en quête d'une partie de lui-même ou de son histoire personnelle ou sociale, ou d'une nouvelle figure de lui-même qu'il cherche à actualiser.

Khang, un jeune vietnamien né en France, choisit de faire son stage à Hanoi, comme ouvrier dans une briqueterie artisanale, avec le projet de voir ce qu'il en est du « socialisme de marché ». À la fin de son rapport – il ne s'agit pas d'un journal – il dit son étonnement d'avoir découvert un pays complètement différent de tous ceux qu'il connaissait. La dernière phrase de son texte est la suivante : « Tout cela m'a amené à me poser de nombreuses questions, comme celles de savoir si, étant vietnamien d'origine, j'arriverais à faire ma vie dans ce pays [il s'agit du Vietnam]. Je n'ai pas encore trouvé la ré-

ponse. » N'est-ce pas là sa véritable motivation qui l'a conduit à Hanoi? Pourquoi n'a-t-il pu énoncer l'objet de sa quête qu'à la fin de son texte alors que c'était bien sa question vive? « Je pensais que dans un rapport de stage, il fallait rester objectif », dira-t-il en réponse à ma question.

L'épreuve est liée au risque d'explorer un monde autre ou le monde des autres, et au risque de se découvrir différent de ce qu'on croyait. C'est l'une des raisons d'être du stage ouvrier : provoquer la rencontre et l'expérience de l'altérité, être potentiellement l'occasion d'une mise en crise, d'une perte de ses repères familiaux, de ses savoirs antérieurs ou de ses *a priori* pour découvrir à la fois sa vulnérabilité et ses ressources.

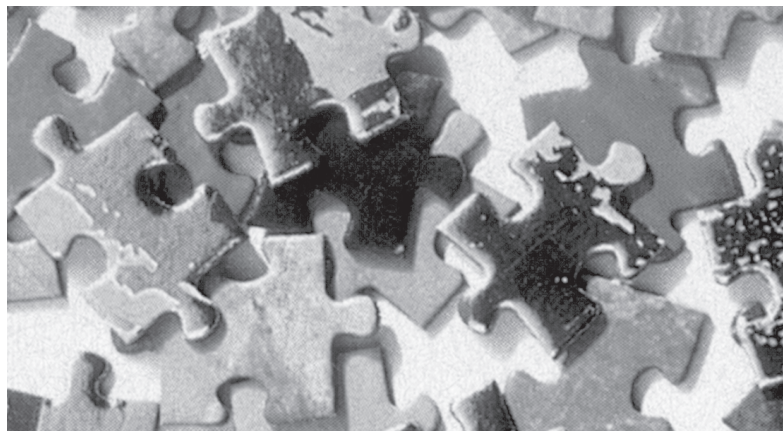
Tout courageux qu'il soit, le héros est un être fragile et qui ne cesse de faire l'expérience de ses limites. C'est en reconnaissant qu'il n'est pas tout puissant et qu'il peut s'égarer en chemin et même avoir peur parfois, qu'il a des chances de trouver de nouveaux repères pour poursuivre son aventure. Encore faut-il qu'il ose demander de l'aide ou qu'il accepte de saisir les perches qui lui sont tendues.

L'épreuve pour Ronan, grand gaillard solide, c'est de découvrir qu'il est physiquement incapable de suivre le rythme des ouvriers : au bout de la première journée de travail à la chaîne il est en miettes et dans ce monde, il n'est qu'un « petit jeune » qui n'arrive pas à attraper la cadence et qui fait des erreurs. Originaire d'un milieu ouvrier, il a voulu se mesurer à un monde dur, comme s'il fallait peut-être montrer que, bien qu'ingénieur, il n'avait pas trahi ses origines.

L'œuvre pour cet étudiant consistera d'abord à se faire l'avocat des ouvriers, profitant de son statut de stagiaire pour négocier une pause arbitrairement supprimée, conscient que lui peut parler quand les ouvriers,

eux, se taisent, pour garder un emploi menacé. Mais ce sera surtout d'écrire un journal de stage, précis comme un réquisitoire, qu'il diffusera largement à l'école, auprès de la direction des études et de ses camarades.

« J'ai voulu, écrit-il en introduction, que cet écrit reste aussi proche que possible de mon expérience personnelle qui a requis une implication totale. J'ai voulu rapporter mes impressions personnelles pour que cet écrit ne soit pas seulement un "rapport de stage", mais aussi un témoignage sur un univers rude qui est le lot quotidien d'une catégorie sociale dénigrée et, le plus souvent, mal connue. Cet écrit s'adresse essentiellement



« Relier les morceaux de son histoire, » aux étudiants de l'école qui, venant en grande partie de milieux favorisés, ignorent ou méconnaissent le milieu ouvrier. »

Ronan avait sans doute besoin de relier les morceaux de son histoire et de le dire à ses camarades. Et peut-être aussi à son père? C'est mon hypothèse.

Le travail de l'œuvre dans l'écriture consiste à refaire des liens, à voir que des choses vécues comme séparées peuvent se rassembler dans une nouvelle figure de la

réalité ou de soi-même. Il y a une manière de dire et d'être qui permet de rester fidèle à soi-même et à son héritage social et personnel sans renoncer à sa différence. Pour y parvenir, Ronan s'est battu contre une langue qui résistait. Son premier journal était presque illisible. Il a fallu choisir dans un texte épais comme de la lave ce qui allait faire signe. Il a fallu mettre de l'ordre, trouver un fil conducteur et réécrire des passages entiers pour pouvoir donner à lire un journal dont il fût fier.

Comme on le voit avec Ronan, l'écriture favorise un nouvel ancrage relationnel, dans ces deux communautés d'appartenance et de référence que sont le monde de l'usine, celui de sa famille, et le monde des ingénieurs dans lequel il est entré. Cette année-là, il a été la « cheville ouvrière » du gala de l'école et ce fut encore une forme d'aventure héroïque où s'est joué quelque chose de son identité en même temps que de l'image de son école.

## UNE VIE EXAMINÉE EST UNE VIE CHANGÉE

On voit s'amorcer aujourd'hui, dans le champ des sciences humaines, un courant d'intérêt de plus en plus affirmé pour les différentes formes du récit.

« La psychanalyse a montré que tout sujet se construit à travers les fragments de son histoire : le processus analytique part de bribes, d'événements discontinus et sans lien apparent, de trous, pour construire une continuité, une cohérence et finalement une histoire de vie où le sujet se retrouve »<sup>8</sup>.

Dans un article récent<sup>9</sup>, François Dortier rappelle que « la perspective dans les sciences de l'homme a

consisté, depuis un siècle, en une vaste entreprise d'expulsion de la subjectivité et de la description vivante des phénomènes humains au profit d'un regard objectif, froid ». Or, il semble bien que nous assistions aujourd'hui à une réconciliation « historique » du récit et des sciences humaines.

« Le pouvoir du récit n'est pas uniquement de nous faire basculer dans un univers fictif, c'est aussi un moyen d'accéder à la condition humaine : décrire les milieux sociaux, les trajectoires individuelles, explorer les sentiments, retracer l'expérience des personnes. À côté de la fonction récréative, le récit possède aussi une fonction explicative... »<sup>10</sup>

Le recours au récit me semble une manière particulièrement féconde de dire l'expérience vécue au cours d'un stage ouvrier. Les esquisses et les formes de récits repérables dans les journaux de stage me conduisent à proposer ce genre littéraire comme une autre forme d'écriture du stage.

« Cette écriture proche de la littérature, que connaissent d'ailleurs l'histoire et l'ethnologie, pourrait être entrevue comme un des modes d'intelligibilité des situations du vivant. »<sup>11</sup>

L'écriture de l'expérience engage l'auteur à parler en son nom propre. Elle impose donc le risque d'avoir à penser par soi-même, à « négocier la liberté de dire je et de produire de la divergence à l'intérieur de l'organisation où elle se produit »<sup>12</sup>.

Le récit, le journal sont des lieux d'élaboration théorique pour peu que le sujet y implique quelque chose de

son histoire et s'engage dans une aventure de parole. Mais ce qui manque sans doute en situation de stage, ce sont des repères méthodologiques. La description est l'une de ces méthodes en ceci « qu'elle institue une représentation du monde, une véritable reconstruction opérée à travers un découpage conceptuel différent de celui proposé par le sens commun »<sup>13</sup>. Cet acte complexe pourrait donner lieu à une pédagogie spécifique.

Le travail de l'œuvre est engagé lorsque que celui qui écrit a pu relier les fragments de son texte, et de son histoire, dans un travail de synthèse et de création. Quelque chose de lui se réélabore. Le héros revient chez lui autre. Il a appris à surmonter les obstacles, il a su saisir les aides qui lui étaient proposées car tout chemin d'épreuves est jalonné de signes. Rien ne sera plus tout à fait comme avant et le héros veut en garder la mémoire. C'est là son trésor. David écrivait au début de son journal de stage : « J'espère que ce journal me permettra de rester plus fidèle à ce que j'ai vraiment vécu et pensé » et en conclusion : « En définitive, et avec un peu de recul, je suis vraiment fier d'avoir réalisé ce stage. Cela est essentiellement dû à la qualité des relations que j'ai eues avec les travailleurs, et au fait d'avoir réussi le rite de passage que constituent les conditions matérielles difficiles pour accéder au monde ouvrier. » Il évoque ensuite les deux catégories de cadres selon les ouvriers : ceux qui s'intéressent à eux et viennent les voir et ceux qui commandent depuis leur bureau. Il finit son texte en exprimant un vœu de fidélité à celui qu'il a été à ce moment-là de sa vie : « Je crois que je m'en souviendrai plus tard si je suis amené à occuper un poste d'encadrement. » La mémoire de ce que l'on a vécu est l'un des éléments essentiels qui assure la continuité de l'être et l'installe dans une identité suffisamment stable. En même temps que sur un autre plan, il y a « un devoir

de ne pas oublier » qui, comme le rappelle Ricœur<sup>14</sup> structure le travail du récit et en constitue le fondement éthique.

Si l'on partage avec cet auteur la conviction « qu'une vie examinée est une vie changée, une vie autre », il me semble alors particulièrement pertinent de construire une démarche pédagogique favorisant la fonction transformante de l'écriture narrative. Le journal et le récit d'aventure en sont deux figures possibles.

CATHERINE SOUDÉ

*Enseignant-chercheur en sciences humaines et sociales  
École nationale supérieure des télécommunications de Paris  
Animation d'ateliers d'écriture (Aleph-Écriture, Paris ;  
Asphodèles, Montpellier ; APA)*

1. WATZLAWICK (P.), *Une logique de la communication*, Seuil, Paris, 1981, p. 84.
2. ROELLENS (N.), « La Constitution du penser et de l'agir à travers l'expérience » in *Éducation permanente* n° 100-101.
3. LEIRIS (M.), *L'Afrique fantôme*, Gallimard.
4. LEJEUNE (P.), *Le Journal personnel*, RITM. Université Paris X, 1993.
5. PROPP (V.), *Morphologie du conte*, Gallimard, Paris, 1978.
6. ESTADES (J.) et JACOBI (E.), « Écrire un mémoire : prescrire ou guider ? » in *Éducation permanente* n° 22.
7. *Id.*
8. CIFALI (M.), « Démarche clinique et formation à l'écriture » in *Former des enseignants professionnels, Quelles stratégies ? Quelles compétences ?*, De Boeck, Bruxelles 1986.
9. Numéro d'avril 1996 de *Sciences Humaines*.
10. *Id.*
11. CIFALI (M.), *op. cit.*
12. « La finalité la plus profonde de l'écriture pratique ne pointerait-elle pas des questions d'ordre éminemment politique qui

# CARNETS DE ROUTE D'ABSTINENTS

L'ALCOOL apporte du plaisir et en cela tient une place tout à fait particulière dans l'histoire de l'humanité. C'est une substance psychoactive qui modifie l'activité mentale, les sensations et le comportement. Un usage excessif de cette substance conduira certains de ces consommateurs à la dépendance, au désespoir et à la mort. La communauté médicale s'accorde pour définir la dépendance comme un état où l'alcoolomane ne



peut plus se passer de consommer sous peine de souffrances physiques et psychiques. Le besoin d'absorber une quantité de plus en plus importante d'alcool devient majeur et obligera l'alcoolomane à boire pour calmer son état de manque.

Dans cet environnement, l'alcool se met en place lentement mais sûrement et s'organise dans un dispositif totalitaire. Le temps se noie dans le geste de boire. Le monde de la dépendance est un monde d'anéantissement.

En matière d'hypothèses étiologiques de l'alcoolisme, nous avons retenu celle de M. Legrand<sup>1</sup> parce qu'elle a été étayée et épaulée l'objet même de notre recherche. Selon l'auteur, une personne en difficulté avec l'alcool s'automédicaliserait pour vivre. L'alcoolomane aurait choisi l'alcool comme remède, comme tentative pour se soulager d'un malaise existentiel profond. Ainsi, si la personne en difficulté avec l'alcool arrête toute consommation d'alcool, quelles vont être les stratégies pour rester abstinents ? Une des pistes possibles pour se soigner est, selon la théorie de G. Bateson, « la cybernétique du soi ». L'auteur propose d'affronter l'alcool, de le traquer pour enfin

l'appivoiser. Cette démarche se qualifie « d'épistémologie pratique qui mènerait à une certaine compréhension de l'esprit, du soi, des relations humaines et du pou-



*« L'alcool se met en place lentement, mais sûrement. »*

voir »<sup>2</sup>.

Dans d'autres ouvrages tels que le traité de Sun Tzu (IV<sup>e</sup> siècle avant Jésus-Christ) *L'Art de la guerre*<sup>3</sup>, l'épistémologie est abordée de manière guerrière. Ce philosophe, Sun Tzu, suggérait de « construire sa victoire sur

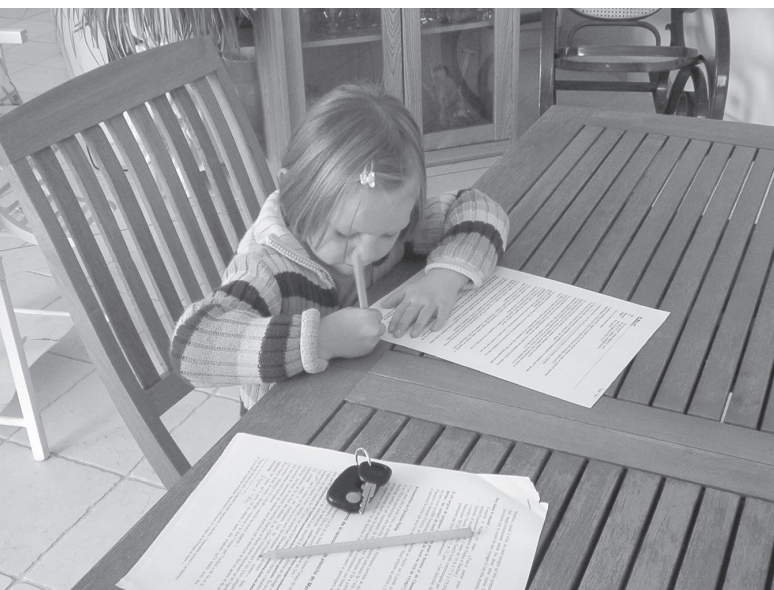
les mouvements de l'ennemi, l'alcool ». Ainsi, si l'abstinent arrivait à mieux dominer son désir de boire, il pourrait se libérer du manque du toxique. C'est du moins ce que nous laisse présupposer le traité de Sun Tzu. Force est de constater que peu de soins apportés aux alcoolomanes sont orientés dans cette voie. Ceux-ci se fondent traditionnellement sur un traitement médicalisé, des cours d'alcoologie, une participation à des groupes de parole et sur l'entraide entre anciens buveurs. Ce qui nous laisse présupposer que les « jeunes abstinentes » ne sont pas souvent accompagnés à prendre en charge leur malaise existentiel au moment du sevrage.

Pourtant, ils se doivent, pour résister, de réinventer des nouvelles formes de vie pour refuser de se soumettre et redevenir les « capitaines de leurs âmes »<sup>4</sup>. Les travaux de C. Niewiadomski<sup>5</sup> s'inspirent des théories de M. Legend sur l'automédication et sur les histoires de vie en formation initiées par G. Pineau. C. Niewiadomski accompagna dans les années quatre-vingt-dix, des patients en cours de sevrage alcoolique dans un travail d'écriture sur leur vie afin d'y découvrir la place qu'y tenait l'alcool. L'écriture a été, en quelque sorte, un « au-delà » qui prolongeait la personne elle-même et la propulsait vers une vie sans alcool. Sans nier la possibilité d'une guerre entre l'homme et le produit, nous avons prolongé ces travaux auprès de trois abstinentes aguerris pour connaître la suite de leur histoire...

Notre démarche a également respecté l'éthique des histoires de vie en formation tout en l'élargissant à une deuxième modalité d'expression associée au langage des mots : celle des images. Écrire, *scribere*<sup>6</sup>, ce n'est pas que « tracer des caractères, des mots » pour former des phrases, c'est aussi « tracer des traits, des signes ». Les images et les mots deviennent indissociables. Ainsi, dans la méthodologie que nous proposons, il n'est pas seule-



ment question d'écrire son quotidien mais aussi d'esquisser des croquis, des traits, d'annoter, d'écrire autour de photos, de dessiner. Le dessin nous est apparu complémentaire à l'écriture parce qu'il a le pouvoir d'unifier le temps, alors qu'une écriture quotidienne observatrice de ses comportements d'abstinents va se temporaliser, se dater et progresser dans une construction logique. Penser sa vie à partir de ses faiblesses et de ses manques, à partir d'une consommation excessive est extrêmement courageux. Nous sommes par là à la recherche du sens d'une nouvelle vie à construire : résister. C'est ainsi que



nous avons dénommé notre démarche <sup>« Le geste d'écrire... »</sup> « carnets de route ».

Pourrait-on trouver une alliance entre le geste d'écrire et l'acte de peindre dans une construction identitaire? Notre ambition est de faire appel à la créativité pour trouver une alliance entre la main, l'œil et l'esprit. Griffonner, écrire au-delà des mots deviendrait, peut

être, un complément, un à-côté à l'écriture qui mettrait en image l'indicible. Le dessin permettrait-il de tracer les contours d'une pensée encore floue?

Paul Valéry pensait que la vue était le sens le plus spirituel. Ce philosophe affirmait que la main d'un peintre-écrivain était le catalyseur d'une possible pensée. C'est ce qu'il chercha à démontrer en étudiant les œuvres de Léonard de Vinci. Il est indéniable que certaines des œuvres de cet artiste ont illustré magnifiquement les propos de Paul Valéry. Léonard de Vinci réussit l'extraordinaire pari de mettre en forme ses inventions. Il dessinait et décrivait sur des planches ce qu'il était en train de cogiter. Paul Valéry en a déduit « la théorie de l'instrument » où au travers le geste d'écrire s'opérerait, selon lui, la transition du visible à l'intelligible. Alors, très simplement, trois abstinentes aguerris se sont essayés à « la mise en mots et en images de leurs cogitations ».

Marie-Chantal est abstinente depuis onze ans, Serge depuis cinq ans et Christian depuis dix-sept ans. Durant sept mois, leur écriture fut solitaire puis consolidée lors d'entretiens d'explicitation. Nous avons fait le choix de collaborer avec des abstinentes engagés dans des mouvements néphalistes parce que, selon eux, le fait d'accompagner des malades de l'alcool a été ou est encore un catalyseur dans leur propre processus de guérison. Ils comprennent à la fois la difficulté d'un « jeune » abstinente dans les prémices de la guérison puis « l'obligation », toujours selon leur propos, de réfléchir sur soi pour renoncer « simplement » au toxique. Il est encore trop tôt pour présenter leurs illustrations et récits d'abstinentes. Notre route n'est pas encore terminée, presque... Outre l'intérêt que nous portons à l'écriture créative, nous aimerions montrer que les mises en œuvre des tactiques et des stratégies ne sont pas seule-

ment des formes de lutte mais aussi ce que M. de Certeau nomme « l'art du faible ». Certes, cette orientation est opposée à celle de « l'art de la guerre » que nous venons d'évoquer. Il nous apparaît, aujourd'hui que ces deux directions se rejoignent à « l'oxymoron », cher à Boris Cyrulnik. Associer la guerre et la faiblesse à l'art renvoie inévitablement à la capacité de l'homme d'agir et d'être au monde. La faiblesse est un art dans lequel l'homme soumis porterait en lui des habilités acquises dans sa pratique de résistance ; comme si cet homme ne guerroyait pas mais plutôt contournait avec subtilité et



*Singularités, Carole Baéza, avril 2004.*

finesse les difficultés rencontrées. À ce point d'étape de notre recherche, il nous semble que les habilités développées par les faibles seraient des tactiques qui agissent dans l'instant et seraient des réactions aux agressions extérieures. Les individus soumis seraient dotés envers et contre tout de savoirs pratiques qui les font agir. Alors que la stratégie se réfléchirait, se construirait dans l'intimité intérieure de l'homme. Pourrait-on aller jusqu'à dire que ces deux modalités de faire (interne et externe) renforceraient les processus d'émancipation d'une abstinence réussie ? C'est ce que nous aimerions découvrir.

Enfin, et en dernier lieu, nous avons découvert dans les carnets de route un point central : ce qui a poussé les alcoolomanes à boire, c'est justement ce qui va les obliger à arrêter toute consommation et qui va les propulser dans une démarche d'introspection. C'est comme si le basculement vers l'abstinence aurait le même déterminant de santé que celui qui a poussé les alcoolomanes à basculer dans la dépendance.

Toutefois, cette découverte sur soi n'a pas forcément soulagé les souffrances endurées et cela, au-delà de s'être émancipé du toxique. Le travail de deuil est un travail intérieur qui s'inscrit tout au long de la vie. La nécessité de transformer la vie apparaîtrait alors comme un projet à venir.

« Je me suis noyé dans l'alcool parce que je me sentais ignare... J'ai appris en cure de sevrage, et j'apprends encore et toujours », « J'ai bu par timidité et aujourd'hui je communique devant de grandes assemblées sans aucune difficulté à être », « J'ai bu pour développer mes performances physiques et aujourd'hui je joue au tennis pour le plaisir sans dopage et c'est vital pour moi ! ».

CAROLE BAÉZA

# LE JOURNAL DE BORD D'UNE THÈSE LES FONCTIONS D'UN OUTIL, L'ILLUSION DES MOTS

---

DANS LA masse des étudiants qui prennent chaque année le chemin de l'université, ceux qui s'inscrivent afin d'y préparer un doctorat savent qu'ils s'engagent dans un parcours tout à fait particulier où les premiers pas dans le monde de la recherche remplacent la répétition incessante des examens et le bachotage qui lui est consubstantiel. Mais alors qu'auparavant l'accès à une nouvelle année marquait un palier et annonçait un recommencement, la succession des inscriptions en thèse ne représente qu'une formalité administrative qui ne correspond en rien à des ruptures dans l'avancée du travail du doctorant. C'est qu'en fait, la progression d'une thèse n'est pas linéaire et se moque bien du calendrier universitaire ; il arrive même qu'au grand dam de son auteur, elle fasse des bonds en arrière alors même que le temps, insensible à nos prières, continue de passer. Pour accompagner ce mouvement saccadé mais continu, nombreux sont les thésards qui ont recours à ce que l'on nomme généralement le journal de bord de la thèse. Alors même que traditionnellement les étudiants en doctorat travaillent dans un relatif isolement et com-

munique assez peu entre eux, il peut sembler intéressant de s'interroger sur l'utilité de cet objet que, fort probablement, ils utilisent presque tous sous différentes formes. C'est ce que je me propose de faire ici en soulignant tout d'abord les deux fonctions principales qu'il me semble assurer. D'autre part, et puisque les mots ont leur importance et charrient des images parfois en décalage par rapport aux choses qu'ils signifient, il me paraît également bon d'interroger la validité du terme « journal de bord » qui renvoie à la métaphore du voyage, métaphore dont la pertinence doit être en partie remise en cause si l'on veut bien voir dans la thèse avant tout un enjeu social et professionnel pour l'étudiant. Bien entendu, ces quelques réflexions, parce qu'elles sont nécessairement la conséquence d'une expérience personnelle de la thèse, ne représentent qu'un point de vue particulier qui n'a pas pour prétention d'être définitif. Ces lignes, rédigées par un étudiant « à plein temps » en doctorat de sciences de l'éducation, paraîtront donc sans doute fort éloignées du vécu de thésards en sciences « dures » ou d'autres doctorants engagés par ailleurs

dans une activité professionnelle quelconque et pour qui la thèse n'a pas les mêmes enjeux. La limite de ce texte est celle de mon regard<sup>1</sup>.



« La limite de ce texte est celle de mon regard. »

## LA DOUBLE FONCTION DU JOURNAL DE BORD

Ticket d'entrée indispensable mais non suffisant pour le métier d'enseignant-chercheur, la thèse de troisième cycle représente tout à la fois l'aboutissement d'un parcours d'études et le début possible d'une carrière. Tous ceux qui sont passés par cette épreuve le savent, l'obten-

tion du titre de docteur est une entreprise qui n'a rien d'aisé et semble réservée aux candidats les plus méritants et les plus persévérants, d'autant plus que l'entrée en DEA est elle-même déterminée par le niveau d'excellence dont l'étudiant aura fait preuve en maîtrise<sup>2</sup>. La sélection des aspirants est sévère. Bref, gagner ses galons d'universitaire se mérite et pour tout dire, ne peut manquer de susciter une certaine admiration pour ceux qui sont parvenus malgré tout à décrocher le précieux sésame. Mais que ces propos fleuris d'images martiales ne trompent pas, le thésard n'est pas envoyé seul sur le champ de bataille, livré à lui-même, à ses ignorances et doutes bien légitimes car outre les services dont il peut disposer auprès de son école doctorale et qui représentent généralement une source de formation et d'information fort utile, il dispose d'une autre ressource ô combien précieuse : son directeur de thèse. Car celui-ci est, bien entendu, son principal recours, tant au niveau de l'organisation générale de son travail que lorsqu'il s'agit d'orienter ou de recadrer une réflexion qui s'égaré. En ce sens, le directeur de thèse ne joue plus vraiment pour l'étudiant le rôle d'un professeur comme il a pu en connaître tout au long de son cursus universitaire ; il devient plutôt un référent qui se fera guide sur un parcours qui durera quelques années, un accompagnateur qui, tel le pédagogue de l'antiquité grecque, accompagnait l'élève sur le chemin de l'école. Mais loin d'être l'esclave de son étudiant il en serait plutôt le maître car, et cela est bien légitime, il ne fait pas que donner des conseils à son élève, il l'imprègne également de certaines considérations idéologiques et attitudes intellectuelles qui lui sont propres. Le premier appui du thésard est donc ce directeur qui n'est plus seulement un professeur mais plutôt un maître-pédagogue, accompagnateur, référent et maître à penser, non pas *dominus* mais *magister*.

Cependant, si l'aide existe, l'exercice de la thèse reste périlleux et finalement solitaire. Pendant au moins trois ans l'étudiant devra se débattre entre ses lectures, l'étude de son corpus, la construction de son plan et de sa réflexion, et tout cela en gardant constamment à l'esprit que le temps n'est pas étirable à l'infini et qu'il va bien falloir, un jour ou l'autre, aboutir. Ce qui différencie la thèse du mémoire de maîtrise et de DEA, c'est avant tout ce rapport particulier à la temporalité et donc, à ce qu'il implique : alors que le mémoire s'écrit en une année universitaire<sup>3</sup>, la thèse prend son temps. En ce sens elle peut être assimilée à un voyage, un voyage de l'élaboration conceptuelle, du questionnement, de l'analyse, bref, à un voyage de la connaissance. Et tout comme lors d'un voyage d'agrément dont on veut garder la trace ailleurs que dans sa mémoire, la rédaction d'une thèse peut difficilement se passer de ce que l'on peut nommer un journal de bord ou un carnet de voyage. Celui-ci a deux fonctions principales, une pragmatique et une autre de mise à distance. Du point de vue pragmatique, il s'agit tout d'abord d'établir, tout au long du déroulement de la recherche, une sorte de construction progressive du travail en rappelant ce qui a été fait, ce qui reste à faire et comment on se propose de le faire. En somme, cela consiste à se dire (et à écrire) : « Voilà où j'en suis dans ma partie, dans mon chapitre, dans l'analyse de telle idée et voilà ce que je dois travailler ensuite et la manière dont je dois le lier avec ce que j'ai écrit précédemment ». Il serait bien présomptueux de ma part de donner des conseils méthodologiques alors même que je navigue encore à vue dans l'incertitude d'un exercice dont j'essaie ici de rendre compte. Cependant, il convient de souligner que si la réflexion semble parfois s'enchaîner d'heureuse manière, son fil tend à se distendre et même à s'user avec le temps ; ainsi, une idée

claire un jour peut l'être nettement moins le lendemain et une confiance excessive dans notre aptitude à la retrouver peut parfois se payer au prix de sa disparition. L'esprit et la mémoire prennent parfois de tortueux détours qu'il serait imprudent d'ignorer. Thésée qui le savait bien ne s'aventura dans le labyrinthe, malgré son courage, que lorsqu'il se fut assuré qu'un guide pourrait l'en sortir. Ainsi, le journal de bord a, en quelque sorte, pour première fonction celle qui fut assigné au fil d'Ariane, c'est-à-dire de ne pas se perdre dans une progression qui ne se souvient plus d'où elle vient et surtout où elle va ; loin de ne faire que permettre de revenir en arrière, il permet de progresser plus efficacement.

Mais si la thèse a besoin de mémoire et de fil à suivre, il faut également souligner qu'elle ne procède pas d'une créativité conceptuelle intense et continue où, une fois un chapitre ou une analyse achevée, il ne serait plus utile d'y revenir, tout ayant déjà été dit. Chaque chercheur sait, pour l'avoir expérimenté, qu'une lecture peut nourrir, renouveler ou enrichir un travail antérieur en éclairant la réflexion d'un nouveau point de vue. Or, le thésard qui débute dans la recherche ne peut manquer d'être confronté à cet enrichissement parfois étouffant, tellement sa culture littéraire dans son domaine reste à faire. Le journal de bord permet alors de ne pas se laisser submerger par ces nouveaux éclairages qui peuvent même, quelquefois, prendre la saveur de la révélation mais qui sont, pour l'étudiant, tellement nombreux et divers qu'il ne peut faire l'économie de quelques notes. Celles-ci lui permettront, lorsqu'il le souhaitera, d'y revenir et de s'en servir pour réélaborer ou compléter son travail. Même sans parler du rôle essentiel des lectures dans la construction de la pensée, il faut reconnaître que celle-ci s'accompagne de périodes de calme où rien n'avance, où la réflexion stagne. Puis, sans que l'on

comprenne bien pourquoi, la machine repart, s'emballe parfois et ce à n'importe quel moment, même lorsque l'on n'est pas assis à son bureau, prêt à l'action créative. Saisir son journal de bord devient alors plus que nécessaire pour que ne s'évapore pas une réflexion a priori prometteuse et même plus, pour qu'elle se développe plus à son aise par l'écriture qui « objective » et donne vie à ses enchaînements et à sa logique mais aussi à ses lacunes et à ses limites.

La seconde fonction principale du journal de bord est sans doute celle de « mise à distance ». Chacun sait qu'un travail de recherche scientifique implique un certain recul de la part de celui qui l'entreprend. Sans s'illusionner sur la réalité d'une objectivité totale du chercheur ou sur la possibilité d'un point de vue transcendant, il convient, dans ce processus de construction de connaissances, de se détacher autant que faire se peut du sens commun et de l'opinion fils et fille de nos préjugés et de notre bon sens. Bref, pour penser il faut commencer à douter de ce que l'on croit. Le doute est donc, en ce sens, l'allié indispensable du chercheur. Cependant, si le doute est moteur, il peut également devenir un frein à l'avancée du travail de thèse s'il se fait synonyme d'inquiétude et même d'angoisse pour l'étudiant. Qui n'a pas écrit ou tenté d'écrire une thèse peut difficilement se rendre compte du nombre impressionnant de fois où le thésard remet en cause son travail et ce pour les raisons les plus diverses. Peut-être ce type d'angoisse est-il commun à tous les chercheurs ; cependant il prend, chez le doctorant, des proportions tout à fait particulières qui s'expliquent par le fait que la thèse représente pour lui un engagement probablement sans commune mesure avec les autres recherches qu'il sera amené à entreprendre, si toutefois les voies de la qualification universitaire s'ouvrent à lui. Et

comment pourrait-il en être autrement alors qu'il lui consacre plusieurs années d'un travail généralement intense et qu'en plus, de sa qualité dépendra son avenir professionnel ? Sans aller jusqu'à dire que la thèse puisse prendre pour le thésard un caractère obsessionnel, on imagine tout de même que les doutes légitimes qui vont poursuivre celui-ci tout au long de l'élaboration peuvent prendre des proportions propres à bloquer la progression. Nous savons bien que plus nous nous impliquons dans un projet ou dans une action, plus ils ont d'importance pour nous et plus nous sommes en proie à ces doutes ou remises en cause et à leurs effets proportionnellement dévastateurs. Tout autant que le doute, les certitudes peuvent bloquer le travail de thèse et même entraîner son auteur vers des chemins dont il risque de se rendre compte un peu tard qu'ils sont sans issue. Et il faut bien dire que le thésard se laisse souvent prendre au piège de ces certitudes qui ont la vénéneuse vertu de donner l'impression de l'achèvement à celui qui les croit, lui évitant ainsi la difficile épreuve de la remise en cause ou, comme l'aurait dit Bachelard, la surveillance intellectuelle de soi. Doutes paralysants et fausses certitudes peuvent alors trouver une ébauche de remède grâce à l'usage du journal de bord. Ce n'est pas tant le fait d'écrire ce dont on est certain ou ce dont on doute qui soit bénéfique mais plutôt la relecture que l'on peut en faire par la suite : les mots mettent les choses à distance, les objectivent en quelque sorte et nous permettent de les voir, de les concevoir hors de nous. Alors, peut-être nous est-il possible de juger avec plus de sérénité ce que l'on avait fait nôtre avec un peu trop d'empressement et que l'on oubliait de ce fait d'interroger. La thèse, exercice scientifique de mise à distance, réclame donc ces moments de mise en abîme où l'on doit s'interroger sur la valeur et la réalité de notre posture de

chercheur, sur notre aptitude à nous mettre nous-même à distance. Prendre du recul sur notre prétendue prise de recul, voilà qui paraît nécessaire et ce à quoi peut nous aider le journal de bord.

Sans conteste le journal de bord, auquel on pourra sans doute trouver d'autres fonctions que celle décrites ici, représente un outil fort utile pour un travail d'une réelle complexité. Avec les deux fonctions évoquées, il introduit en fait une nouvelle temporalité dans la construction de la thèse en préparant le travail à venir, en interrogeant celui déjà réalisé et en permettant de prendre du recul. Alors que le temps de l'écriture de la thèse, du recueil de données ou encore des lectures est celui du mouvement, du progrès obligé et peut-être même parfois de l'affairement, celui du journal de bord est celui de l'escale toujours possible, non pas le moment du repos mais celui où l'on jette un regard en arrière pour voir et saisir le chemin parcouru, un regard en avant pour tenter de préparer le voyage restant puis enfin un regard autour de soi qui prend le temps de contempler l'ensemble, de le questionner vraiment. Le journal de bord, c'est l'autre temps de la thèse.

Toute la difficulté d'écrire sur un thème comme celui du journal de bord d'une thèse c'est que, bien sûr, cet objet relevant d'une élaboration personnelle, on ne peut envisager d'en dire jamais le dernier mot. D'autres étudiants que moi ou d'anciens thésards voudront donc bien pardonner l'incomplétude de cette analyse puisqu'elle ne peut relever en dernière instance que d'une expérience particulière. On ne trouve dans un journal de bord que ce qu'on y a apporté. Libre au lecteur de cet article d'y trouver un écho, pourquoi pas une source d'inspiration ou au contraire une expérience parfaitement distincte de la sienne.

## LA THÈSE N'EST PAS (SEULEMENT) UN VOYAGE

Cependant, alors même que se construisent ces lignes, je ne peux m'empêcher de ressentir comme une sorte d'inquiétude, de doute vis-à-vis d'elles et il me paraît difficile de les taire même si cela m'oblige à prendre quelques libertés avec le thème de la revue où elles sont publiées. Les mots, ces signes des choses, peuvent en réalité nous jouer des tours car ils reposent parfois sur des images dont on s'aperçoit qu'elles induisent des sens trompeurs ou pour le moins discutables. Or, le journal de bord n'est-il pas de ces mots qui entraînent notre imagination vers de dangereux récifs, de ces mots-sirènes tellement ensorcelants et auxquels nous avons toutes les peines à résister ? Ainsi, on peut se demander si les termes même de « journal de bord » ou de « cahier de voyage » n'entretiennent pas une certaine illusion vis-à-vis de la thèse et du thésard lui-même.

Lorsque l'on évoque, hors contexte, l'expression « journal de bord », on pense immédiatement au voyage, à l'aventure et au dépaysement, on pense à de grands périples et à ceux qui les ont entrepris, ces grands voyageurs et aventuriers. Le journal de bord d'une thèse devenant ainsi la trace d'une expédition vers l'inconnu, des progrès et des doutes de l'étudiant qui l'a mené, comme un capitaine mène son navire malgré les intempéries et les difficultés de la traversée. La thèse ne peut alors manquer d'apparaître, pour l'observateur extérieur, comme un exercice des plus exaltants, d'autant plus que chacun sait ou se doute qu'il s'agit d'un travail de longue haleine qui demande à l'étudiant des sacrifices considérables sans que celui-ci soit sûr, pour autant, qu'ils seront payés de retour. La thèse devient alors ce voyage risqué mais fascinant et le thésard cet aventurier de la connaissance qui,

tel un Christophe Colomb ou une Mata Hari du savoir, tente de braver les obstacles qui se dressent sur son chemin pour enfin arriver à destination. Mais en réalité cette vision un rien romanesque du travail de thèse et de son auteur n'est sans doute qu'une illusion bien loin de ce que ressentent et vivent la majorité des thésards. Bien sûr une thèse est un voyage de la connaissance, bien sûr c'est une aventure difficile mais riche de promesses, bien sûr elle n'est pas un examen comme les autres et cela, tout le monde en conviendra, aussi bien les étudiants que ceux qui sont déjà docteurs. Cependant, cette métaphore du voyage et de l'aventure ne peut être poussée à son terme car il faut bien le dire, quitte à ruiner les espoirs des âmes les plus idéalistes, ce qui intéresse le thésard c'est très probablement moins le cheminement que la fin de l'histoire.

J'ai le sentiment qu'en fait, ceux qui considèrent la thèse avant tout comme un voyage l'appréhendent comme Milan Kundera nous conte ses histoires, c'est-à-dire en se focalisant essentiellement sur la construction lente et progressive de l'intrigue et en reléguant à la marge l'importance du dénouement. À l'inverse, pour le thésard, ce qui compte c'est bien plus le résultat de sa soutenance (qui conditionne dans une large mesure son avenir universitaire) que l'aventure qui l'y a mené. Cela ne veut pas dire qu'il ne reconnaît pas tout l'intérêt formateur de l'exercice, aussi bien du point de vue intellectuel que dans sa fonction initiatique ni, bien entendu, qu'il l'aborde dans une optique purement pragmatique excluant toute passion pour son objet de recherche. Seulement, mais bien entendu cela reste à confirmer, il ne faut pas se méprendre : au-delà de la passion qu'il ressent pour sa recherche, l'étudiant est essentiellement motivé par ce qu'elle lui permettra peut-être d'obtenir. Sans doute ces considérations sont-elles fort discutables et probablement pourra-t-on

dénicher, ici ou là, quelque spécimen de thésard principalement motivé par la recherche, désintéressée du savoir ; que celui-ci reçoive alors l'assurance de mon admiration et sans doute de celle de Jacques Muglioni, lui qui rêvait d'une école étymologique, celle du loisir de penser<sup>4</sup>. J'ai cependant quelques réticences<sup>5</sup> à imaginer que mes confrères soient majoritairement dans une telle optique et qu'ils refuseraient, sous le prétexte d'une passion dévorante pour leur « voyage de la connaissance », de voir s'accélérer, si cela était possible, la course du temps pour se retrouver au jour de leur soutenance<sup>6</sup>. Si la thèse est un voyage qui est à comprendre au sens de cheminement, le thésard n'est pas un aventurier ou alors bien malgré lui ; il est avant tout un étudiant en quête d'insertion professionnelle<sup>7</sup>.

Ainsi, plutôt que de parler de « journal de bord », peut être serait-il plus judicieux pour parler de cet objet d'évoquer un « carnet de construction ». Certes, l'image porte moins à la rêverie mais me semble mieux rendre compte de la réalité du vécu de la thèse : d'une part, celle-ci est avant tout un exercice formel dont l'élaboration doit respecter des règles rigoureuses, voire parfois rigides et d'autre part, elle détermine largement l'avenir professionnel de l'étudiant. Il s'agit donc bien de construire un produit selon des règles qu'il serait imprudent de ne pas respecter. Le thésard voyage moins qu'il ne bâtit. Que l'on ne se méprenne pas cependant, la métaphore du voyage avec ses escales et ses journaux de bord ne peut être si facilement balayée ; seulement elle n'est adéquate qu'*a posteriori*, que pour le regard extérieur qui observe à distance le travail effectué, que pour celui qui a terminé de construire et peut réinterpréter l'histoire au travers du filtre du temps qui passe, voire de la nostalgie. À l'inverse, le temps de la thèse, s'il est aussi celui des découvertes et des joies de la connais-



sance, est avant tout, pour le thésard, celui de l'inquiétude sur fond d'enjeux sociaux. Lorsque l'on est étudiant de troisième cycle, la thèse est moins un voyage qu'un navire à construire avec le plus de soin possible pour que se déroule au mieux les traversées à venir.

On aura donc compris que le journal de bord d'une thèse se présente avant tout comme un outil à double fonction, l'une pragmatique et l'autre de mise à distance, intégrant ainsi au travail de recherche une autre temporalité, celle du repos constructif, comme un temps mort qui porterait bien mal son nom. Comme l'a fort bien dit Chawki Abdelamir, « quand le temps s'arrête, il devient lieu », lieu que le thésard peut investir sans s'y perdre. Si c'est un outil, il convient donc de préciser qu'en ce qui me concerne, alors que le journal intime peut être le lieu des débordements affectifs, les pages d'un journal de bord ne sauraient être celui de l'expression de questionnements existentiels : on ne couche pas des mots sur celui-ci comme on s'étend sur le divan du psychanalyste<sup>8</sup>. Mais plus que l'utilité du journal de bord, j'ai voulu montrer dans cette brève et nécessairement incomplète analyse, combien la thèse est avant tout un exercice formel à fort enjeu social pour le futur docteur. La métaphore du voyage qui lui est souvent associée m'apparaît donc davantage comme une sympathique illusion nourrie par le point de vue extérieur qui réinterprète une situation qu'il ignore ou qu'il a déjà oubliée. Sans doute m'objectera-t-on que nombreux sont les thésards eux-mêmes qui utilisent cette comparaison ; je ne peux cependant m'empêcher de me demander si ce n'est pas un moyen pour eux de rendre ces années – certes fascinantes et enrichissantes mais également bien souvent déterminantes – moins amères, moins difficiles à supporter. Comme une manière de ne pas trop penser à la précarité professionnelle qui touche aujourd'hui tant de jeunes docteurs.

ARNAUD CADY

*Doctorant en Sciences de l'éducation*

1. Dans des cas comme celui-ci, je ne peux cependant m'empêcher de regretter, parfois, l'illusion positiviste tellement rassurante qui transformait le regard particulier du chercheur en point de vue universel...

2. On notera également que dans le domaine des « sciences de l'homme et de la société », la poursuite d'une thèse dans de bonnes conditions est particulièrement difficile puisqu'en 1998 seulement 17,7 % des thèses étaient financées contre 94,3 % dans le domaine de la « physique et des sciences pour l'ingénieur » et 89 % pour celui des « sciences de la terre et de l'univers ». Source : <http://dr.education.fr/RED/44-fithcom98.PDF> [Page consultée le 15 mars 2004].

3. C'est-à-dire en huit mois dans le meilleur des cas et plus sûrement en six.

4. MUGLIONI (J.), *L'École ou le loisir de penser*, Paris, CNDP, 1993.

5. Réticences largement nourries par de nombreuses discussions autour de ce sujet avec d'autres étudiants de troisième cycle.

6. Ou plus exactement à son terme !

7. C'est pour cette raison que cette réflexion ne peut s'appliquer aux étudiants déjà engagés dans une activité professionnelle et qui entament un travail de thèse sans que celui-ci soit d'une importance cruciale pour leur avenir.

8. Bien sûr, les doutes du thésard quant à sa recherche ne peuvent être séparés d'angoisses affectives de tout types, mais il me semble que le journal de bord a un rôle bien circonscrit qu'il risque de dépasser si l'on s'obstine à vouloir mélanger les genres. D'ailleurs, c'est souvent en dépassant ses doutes vis-à-vis de son objet de recherche que l'on voit disparaître nos angoisses existentielles. Je fais ainsi preuve de la plus grande réserve (pour ne pas dire méfiance) vis-à-vis des cher-

# L'ATELIER D'ÉCRITURE ET LE JOURNAL DE BORD

---

**P**EU-ÊTRE n'avons-nous jamais appris à écrire, je veux dire écrire dans un but d'accomplissement de nous-mêmes. Nous avons appris à écrire, certes, voire à « bien écrire », mais combien d'entre nous ont réellement pu expérimenter l'acte d'écrire comme constitutif de leur propre transformation ?

L'écriture ne reproduit pas le monde, elle le produit. Ce qu'elle porte n'existe pas avant elle. Le plus souvent coupés de nous-mêmes, nous sommes poussés à réduire notre expérience, à la banaliser et, par conséquent, à reproduire indéfiniment les mêmes automatismes. Ainsi, notre perception de la vie quotidienne est-elle souvent négligente. L'acte d'écrire, s'il n'est pas dévitalisé par des habitudes sclérosantes, transforme la conscience de soi-même et du monde et nous permet de préférer l'essentiel à l'insignifiant.

Proposer un atelier d'écriture du journal repose sur l'hypothèse qu'une telle pratique peut modifier notre perception du monde et nous conduire à réinventer notre vie quotidienne. À certaines conditions, qu'il nous faudra examiner, un atelier centré sur la tenue d'un jour-

nal de bord peut probablement devenir un laboratoire de vie et un lieu de création.

Deux temporalités semblent traverser le travail du journal. La première, évidente, est celle d'un temps court, le quotidien, fait de moments de plus en plus sécables, jusqu'à la poussière des nanosecondes. C'est le temps du discontinu. La deuxième, reliée à la durée, s'inscrit dans la continuité du sujet. C'est le temps d'une période ou d'une vie.

Mircea Eliade distingue le temps profane du temps sacré. Celui-ci, mythique et primordial, est le temps pur de l'instant et de la création. Paradoxalement, c'est aussi le temps de la répétition et de l'éternel présent, réversible et circulaire.

« L'abolition du temps profane et la projection de l'homme dans le temps mythique ne se produit qu'aux intervalles essentiels, c'est-à-dire ceux où l'homme est véritablement lui-même, au moment des rituels et des actes importants : alimentation, chasse ou pêche,

cérémonie, guerre, travail, génération. » (*in Le Sacré et le Profane*)

Peut-on poser l'écriture de journal comme un rituel qui nous ferait entrer dans un temps sacré, fondateur d'un véritable poétique du quotidien? Telle est la question que je souhaite explorer le temps d'une année d'écriture dans un atelier centré sur la pratique du journal. Pour ma part, j'ai la conviction intime qu'on ne peut pas vraiment vivre en hommes de culture sans rituel et sans référence au sacré.

À côté de cette recherche d'une poétique du quotidien, ou transversalement, sur un axe diachronique, dans le temps de l'histoire de la personne, on peut emprunter au temps mythique du parcours du héros les trois moments repères de toute situation de changement, qui travaillent le corps du journal car ils constituent la trame de toute évolution : la quête, l'épreuve et l'œuvre.

Il peut sembler paradoxal de réunir un groupe de personnes avec un objectif de pratique de journal intime alors que ce genre d'écriture est, par définition, de l'ordre du secret et du face-à-face avec soi-même. Le nombre de journaux intimes publiés laisse cependant imaginer que l'on ne doit pas écrire souvent, même un journal intime, sans aucun lecteur potentiel.

L'une des fonctions de l'atelier d'écriture, c'est de permettre de prendre du recul par rapport à des textes de premier jet. La proximité extrême dans laquelle celui qui tient un journal se trouve, à l'égard de son objet, appelle cette mise à distance.

Mais en amont de la lecture des textes, la pratique du carnet de bord, encouragée et stimulée par l'atelier, au-

torise à sortir de l'état de clandestinité plus ou moins honteux dans laquelle se trouve parfois reléguée la pratique du journal, considéré par certains comme le degré zéro de l'écriture.

Si l'on interroge les représentations associées à ce genre littéraire, on se rend immédiatement compte qu'elles sont encombrées de stéréotypes. Le journal, ce serait le petit cahier dans lequel les introvertis, de préférence, racontent leur vie par le menu et à la première personne. Ils y déversent leurs états d'âme, s'y répandent en jérémiades sur le manque ou le trop plein de leur vie et y épinglent leurs trop rares bons moments, après les avoir chloroformés dans une écriture maniaque. Une sorte de décharge, ou même une masturbation pour impuissants de l'écriture.

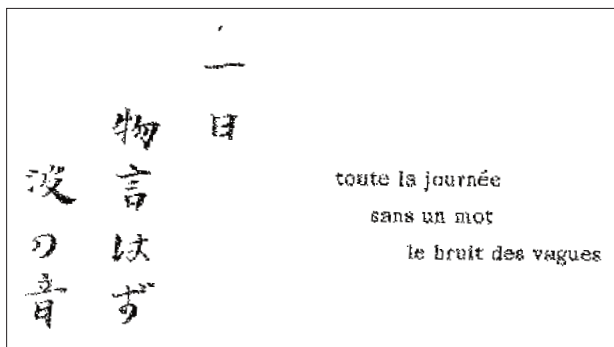
Et si le journal ne servait pas uniquement à raconter sa vie? S'il s'agissait de tout autre chose?

J'ai la conviction que d'autres pratiques du journal sont à développer.

Parmi celles qui me semblent les plus fructueuses et, à première vue, les plus étrangères au style relâché du journal, je pense aux écritures de fragments, qu'elles s'inspirent des anamnèses de Roland Barthes, des esquisses et notations de Peter Handke, des « minimes » de Claude Roy, de la Parole en Archipel de René Char, des Carnets de poésie de Georges Haldas, du journal de Charles Juliet ou de toute autre forme brève.

Ainsi, la forme poétique du *haïku* me semble-t-elle pouvoir initier à une ritualisation de l'écriture qui ouvre à un temps sacré dans la dimension même du quotidien, la vie étant saisie dans la fulgurance de l'instant, c'est-à-dire dans une suspension du temps provoquée par une rencontre, un regard ou une émotion. Il résulte de ce bref voyage, hors du temps commun, mais dans la ma-

térialité la plus absolue, que notre perception du monde se trouve profondément renouvelée. Et peu à peu, cette présence à l'instant qui transforme le regard, transforme aussi l'âme.



*La forme poétique du haïku... Extrait de Santoka, Un puissant désir de vivre, Éd. Moundarren, 1995. Dans ces formes d'écriture, de quoi s'agit-il ?*

De se mettre en état de vacance pour pouvoir accueillir ce qui s'offre à nous lorsqu'on a renoncé à vouloir dire ou faire quelque chose. C'est une posture de l'être qui mène à l'écriture en passant par le silence. Et ce qui s'écrit est encore du silence. C'est très simple. « Il suffit de se mettre en repos et de laisser les choses venir à nous », disait Bachelard. Et c'est un véritable retournement, le monde vient réellement à nous dans ces instants de suspension.

Commence alors le travail de la forme. Nécessaire, car il y a une réelle souffrance à ne pas pouvoir dire au plus près ce que l'on a senti. « Je souffre, dit Alain Bosquet, de mes paroles qui me séparent de moi au lieu de me rapprocher. » Le mot juste, la phrase, le texte en place donnent toujours un sentiment de bonheur et comme une légèreté qui justifie le travail de réécriture. Le monde se recrée dans un geste accompli, mené jusqu'à son fruit. « Créer la forme cela

veut dire devenir libre d'entraves », note Peter Handke.

C'est dans ce corps à corps avec les mots, avec l'accouchement d'un texte, que nous pouvons aller au-delà du déjà su, faire surgir de l'inédit et de l'impensé dans notre quotidien le plus banal. Alors, les lieux les mieux balisés par notre savoir et nos habitudes les plus enracinées peuvent devenir incertains, le plus familier prend des airs étranges, nos repères se brouillent. Il se peut aussi que, grâce à ce trouble, nous arrivions aux portes du mystère. Tout peut arriver, exactement comme lorsque le héros se met en route vers ce qu'il ne sait pas.

Dans cette perspective, l'écriture du journal est elle-même l'expression de la quête, la rencontre de l'épreuve et le chemin de retour vers soi-même, qu'on peut aussi appeler l'œuvre. Elle met en action ces trois moments dialectiques du parcours héroïque, repérables dans tous les récits mythiques.

Avec la figure du héros nous entrons dans le temps long – celui du mythe ou de sa version moderne, le récit, qui est de l'ordre de la durée et de la continuité, temps long que nous évoquions plus haut, qui structure la période pendant laquelle on tient un journal de bord, une année d'atelier.

Comment utiliser la pratique du journal dans cette dynamique du voyage et de la durée ?

Sans doute faut-il avoir postulé au préalable que la vie est une situation favorable pour le déploiement de l'être, et se situer dans un projet de maturité, analogue à la visée de sagesse présente dans toutes les cultures, pour que la référence au parcours du héros prenne tout son sens.

Il y a une quête qui est une question, parfois infor-

mulée par le sujet et qui, le plus souvent, pourrait se traduire ainsi :

« Qu'est ce qui, dans ma vie, est en attente d'existence ? »

ou bien :

« Qu'est-ce qui se trouve à l'étroit dans ma réalité actuelle ou en contradiction avec qui je suis vraiment ou qui je veux devenir ? »

On le voit bien, la quête a toujours à voir avec l'identité. On écrit un journal pour trouver dans les mots une réponse à l'énigme que l'on est pour soi-même.

« Au fond de chaque mot j'assiste à ma naissance. » (ALAIN BOSQUET)

Si parfois l'écriture est hésitante, raturée ou barrée, si l'écrivain perd son chemin, ce n'est pas étonnant. Le drame du fini et de l'infini se joue dans l'écriture. Il y a une promesse d'infini qui nous est faite en venant au monde, certains diront une nostalgie, qui nous conduit à revendiquer notre part d'éternité. Et s'il n'y avait pas de l'infini dans le désir de celui qui crée, comment pourrait-il avancer ? C'est ce désir qui le porte, c'est aussi l'objet de sa quête.

Il arrive cependant que le héros s'égaré, qu'il tourne en rond, ou bien qu'il reprenne les mêmes chemins parce qu'il ne connaît que ceux-là, comme il arrive qu'en tenant un journal de bord, on ressasse du trop connu jusqu'à l'écoeurement, ou que l'on s'y complaise, et c'est l'impasse.

Dans tout travail d'écriture, et c'est évidemment le

cas des textes produits dans l'atelier, il y a des passages délicats, qui révèlent le manque, la confusion. La forme se refuse. Il y a un blanc sur la page qui ressemble à un gouffre, quelque chose, dans ses mots, sonne faux. On est face à un mur qui est soi. Malaise à se lire, mépris de son texte et parfois de soi-même. Texte informe, on se sent un peu monstrueux.

De même, lorsqu'on note, de façon aléatoire, des impressions, images éphémères, petits bouts de réel, lorsqu'on cherche en tâtonnant à dire ces moments-là, inévitablement il y a de l'inachevé, de l'approximatif et du balbutiement. Comment faire pour partager cette matière brute, ces fragments produits hors de l'atelier ?

Je fais l'hypothèse que pour avancer dans son écriture comme dans sa vie, la médiation de l'autre est nécessaire. Comment rendre l'autre présent, y compris l'autre en soi, dans l'intimité d'une écriture qui se produit au plus près de la vulnérabilité du sujet, sans lui faire violence ? Quel type de partage faut-il susciter pour sortir de l'enfermement d'une écriture privée, souvent répétitive ?

Je suggère trois pistes.

D'abord l'écoute, première, toujours. Donner un temps, un espace d'écoute à un texte, c'est lui donner une chance de développement et de révélation ultérieure. Je parle du texte mais aussi de la personne. L'écoute de son propre texte alors qu'on le donne à entendre, et qu'on sent qu'il est réellement écouté par d'autres, permet de se reconnaître et d'accepter ce qui s'est écrit à cet endroit-là de nous-même, tel quel, plaisant ou non.

Cette reconnaissance en paternité serait la seconde piste. Il est probablement plus facile de dévaloriser son texte que d'assumer sa position d'auteur, c'est-à-dire de

prendre la responsabilité de ce que l'on a écrit et d'apprendre de ce travail-là ce qui est nécessaire pour la suite de son avancée ou de sa quête.

La troisième piste concerne le temps de réécriture proprement dit. Lire des passages de son journal, c'est déjà choisir dans tout ce qui a été noté entre deux séances d'atelier ce qui est partageable. Il faut donc trier. Assez spontanément le souci de communiquer suscite le désir de retravailler son texte. C'est pourquoi il ne faut peut-être pas systématiquement se précipiter sur la publication orale du texte qui vient d'être produit. Introduire des intermittences, passages par la lecture de textes faisant écho, temps de pause et de maturation, différer le plaisir, sont probablement une manière de le rendre plus subtil : le raffinement est aussi un art du détour.

Je parle de plaisir, mais aussi de souffrance, de peur et de doute. Comment pourrait-il en être autrement alors que l'on se livre corps et âme à la recherche de sa vérité ? N'est-ce pas le moment où nous rencontrons nos plus angoissants dragons, où nous côtoyons nos précipices les plus menaçants, où nous prenons le plus grand risque, celui de découvrir qui nous sommes vraiment au-delà des apparences ? Toute démarche d'écriture qui engage quelque question essentielle, qui implique notre devenir et notre identité nous met, tôt ou tard, à l'épreuve.

Il y a épreuve lorsque nous perdons nos repères et que nous ne trouvons plus dans notre expérience ou dans nos savoirs antérieurs une réponse satisfaisante à la situation actuelle. Nous sommes comme mis à mal, renvoyés à notre néant, livrés à la détresse et à l'impuissance, nous ne connaissons plus que l'angoisse sans limites. Dans cet état de désordre, nous ne nous reconnaissons plus dans nos propres mots, ceux d'avant, ou

bien nous découvrons tout à coup que nous sommes littéralement embarqués dans un discours d'emprunt, nous parlons avec des clichés ou des généralités, nos mots nous semblent vidés de sens. Notre parole nous est dérobée. Ou bien par un de ces raccourcis qui nous saisissent parfois, nous sommes propulsés au cœur de notre vulnérabilité, là où justement nous ne voulions surtout pas mettre de mots. Ou encore quelque chose d'absolument étrange se révèle tout à coup comme étant nôtre.

Accepter ce qui est éprouvé et que cela puisse s'écrire, le reconnaître, le nommer, c'est accepter de faire la place de l'altérité. Par ce geste, nous nous ouvrons à la relation. L'emprisonnement cesse. Il y a une nouvelle circulation, un renouvellement de l'être.

Pour celui qui conduit l'atelier, la seule question est celle-ci : comment permettre à celui qui est au milieu du gué, et qui ne voit pas encore l'autre côté de la rive, ou n'y croit plus, de continuer le voyage de l'écriture ?

C'est un moment plein de risques, de découragement ou d'abandon, où l'on voit se reproduire, une fois de plus, le bégaiement d'une histoire, ou remonter à la surface du texte les blocs non intégrés de son expérience. Dans cette difficile posture, le sentiment d'impuissance peut se renforcer, à moins que l'on s'y complaise, ce qui serait encore plus difficile à surmonter.

Ou bien, et ce serait un autre écueil, on fait une fausse sortie qui consiste à « se formater » dans un moule d'emprunt. Le piège du modèle. Dans cette suradaptation, le pire n'est pas l'imitation ou même la copie, souvent utiles à l'apprentissage de l'écriture, mais le « faire-semblant » qui conduit tôt ou tard à divorcer de soi-même, à se détourner de sa quête, au risque d'y perdre tout le dynamisme de son style personnel.

La voie du milieu, qui résout la crise, consiste à re-

faire des liens. On se rend compte que des choses vécues comme séparées peuvent maintenant se réunir. Il y a une nouvelle forme possible qui permet de rester fidèle à soi-même, à son héritage culturel, sans renoncer à sa différence, ni à la musique de sa voix. C'est dans ce mouvement que se produit le passage à l'œuvre.

Je fais l'hypothèse que c'est en favorisant un nouvel ancrage relationnel que l'atelier d'écriture permet de franchir le seuil critique qui mène au travail de l'œuvre. La proximité d'autres écrivains, confrontés eux aussi à leurs difficultés, le sentiment d'appartenance que donne le groupe et l'énergie très particulière que produit le fait d'écrire ensemble, tout cela se conjugue pour soutenir l'avancée de chacun dans son propre chantier, mais aussi pour lui permettre de traverser l'épreuve qu'il rencontre, fût-ce sur le fil de l'épée, car il en est du fil de l'écriture comme du tranchant de l'épée. À droite on tombe, à gauche on tombe, restant sur place on est coupé en deux, il n'y a qu'une seule issue, continuer. C'est à un geste de réel dépassement que convie l'atelier d'écriture et qu'en tout cas, il doit provoquer chez les écrivains en situation de panne.

Et là encore notre proposition peut sembler paradoxale, elle s'inspire en effet d'une sentence soufie :

« Pour aller où tu ne sais pas, va par où tu ne sais pas. »

C'est pourquoi, à certains moments de blocage de l'écriture, on pourra proposer de passer à la recherche de pistes insolites, quitte à abandonner momentanément le journal. On ira écrire ailleurs, on provoquera le hasard, on nommera ce qui se passe, ou bien même on décrira un objet de son environnement. Dans ces situations de

transition, l'animateur d'atelier doit mobiliser sa créativité pour inventer des propositions d'écriture capables d'aider l'écrivain à dépasser ses limites. Quelquefois c'est un temps d'écoute qui remettra l'écrivain à flot. Il n'y a pas de solutions certaines qui seraient administrables en toutes circonstances, il faut accepter de tâtonner parfois, et en tout cas de faire confiance à son intuition.

Ce qui caractérisait le travail de l'épreuve c'était le sentiment de discontinuité et d'exil, rupture et solitude. Ce qui manifeste que le travail de l'œuvre est engagé, c'est que l'écrivain s'est mis à relier les fragments de son texte et sans doute de son histoire, et qu'il est entré dans un travail de jointure et de mise en continuité, facilité par l'appartenance à la communauté de référence que constituent ses compagnons d'atelier, premiers lecteurs de ses textes. Tenir un journal de bord conduit à la synthèse.

Pierre Reverdy, dans *Le Livre de mon bord*, témoigne :

« Ces notes que j'accumule depuis trente ans, dans le silence et dans l'ombre la plus intime, et auxquelles je n'accordais au début aucune importance, sont devenues pour moi un inestimable trésor, le témoignage de la continuité de ma vie et de ma pensée. »

Vient un moment important dans le travail de l'œuvre, c'est le moment de la « publication symbolique », qui consiste à lire son texte. Donner à entendre ce que l'on a écrit, c'est en assumer la paternité, le signer. Mais c'est aussi le faire passer par le corps. Il y a là un moment souvent très émouvant pour celui qui lit, jubilation ou profond décourage-

ment, selon le rapport que l'on entretient avec ce que l'on a écrit.

Lorsque le temps de la lecture est différé par rapport au temps de l'écriture, ce qui est le cas pour les fragments de journal écrits hors atelier, on peut envisager un travail sur la forme, c'est-à-dire sur sa langue et son style. La recherche d'une forme communicable est particulièrement importante dans l'avancée de son projet d'écriture, car elle incite à faire la place de l'autre dans son propre texte, à prendre en compte les lecteurs potentiels. Comment leur dire, leur faire sentir ce que moi j'ai pu ressentir ? Comment témoigner d'une expérience unique puisqu'elle est la mienne ?

Plus un texte est juste, plus il suscite de résonances chez les autres, plus il est révélateur pour d'autres. Dans l'atelier, un jeu d'échos subtils commence à se tisser d'un texte à l'autre, dont les harmoniques peuvent se prolonger bien longtemps après qu'on les ait entendus. Pour ma part, j'entends encore la voix de certains de mes compagnons d'atelier sept ans après les avoir quittés. Ainsi, peu à peu, on élargit le jeu des résonances à d'autres écrivains, on se met à lire plus sélectivement, on cherche d'autres voix, on devient curieux, gourmand, gourmet.

Relu par son auteur, réécrit puis lu publiquement, et parfois, de plus en plus souvent à mesure que l'on avance dans l'atelier, photocopié et distribué, on peut dire que le texte se métabolise en même temps qu'il s'autonomise par rapport à son auteur. Ainsi, la publication symbolique témoigne-t-elle d'un cycle accompli.

Lorsque l'on demandait à Saint-John Perse : « Pourquoi écrivez-vous ? », il répondait simplement : « Pour mieux vivre. » Dans ses *Carnets de Poésie* de 1973, Georges Haldas écrit :

« Si le passage du vécu au dit implique un saut tragique, avec la part de dérision liée à tout événement tragique, la remontée à travers le langage, et ce que l'on appelle l'œuvre, ouvre sans cesse à un au-delà du tragique. »

Dans une perspective très proche, un jeune écrivain, Gilles Farcet, note :

« L'écriture participe de l'obscur en nous-mêmes, elle est exploration de nos crevasses internes, des plus intimes gouffres d'où montent tous nos monstres et les figures des dieux, plongée le long du puits sans fond de la conscience. Elle exhume un peu de la vie souterraine afin que la surface s'en trouve irriguée. »

Et il ajoute :

« La malédiction des poètes n'est, à mon avis, en rien le fait de la création, mais provient d'une difficulté à intégrer celle-ci au quotidien. »

Accompagner ce travail de création et d'intégration, par la pratique du journal de bord, voilà ce que je propose à quelques aventuriers de la géographie intérieure, le temps d'une année d'écriture.

CATHERINE SOUDÉ

*Enseignant-chercheur en sciences humaines et sociales  
École nationale supérieure des télécommunications de Paris  
Animation d'ateliers d'écriture (Aleph-écriture, Paris ;  
Asphodèles, Montpellier ; APA*



# UN PLAIDOYER POUR LA TENUE DU JOURNAL : *LES MOMENTS PÉDAGOGIQUES*, DE JANUSZ KORCZAK

---

DANS LA préface de Janusz Korczak à la deuxième édition polonaise des *Moments pédagogiques* (1924), l'auteur fait un plaidoyer pour l'écriture de journaux pédagogiques de la part des enseignants. L'ensemble de cet ouvrage est d'ailleurs une illustration de ce que l'on peut tirer de ce type de pratique.

Les enseignants hésitent à prendre des notes sur leurs observations. Pourtant, il se dégage de cette pratique une qualité d'observation qui améliore sensiblement la pratique enseignante.

Janusz Korczak a surtout été médecin, journaliste, directeur d'orphelinats. Il n'a pas été enseignant, au moins sur le plan statutaire. Pourtant, à plusieurs occasions, il a été conduit à enseigner ou à faire ce que l'on nommerait aujourd'hui du soutien scolaire. Dans ces situations, il a observé, pris des notes, écrit des morceaux de journaux. Il rassemble ces textes dans *Moments pédagogiques*, d'abord en 1919, puis en 1924, en augmentant la première édition d'un journal de suivi d'un garçon qui lui fut confié durant une période de guerre... Comment Stephan apprend-il? Comment s'articulent le désir

d'apprendre et le désir de fuir les apprentissages? Qu'est-ce qui se joue dans la confrontation de l'enfant à la lecture, l'écriture? Janusz Korczak note toutes les idées qui lui viennent au fur et à mesure des interactions pédagogiques.

Pour moi, l'intérêt du livre de Janusz Korczak, c'est qu'il articule la notion de moment à celle de journal. Le journal apparaît pour Janusz Korczak comme un outil de construction des moments. Chez lui, le « moment » est proche de la notion utilisée, depuis Hegel, par le mouvement de la pédagogie philosophique et anthropologique allemande<sup>1</sup>. Ici, le moment est d'abord anthropologique : forme spécifique du sujet de se singulariser. Le moment pédagogique devient objet de description de l'ethnologue de l'éducation. Pour l'adulte en charge d'enfants, construire le moment pédagogique, c'est parvenir à installer l'enfant dans ce moment, contre les autres moments, contre les autres modalités de sa présence au monde.

*Les Moments pédagogiques* n'avaient pas encore été traduits en français. En 2003-2004, j'ai suivi Malgor-

zata Wieczorek-Savin, une étudiante polonaise qui a consacré sa maîtrise à ce texte qu'elle a traduit et commenté. Je propose ici ce texte de la préface, très concise, dans la traduction de Malgorzata Wieczorek-Savin.

Ce livre sera publié prochainement en français, dans une traduction d'Ania Royon.

## **PRÉFACE DE 1924 DES *MOMENTS PÉDAGOGIQUES* DE JANUSZ KORCZAK**

n En médecine, le plus important, c'est la reconnaissance des symptômes. Un étudiant étudie différents domaines, il apprend à regarder, en ayant à reconnaître, à les expliquer, à en tirer des conclusions, et ensuite les interpréter. Si la pédagogie voulait aller dans la même voie que la médecine, elle devrait perfectionner le diagnostic de la pédagogie; elle doit prendre comme base la compréhension des symptômes. Ce qu'est une fièvre, la toux, le vomissement pour un médecin, ce sera un sourire, des larmes, le fait de rougir pour un éducateur. Il n'y a pas de symptômes sans importance : il faut prendre des notes et réfléchir sur tout, sélectionner le hasard, mettre tous les éléments qui se ressemblent et chercher la direction de ces lois.

Comment exiger quelque chose de l'enfant, comment lui interdire; il faut, selon moi, prendre d'abord en compte ces manques et ses excès de l'éducation. Est-ce que l'enfant peut les donner de lui-même? L'internat et l'école constituent un terrain d'expérience et de pédagogie clinique où je note les moments pédagogiques. Comment un élève arrive-t-il en classe? Il va aller partout, parler avec tous les copains, mais quand la sonnette sonnera, il aura du mal à rester en place! Un deuxième élève trouvera tout de suite sa place, sans enthousiasme; il quittera le banc après les cours. Quels

hommes sont-ils, qu'est-ce qu'on peut attendre de l'école? Qu'est-ce qu'on peut attendre en échange de l'enfant?

Pourquoi un élève appelé au tableau marche-t-il avec enthousiasme, la tête haute, souriant avec énergie? Il essuie le tableau, il écrit avec des grandes lettres, appuie fortement sur la craie. Pourquoi le deuxième élève attendra-t-il pour se lever, pourquoi tousse-t-il légèrement, arrange-t-il son vêtement, endormi, le regard fixé sur le sol? Il s'approche du tableau à la demande de l'instituteur, essuie le tableau et commence à écrire, avec hésitation, en toutes petites lettres.

Qui sera le premier et qui sera le dernier pour partir en pause après le cours? Qui lève souvent la main? Qui a du savoir? Qui veut s'exprimer? Qui parle plus rarement? Qui n'intervient jamais? S'il y a du silence pendant le cours, qui sera le premier à faire du bruit, qui en général, dans le bruit, reste silencieux?

Qui et pourquoi prend-on une place et pas une autre? Qui est assis au premier ou au dernier banc? Qui a choisi son voisin? Pourquoi lui et pas un autre copain? Qui revient à la maison en solitaire? Qui est entouré et accompagné de ses copains? Qui change souvent d'amis? Qui reste fidèle?

Pourquoi n'y a-t-il pas d'éclats de rires, là où l'on s'attendrait qu'il y en ait? Pourquoi, à ce moment précis, y a-t-il une explosion des rires alors que nous sommes bouleversés par des émotions tristes? Combien de fois la classe s'endort, commence à bâiller? Est-ce la première ou la dernière leçon? Est-ce par manque d'intérêt? La question du « pourquoi » se pose; sans elle, nous ne pouvons pas progresser, et il n'a pas de savoir. C'est une conclusion qui n'est pas une vérité en soi; il faut l'étudier et nous documenter et prendre conscience combien c'est difficile de « photocopier » une situa-

tion avec des mots. Tout ce que nous avons sous les yeux! Comment peut être riche un commentaire – même mal exprimé! – tout ce que nous observons sur un espace-temps qui s’est envolé, « c’est un moment pédagogique ». Chaque « moment pédagogique » est unique pour un élève ou pour un groupe d’élèves.

nMême le meilleur instituteur ignore comment retranscrire dans son journal ce qui se passe dans la classe, même s’il a le désir de noter, il se trouve souvent obligé d’abandonner ce projet, parce qu’il ne connaît pas les techniques pour prendre des notes. Les enseignants n’ont pas appris, pendant leurs études, à prendre l’habitude d’écrire soigneusement des notes d’observation au cours de leur travail pédagogique. Les enseignants exigent trop d’eux-mêmes, ils perdent leur confiance en eux, ils demandent trop de leurs notes, ils veulent que cela soit trop bien présenté, du coup ils perdent confiance dans la valeur de l’écrit. Que faut-il noter ou ne pas noter, comment faire?

Nous n’avons pas appris... Nous sommes sortis de l’écriture du journal intime, que nous cachions peut-être sous le matelas devant notre père; nous échangeons ce journal avec celui de notre ami, et nous le partageons avec les autres. Nous avons appris à prendre des notes, avec les idées des autres et pas les nôtres. Quelle difficulté et quels soupirs! Les fautes d’orthographe, comment les corriger? Quelle difficulté que nous vivons? Quel triomphe peut-on fêter? Que chacun de nos échecs soit un apprentissage positif, et qu’il soit un appui pour l’autre!

nComment as-tu utilisé les heures de ta vie, sur quoi as-tu dépensé ton énergie? Si l’enthousiasme faiblit avec l’âge, on gagne en expérience. Cette expérience n’est pas tant positive pour la science, ou pour les autres, que pour soi-même. Tu ne travailles pas pour ta patrie, pour

la société, pour l’avenir, si tu ne travailles pas pour enrichir ton âme. Tu ne fais rien, de ce point de vue, si tu ne t’appliques pas à faire grandir ton âme. Dans mon journal, il y a des graines desquelles vont germer des champs de blé. C’est comme les gouttes d’eau qui créent une



« Des graines desquelles vont germer des champs de blé. »  
source. Voilà comment je nourris mon lecteur.

À partir de ces notes, on peut construire des bilans de notre vie. Ce livre le confirme : la vraie vie est celle dans laquelle on a un but à atteindre. J’étais jeune : je ne savais pas, mais maintenant, avec mes cheveux gris, je sais, mais je manque de force. Ces notes-là, c’est une protection de ta conscience que tu ne vois pas, et qui sous ses diverses formes n’est pas toujours connue comme elle le devrait...

REMI HESS<sup>2</sup>

1. HESS (R.), *La Théorie des moments* (à paraître).

2. Remi Hess, professeur à l’université de Paris 8 (sciences de l’éducation), développe auprès de ses étudiants une pédagogie du journal depuis 1976. Il a publié une dizaine de journaux, ainsi que *La Pratique du journal, l’enquête au quotidien* (Anthropos, 1998), ouvrage traduit en allemand et italien. Depuis 2000, Remi Hess écrit dix-huit

A 2 - RÉCITS DE VOYAGE  
EN CHEMINEMENTS

---

*« ...Trois femmes devant un bâtiment à Okinawa », voir pp. 121-132.*



# passé & présent



*Le monument aux femmes de Yaou. »*

# VOIR, FAIRE, AIMER

ON A TOUJOURS un peu honte de ne pas aimer ce que tout le monde aime : je n'aime pas les journaux de voyage. Peut-être parce que je n'aime pas les voyages eux-mêmes ? C'est encore plus honteux à dire ! Tant pis, j'avoue tout : j'aime rester quelque part et y faire quelque chose. Je n'aime pas aller quelque part pour y voir quelque chose. Je fuis les musées, les ruines, les indigènes. J'aime aller à l'étranger pour travailler, en montagne pour marcher. Avoir un rapport réel avec un milieu nouveau ou connu. Je « voyage » plutôt dans la vie quotidienne en rencontrant des personnes, en lisant des livres (qui ne sont pas des livres de voyage). Mais les journaux de voyage m'ennuient à écrire comme à lire.

Ceci n'est peut-être pas tout à fait vrai. Par réaction, j'exagère. Certains auteurs de journaux de voyage font les intéressants, je fais l'inintéressé. Calmons-nous. Je vais décrire plus honnêtement les différents types de journaux de voyage que j'ai pu pratiquer moi-même, ou que j'ai vus dans mon entourage.

Quand je tiens un journal et qu'allant en voyage, je continue à le tenir, est-ce un journal de voyage ? Non. Le



« Allant en voyage... »

paysage de ma vie se déplie sous d'autres cieux : c'est moi le sujet, pas le voyage. Il n'y a journal de voyage que quand on isole celui-ci sur un support spécial, avec un titre, un début (le départ) et une fin (le retour). L'unité n'est plus celle du moi, mais du voyage : unité dramatique (souvent on ne sait rien, ou guère, du voyageur avant ou après), unité thématique, et valeur sociale. En effet, si l'on isole le journal de voyage, c'est parce que, à la différence du reste du journal, il est supposé intéressant pour

autrui, et qu'on envisage de le communiquer. On est légitimé. Jusqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, aucun journal n'a été publié – sauf les journaux de voyage. « Moi seul », c'est nul et haïssable. « Moi et l'Amérique », ça marche. Surtout si on l'a découverte. Relisez le journal de bord de Christophe Colomb. Ou Simone de Beauvoir, *L'Amérique au jour le jour* (1948), écrit et publié pour des Français sevrés de voyage...

Question : la personne qui entame un journal de voyage tient-elle d'ordinaire un journal de sa vie sédentaire ? Ou ne vient-elle au journal qu'à l'occasion du voyage ? Le journal de voyage est alors comme le journal de guerre (d'ailleurs la guerre est presque toujours un voyage) : on commence à la déclaration, on arrête pile à l'armistice. Souvent, on n'a jamais rien écrit, on n'écrira jamais rien d'autre. Mais la vie a déraillé, ou dévié, et on prend la plume : si ce n'est vous, du moins la catastrophe ou le voyage seront intéressants. On se branche sur l'histoire, ou sur la géographie. On aura un prix de rédaction. J'exagère encore : dans le cas de la guerre, on écrit d'abord, c'est évident, pour tenir le coup. Et je m'aperçois brusquement que les journaux que j'ai tenus, par exemple en pays lointains, ça a toujours été pour « tenir » face à l'angoisse et me construire des repères. Reprendre pied chaque soir, réintégrer l'inconnu dans du connu. Au fond, ça tenait autant du *quillomètre* que de l'album. C'est horrible à dire : n'ai-je pas vécu mes voyages comme des périodes militaires ? Pour combler le vide, exorciser la panique, il me fallait noter tout : j'ai fait ci, j'ai vu ça. Le nez sur l'événement, je ne choisissais guère. Je tombais dans la plaie des mauvais journaux : exhaustivité, régularité, menant droit à l'insignifiance et à l'écœurement. Lors de certains voyages, Dieu merci, je m'habituais, je prenais vite mes marques, et au bout de deux ou trois jours, je laissais tomber mon carnet. Car

j'emportais un carnet, alors que j'ai toujours préféré écrire sur des feuilles volantes. L'objet, classiquement, me rassurait. Une fois à l'aise dans mon nouvel environnement, je stoppais. Pour jouir des choses, il faut s'en décoller. Dans les réunions, par exemple, je prends rarement des notes, j'oublie exprès mon crayon. Si quelque chose m'échappe, c'est que ce n'était pas important. Joie de voyager sans appareil photo. La manie de la trace tue la délectation du présent, sa naturelle incorporation. D'ailleurs peut-on jamais relire de tels fatras ?

C'est sans doute bizarre d'avoir l'air de plaider pour l'agraphie et l'amnésie. Surtout quand on est devenu spécialiste du journal. Mais je ne décris là qu'une de mes conduites, la gestion des angoisses, le journal placebo, le journal doudou. J'ai eu d'autres expériences, des voyages positifs, ceux qui sont liés au faire. Nous avons jadis, Violaine et moi, beaucoup fréquenté la haute montagne : d'où la pratique du « carnet de courses ». Ça, c'était passionnant. Noter l'itinéraire et l'horaire, les conditions météo, le terrain, les incidents, les difficultés, les surprises, rectifier les descriptions des guides, fixer en détail notre petite aventure, avec nos appréciations – description qui nous resservirait si nous refaisions un jour la course, ou qui pourrait aider autrui. On ne racontait guère ce qui se passait entre les courses, mais tout s'enchaînait, puisqu'il s'agissait souvent de « raid » sans point fixe, donc d'un vrai voyage. Le carnet de courses, c'est comme le livre de bord des bateaux. Ce n'est pas fait pour être pittoresque, ça ne marche que pour vous, mais ces feuilles allusives sont un trésor de petits bonheurs. J'aurais envie de les comparer à un autre genre de journal de voyage que j'ai pratiqué, le « journal de recherche » – le voyage intellectuel. Mais les différences sont grandes. En montagne, nous n'avons pas réalisé de « premières » ! Ce que nous faisions était nouveau pour

nous, parfois risqué, mais des milliers de gens étaient déjà passés par le même chemin. Il y avait la joie de faire, pas celle d'inventer. Tandis que le journal de recherche peut être vu comme une exploration : là où je m'aventurais, personne n'avait mis les pieds. Exploration modeste, mais réelle. J'ai tenu, pour moi seul, un journal de mon enquête de « *Cher cahier* » (1990) : c'était la première fois qu'on s'aventurait, avec cette méthode, dans l'intimité des diaristes. Et puis un journal, très vite destiné à être publié, de mon enquête sur les journaux de jeunes filles du XIX<sup>e</sup> siècle : j'en ai retrouvé et lu cent quatorze, ce que personne n'avait jamais fait, c'était comme une première en montagne (*Le Moi des demoiselles*, 1993). D'autre part, le journal de recherche n'est pas seulement l'enregistrement d'un trajet accompli : on y délibère, on y échafaude des hypothèses, il est donc le lieu d'actes qui contribuent à la progression. On est plongé au cœur de l'action. Et, à la différence du carnet de courses, il est communicable, et même communicatif.

J'étais, en commençant ce texte, bougon, mal à l'aise. Proclamer qu'on n'aime pas ce que d'autres personnes, qui vont peut-être vous lire, aiment, et ont de fort bonnes raisons d'aimer, est une attitude désagréable. On a l'air aigri, ou malheureux. Il est plus utile, et gentil, de dire ce qu'on aime : carnets de courses, journaux de recherche, tout ce qui est lié au faire plutôt qu'au voir ou au rencontrer. Peut-être le faire a-t-il pour moi le charme de transformer le texte en récit, avec intrigue et suspense, et de le faire échapper à la liste de choses vues, plus labile et instruquée. J'ai besoin d'avoir la situation en main, sans doute ai-je peur de m'abandonner. Mais les listes et les rencontres n'ont-elles pas aussi leur charme, celui de la variation musicale, et leurs surprises ?

Nous voilà partis en voyage, et je voudrais vous raconter une de mes rencontres – de papier. J'ai lu en manuscrit, à la bibliothèque de l'institut, un journal inédit d'il y a deux siècles, celui de Pierre Hyacinthe Azaïs (1766-1845), musicien, philosophe, auteur de la théorie des « compensations », et d'un fantastique « journal-anniversaire » tenu de 1811 à sa mort (trois cent soixante-cinq « fichiers » séparés où il écrivait chaque jour à la suite du même jour de l'année précédente). Ce journal-anniversaire étant aux archives du Tarn, j'en ai d'ailleurs profité pour voyager comme j'aime : en août 2002, grâce à lui, j'ai visité l'Albigeois. Mais le journal dont je veux parler, plus classique, conservé à Paris, a été tenu de 1799 à 1802, et il réunit mes deux passions : le carnet de courses et le journal de recherche. En effet, après avoir été reclus à l'hôpital de Tarbes (poursuivi pour propagande antirévolutionnaire, il s'y était caché), Azaïs enfin libre s'établit à Bagnères-de-Bigorre et, de là, il grimpe sur tous les sommets des environs – à une époque où le goût de la randonnée est encore rare –, en consignait dans son journal chaque balade, avec l'horaire, l'itinéraire et ses impressions. Ce même journal lui sert à noter un autre cheminement, celui de sa pensée (on suit en détail l'élaboration de sa théorie des compensations) et il en arrive même à l'idée (géniale) que son journal de voyage intellectuel serait plus intéressant à lire que l'exposé de la théorie à laquelle il aura abouti ! Quand les huit volumes de ce journal ont échoué par hasard, à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, à la bibliothèque de l'institut, le bibliothécaire a décrit ainsi l'auteur, dont il ignorait l'identité : « C'était un homme qui composait des quatuors, des opéras, des cantates, des comédies, s'occupait de chimie, de géologie, de philosophie, faisait de nombreuses excursions dans les Pyrénées qu'il a racontées longuement. En somme manuscrit plein de fatras et peu intéressant. » Je



suis preneur de ce fatras-là! C'est mon idéal du journal de voyage.

Retombons sur terre : d'où vient la mauvaise humeur que j'ai manifestée? D'avoir lu, en famille, des journaux de voyage qui m'ont touché mais déçu, parfois un peu irrité. Mon arrière-grand-père employé de commerce, Xavier-Édouard Lejeune (1845-1918), dont j'ai publié, avec mon père, l'autobiographie sous le titre de *Calicot* (Montalba, 1984), a pu, au terme d'une vie professionnelle harassante, s'offrir une semaine de vacances par an, de 1891 à 1907. Il est allé en Belgique, en Hollande, dans les Alpes, dans les Pyrénées, etc. Pendant dix-sept ans, au retour de ses vacances, il en a rédigé chaque fois un récit détaillé, le tout finalement relié en quatre volumes de *Voyages de vacances*. La narration est conventionnelle, il copie les guides : il a vu ce qu'il fallait voir, il dit ce qu'il faut dire. Quelques anecdotes ou remarques donnent une touche plus personnelle. Mais dans l'année, il y a cinquante-deux semaines : qu'a-t-il fait pendant les cinquante et une autres? Comment allait son métier (mal, nous le savons)? Comment se développait sa famille? Il n'en dira presque rien, – la rédaction de son autobiographie, abandonnée vers 1871, n'était plus à l'ordre du jour. C'est sans doute ce qui m'a déçu : ses récits de voyage occupent la place d'autres écritures qui lui font peur. C'est une diversion. Souvent, le journal de voyage a l'air personnel et il l'est peu – ou s'il l'est vraiment, c'est en *squeezant* le reste de la vie. Il partage cette fonction de diversion, ou d'obstruction, avec d'autres pratiques, en particulier la généalogie. Vous croiriez que la généalogie pousse à l'introspection, c'est le contraire! Voyager dans le passé, comme voyager à l'étranger, permet de se fuir.

Je suis sévère, sans doute injuste. Tout ceci n'est pas toujours vrai. Et peut-être suis-je même un peu snob : pourquoi en vouloir à mon pauvre aïeul de son bonheur,

de sa semaine d'évasion, du petit paradis qu'il a su faire mousser! Ça ne faisait de mal à personne. Attention à ne pas tomber dans le travers de moquer les « soirées diapo ». C'est vrai qu'ils sont parfois agaçants, nos proches. Ils nous ensorcellent avec leurs clichés de vacances, assortis d'allusions complices, et nous, nous nous endormons. Mais c'est une question de réglage. Il faut savoir choisir son public, trier la quantité, cibler le commentaire. Le journal de voyage est un art de société, comme la conversation. Parfois, on voyage seul, souvent en couple, en famille ou en groupe. Tenir un journal est alors affaire collective autant que personnelle. On est délégué à la mémoire. Au retour, on met en page. J'ai sous les yeux, dans *Truffaut Magazine*, deux pages d'explications publicitaires : « *Le Scrapbooking* ou l'art d'animer ses souvenirs! », avec des pochoirs, des ciseaux à cranter, des crayons gras, des pastilles adhésives, etc. – et des exemples, je vais être méchant, qui font un peu devanture de pâtisserie. Mais, après tout, si on a faim! Et si c'est Emmanuelle, qu'on aime bien, qui nous montre son dernier voyage aux Indes! C'est joli. Et émouvant. Simplement on préférera, là aussi, qu'il y ait la trace d'un faire personnel, des croquis, des aquarelles, plutôt que le « tout vu » d'une carte postale, même cran-tée. Et que ce faire ne déborde pas trop dans le m'as-tu-vu d'un carnet de voyage devenu livre d'artiste, original en diable, effervescent, poseur, saturé...

« Mon voyage dépeint/Vous sera d'un plaisir extrême/Je dirai, j'étais là, telle chose m'advint/Vous y croirez être vous-même », disait à son ami sédentaire le pigeon nomade du bon La Fontaine. J'ai sans doute trop négligé ce qui fait tout passer, et qui est l'essentiel : l'affection qu'on a pour le voyageur, et celle qu'il a pour vous. Mais j'espère bien avoir montré, sur mon propre cas, ce qu'il entre d'exagération et d'autobiographie

# RÉFLEXIONS À PARTIR D'UN JOURNAL DE VOYAGE

---

*De l'Afrique avec le football-ambassadeur au journal de soi pour soi*

ANDRÉ Paré<sup>1</sup> (1987) nous dit qu'« apprendre c'est changer ». Paolo Freire (1977) affirme que « changer c'est apprendre ». Dans les deux définitions, nous découvrons une seule notion et une presque-loi de l'apprentissage : il faut changer. Changer peut-être d'habitudes, de lieux, de paysages, de cultures. Aller s'imbiber dans une culture qui n'est point la nôtre, apparemment ni même de loin. C'est ainsi qu'un jour, nous tous, je pense, nous décidons qu'un beau voyage, comme Ulysse, nous rendra meilleur. C'est ainsi que j'ai pris ma voiture et avec mon mari et nos trois enfants, nous sommes partis de Nantes vers l'Afrique. Jusqu'à Bizerte, en Tunisie, où un ami tunisien nous attendait, anxieux disait-il.

J'avais décidé de consigner ce voyage dans mon journal avec chaque ville, chaque pont, chaque monument. Je l'ai décidé sans encore savoir qu'un voyage peut être très formateur. La route jusqu'au détroit Gibraltar est – ce n'est pas un secret –, ensoleillée par la Costa del Sol. Nous avons pris le bateau pour la traversée : rien de nouveau sauf que, déjà embarqués, nous avons vu à la

télé l'invasion de l'Irak au Koweït. Nous étions en 1990. C'était donc au mois d'août. La peur nous a pris.

Nous sommes descendus au Maroc, sans plus savoir ce qui allait se passer. Nous avions prévu de traverser l'Algérie, mais nous savions que déjà à cette époque, il y avait ce que le monde appelle une « montée islamique » assez accentuée. Nous, qui sommes brésiliens, et souvent n'avons « rien à voir » avec ces problèmes car nous sommes encore dans le rang des tiers-monde, nous étions sérieusement inquiets. Notre voiture, d'immatriculation française, recevait des regards parfois bizarres. Et nous avions peur.

Et pourtant, tout s'est très bien passé à cause d'un fait inusité. Juin 1990, la coupe du monde en Italie nous avait garanti la paix en Afrique. Partout, on nous arrêtait, certes à cause de la voiture française, et on nous demandait les passeports. Mais quelle surprise à chaque fois ! Car les Nord-Africains sont fous du Brésil... Le regard qu'ils posaient sur nos passeports n'était pas feint. Il y en a qui ont pleuré d'émotion. La raison de tout cela : le football brésilien. Notre équipe avait perdu la

coupe du monde, mais elle était la meilleure équipe, au moins pour ces sympathiques gens du Maroc, d'Algérie et de Tunisie. Il y en a eu qui savaient par cœur les prénoms de tous les joueurs. Il y en a même eu un qui connaissait par cœur tous les prénoms de tous les joueurs de la Coupe de 1970, au Mexique, lorsque le Brésil fut tri-champion. J'avais honte, je n'en connaissais point.

Dans toutes les villes, partout où nous nous arrêtons, pour manger, pour l'essence, il y avait toujours quelqu'un pour parler football, pour nous aider grâce à ce titre que nous n'avions pas eu cette année-là. Une passion qui nous faisait penser : « Ô combien le monde est petit et rond ! »

Le cas le plus intéressant a été celui d'un vieux gendarme en Algérie, qui nous a suivi dans sa Jeep et nous a fait stationner pour demander les papiers, au milieu d'une route déserte. Je conduisais et mon époux dormait dans le siège arrière avec nos enfants. Le gendarme m'a fixé de ses yeux jaunes en tenant mon passeport et il a commencé à pleurer. Je ne savais pas quoi faire et pire, j'ai dû faire une drôle de tête ! Il s'est excusé en me disant que c'était la première fois de sa vie qu'il voyait de près un Brésilien et qu'il pouvait voir un passeport brésilien. Je lui ai donc montré les autres Brésiliens qui étaient avec moi dans la voiture et qui, à ce moment-là, étaient déjà bien réveillés et bouche bée, touchés par l'émotion de ce monsieur, qui nous a dit : « Le seul rêve que j'ai eu dans ma vie, c'était de voyager et connaître le Brésil. Aujourd'hui je suis un vieux, je sais que je n'irai jamais chez vous, mais Allah m'a fait grâce en vous envoyant chez moi. » Et le gendarme nous a laissé partir.

Prendre note de ce passage n'a pas été une tâche facile, je ne savais pas exactement quoi écrire à ce propos. Dans la page de ce jour-là, j'ai écrit juste la phrase de ce vieux gendarme qui voulait voyager au Brésil et qui a eu

ce Brésil grâce à nous qui étions chez lui.

Ces passages me viennent en aide, avant que je me pose la question : qu'est-ce donc qui donne sens à un journal – cet espace d'une écriture quelquefois laissée dans les oubliettes du temps et qui devient formateur, constructeur de sens et d'histoires ? Est-on conscient de cette formation lorsqu'on écrit sa vie quotidienne ? Y a-t-il un journal inconscient ? Le journal de voyage a un rôle spécifique ou alors sommes-nous amenés tous les jours à créer des fonctions pour ces écritures le plus souvent prêtes à ne pas être lues ?

Essayons donc de démasquer des concepts correspondant à des événements passés.

Écrire son journal est entraîner une reprise des actions et en dégager des théories, même quand cela ne paraît pas théorique, puisque ces actions constituent, dans la mesure du possible avec exactitude, le témoignage de la pratique quotidienne, de ces actions non réfléchies. En ce qui concerne le journal de voyage, il semble que la reprise atteint un côté qui serait plus lié au plaisir de revoir ce qui a été un loisir, reprise très souvent accompagnée d'une mémoire iconographique qui, à son tour, reprend d'autres manifestations vis-à-vis du vécu. Dans la formation, cependant, la reprise joue un rôle prépondérant en ce qui concerne la recherche, pas forcément plaisante comme pour le voyage, car lorsque ces actions deviennent écritures et écrits, c'est qu'il y a eu une réflexion, ce qui n'est pas obligatoirement inséré dans les objectifs d'un voyage même si rien n'est plus formateur que le « quotidien réfléchi », comme nous l'affirme André Paré.

L'évolution de l'écriture se réalise beaucoup avant la prise de la plume, quoique le temps entre les deux actions soit en réalité le terrain à parcourir et le facteur déclencheur du processus de la mise en écriture ou maté-

rialisation de l'action. Ceci dit, le temps peut être en même temps très long où très court, comme dans les cas des écritures vivantes nées du moment, simultanées aux faits. Un journal n'est que difficilement écrit au moment de l'action, il y a toujours un décalage plus ou moins grand qui prendra place dans ce territoire symbolique entre l'action et l'instant d'écriture. Alors, il est possible que ce décalage soit suffisant pour que le JE devienne un AUTRE, avec un regard derrière l'action qui n'est plus le même que celui du moment, et que la fusion des faits oubliés et rappelés transfère la réalité dans l'écriture. Écrire signifie ainsi rendre concret un fait linguistique abstrait par la reprise de la mémoire et en dégage un nouveau fait, maintenant concret et accessible.

L'acte de reprendre est aussi un acte de repeindre l'action, sans que pour cela l'écriture du journal soit mensongère ou illusoire. C'est bien le point stratégique où la conscience et l'intuition se retrouvent, car le journal est d'emblée intime, personnel, donc sans le regard des autres. Mais qui sont donc ces autres ? Puis-je être moi-même un autre que moi et moi ?

L'action d'écrire est un processus, une dynamique qui englobe un nombre indénombrable de pensées convergentes et divergentes et encore selon le talent de celui qui raconte son jour. La pratique du journal est une opportunité de faire ce qu'André Paré appelle une affaire de conscience. La conscience de son corps, de ses actions, de ses émotions et du maniement possible de ses actions vis-à-vis d'autrui. L'écriture permet déjà la prise en compte de ses capacités linguistiques et met celui qui écrit dans un rôle de chercheur des mots, des bons mots pour décrire au moment d'écrire les faits qu'il a vécus. C'est-à-dire, matérialiser les sens, selon Pêcheux (1983), et les actions, par l'intermédiaire des mots écrits – et non pas pensés ou dits.

Chacun dans son écriture aura ses propres marques linguistiques qui, selon la situation, pourront dévoiler sentiments et émotions dans l'engagement naturel d'être vivant. Ces marques ne sont pas voulues par la personne qui écrit mais il est important de voir, au moment de l'écriture, ce qui engage le choix des mots, des interjections, des formulations des phrases, des intensités adjectives ou adverbiales, métaphoriques ou métonymiques etc. L'état d'émotion peut facilement entraîner un adulte dans son journal à retrouver un langage d'enfant, ou se révéler complètement sans connexion entre les faits et commentaires qui pourront peut-être être repris autrement le lendemain, à la page suivante du journal.

Un facteur à ne pas négliger dans le journal, et qui peut dévoiler l'état de conscience de l'auteur, est l'utilisation des temps verbaux. Il est naturel qu'on attende que les temps du passé aient beaucoup plus de place que le temps présent, et que le futur soit un temps moins fréquent. Mais dans le monde de l'écriture, la temporalité peut se confondre avec l'espace, avec les émotions. La dichotomie temps-espace se trouve ainsi facilement diluée par les influences psycholinguistiques et sociolinguistiques, dans une dimension qui ne comporte pas les limites et pense la vie en boucle. Dans un autre travail, j'ai discuté sur cette auto-immersion où chacun se voit enroulé dans sa propre existence (Vasconcelos, 2003).

Dans cette mise en mots des faits, l'inquiétude vis-à-vis des mots choisis pour l'écrit est également fréquente. Ainsi remarque-t-on le rôle encore très important de la plume malgré la force d'appel de l'ordinateur. La plume laisse imprimées les indécisions, les hésitations de l'auteur, les retours, les froissements de la page. C'est l'alchimie des empreintes de l'écriture retenue par l'encre. L'éducation nationale ne remet pas encore en question, auprès des étudiants, cette personnalisation de l'acte

d'écrire. Mais dans la formation, le pédantisme parfois inguérissable de certains de nos maîtres ne laisse pas de place à une réflexion sur cette nécessité de faire valoir la place de l'auto-écriture dans l'auto-formation et ce, déjà pour les tout-petits enfants, ceux à qui le plus souvent on impose des règles d'abord et avant tout. Et pourtant, nous voyons encore à leur rencontre la demande de comptes rendus des vacances, par exemple...

Un autre exemple qui peut être mis en relief dans ce cadre, c'est le journal intime des adolescents. Ce bizarre jeu de collage de papier-lettres : un emballage de chocolat, la baguette du restaurant chinois, le coquillage des vacances à la mer, le pétale d'une rose quelconque, et qui en général n'apporte pas de mots clairs derrière ce fatras, mais réalise tout un ensemble de messages qui forment les découvertes de la vie et en forment des histoires qui peuvent être racontées dans les pages du journal.

La question épistémologique ou lexicale n'engage en rien les réactions du voyageur-auteur du journal. Il est utile de faire ici la différence entre ce qui intervient et ce qui interfère au moment de l'écriture. Je considère que l'intervention porte une aide à celui qui vit le moment, et que l'interférence dérange le processus. Ce ne sont pas seulement les événements du voyage qui se présentent dans le journal de bord : il peut y avoir d'innombrables interférences et interventions. Le manque de précision lors de la matérialisation des faits et des sens par l'écriture provoque à la fois les deux phénomènes. Le fait d'écrire l'action est en soi déjà une reprise de l'action, une intervention sur le passé ; mais puisqu'elle engage une réflexion sur ce qui peut ou ne peut pas être décrit tout au long des lignes blanches ainsi que sur le choix des mots, cette réflexion constitue aussi une interférence. L'acte d'écrire, spécialement dans le journal, demande à l'écri-

vain un travail de recherche dans son univers de vocabulaire, en même temps que le soin de la véracité des faits, dans un travail de mise en scène à l'envers : où celui qui écrit est en même temps celui qui assiste à cette écriture.

Le journal est, nous l'avons dit, intime avant tout, donc personnel, « propre », avec un caractère quasiment secret, voire complètement caché. Ce qui pourrait faire penser qu'il est inutile de prendre tant de soins pour quelque chose qui ne sera pas public, et donc pas jugé voire puni. Mais la liberté de l'écriture ne dépasse pas les besoins de bien dire ce que l'on pense, de matérialiser ces réflexions, de comprendre plus tard ce qui a été vécu à présent et prévu d'être gardé pour la vie.

Un tel jeu de mémoire n'est que l'effort pour reprendre encore des situations vécues comme des propriétés, comme des objets qui appartiennent à celui qui les a vécues, alors que les faits ne sont pas saisissables : ils sont comme des heures qui ne reviennent plus, mais qui laissent dans l'air le tic-tac des horloges.

SANDRA VASCONCELOS

#### † BIBLIOGRAPHIE

FREIRE (P.), *Educação como Prática da Liberdade*, 24<sup>e</sup> ed., Paz e Terra, Rio de Janeiro, 1977.

PARÉ (A.), *Le Journal : instrument d'intégrité personnelle et professionnelle*, 2<sup>e</sup> ed., Centre d'Intégration de la Personne de Québec, 1987.

PÊCHEUX (M.), *Discours : structure et événement*, Illinois University Press, traduction E. Orlandi, Campinas, Pontes, 1983.

VASCONCELOS (S.-M.-F.), *Penser l'école et la construction des savoirs : étude menée auprès d'adolescents cancéreux au Brésil*, thèse de doctorat, université de Nantes, 2003.

# DÉPAYSEMENT ET FRANCHISSEMENT DE LIMITES

---

*D'après un carnet de voyage au Brésil*

LE CHRONOTOPE du voyage est le dépaysement : le terme « chronotope » correspond au continuum espace-temps tel que le temps est selon la théorie de la relativité la quatrième dimension de l'espace. Le chronotope est donc la matérialisation du temps dans l'espace : il y a un lieu où mon histoire de vie se déroule, où le temps passe, se vit et se mesure en fonction des caractéristiques de ce lieu. Or, quand on part en voyage, on dépasse les frontières d'un lieu, on établit de nouvelles limites en les franchissant. Poursuite de l'altérité qui, justement parce qu'inconnue et imprévisible, pourra peut-être donner d'autres réponses, qu'on espère meilleures, à nos questions sur la vie, le sens même de notre vie. C'est dans cet état d'esprit que je suis parti au Brésil la première année en 1981 ainsi que je le note au début de mon carnet de voyage : « J'ai l'impression que ce voyage me conduit hors de moi, de mes limites » mais « n'est-ce pas aussi quelque part pour me retrouver! »

Dans la journée même qui a suivi l'atterrissage de l'avion à Rio de Janeiro, j'ai écrit aussi combien mes

émotions devant la beauté de la baie de Rio étaient en phase avec cette musique indienne que l'équipage de l'avion chilien avait eu la bonne idée de nous diffuser dès que l'avion a commencé à survoler la baie. « Beauté harmonieuse des courbes féminines des collines de cette baie s'éveillant à l'aube! » Ces dix minutes de survol de cette baie merveilleuse resteront à jamais gravées dans mon esprit, à tel point que j'écris sur mon carnet de voyage le « désir d'épouser cette beauté au point de me fondre en elle! » Et pendant mes séjours au Brésil, je rechercherai ces lieux sertis de beauté et de silence se détachant du paysage et se donnant d'emblée comme propice au rassemblement de soi. Ce feed-back langagier entre le paysage que j'exprime et le paysage qui m'exprime est notamment présent dans l'une de mes poésies écrite à la fin de mon carnet de voyage :

Le mascaret de Mocotó

Comme des sangs mêlés,  
La mer et la nuit,  
Se sont rejointes.

À la favela de Mocoto,  
Se soulève à jamais,  
Le mascaret de nos voies jointes.

Jouissance du temps, des lieux, par des chemins de traverse dans le rythme effréné de nos vies, parfois il y a ainsi une véritable résonance corps-paysage, peut-être une manière propice de prendre la distance et d'affûter ses sens. Il faut parfois un détour, un franchissement de limites, voire de frontières pour se retrouver. Il y a alors un mouvement en soi qui commence.



*Favela de Mocotó, Brésil.*

## « DÉ-TOUR » DE CHEMINS ET « DÉ-FORMATION »

Sur les chemins du voyage, parfois des rencontres inattendues se produisent; ces rencontres mettent en jeu la possibilité du changement de chemin. En effet, la rencontre de l'autre porte en soi la possibilité de me dérouter, de me dé-former. L'autre peut nous ouvrir des perspectives et nous proposer des directions qu'on n'osait pas imaginer. C'est pourquoi certains ont peur de se mettre en chemin, de voyager au-delà de leur territoire

circonscrit et ce sont bien souvent les mêmes qui ont peur de l'autre, de l'étranger. Effectivement, la rencontre de l'autre porte en soi la possibilité de me dérouter, et c'est en cela que réside l'aspect le plus intéressant du chronotope en tant qu'espace-temps du rapport à l'altérité.

C'est bien ainsi que j'ai vécu mon premier voyage au Brésil, ainsi que je le note dès les premières pages de mon carnet : « Je me sens ouvert à toutes les possibilités car le voyage a comme effet une sorte de suspension du temps et de l'espace, impression qui s'impose à mon esprit du fait d'être hors des circonstances habituelles dans la mesure où, chemin faisant, j'ai quitté brusquement le cadre de mon projet initial de voyage et me suis ouvert à l'imprévisible. » Or, dans nos sociétés européennes, tout est planifié, mis en projet et peu de place est laissée à l'imprévu, ce qui empêche parfois de rendre sa conduite continûment en phase avec l'évolution des choses. Cela peut nuire à notre faculté d'adaptation à telle ou telle situation, à la possibilité de prendre appui sur le potentiel d'une nouvelle situation qui assure la médiation entre le projet initial et la/les variation(s) circonstancielle(s). Il s'agit de penser le potentiel de situations en termes de variables dont tout projet initial (qu'il soit de voyage ou non) devrait tenir compte.

## BIFURCATIONS DANS L'ESPACE-TEMPS DU VOYAGE

Tout à coup, il y a donc eu bifurcation dans l'espace-temps par rapport à la temporalité ordinaire d'un voyage : en réalité c'est toute l'organisation spatio-temporelle de mon voyage qui est bouleversée lorsque deux Brésiliennes, Magda et Ranusia, m'invitent à participer

avec elles au développement d'un centre éducatif dans une favela, ou bidonville, de Florianopolis dans l'état brésilien de Santa Catarina. Bifurcations à la fois dans mes projets de visites de régions brésiliennes mais aussi de rencontres avec des personnes : vous croyez que vous allez rencontrer des paysans parce que vous avez entendu, précédemment à votre voyage, une conférence sur les problèmes des petits paysans sans terre du Brésil, et puis finalement vous rencontrez les « *favelados* ». Deux milieux différents, deux environnements différents à savoir la campagne brésilienne et la ville. Et pourtant, vous découvrez, grâce aux récits de *favelados*, qu'un grand nombre d'entre eux a pour grands-parents des petits paysans sans terre qui sont venus tenter de trouver une vie meilleure à la ville et ont fini par échouer dans une favela : « Tout commence, tout peut commencer, lorsque ces hommes et femmes découvrent les mots de leur propre histoire » et cette découverte, la plupart d'entre eux l'ont faite grâce aux deux volontaires d'Alfa Gente que l'on peut traduire par « D'abord des personnes ». Le travail de récit a déjà commencé au centre éducatif comme le montre notamment ce petit texte écrit par les enfants et leur enseignante que j'ai noté dans mon carnet de voyage et qui a été publié dans mon livre *Brésil, le défi des communautés* (1985) :

« ... no morro tem boi  
o morro è bom! »

« ... sur le morne il y a un bœuf,  
il fait bon vivre sur cette colline! »

C'est ce texte réalisé avec des enfants – et lu aussi à leurs parents – qui fera retrouver à ceux-ci leurs racines paysannes en facilitant la prise de conscience de leur

identité face au fatalisme dans lequel certains s'enfermaient pour dire qu'il n'y avait pas d'issue à leur vie de misère : « Nous sommes nés misérables dans la favela et nos enfants resteront pauvres dans cette favela! » En réalité, leurs parents n'étaient pas nés dans la favela et il a fallu ces récits au travers du travail de leurs enfants pour qu'ils en prennent conscience et commencent à adopter un autre comportement par une participation effective au développement de leur communauté de base. C'est exactement ce que je note en portugais du Brésil sur mon carnet de voyage : « *através da criança chegar a comunidade* » (développer la communauté à travers l'enfant) ou plus exactement l'ensemble des enfants d'un centre éducatif qui ne doit pas être seule-



ment une école mais un lieu de réunion avec les parents, espace de santé communautaire coordonné par Verónica.  
*Verónica, infirmière d'Alfa Gente au centre d'éducation et de la culture populaire créé par les habitants de la communauté de Mocotó.*

## LA TRAVERSÉE-REMONTÉE VERS SOI

Quelque part, les chemins nous inventent mais aussi,





Rio de Janeiro.

Bahia, faire une pause, puis repartir à la découverte interculturelle de ses habitants... J'ai parcouru cette ville, comme j'ai parcouru les livres de l'écrivain bahianais Jorge Amado, en m'imprégnant de ses mots qui ont fait écho en moi ! » Les chemins peuvent ainsi nous aider à aller au-delà de nos frontières, de nos limites dont nous sommes plus ou moins conscients, et en même temps qu'on découvre l'intimité de l'autre, la nôtre se révèle.

La découverte de ce qui de moi m'est étranger est fondatrice : on ne se sent pleinement soi-même qu'avec la conscience de sa pluralité. Dans cette confrontation à des personnes, à des sociétés à univers multiples, on retrouve la symbolique du métissage : que chacun se sente métis à l'intérieur de soi pour éprouver spirituellement et corporellement le creuset interculturel du voyage où s'accordent différents alliages de couleurs, d'odeurs, de pensées... Le voyage au Brésil et la rencontre avec les autres m'ont permis

comme le dit Gaston Bachelard dans *Le Choix de rêver* : « Le voyage est un révélateur du voyageur » parce qu'il révèle notre propre manière d'être, d'exister. Justement, à Salvador de Bahia, j'ai écrit sur mon carnet : « Je m'imprègne de cette ville métissée, de ses couleurs, de ses frémissements. Lire pas à pas Salvador de

aussi d'éprouver le processus d'altération inhérent à l'identité (mouvement, processus, dynamique, modification, déformation, transformation, en tous les cas formation) plutôt que simple reconnaissance de l'altérité (état, statut...). Il y a donc bien acte d'émancipation car l'existence, voire l'émergence du sujet et la conscience d'autrui sont corrélatives. Ce qui m'a porté dans ce voyage et en a fait toute la force n'est pas dû totalement à moi : cela n'est ni moi, ni pas moi, mais plutôt passe à travers moi. Une sorte de traversée-remontée vers soi comme en témoigne non seulement mon livre *Brésil, le défi des communautés* (éd. L'Harmattan, 1985) mais aussi mon recueil de poésies bilingue, *Le Monde en antamas* (éd. Le Lian, 1986). Il m'a fallu ce détour par le Brésil et entendre chanter les diphtongues portugaises de mêmes sonorités que celles du gallo, tant décriées par mon instituteur, pour éprouver le besoin de les écrire pour la première fois en gallo à mon retour du Brésil :

#### *QANTE VOUS ALFA GENTE*

*Qante vous Alfa Gente  
Q'aetes mezë ben chomei's  
Je savions nous desenheudë*

*Qante vous Alfa Gente  
J'allions gri des sëlheys d'iaù  
Dika le pus ghër ben farau*

*Qante vous Alfa Gente  
L'iaù poganouse e crassouse  
Erdevint lavouze e beuvouse*

*Qante vous Alfa Gente*

*J'avions planté des solais  
Dan les tchoërs e les daïs*

AVEC VOUS ALFA GENTE

Avec vous Alfa Gente  
qui êtes désormais bien debout  
nous savions nous libérer

Avec vous Alfa Gente  
nous allions chercher des seaux d'eau  
jusqu'au puits délabré

Avec vous Alfa Gente  
l'eau poisseuse et sale  
redevient potable.

Avec vous Alfa Gente  
nous avons planté des soleils  
dans les cœurs et les doigts.

Ce qui est important aussi c'est donc le récit oral ou écrit auquel donne naissance le voyage (mes poésies ayant été une façon de me biographier); par contre, ce n'est pas la véracité du récit qui est le plus important car à la manière du regard photographique qui choisit un angle de prise de vue, qui isole parfois son sujet, qui dans tous les cas sélectionne dans le champ visuel, le narrateur ou la personne qui réalise son carnet de voyage choisit des événements, des personnages en fonction du moment, de ses attentes, de ses émotions : plus qu'une vérité illusoire c'est l'authenticité du regard en fonction du contexte qui est intéressante. Elle est notamment le reflet de l'authenticité de sa relation aux autres, à soi-même à travers son comportement, son langage. L'éthnométhodologue Garfinkel (*Studies in ethnomethodo-*

*logy*, 1967) affirme qu'il n'y a de sens que situé et que toutes les façons de parler sont d'essence indexicale. L'indexicalité est alors ce rapport au moment de la parole mise en situation contextuelle et les indexicaux sont la marque de la subjectivité du narrateur, du « je » qui énonce en utilisant notamment des expressions internes à son groupe socioculturel; placé en situation interculturelle, chaque objet culturel existe dans plusieurs réseaux de sens, repérables seulement dans leur contexte. C'est ainsi qu'on trouve chez le linguiste Benveniste une mise en évidence de la dimension indexicale du temps tel qu'il est marqué dans la langue et le discours. Il ne s'agit ni du temps physique (continue, linéaire ou discontinue... d'un voyage), ni du temps de la chronique (le temps de l'agenda du voyage) mais bien du temps linguistique qui a ceci de singulier qu'il se définit et s'ordonne comme fonction du discours oral ou écrit. Ainsi donc, avons-nous commencé cet article en le situant par rapport au chronotope d'un carnet de voyage correspondant au continuum espace-temps d'un voyage et nous le terminons par une réflexion ouverte sur le temps du récit de voyage qui n'est pas du même ordre dans la mesure où il rend compte d'une réflexion éthnosociolinguistique sur un voyage datant de plusieurs années.

CHRISTIAN LERAY

*Sociolinguiste*

*Association de recherches*

#### † BIBLIOGRAPHIE

LERAY (C.), *Brésil, le défi des communautés*, L'Harmattan, coll. « Logiques sociales », Paris, 1985, p. 77.

LERAY (C.), *Le Monde en antamas*, Le Lian, Rennes, 1986, pp. 26-27 (poésie *Écriture à mes amis brésiliens*).

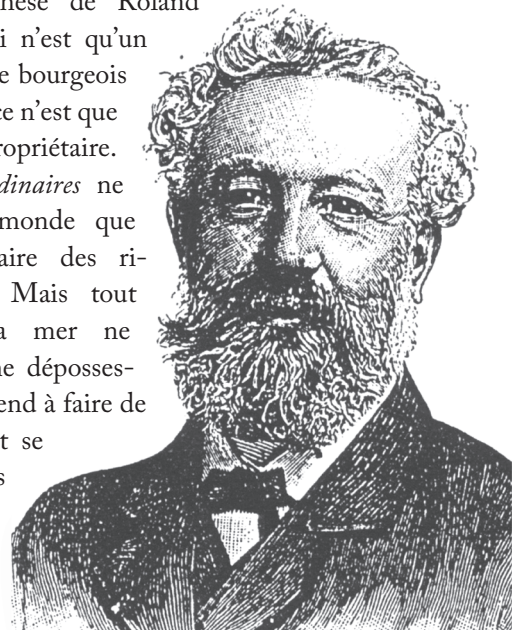
# L'ARCHE ET L'ÉPAVE : L'IMAGINAIRE DU VOYAGE CHEZ JULES VERNE

« JE HAIS les voyages et les voyageurs », ainsi commence *Tristes Tropiques*, grand livre d'exploration. Par cette contradiction pragmatique Levi-Strauss nous ouvre aux ambiguïtés du voyage. Et nul, mieux que Jules Verne, n'a su les repérer. Pour bien les saisir, il faut descendre vingt mille lieues sous les idées, en deçà des pré-tentions vulgarisatrices et plus largement éducatives, en deçà même des récits, dans les profondeurs de l'imaginaire vernien. Là peut commencer, voyage dans le voyage, l'exploration du dynamisme profond des images, ou encore – comme aurait dit Bachelard – la recherche des hormones de l'imagination, ces schèmes vraiment génétiques, capables d'engendrer des séries ou des complexes d'images.

Le génie de Jules Verne excelle à mettre en scène des microcosmes qui concentrent des puissances de rêveries. Il ne cesse de rêver à des robinsonnades plus ou moins solitaires et avoue un goût prononcé pour les îles désertes, les cabanes, les grottes où s'abriter et même des coquilles où se lover. N'est-ce pas le vœu secret de la modernité de faire du monde la coquille de l'homme ?

D'où le voyage colonisateur qui vise bien à se rendre « maître et possesseur de la nature ». Cette idéologie du progrès ne cache-t-elle pas quelque puissance d'involution ? Telle est la thèse de Roland Barthes : le voyage ici n'est qu'un faux départ. Même si le bourgeois revêt l'habit du marin, ce n'est que pour faire un tour de propriétaire.

*Les Voyages extraordinaires* ne quadrilleraient-ils le monde que pour dresser l'inventaire des richesses à exploiter ? Mais tout bourgeois prenant la mer ne risque-t-il pas l'extrême dépossession ? Si la modernité tend à faire de la terre une île, il faut se souvenir, avec Gilles Deleuze (2002), qu'il y a deux sortes d'îles : les îles continentales où la mer inonde la



terre et les îles océaniques qui sont de véritables surgissements telluriques. Les premières répètent et reproduisent le continent, les dernières inaugurent des lignes de fuite. L'île du Robinson de Defoe était continentale, celle de Michel Tournier véritablement océanique (1967). Ces îles, Verne les connaît et les pratique toutes. Sous sa plume surgissent des îles que les forces telluriques font disparaître à nouveau, comme l'île mystérieuse. Toutes les *Atlantides* l'émeuvent et il frissonne à la précarité des choses, tel Cyrus Smith au pied du mont Franklin en éruption. À qui ne voudrait qu'un monde bien quadrillé de parallèles et de méridiens sans histoire il oppose la force perturbatrice des volcans qui ne cessent de le fasciner. Bref, toute coquille est éphémère et tout voyage risqué, jusqu'au naufrage et la plus extrême dépossession.

L'opposition de la coquille et du volcan structure l'imaginaire des *Voyages extraordinaires* qui constitue le titre général de l'œuvre de Verne (Fabre, 2003). Mais pour descendre des *Voyages* aux voyages singuliers, il faut s'attarder sur les figures du bateau vernien. Il faut penser la formation entre coquille et volcan, comme un naufrage dont on revient. Et le bateau à la fois comme une Arche et comme une Épave.

## LA COQUILLE OU « L'ENFERMEMENT CHÉRI »

Pour beaucoup de lecteurs passionnés, le génie de Verne est de provoquer le frisson des grands départs, de l'aventure et de l'exploit. Pourtant, Roland Barthes (1970) a sans doute raison de dénoncer la « mystique banale de l'aventure » dont on crédite les romans verniens. Si Verne s'accorde à l'enfance, ce n'est pas tant par le goût du voyage que par le geste d'enclorre, d'enfermer, d'habiter. Le principe existentiel qui animerait

les *Voyages* serait donc non pas tant la ligne de fuite ou la fugue que « le geste continu de l'enfermement », ou encore « ce bonheur commun du fini que l'on retrouve dans la passion enfantine des cabanes et des tentes : s'enclorre et s'installer ». Verne l'avoue lui-même dans les *Aventures du capitaine Hatteras* : « Le plus heureux des animaux serait un colimaçon qui pourrait se faire une coquille à son gré. » Il reprend le thème dans *Vingt mille lieues sous les mers* évoquant le bateau-coquille du *Nautilus* : « J'affirme qu'il est facile de devenir un parfait colimaçon. » Dans *La Terre et les rêveries du repos*, Bachelard (1948) décrivait déjà les délices régressifs de la proposition « dans » comme un dynamisme d'involutions. Car le repos, comme le relève également Barthes, marque encore un mouvement, celui de se lover, de s'enrouler sur soi-même. Bien sûr, cette coquille, il faut d'abord la bâtir. Aussi, la rêverie de la terre mobilise-t-elle également une poétique de la volonté, du travail (Bachelard, 1947), qui anime le geste colonisateur de la bourgeoisie moderne, à la conquête du monde. La coquille s'avère donc un symbole ambigu : à la fois involutions et progrès. Mais ici, le travail est au service d'un repos final, d'une sorte de dimanche bourgeois. Si voyager c'est coloniser, c'est bien le complexe de Pen-croff qui sous-tend le voyage moderne. Car il s'agit finalement de pouvoir, tout comme notre vieux marin éponyme, fumer sa pipe au coin du feu de Granite-House, la « grotte-coquille » de *L'Île mystérieuse*, quand la tempête fait rage au dehors. Se retrouver chez soi aux antipodes, tel serait le sens du voyage bourgeois. Il marquerait moins l'évasion que le quadrillage du monde.

Cet effort d'appropriation, on peut effectivement le repérer sur les quatre sens de l'écriture vernienne : le déplacement, l'aventure, l'apprentissage et la sagesse

(Fabre, 2003). Le déplacement évoquerait moins « les grands départs vagues » que la coquille de « l'enfermement chéri » qui fait de tout véhicule une sorte de « maison superlative » comme l'est le *Nautilus*. Pour Verne, tout bateau constitue un micromonde à la croisée de plusieurs séries : naturelles (le meilleur matériau), techniques (ce qu'on fait de mieux dans le monde), humaines (les meilleurs marins, les navigateurs les plus intrépides). Ces micromondes définissent des concentrés de nature, de technique et d'humanité. Il faut voir le soin que Verne met à les préparer, à les armer, à les charger de vivres, d'outils, de pièces de rechange. Rien n'est trop beau pour ces vaisseaux cassettes où l'on entasse ses trésors. On ne nous épargnera aucune liste. Faire ses bagages, c'est bien emporter ses meubles, s'entourer de sécurités nombreuses, s'exercer à déjouer le sort et à prévoir l'imprévisible. Ce qui est à craindre avec le bateau-coquille, c'est le déplacement sans le voyage. Philéas Fogg, les yeux sur sa montre, opère son tour du monde sans le voir. Car le déplacement exprime bien le pouvoir de l'homme sur le monde et la conquête de l'espace, mais ce n'est finalement que pour imprimer à la clôture de l'univers une sorte d'élasticité qui, tour à tour, la rapproche ou l'éloigne selon les difficultés des parcours.

Quant aux innombrables aventures, elles resteraient – selon Barthes – sous l'empire du Même. Certes, dans ce monde prosaïque de la bourgeoisie progressiste, il subsiste bien quelques héros atypiques (Némo, le Kawdjer, Mathias Sandorf, Michel Strogoff...). Mais, loin de renvoyer à un principe antithétique, ces « desperados » quelque peu anachroniques, vestiges d'un romantisme d'un autre âge, ne seraient là que pour souligner, par contraste, « la santé des véritables propriétaires du monde ». Ce serait donc le souci de l'adaptation, de

l'appropriation, de la colonisation de l'univers qui primerait, renvoyant toute aventure au rang de péripéties. Et certes on ne peut créditer Verne d'une grande attention à l'Autre : aux autres cultures, aux autres peuples. Les bons sauvages sont rares et si les Noirs sont quelquefois sympathiques c'est qu'ils sont des esclaves malheureux ou des domestiques attachés à leurs maîtres. Bref, nous sommes bien chez Defoe et non chez Tourner : c'est bien toujours Robinson qui colonise l'île et apprivoise Vendredi. Comme le constatait Rousseau, la philosophie ne voyage point, et si elle se croit partout chez elle, c'est qu'elle ne voit pas que le monde change au fil de l'espace comme au fil du temps. On pourrait parler d'un complexe de Jérusalem généralisé, en évoquant ce trouble psychique qui saisit les pèlerins qui, refusant la ville moderne, se croient revenus aux temps bibliques de la ville sainte<sup>1</sup>.

Voyager c'est pourtant apprendre. Et d'abord la géographie. Mais le savoir s'achève ici dans une nomenclature exhaustive des biens à disposition de ce nouvel Adam qu'est le bourgeois moderne. Verne, « ce maniaque de la plénitude », ne cesse d'inventorier le monde, comme un encyclopédiste du XVIII<sup>e</sup> siècle. Aucun point reculé du globe terrestre, aucune terre, ni aucune mer ne doivent échapper à l'œil du géographe. Le savant Paganel des *Enfants du Capitaine Grant*, entonnera à bon droit son hymne à la cartographie. Et les opérations de triangulation des *Aventures de trois Russes et de trois Anglais* exprimeront bien ce souci de tout décrire, de tout nommer, de tout s'approprier.

Dans ce monde plein et clos, Barthes ne décèle aucune échappée. La quatrième dimension, celle de la quête, se rabat sur les autres. Certes le voyage forme. Mais grandir, ce sera exprimer des virtualités préfor-

mées dans un temps à la fois linéaire et continu, le temps du progrès. Ce sera s'adapter, se soumettre au principe de réalité qui régit la modernité : celui du travail et de l'effort. Paradoxalement, le voyage bourgeois privilégie l'élément « terre » et la poétique de la volonté : bâtir sa coquille avant de pouvoir fumer, plus tard, sa pipe à l'abri. Il s'agit bien de devenir toujours plus efficace, comme Barbicane et Matson, les artilleurs de *De la terre à la lune*. Au contraire, régresser, ce sera sacrifier aux puissances d'involution. Non plus bâtir sa coquille mais s'y enfermer dans une rêverie du repos et même du grand repos : surtout ne pas changer (le père Raton de *La Famille Raton*), se congeler, (le professeur Schultze des *Cinq cents millions de la Bégum*, victime de ses inventions diaboliques), se mécaniser (Philéas souvent, l'horloger Zacharius constamment), se pétrifier (le devenir huître de *La Famille Raton*).

Les devenirs potentiels qu'active chez le lecteur le schème de la coquille constituent ainsi des puissances de territorialisation : maîtrise rationnelle du monde par la planification scientifique, par le développement du « problème-projet », désir profond d'habiter l'univers, de s'y retrouver partout chez soi. Malgré sa virilité apparente, cette entreprise colonisatrice se révélerait donc finalement maternelle. Comme le remarque Simone Vierne (1989, p. 156), il y a beaucoup de quêtes du père dans les *Voyages extraordinaires*, mais la mère y figure de manière vraiment originelle. C'est que l'initiation conduit à un regressus *ad uterum* à la fois dangereux et attirant puisque l'on risque d'y séjourner sans renaître, dans la chaleur et la protection (Vierne, 1989, pp. 155-156). De la coquille au ventre, l'involution s'achève. Le sens du voyage est bien dans cette Odysée impossible à quoi – nous dit Freud – nous ne cessons de rêver.

## NAUTILUS ET CHANCELLOR

Pour Barthes, la poétique du voyage ne se trouve pas chez Verne mais chez Rimbaud. Il faudrait donc opposer le *Bateau Ivre* au *Nautilus*. Seul Rimbaud pourrait nous sortir d'une « psychanalyse de la caverne », d'un enfermement dans la terre maternelle et l'univers du Même, pour nous ouvrir à l'Autre, à une « poétique véridable de l'exploration ». Sans doute le Bateau ivre de Rimbaud « insoucieux de tous les équipages » témoigne-t-il d'une dépossession radicale, puisqu'il ne réussit à dire « je » que pour s'abîmer dans l'océan. Le chaland rompant ses amarres, éprouve alors l'intense liberté du voyage : « Les fleuves m'ont laissé descendre où je voulais. » Il en connaît aussi le désarroi au point de regretter « l'Europe aux anciens parapets ». Et tout finit dans une aspiration littéralement océanique, un appel au néant. Puisqu'en effet « les aubes sont navrantes », puisque « toute lune est atroce et tout soleil amer », le cri final ne saurait être qu'un désir de mort : « Ô que ma quille éclate ! Ô que j'aïlle à la mer ! » Tout à l'heure la coquille des propriétaires du monde n'en finissait pas d'involuer vers le sein maternel, maintenant l'extrême dépossession conduit à s'abîmer dans le grand Tout. On peut voir dans ces retours à la mère ou ces retours à la mer, une parenté plus qu'homophonique. Comme si refuser l'Autre au nom du Même ou refuser le Même au nom de l'Autre ne revenait finalement au Même !

Telle est la vérité de la lecture de Barthes : celle de nous ouvrir aux devenirs coquilles et à leurs puissances d'involution qui font de l'œuvre vernienne une recherche maternelle en effet. Mais cette lecture est partielle et tronquée. Car Verne sait mieux que quiconque l'ambiguïté du voyage, sa dialectique de Même et d'Autre, de sécurité et de risque, de liberté et de servitude comme de

possession et de dépossession. *Les Voyages extraordinaires* ne peuvent se ramener à un seul principe existentiel, mais renvoient bien à deux mouvements inverses qui entrent constamment en tension : la clôture et l'aventure. Il faut penser le voyage comme dialectique d'ouverture et de fermeture, de territorialisation et de déterritorialisation, d'abri et d'exposition. Maison superlative, tout navire s'avère également épave virtuelle, Bateau ivre en puissance et le voyage n'est tel qu'en assumant le risque du naufrage.

En réalité, Verne connaît toute la complexité du voyage. Et, à tenter une psychanalyse du bateau, celui-ci apparaît sous la double figure de l'Arche et de l'Épave. Car tout voyage semble renvoyer à un voyage primordial, archétypique qu'il ne fait que reproduire. Déjà toute expédition vient prendre place dans une lignée d'essais qu'elle est censée justifier rétrospectivement par l'exploit. Le succès final sauve les tentatives antérieures du dérisoire ou de la folie : ils avaient raison puisque c'était possible. Ainsi, dans *Les Aventures du capitaine Hatteras*, le docteur Clawbonny récapitule-t-il l'histoire des expéditions polaires que parachèvera – n'en doutons pas – cette ultime tentative ! De même, les explorateurs du *Voyage au centre de la Terre* ne font-ils que marcher sur les traces de l'alchimiste Saknussem. Même quand l'exploit semble radicalement inédit comme la conquête de la Lune, il vient s'inscrire dans des lignées scientifiques ou techniques. Mais ces évocations restent encore d'ordre historique. Avec *L'Éternel Adam*, nous sommes bien dans la mythologie : c'est le déluge qui oblige à

l'embarquement sur ce navire vraiment inaugural qu'est *La Virginia* et qui cherche une île où tout recommencer. L'autre figure relève de la littérature puisqu'il s'agit des *Aventures de Gordon Pym* d'Edgar Poe, que Verne admirait tant. *Le Sphinx des glaces* se présente d'ailleurs comme la suite du récit de Poe et tente de lui conférer, de ce fait, une réalité historique. Or, *Gordon Pym* met en scène la face sombre du voyage et sa sinistre trinité : mu-

tinerie, anthropophagie, naufrage. La mutinerie rend le bateau ivre, puisque privé de son chef légitime, il est voué à la dispute et aux dérives. Inévitablement, les vivres viennent à manquer et l'on tire à la courte paille celui qui doit être mangé. Le naufrage suit à moins qu'il ne précède l'épisode anthropophage : « Il était un petit navire qui n'avait ja-ja-ja-mais navigué ohé ohé, ohé ! » Notons la répétition partielle de la série dans *Le Sphinx des glaces* lui-même : mutinerie, naufrage. La série complète, Verne l'accomplira dans *Le Chancellor*.

À bien des égards, *Le Chancellor* constitue l'antithèse de *L'Île mystérieuse*. Ici on re-fonde le monde civilisé, là, on assiste à son effondrement, quand l'impératif de survie transforme l'homme en brute. Dans *L'Île mystérieuse*, les colons se demandent comment remercier la providence. Ici, il s'agit bien de savoir si Dieu est encore à bord. Qui peut encore se dire civilisé quand le pain et l'eau viennent à manquer ou que le navire menace de sombrer ? *Le Chancellor* constituait certes un petit miracle de technologie mais son histoire déroule une série d'accidents (le capitaine



dément, le feu à bord, l'échouage sur les brisants, le naufrage, le sauvetage sur le radeau) qui entraînent l'équipage et ses passagers dans une régression psychique vers la barbarie la plus insupportable, jusqu'au cannibalisme. Au total, voici la loi des quatre états de la régression : 1. La déviation de la route et la folie du capitaine ; 2. Le feu à bord et *Le Chancellor* transformé en volcan ; 3. Le naufrage ; 4. L'odyssée finale sur le radeau.

Mais c'est bien sur le radeau que s'effectue la déshumanisation progressive des naufragés, avec les trois degrés de l'anthropophagie : se servir des cadavres des marins pour appâter les poissons, dévorer ces cadavres, dévorer ses compagnons vivants ou se dévorer soi-même. Bref, comme en témoigne Kazallon, le narrateur, « On saura par ce récit tout ce que des êtres humains peuvent supporter de misères morales et physiques ! Que ce soit l'enseignement de ce journal. »

L'ambiguïté du voyage, c'est qu'il révèle l'ambiguïté humaine : l'héroïsme et la barbarie. Quand le problème devient épreuve, les héros qui l'acceptent grandissent. Mais passée une certaine limite, la limite toujours singulière du supportable, l'épreuve déforme : de l'homme elle peut faire une brute. À moins d'un grand refus ! Aux héros actifs de *L'Île mystérieuse*, Verne oppose ainsi les héros passifs du *Chancellor*. Il y a donc deux moyens de vaincre la barbarie : coloniser le monde et résister. Et dans les deux cas, la frontière est mince entre le devenir sur-homme et le devenir brute ! Parti à la conquête de la lune, les héros du Gun-Club se transforment, dans *Sans dessus dessous* en capitalistes insoucieux de l'équilibre écologique de la terre. Et le fascisme hante le projet industriel du chimiste Schultze des *Cinq cents millions de la Bégum*. D'autre part, à quoi tient la résistance ? Sur le radeau du *Chancellor*, le tirage au sort vient d'avoir lieu.

M. Letourneur sera sacrifié demain. Le voici offrant ses deux bras : le reste suivra. Le lieutenant Kurtiss s'interpose et la lutte confuse précipite Kazallon, le narrateur, hors du radeau. Celui-ci, qui en a décidé trop vu, se résigne à la mort. Mais, ce qu'il boit alors, c'est l'eau douce de l'Amazone. À son cri de joie, la lutte cesse : la terre est bien là ! Alors, remarque le narrateur, « Les bêtes féroces de tout à l'heure lèvent les bras au ciel. Quelques matelots se signent et crient au miracle. Chacun s'agenouille au bord du radeau et boit avec ravissement. L'extase a succédé aux fureurs. » Qu'est-ce donc qui fait la différence entre civilisation et barbarie : un peu d'eau douce, une nourriture convenable, une dose normale d'oxygène comme dans la nouvelle *Le Docteur Ox*, un abri comme Granite-House ?

On peut donc bien opposer le *Nautilus* au *Bateau ivre* à condition de bien noter que *Les Voyages extraordinaires* les recèle tous deux. Si le voyage accomplit bien l'œuvre civilisatrice sous l'empire du Même et de la possession, il expose également à la plus extrême dépossession de soi. Le bateau vernien constitue à la fois une maison superlative et une ligne de fuite, indissociablement. Il y a du *Nautilus* dans le *Chancellor* aux rares moments de paix où les naufragés se sentent à l'abri. Inversement, il y a du *Chancellor* dans le *Nautilus*, lorsqu'il semble échapper à la maîtrise technique ou quand Nemo le précipite dans le maelström où il manque de s'engloutir. D'ailleurs, le submersible ne s'abîmera-t-il pas finalement dans les profondeurs marines du mont Franklin ?

## LA COQUILLE ET LE VOLCAN (Voyage et formation)

Dans la souffrance des héros aux prises avec des tâches difficiles, des combats, des énigmes ou des tempêtes, se



révèle cette expérience de la finitude dont parlait Gadamer (1976), laquelle s'avère irréductible au geste d'enclore et de coloniser le monde. Car le monde, finalement, nous échappe et nous dépossède. L'expérience du voyage ne peut se placer toute entière sous le signe du problème en entendant par là l'appropriation rationnelle du monde dans ses dimensions scientifiques, techniques, économiques et politiques. Elle renvoie à l'épreuve, laquelle peut s'avérer formatrice ou destructrice selon les cas. Si telle est l'ambiguïté du voyage, ne faut-il pas repenser toutes les métaphores de la formation qui le prennent pour support ? On crédite trop facilement le voyage d'un pouvoir formateur sans trop mesurer les risques de dépossession et de déshumanisation qu'il fait courir.

Mais n'aurait-on le choix qu'entre le colonisateur ou le devenir brute ? Que faire alors de ses figures étranges, qui effrayent passablement l'éditeur Hetzel et qui semblent fissurer le monde plein de la bourgeoisie triomphante en dessinant autant de lignes de fuite : vers la rêverie (Michel dans *Paris au XX<sup>e</sup> siècle*), vers la folie (le capitaine Hatteras), la rébellion (Nemo, Mathias Sandorf), le sacrifice (Michel Strogoff), le sacré (Cyrus Smith dans *L'Île Mystérieuse*, le Kaw-djer dans *En Magellanie*). Pour Roland Barthes, toutes ces figures ne servent que d'alibi à la colonisation bourgeoise du monde. Certes, chez Verne, refuser le geste colonisateur conduit à d'autres formes d'appropriation : les mondes sous-marins de Nemo, ou encore l'aménagement des îles ou autres microcosmes. Encore faudrait-il distinguer une colonisation politique qui aliène les peuples d'une colonisation de la nature telle que la voulaient les saint-simoniens. Pierre Macherey (1970) nous paraît mieux avisé que Barthes quand il fait de l'œuvre vernienne la réélaboration romanesque d'une contradiction

historique, celle qui met en tension la révolution de quarante-huit, l'affairisme du deuxième empire et l'espoir républicain de Jules Ferry et de Jean Macé. Écoutez donc la polyphonie vernienne : en deçà de la ligne mélodique de l'hymne au progrès se fait toujours entendre la voix ironique, comique ou grinçante, d'une critique de la modernité. Si Verne peuple ses *Voyages* de figures difficilement récupérables, ce que Barthes qualifiait de relents de nostalgie romantique constitue bien une composante essentielle de l'œuvre. Ces expériences (celle de Michel Strogoff, de Cyrus Smith, du Kaw-djer, de Nemo) ne débouchent certes jamais sur la reconnaissance d'une alternative positive, voire d'un sacré bien identifié. Cela ne les empêche nullement de dessiner des lignes de fuite dans un univers dont la clôture se voit, par là même, questionnée. Il y a donc deux destins du voyage : le devenir-brute ou le devenir sur-homme, lequel n'est que la forme littéraire du devenir homme dans l'écriture maximaliste de Verne. Reste que ce devenir-homme revêt lui-même deux issues : la colonisation bourgeoise du monde ou la ligne de fuite.

En réalité, penser le voyage et ses destins exige de convoquer l'image du volcan, l'épreuve du feu. Le volcan est le schème qui dynamise le plus fortement l'imaginaire vernien. Rien de grand ne peut s'effectuer dans les *Voyages* sans sa présence distante ou insistante. Toutes les dialectiques verniennes s'animent au feu du volcan, à la fois formateur et destructeur. Le volcan conjugue toutes les forces élémentaires, celles du feu, mais aussi celles de la terre, de l'air et de l'eau. Il condense tous les devenirs. Le volcan éteint finit bien grotte ou coquille, comme la mine d'Aberfoyle des *Indes Noires*, véritable île terrestre. Mais à cette rêverie du repos s'oppose une rêverie active, une rêverie de la formation, puisque le feu

est toujours susceptible de se ranimer. Car la puissance du volcan crée et détruit des mondes : les îles naissent et meurent, comme l'Atlantide dont Nemo admire les restes, dans *Vingt mille lieues sous les mers*, comme l'île Lincoln de *L'Île Mystérieuse* ou les rochers de Harm-Rock du *Chancellor*. Les intermittences du volcan redoublent les cycles cosmiques de destruction et de régénération, ainsi que les cycles historiques des morts et renaissances culturelles qu'évoquent bien des personnages et que met en scène la nouvelle de *L'Éternel Adam*. Verne est obsédé par ce temps cyclique qui tranche d'avec le temps linéaire du progrès. À la rationalité mécaniste de la coquille, s'oppose ici la rationalité thermodynamique du volcan : l'univers n'est-il pas d'ailleurs une énorme machine thermodynamique avec ses variations brusques de température de pression? (Serres, 1974, 2002). Car toute coquille est précaire : on navigue tou-

jours, une bouteille de picrate de potasse dans les soutes, comme le *Chancellor*. La colonisation culturelle, politique, industrielle, économique du monde s'avère toujours menacée d'une radicale dépossession. C'est pourquoi bien des romans finissent sans solution, sans réconciliation finale, malgré les impératifs éditoriaux de la littérature dite de jeunesse. Que reste-t-il de Nemo et de son œuvre, lui qui rêvait aux mondes disparus, au pied du volcan sous-marin de l'Atlantide? Le geste d'enclore et de s'installer ne se referme ici que sur du vide. L'industrie moderne tente, certes, d'appriivoiser le volcan : c'est la fête de la fonte dans *De la Terre à la Lune*, le coulage de l'acier dans la cité de Stahlstad des *Cinq cents millions de la Begun*, la machine à vapeur et la fée électricité. Mais Prométhée joue avec le feu lorsque les « canons-volcans » de *De la Terre à la Lune* ou de *Sans dessus dessous*, déclenchent des cataclysmes. En mettant en

LES DEUX PÔLES DE L'IMAGINAIRE VERNIEN	La coquille	Le volcan
Types de problèmes	Problème-projet	Problème-événement-épreuve
Activité	Bâtir, parcourir, inventorier, posséder, habiter, se développer, progresser.	Produire, transformer, se métamorphoser
Passivité	Involution, pétrification, devenir mécanique	Destruction violente
Temps	Linéaire et continu	Cyclique et discontinu
Espace	La sphère, parallèles et méridiens	Le puits, l'abîme, le tourbillon
Catégorie	Le Même : la même chose	L'Autre, l'ailleurs
Machine symbolique	Le mécanique : l'horloge	La thermodynamique La machine à vapeur

scène les folies de la modernité, Verne suggère que le feu du volcan résiste finalement à toute tentative de domestication.

Le feu du volcan s'avère donc alternativement (ou simultanément) formateur et destructeur de formes, de matières et de mondes. Dans le ventre maternel de la terre s'effectuent la genèse des matières, leur métamorphose, puis leur expulsion dans une naissance violente et dangereuse. Le schème du volcan nous ouvre une temporalité, faite non plus d'évolutions et d'involutions, de progrès et de régressions, mais bien de ruptures transformatrices, créatrices ou destructrices. C'est le temps discontinu de l'initiation ou des brusques pertes, comme celles du *Chancellor*, qui joue sur des ruptures d'équilibres (Serres, 1974). Ici, grandir signifie non plus mûrir et progresser mais se transformer par morts et renaissances. Bien des personnages verniens s'avèrent des forces de la nature, des êtres de feu que rien ne peut arrêter mais qui souvent explosent, tout comme Robur le conquérant foudroyé par l'orage, à moins qu'ils ne s'engloutissent, comme Nemo et son « *Nautilus-coquille* », dans l'abîme du mont Franklin, ce volcan qui justement se réveille. Le génie des héros leur vient des poussées telluriques qui les traversent et les emmènent plus loin qu'eux-mêmes, comme les roches que travaille le volcan.

Le volcan met en scène la dialectique du connu et de l'inconnu, du Même et de l'Autre. Le professeur Lindenbruck et le jeune Axel descendent bien dans le volcan, mais non en son cœur qui se dérobe toujours. Coïncide-t-il d'ailleurs avec le centre de la terre? On peut bien faire l'inventaire des richesses du sous-sol, mais le volcan renferme l'énigme des premiers temps. Les incertitudes scientifiques concernant les théories centrales ou locales du volcanisme ne font que renvoyer

à une énigme plus profonde : celle qui lance Lidenbrock sur les traces de l'alchimiste Sankussem ou encore celle qui fascine Hatteras. Car le fond du volcan touche au sacré : les puits conduisent à des profondeurs abyssales, celles où Harris découvre Nell, celles où Cyrus Smith rencontre Nemo. Les problèmes scientifiques du volcanisme cachent une énigme plus archaïque, celle des enfers, même si désormais les enfers sont vides. C'est pourquoi le voyage au centre de la terre donne bien la vérité de tout voyage et de toute formation.

Encore faut-il supporter le feu du volcan, l'épreuve initiatrice. D'où trois destins possibles :

1. La réussite de l'épreuve et la formation comme conversion (le Kaw-djer d'*En Magellanie*) ou devenir soi-même (Michel Strogoff).

2. L'échec de l'épreuve et la folie (le capitaine Hatteras).

3. Le refus de l'épreuve et la modernité dérisoire et désastreuse (les artilleurs du Gun Club dans la trilogie *De la Terre à la Lune*, *Autour de la Lune* et *Sans dessus dessous*).

## CONCLUSIONS

Contrairement à la thèse de Barthes, l'imaginaire du voyage chez Verne s'avère bien bi-polaire. Verne propose deux schèmes dynamiques : la coquille et le volcan. On ne peut voyager sans emporter dans ses bagages les deux moitiés de modernité qui nous constituent : les Lumières et le Romantisme comme puissances de territorialisation et de déterritorialisation. Au bateau-coquille qui soutient le problème-projet s'oppose le bateau-volcan qui, tel le *Chancellor*, est toujours menacé d'exploser dans l'incendie ou le maelström. Ou plutôt

chaque navire est à la fois coquille et volcan, *Nautilus* et *Bateau ivre*, Arche ou épave virtuelle. Comme dans toutes les métapsychologies dualistes (celle de l'instinct de vie et de l'instinct de mort chez Freud, celle d'Apollon et de Dionisos chez Nietzsche, celle de l'instinct conservatif et de l'instinct formatif chez Bachelard), un principe ne va jamais sans l'autre et on a toujours affaire à des composés, même si tel ou tel élément domine. C'est dire que chaque héros vernien est hanté par deux folies : la folie du Même qui constitue le délire de la rationalité intégrale, la folie du « problème-projet », la coquille parfaite. Et la folie de l'Autre, celle des lignes de fuite, celle de l'épreuve non surmontée qui détruit par le feu. De même, chaque intrigue, chaque héros est habité par deux devenirs en tension : celui des variations continues sur un axe d'évolution et d'involution et celui des transformations catastrophiques qui régissent l'épreuve et l'initiation. On le voit bien chez le capitaine Hatteras, le héros malheureux des expéditions polaires, détruit par l'épreuve. Verne l'aurait précipité dans le volcan du pôle Nord (*sic*) si l'éditeur Hetzel ne l'avait pas retenu par le col : le suicide n'est pas pédagogiquement correct. Échappant de justesse à la folie thermodynamique, il tombera dans le délire mécaniste et ses idées fixes arpentant la cour de l'asile d'aliénés, en direction du Nord et revenant sans cesse à reculons pour mieux repartir, dans un voyage perpétuel et dérisoire, un voyage sur place !

Si le dynamisme de la coquille met en scène le « problème-projet », celui du volcan est sous le signe de « l'événement-problème » qui dérange un plan, qui interrompt une entreprise. Le volcan nous ouvre à l'ailleurs et dévoile les illusions de nos certitudes. Si le « problème-projet » tend bien à faire du monde la coquille de l'homme, le volcan qui menace toute île définit

la condition de possibilité cosmologique de l'épreuve. Seule l'expérience du dénuement, de la dépossession, de l'échec et de la mort, permettent le « devenir surhomme », qui n'est à tout prendre que la métaphore romanesque du « devenir homme ». Cette expérience de l'épreuve s'avère trop récurrente et trop insistante chez Verne pour que l'on soit fondé à la rabattre, comme le fait Roland Barthes, sur le geste bourgeois d'appropriation du monde.

De complexes en complexes, du complexe de Pen-croff au complexe d'Hatteras, en passant par le complexe océanique du *Bateau ivre* ou celui du « petit navire », tout semble finir dans le ventre de la mère, dans le cône du volcan en fusion ou dans le grand Tout, voire dans le ventre antropophagique de ses compagnons. Voilà sans doute pourquoi les voyageurs haïssent tant les voyages. Les schèmes de la coquille et du volcan désignent les tensions extrêmes de l'imaginaire voyageur dans la rhétorique maximaliste de Verne. Il est pourtant des voyages d'où l'on revient transformé, quand on a survécu au naufrage, quand la coquille a explosé au feu du volcan, quand on a pu redresser la barre du bateau ivre. Le mérite de l'œuvre vernienne est de compliquer un peu notre imaginaire d'agences de voyage, en faisant remonter les schèmes qui dynamisent notre rapport à l'espace, lesquels ne sont finalement pas plus sereins que ceux qui animent nos rapports au temps.

MICHEL FABRE

*Professeur, université de Nantes, CREN*

1. Les psychiatres savent que les lecteurs fervents de la Bible, lors de leur pèlerinage à Jérusalem, sont quelque fois affectés de syndromes quasi-psychotiques. Vêtus des draps de lit de leurs hôtels de luxe, ils

## † BIBLIOGRAPHIE

BACHELARD (G.), *La Terre et les rêveries de la volonté* (2 tomes), José Corti, Paris, 1947.

BACHELARD (G.), *La Terre et les rêveries du repos*, José Corti, Paris, 1948.

BARTHES (R.), « Nautilus et bateau ivre », in *Mythologies*, Seuil, Paris, 1957.

BARTHES (R.), « Par où commencer », in *Poétique* n° 1, Seuil, Paris, 1970.

CHESNEAUX (J.), *Jules Verne, un regard sur le monde, nouvelles lectures politiques*, Bayard éditions, Paris, 2001.

CHESNEAUX (J.), *Une lecture politique de Jules Verne*, Maspero, Paris, 1971.

DEKISS (J.-P.), *Jules Verne l'enchanteur*, biographie, Éditions du Félin, Paris, 1999.

DEKISS (J.-P.), *Jules Verne, le rêve du progrès*, Gallimard, coll. « Découverte », Paris, 1991.

DELEUZE (G.), *L'Île déserte et autres textes*, Minuit, Paris, 2002.

DELEUZE (G.), « Michel Tournier et le monde sans autrui », in *Logique du sens*, Minuit, Paris, 1969.

DETIENNE (M.) et VERNANT (J.-P.), *Les Ruses de l'intelligence. La métis chez les Grecs*, Garnier-Flammarion, Paris, 1974.

DURAND (G.), *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*, Bordas, Paris, 1969.

FABRE (M.), « La Formation dans les *Voyages extraordinaires* de Jules Verne », in *Chemins de formation* n° 4, octobre 2002.

FABRE (M.), *Le Problème et l'épreuve : Formation et modernité chez Jules Verne*, L'Harmattan, Paris, 2003.

GADAMER (H.-G.), *Vérité et méthode, Les grands lignes d'une herméneutique philosophique*, Seuil, Paris, 1976.

LOTTMAN (H. R.), *Jules Verne*, Flammarion, Paris, 1996.

MACHEREY (P.), « Jules Verne ou le récit en défaut », in *Pour une théorie de la production littéraire*, Maspero, Paris, 1966.

MORÉ (M.), *Le très curieux Jules Verne*, Gallimard, Paris, 1960.

PICARD (M.), « Le Trésor de Némó, La double face des tricheries d'après *L'Île mystérieuse* », in *La Lecture comme jeu*, Minuit, Paris, 1986.

SERRES (M.), *Jouvenances, sur Jules Verne*, Minuit, Paris, 1974.

TOURNIER (M.), *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Gallimard, Paris, 1967.

VIERNE (S.), *Jules Verne et le roman initiatique*, Éditions du Sirac, Paris, 1973

VIERNE (S.), *Mythe et modernité*, PUF, Paris, 1989.

## † REVUES

« Conversations avec Michel Serres, la science et l'homme contemporain », in revue *Jules Verne* n° 13-14, Amiens, 2002.

*Jules Verne écrivain*, Coiffard et Joca Seria éditeurs, Nantes, 2000.

« Jules Verne, Le tour du monde », in *La Revue des Lettres Modernes* n° 456-461, 1976.

« Jules Verne, Voir du feu, contribution à l'étude du regard chez Jules Verne », in *La Revue des Lettres Modernes* n° 1193-1200, Paris, 1994.

# CHEMINER EN CHINE POUR ÉCRIRE SUR SOI ?

*Proposition de lecture d'extraits d'Équipée, de Victor Segalen*

*STÈLES, « LES DÉCRETS D'UN AUTRE EMPIRE,*

*E SINGULIER »<sup>1</sup>*

Victor Segalen est sans doute un des auteurs français qui se prête le mieux à une réflexion mêlant écriture et voyage. Médecin de la marine, il envisage vers 1908 un départ pour la Chine. Il acquiert suffisamment de connaissances dans la langue et la culture chinoises pour qu'on puisse le reconnaître ensuite comme sinologue averti. Mais Segalen ne cherche pas pour autant à réfléchir dans ses écrits littéraires la réalité de ce qu'était la Chine quand il l'a arpentée.

Dès le début, Segalen n'envisage jamais l'utopie de dire ce que sont les Chinois mais toujours « ce qu'[il] imagine d'eux-mêmes ». L'artiste cherchera donc dans le pays étranger, dans le dépaysement, non pas la connaissance de l'autre mais la vision déformée qu'il en aura, et par là même, de ce que cela lui apprendra sur son propre compte. Ainsi, visiter la Chine crayon à la

T

main, prendre des notes sur les paysages et les rencontres mais aussi projeter de rassembler cette matière éparse pour créer une œuvre poétique singulière, c'est passer par le prisme du radicalement autre pour mieux se dire soi.

Ses écrits revêtiront plusieurs formes : un recueil de poésie, *Stèles*, reprend, pour mieux s'en détacher aussi, la forme traditionnelle de textes anciens et sacrés écrits au bord des chemins, sur une sorte de colonne de pierre, appartenant à la mémoire collective. Parfois proverbe populaire, parfois trace du passage d'un homme important, les stèles, « marquant un fait, une volonté, une présence, [...] forcent à l'arrêt debout face à leurs faces. Dans le vacillement délabré de l'Empire, elles seules impliquent la stabilité » (Segalen, préface à *Stèles*). Reprenant ce modèle et un ensemble de *Textes historiques*<sup>2</sup> traduits par un prêtre plein de préjugés ethnocentriques, Segalen glisse dans cette matière chinoise si exotique sa propre recherche identitaire. Comme il l'écrit à Debussy en janvier 1911 : « Au fond, ce n'est ni l'Europe, ni la Chine que je suis venu chercher ici, mais une vision

de la Chine. Celle-là, je la tiens et j'y mords à pleines dents. » Cette vision s'expliquera en plus de soixante



*« Une œuvre poétique singulière. »*

poèmes mêlant expérience chinoise et chinoiseries personnelles.

**ÉQUIPÉE** OU « LA MISE EN SCÈNE DU VOYAGE<sup>3</sup> » ?

*Équipée* est d'un tout autre genre. Il s'agit d'un texte d'une soixantaine de pages qui relate un voyage à pied à travers la Chine.

Le texte est divisé en « étapes ». Elles constituent autant de chapitres mêlant les anecdotes, les méditations, la relation d'expériences étonnantes ou de réflexions sur le retentissement du voyage dans l'être du poète, son intimité. Ainsi, chaque étape semble correspondre à une journée de marche, à ce qu'elle a pu apporter à la réflexion.

Le rapport à l'écriture est alors très intéressant. On pourrait penser qu'écrire revient tout simplement à relater ce qui a été vécu : le bain, pour l'étape 13 : « Dans le gros torrent, le bain est toute une aventure non prévue ; un sport vif et frais de toute la peau », la rencontre d'une femme (étape 18) ou d'un cadavre fusillé par des lamas Tibétains (étape 16). Le texte frôle alors le vulgaire macabre : « Le cadavre est vieux de vingt-deux jours ; vingt-deux jours de route chaude depuis l'embuscade où les lamas Tibétains l'ont fusillé mécaniquement, puis amputé, lacéré, trépané, meurtri. Il faut lutter contre l'odeur que l'on ne sent pas encore mais qu'on redoute. On cherche des produits chinois un peu païens : les bâtonnets à la crotte de chameau, mêlée d'encens et dont les bouddhistes font usage. [...] Sans suaire, sauf un mauvais drap suintant, sur la face, le corps est vêtu, trop vêtu, trop naturellement recouvert de ses vrais vêtements étriqués aux épaules que le cercueil trop étroit ratatine – les coudes gênés, serrés en avant –, un qui fut un homme étouffé là, ayant voyagé vingt et un jours dans cette boîte, avec ses mouches vertes, sous le soleil bourdonnant d'éclosions. » La description se poursuit, jouant sur l'opposition entre la putréfaction lamentable de ce corps et le martyre qu'il symbolise aux yeux de ceux qui souhaiteront faire de cette « charogne » une « chair glorieuse ». Le récit de voyage se fait piquant commentaire sur l'universel ridicule religieux.

« UN VOYAGE QUI N'EST PAS ACCOMPLI ENCORE »

Mais l'écriture est loin de n'être que cela, c'est également un voyage et elle est conçue comme tel. Dès le début de son texte, Segalen nous prévient, il a « toujours tenu pour suspects ou illusoire des récits de ce genre : récits d'aventures, feuilles de route, racontars – joufflus de mots sincères – actes qu'on affirmait avoir commis dans des lieux bien précisés, au long de jours catalogués » (étape 1). Il ne faut donc pas voir dans *Équipée* le reflet exact de ce qui a été vu. Le livre propose d'ailleurs « dans ses pages mesurées, mises bout à bout comme des étapes » un « voyage [qui] n'est pas accompli encore » (étape 1). Autrement dit, le voyageur n'est plus seul et son périple va se faire, accompagné du lecteur, celui qui en créera les étapes à mesure qu'il tournera les pages de l'œuvre. En effet, si le voyage n'est pas encore accompli à la première page, c'est que *Équipée* ne se conçoit pas comme une relation d'actions passées. Le livre entier est une recherche immédiate et dynamique. Recherche de soi pour le poète qui arpente terres et pages, mais aussi recherche, aujourd'hui, du lecteur par lui-même au travers du prisme soi-disant chinois. Expérience nouvelle à chaque fois : les horizons d'attente de celui qui ouvre le recueil sont toujours originaux, l'alchimie qui lie les mots de Segalen à leurs échos dans la conscience du lecteur est éternellement unique, le livre ne sera jamais définitivement écrit.

On voit bien ici que la Chine n'est alors qu'un motif de départ, une trame suffisamment étrange et lointaine pour permettre une dilatation de l'identité, une altération toute rimbaldienne de l'être. Toute la poésie lyrique moderne part de ce constat : pour trouver l'essence de son être, avoir un rapport exact avec le monde, il faut se perdre en lui, se dissoudre afin de saisir pleinement

l'existence de tout ce que l'on n'est pas. C'est dans la rencontre avec tout ce que je ne suis pas que je peux perdre ce que je crois être moi de manière facile et triviale. C'est dans la perte de mes repères premiers que je me donne les moyens de rencontrer ce que je suis aussi mais que j'ignore encore. Pour me trouver pleinement, il faut que je fasse l'expérience de tout ce que je ne suis *a priori* pas. Ainsi naîtront des résonances et analogies dépassant les bornes que je fixais à la définition de mon être.

LE REGARD PAR-DESSUS LE COL

Cette dissolution de toute référence identitaire, pour Segalen, c'est le voyage et la marche qui vont l'accomplir : « J'entends à peine le cœur me battre dans les tempes. Je souffle moins, et je ne pense presque plus. Les genoux et les cuisses, qui avaient tout d'un coup pris une importance énorme, redeviennent poulies glissantes et lanières vivantes » (étape 7). Le poète n'est plus que cuisse et genoux, bons outils efficaces. L'imaginaire, la projection de ce qu'on croyait être le voyage ou de ce qu'on pensait être comme voyageur n'existent plus : « Je ne pense presque plus. » Seul compte le réel, la confrontation entre le corps et l'espace.

Dans l'étape suivante, Segalen raconte « le regard par-dessus le col ». Il a entrepris précédemment l'ascension d'une montagne et sait donc qu'il va parvenir au but, le point où l'ascension cesse pour donner un instant, dans le concentré de toute la fatigue et la montée accumulées, la vision de « l'obstacle [qui] a crevé ». Étrangement, il commence sa narration par la définition du « regard par-dessus le col » dans une sorte de présent universel, comme si le lecteur et le poète l'avaient conquis dès le début de cette huitième étape. Il



revient ensuite « quelques pas en arrière » et donne « des conseils de routes, vulgaires », de ces conseils que pourrait livrer un manuel du bon randonneur, pragmatiques, prosaïques, pour ne pas atteindre le but au hasard mais « dans cet état où la fatigue est plus que surmontée : dépassée; dans cette ivresse palpitante et dynamique où le corps entier joue de lui [...] les épaules et la tête pèsent juste ce qu'il faut sur le dos, et les tempes battent d'allégresse, et le cerveau fiévreux de joie se comprend et se conçoit comme un organe heureux de vivre et digérant avec vigueur sa pensée... ». « Dépasser », c'est « aller plus loin que », on ne passe pas l'obstacle de la fatigue, on ne le « sur-monte » pas, on va au-delà de lui et avec cette fatigue que l'on laisse là, c'est une partie de soi que l'on abandonne, on n'est plus que corporéité, « dans cette ivresse palpitante et dynamique où le corps entier joue de lui. » Cette fois-ci, si les parties du corps sont dissociées, ce n'est plus une dislocation mais une renaissance autonome et pleine, par la marche et par l'écriture. En effet, la marche est ici vécue mais aussi relatée et l'écriture est aussi effort physique. Les mots s'enchaînent comme des pas, les phrases forment les lacets d'un sentier déjà derrière soi. Elles mènent peu à peu le lecteur à cette expérience unique, son « regard par-dessus le col ». Le corps est joie, extase profonde. On le lit bien dans « l'ivresse palpitante » ou dans les mots qui désignent le cerveau. Ce dernier n'est plus dissocié du reste, il est en prise directe avec le Réel et ne se morfond plus dans la chambre obscure de ses fantasmes mortifères.

La marche et l'écriture sont donc ce qui permet au poète-alpiniste et au lecteur de reprendre pleinement possession d'eux-mêmes. C'est la dépossession par l'étrangeté, l'ailleurs et la souffrance de l'épreuve qui donnent, le temps d'un instant, équilibre éphémère, « la vue sur la terre promise, mais conquise par soi, et que

nul dieu ne pourra escamoter : un moment humain ».

## MARCHER ET ÉCRIRE POUR SE SENTIR ÊTRE

L'itinéraire géographique et sa relation écrite sont donc l'occasion d'un rapport incessant entre l'altérité extérieure et ce moi inconnu que le voyage permet de révéler. Écrire le moment de cette rencontre avec l'inconnu, ce n'est pas la fixer éternellement mais permettre au regard du lecteur d'en emprunter à loisir le chemin, de suivre, mot après mot, les étapes qui mènent à ce moment sublime de pleine possession de soi. Mais il est impossible de rester sur cette découverte extatique. Le moment était « humain ». Instant total mais né d'une activité physique intense, d'une mise en branle de tout l'être. L'instant conquis est bien une part de l'immuable, il doit se rattacher à ces moments de beauté parfaitement réalisée. Mais seule la poursuite de la marche – et de la lecture – pourra permettre d'espérer le capter à nouveau au détour d'une autre mise en péril du moi, pour mieux s'appréhender soi à travers le monde. En ce sens, le regard par-dessus le col ne pouvait effectivement pas être autre chose « qu'un coup d'œil » (*incipit* de l'étape 8). L'écriture comme le voyage ne sont pas des moyens d'accomplissement chez Segalen. Ce sont davantage des cheminements à n'interrompre jamais, sous peine de se perdre.

HÉLÈNE RISS

### † BIBLIOGRAPHIE

SEGALEN (V.), *Voyages au pays du réel*, œuvres littéraires, édition présentée et annotée par Michel Le Bris, Éditions complexe, 1995.

# À LA DÉCOUVERTE DE QUELQUES PRATIQUES D'ÉCRI- TURES COLLECTIVES ORIENTALES...

*Extrait d'un journal de bord « réflexif »*

*[Okinawa-Kobé du 30 octobre au  
11 novembre 2003]*

« Pourquoi cette exhibition qui peut aussi sembler un peu indécente, est quand même salvatrice? »

E. LÉVY

EN NOVEMBRE 2003, nous nous sommes rendus, Martine Lani-Bayle<sup>1</sup>, Hervé Breton<sup>2</sup> et moi-même, à Okinawa (Japon) pour participer à un symposium sur les histoires de vie en collectivité<sup>3</sup> à l'instigation de Makoto Suemoto<sup>4</sup>. Ce que nous ne savions pas avant de partir, c'est que l'enrichissement épistémique de ce voyage irait bien au-delà de l'écoute de quelques interventions intéressantes ou rencontres fructueuses, réalisées dans les seules enceintes d'un bâtiment officiel accueillant cette manifestation.

Ces quelques pages, extraites de mon journal de bord « réflexif », puisque rédigé après coup, relatent ces quelques jours passés en terre îlienne...

Voy(ag)ez plutôt!

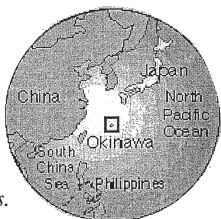


Okinawa : les sites visités.

### 31 OCTOBRE 2003 : À LA DÉ- COUVERTE DU BOUT DU MONDE ! EN TERRA INCO- GNITA...

« J'ai horreur de voyager, ce que j'aime, c'est séjourner. »

M. DÉON



L'archipel des Ryukyu, dont Okinawa<sup>5</sup> est l'île principale, est

situé dans la

partie subtropicale du Japon, entre la mer de Chine orientale et l'Océan Pacifique. Le climat tropical permet de cultiver les bananes, la canne à sucre et les ananas, mais c'est surtout le tourisme qui fait vivre l'ensemble des habitants de tout l'archipel.

Au XIII<sup>e</sup> siècle, les Ryukyu centrales, ainsi que les îles plus méridionales, formèrent des royaumes indépendants. Mais à partir du XVI<sup>e</sup> siècle, elles furent assujetties à la Chine. Sous cette domination prolongée, les îles assimilèrent diverses influences qui aboutirent à une culture originale, bien distincte de celle du Japon continental. Un siècle plus tard, les Japonais y devinrent de plus en plus puissants et en 1879, Les Ryukyu furent intégrées à l'Empire japonais. Okinawa est donc japonaise depuis maintenant un peu plus de deux siècles.

Plus récemment, Okinawa fut aussi le théâtre de vio-

lents combats entre troupes alliées et japonaises, pendant la seconde guerre mondiale. Pendant de longs mois de guerre, les Japonais se sont mélangés à la population locale, notamment pour se cacher. Non contents de trouver refuge chez les villageois, certains d'entre eux ont massacré leurs hôtes y compris les nourrissons, susceptibles de pleurer et donc de les faire repérer par l'ennemi. Ils ont aussi poussé les villageois désarmés à se rendre sur le front, pour batailler à leurs côtés. Des centaines de milliers de soldats et de civils périrent (188 000 Japonais dont 120 000 Okinawais et 12 000 Américains) pour la conquête d'Okinawa, avant qu'elle ne tombe aux mains des Américains.

En 1953, les Ryukyu septentrionales retournèrent au Japon et le reste du territoire, dont Okinawa, fut rendu par les États-Unis en 1972. Cependant, Okinawa reste, encore aujourd'hui, une importante base militaire américaine où sont encore implantées 87 bases<sup>6</sup>. L'ensemble de ce dispositif stratégique regroupant à lui seul nombre de militaires sur l'île.

L'histoire de l'île va avoir un véritable impact sur l'histoire singulière de chacun des habitants. Est-ce véritablement un hasard si les villageois éprouvent depuis peu le besoin de travailler sur la mémoire collective? Tenter de reconstruire la mémoire d'un village, n'est-ce pas une volonté de travailler sur sa propre identité; identité, bafouée par tant de rebondissements historiques. L'histoire collective ou sociale n'est-elle pas un moyen d'atteindre l'histoire de soi d'abord, sans compter la volonté de rétablir la véracité des faits qui se sont déroulés pendant la seconde guerre mondiale alors que le gouvernement japonais honorait le suicide en masse des villageois lors des combats. En effet, la version officielle a quelque peu enjolivé certains faits historiques, ce qui a eu pour conséquences que certains pans de l'His-

toire se sont écrits en se basant sur des données erronées. Les écritures collectives auraient donc émergé dans un premier temps pour répandre une attitude critique vis-à-vis de l'Histoire<sup>7</sup>.

Nous sommes donc partis, à la découverte d'Okinawa. Très rapidement, nous avons découvert que cette île était à la hauteur de sa réputation : paysages paradisiaques, forêts tropicales, plages idylliques, eau transparente et chaude... Mais Okinawa n'est pas seulement réputée par la clarté de son eau ou parce qu'elle fut très médiatisée en juillet 2000 avec le sommet du G8. C'est aussi un endroit qui tente de conserver sa culture populaire et si la moitié des habitants habitent autour de Naha (capitale depuis 1879), il existe à Okinawa encore beaucoup de petites communautés villageoises que les Japonais appellent des *aza*.

Dans le dictionnaire local, *aza* signifie « petit univers ». Il semblerait qu'un *aza* soit, à la fois, plus qu'un quartier, mais moins qu'un village. Et les universitaires japonais se sont rendu compte que, surtout depuis les années soixante-dix, nombre d'*aza* publient leur *aza-shi* (c'est-à-dire l'histoire de vie du village). Ce phénomène est surtout répandu dans le nord d'Okinawa qui reste marqué par l'artisanat, tandis qu'il serait très peu développé dans les autres îles alentours.

La publication d'un *aza-shi* est un travail de longue haleine qui semble être mené avec un grand sérieux, par des profanes qui vont recueillir les récits pour les retranscrire par la suite. Nous touchons ici une différence majeure entre l'Orient et l'Occident quant au recueil des données. En France, une telle participation n'est possible qu'après avoir soi-même effectué une telle démarche accompagnée<sup>8</sup>. Au Japon, les personnes qui reçoivent les récits n'ont suivi aucune formation

particulière et sont « recrutées » sur la seule base du volontariat. Nous avons rencontré quelques-uns de ces ac-



*Martine Lani-Bayle et Marie-Anne Mallet*  
compagnateurs de récits, ou narrataires (celui qui accompagne le discours alors que le narrateur est celui qui narre son histoire). Ils étaient surtout agriculteurs, certains instituteurs, réceptionnistes, ou pêcheurs... Seule une femme du comité de Yomitan que nous avons rencontrée le surlendemain, a rédigé sa propre histoire de vie.

La volonté de reconstituer la mémoire collective (qui était verbale jusque-là) de leur *aza* dont toute trace a disparu depuis la seconde guerre mondiale, paraît être le point commun entre ces différents villageois.

Pour ce faire, ils constituent un comité de rédaction qui recueille les récits, les met en mots, mais récoltent aussi des photos pour illustrer l'ouvrage final qui peut faire plus de mille pages.

En ce premier jour sur l'île, nous avons rencontré deux comités de rédaction, de deux *aza* du comté de

Nago (Yabu & Sokoniya). On nous présenta différents ouvrages réalisés depuis 1986. Les thèmes récurrents de ces volumes portent surtout sur les expériences de la guerre.

Si la notion d'expérience semble importante, puisque les plus âgés sont souvent ceux qui questionnent pendant les recueils des récits, les enfants sont aussi intéressés aux *aza-shi*. Ils ne sont donc pas seulement les destinataires de ces écrits, ce dont je doutais au premier abord. Dans certains *aza*, ils peuvent même devenir narrateurs et ainsi acteurs de ces pratiques sociales (participer à leur rédaction, fournir des dessins ou schémas). En ce sens, les *aza-shi* vont au-delà de toutes pratiques communautaires (avec peut-être comme arrière pensée de lutter contre la mondialisation et l'industrialisation qui ont épargné certaines zones d'Okinawa, jusqu'à maintenant) puisqu'elles rassemblent les différentes générations qui travaillent, ensemble, à un projet commun.

Pendant la présentation de tous ces écrits, nous n'avons pu nous empêcher de souligner le « professionnalisme » avec lequel les ouvrages sont réalisés. Ils semblent ne pas se limiter à la seule puissance des mots, puisqu'un soin particulier est apporté à leur présentation. La forme apparaît aussi importante que le fond et les ouvrages sont parsemés d'innombrables photos. Certains tomes ne sont même qu'un recueil de clichés.

En France, l'application du droit à l'image<sup>9</sup> a rendu l'utilisation de l'image aujourd'hui plus risquée que jamais et pour cette raison principale, l'utilisation massive des photos dans les *aza-shi* nous est apparue à la fois intéressante et surprenante. De même, les Japonais étant réputés pour leur réserve et leur retenue, nous pouvons nous étonner de tant « d'expansivité photographique »

dans de tels écrits qui, même s'ils racontent une histoire collective, font inévitablement des détours par les individualités des sujets.

On soulignera que le rapport à la publication est aussi différent entre les deux continents. Alors que pour les Français la publication anonyme est un droit souvent appliqué, à Okinawa, la publication « publique » est le but même de cette pratique d'écriture. Je me suis même demandée s'il y aurait autant d'empressement de la part des villageois à participer aux *aza-shi* si ces derniers n'étaient pas publiés.

Nous pouvons alors nous interroger : les photos sont-elles présentes pour illustrer les récits, pour justifier les dires des villageois (fonction de preuve) ou pour témoigner de ce que les mots à eux seuls ne peuvent transmettre ?

De même, selon les dires des villageois les photos sont censées retracer l'histoire du village, alors qu'on remarque qu'il ne peut s'agir d'une histoire chronologique puisque sont juxtaposées des images qui ont plus d'un demi-siècle d'écart. Les repères sont alors topographiques et non plus chronologiques et la mémoire collective semble fonctionner comme la mémoire individuelle : « La chronologisation ne se construisant qu'après-coup, par fiction narrative historicisante. »<sup>10</sup>

Dans ces histoires de vie collective particulières que sont les *aza-shi*, les photographies semblent donc tout aussi importantes que les mots, ce qui fait aussi penser à la photobiographie qui se développe en Occident. Sachant que les villageois sont très heureux, voire honorés de poser pour les *aza-shi*, on peut se demander si le fait d'être présent physiquement sur une photographie de l'ouvrage ne serait pas, déjà, une manière de participer à l'histoire sociale du village.

Les photos donnent ainsi une place importante au descriptif, comme si décrire c'était aussi quelque part

une façon d'apprendre, avec comme risque sous-jacent de (re)tomber dans l'illusion que « voir c'est comprendre »<sup>11</sup>. Car il faudrait aussi souligner que si les photos sont envisagées comme témoignage directement lisible du passé, comme « la mémoire vivante de notre temps »<sup>12</sup> ou comme preuve du « ça a été »<sup>13</sup>, il ne faut pas non plus oublier que faire parler les images c'est, momentanément du moins, se détacher de l'écrit<sup>14</sup> avec tout ce que cela peut avoir de réducteur et de manipulateur. En ce sens, si l'image procure des bienfaits formidables<sup>15</sup> et qu'elle est une bonne source de compréhension de l'histoire, les historiens sont là pour nous rappeler qu'elle ne devrait pas être séparée d'un écrit qui permet de situer le contexte et d'éviter certaines interprétations erronées : voir n'est pas comprendre !

Suite à cette première rencontre, nos hôtes nous firent visiter l'*aza* de Yabu, leur *aza-shi* sous le bras, pour nous faire découvrir les différents sites historiques présents dans l'ouvrage. C'est lors de cette visite qu'on demanda à se faire photographier devant « le monument aux femmes de Yabu » dont on nous vantait l'importance pour les villageois au début du siècle, non sans un petit clin d'œil à ce que nous pressentions déjà quant à la disparité des sexes dans ces pratiques d'écritures collectives (voir photos p. 92).

## 1<sup>ER</sup> NOVEMBRE 2003 : LE PLUS BEAU VILLAGE DU MONDE !

« Voir, c'est comprendre, juger, imaginer, oublier ou s'oublier, être ou disparaître. »

P. ELUARD

Nous avons commencé notre journée par la visite d'un

centre de pisciculture à Genka, un autre *aza* des alentours de Nago. M. Shimafuku nous mena promptement parmi les différents bassins de ce qui ressemblait plus à une petite entreprise familiale qu'à un véritable centre de production, alors même que cet endroit a été créé pour la sauvegarde de l'espèce de la truite *ayu ryukyenne* : espèce spécifique et différente de celle qui prolifère au Japon et qui est en voie d'extinction depuis quelques années. Suite au *boom* des *aza-shi* dans le nord d'Okinawa (les universitaires en sont persuadés), un pisciculteur s'est engagé à augmenter annuellement le nombre d'alevins de cette espèce menacée. Cette personne a transformé son souhait personnel en une démarche collective puisqu'il a réussi à sensibiliser de jeunes écoliers ainsi que nombre de villageois à la protection de cette truite, dont le nom a lui seul, témoigne d'un temps passé.

Suite à cette visite, riche en enseignement quant aux bienfaits d'un élan collectif, nous nous sommes rendus à Kijoka pour assister à la fabrication du *bashofu*, textile rare fait à partir de fibres de plantain, le *basho* qui est étroitement associé à Okinawa et qui ressemble à la canne à sucre. Dans cet atelier traditionnel (*bashofu kai-kan*), les ouvriers (principalement des jeunes filles) apprennent à cultiver la plante, à en extraire le fil à tisser et enfin à le tisser de façon traditionnelle<sup>16</sup>. Le *bashofu*, tissu de haute qualité, est ainsi fabriqué à partir des fibres naturelles les plus fines et fait partie des plus beaux textiles du Japon où il est exporté et vendu à des prix très élevés.

En observant ces femmes (jeunes pour la plupart d'entre elles) enfermées dans cet atelier derrière leur métier à tisser, quelque huit heures par jour ou alors à l'extérieur en exerçant un véritable travail de force (le *basho* est une plante très imposante), je m'interroge sur leurs motivations personnelles. Qu'est-ce qui a pu les

pousser à se couper du monde en choisissant de vivre dans un petit village, où il n'y a qu'une échoppe en guise de supermarché, aucune animation en dehors des balades sur le sable blanc et des baignades dans une eau chaude, aucune possibilité de rencontrer le monde « civilisé » à moins d'une heure et demi de route ?

Nous avons ensuite continué notre périple jusqu'à la péninsule de Motobu, où nous nous sommes arrêtés au musée communal de Nakijin où nous avons retrouvé certaines traces du royaume des Ryukyu, qui n'étaient pas sans nous rappeler les ruines d'un site précédemment visité (*Nakijin Gusuku Sites*). Dans ce centre d'histoire culturelle, les villageois qui ont témoigné de leur histoire dans les *aza-shi* ont ici déposé certains de leurs objets personnels. De même, dans la salle principale du musée, une fresque murale qui représente l'*aza* et ses alentours il y a quelques années est montrée aux enfants pour les inviter à imaginer la vie telle qu'elle pouvait être précédemment et donc envisager le passé de leur *aza*. Façon aussi originale qu'intéressante de faire de l'histoire avec des jeunes, voire de très jeunes personnes.

Après ces différentes visites dans les quartiers de Motobu et Nakijin, nous avons arrêté notre véhicule à Bise, « le plus beau village du monde » selon les dires de M. Suemoto. Ce petit village a, en effet, beaucoup de charme avec ces maisons traditionnelles (aux toits de tuiles rouges où dominant les statues du lion légendaire : le *shisa*) qui sont cachées derrière des allées de verdure flamboyante où les automobiles ne peuvent pas s'aventurer et avec son long chemin côtier où nous avons rencontré pour tous badauds, quatre jeunes pêcheurs en train de déguster sur place leur pêche (ce que

les plus téméraires d'entre nous ont pu partager).

Alors que nous déambulions sur les rochers et la plage à la recherche de quelques beaux coquillages et fragments de corail, nous nous interrogeons à voix haute sur le fait que la plage était déserte. C'est alors que Makoto nous répondit que l'eau était beaucoup trop froide pour que les autochtones se baignent en cette période pré-hivernale ! Nous étions en chemisette, il devait faire plus de trente degrés et j'étais sûre d'avoir aperçu un dauphin<sup>17</sup> quelques minutes plutôt... Nous avions tant de peine à le croire. À la fois incroyables et songeurs nous prîmes le temps d'admirer le soleil se coucher derrière les palmiers du parc aquatique de Bise Cap et le joyeux spectacle que nous offrit ensuite le Island quand la base américaine revêtit son habit de lumières.

Dans la voiture qui nous ramena à Nago, sans me lasser des merveilleux paysages, nocturnes pour le coup, qui défilaient devant moi, je rapprochais nos visites d'aujourd'hui aux différents thèmes que nous avons repérés dans certains *aza-shi*. Les expériences de guerre (les villageois éprouvent un réel besoin de relater ce qu'ils ont vécu pendant cette période dramatique) sont très présentes dans les ouvrages. Mais d'autres thèmes paraissent aussi récurrents dans les récits et renvoient à différents savoirs de vie. Les histoires et les chansons populaires, voire les dialectes (garants du folklore local mais qui sont en train de disparaître) sont aussi relatés dans les récits. Et puis il y a certains savoir-faire qui paraissent menacés par la mondialisation et l'industrialisation et que les villageois vont décrire et tenter de pérenniser par l'intermédiaire des *aza-shi*, comme la fabrication traditionnelle du *basho-fu* ou la culture des *ayu*.

L'envie de « (dé)léguer » ces expériences à la jeune génération (qu'en est-il du lecteur potentiel qui appar-

tient à la même génération que le narrateur?) paraît ainsi très importante pour les villageois qui s'engagent dans ces pratiques d'écriture où l'envie d'inscrire à jamais certains savoir-être (expériences) mais aussi savoir-faire (pratiques, usages) et pourquoi pas savoir-faire émotionnels<sup>18</sup>, semble aussi très prégnante. S'entrecroisent ainsi, dans les *aza-shi*, des récits d'expérience et des récits de pratique. Les *aza-shi* sont, de cette façon, entièrement tournées vers la transmission (et non plus seulement orale) de savoirs.

## 2 NOVEMBRE 2003 : *GOD BLESS AMERICA... AND OKINAWA!*

« Le Japon a la particularité d'être une société féodale, Ce qui veut dire qu'on doit tous être ensemble et bien s'entendre avec les autres. On n'a pas besoin des individus, mais au contraire, Chacun doit faire en fonction des autres. »

YUMI

Notre visite à Sobe fut très riche en enseignements quant à notre préoccupation principale, à savoir la pratique de quelques écritures collectives orientales. Nous nous sommes entretenus avec la coordinatrice, du comité de rédaction de Yomitan, composé de vingt-trois *aza*, dont sept d'entre eux ont rédigé leur *aza-shi*. Elle fut la première femme à recueillir et mémoriser les expériences personnelles et collectives sur tout l'archipel des Ryukyu, dès 1984. Elle n'utilise pas seulement le support papier mais aussi la vidéo<sup>19</sup> pour tenter de pérenniser les dialectes utilisés par les villageois. La pratique des histoires de vie collective peut donc dépasser le simple récit sur papier puisque différents supports sont exploités.

Aujourd'hui, ce comité de rédaction est composé de

dix-huit personnes et Tonœ Murayama est toujours la seule personne de sexe féminin. Cette disparité entre les hommes et les femmes au sein des comités rédactionnels interpelle et nous soulignons d'emblée une différence majeure entre l'Orient et l'Occident, dans les pratiques d'histoires de vie, où les femmes sont quasiment absentes des pratiques d'écriture au Japon alors que c'est l'inverse en France.

Tomoe s'est ainsi mise « au service du collectif ». En reconstruisant la mémoire du village avec les habitants, c'est-à-dire en participant aux *aza-shi*, elle existe comme les autres, narrateurs et narrataires, au regard du collectif et sa participation devient une participation sociale valorisée par la culture nippone. D'ailleurs, elle reçoit maintenant une compensation financière pour le travail qu'elle fournit sur les *aza-shi*.

Dans la narrativité de l'histoire de soi ou de l'autre, il y aurait ainsi une dimension sociale, puisque cette histoire permettrait de déboucher vers les autres. C'est la fameuse recherche de l'outre soi dont nous a déjà parlé M. Suemoto.

En faisant cette première remarque, je ne peux aussi m'empêcher de souligner que si T. Murayama fut la seule femme avec laquelle nous nous sommes entretenus, ce fut aussi la seule personne qui osa nous parler ouvertement de la présence américaine sur le territoire d'Okinawa, présence que l'on ne peut pourtant ignorer au vu de la multiplicité des bases. Alors que les autres personnes parlaient toujours très vaguement lorsqu'ils abordaient ce sujet polémique, elle nous apprit beaucoup sur l'histoire d'Okinawa et sur les rapports entre Américains et autochtones. Elle parla avec franchise, sans mépris ni fatalisme et répondit inlassablement à toutes nos questions, qui auraient sûrement été qualifiées d'indécentes si nous avions été de culture asia-



tique.

C'est donc grâce à elle que nous avons appris que l'environnement politique du Japon changea aux alentours de l'année 1951, année où les Américains construisirent leurs bases militaires sur Okinawa<sup>20</sup>.

En traversant et en découvrant les différentes contrées de l'île, on se laisse en effet surprendre par l'omniprésence de soldats et civils américains sur un si petit territoire (quand on se déplace sur l'île, on longe régulièrement les bases militaires). Et si Okinawa n'est plus administrée par les États-Unis depuis trente-deux ans, encore 12 % du territoire est occupé par des bases américaines. La moitié des villes et villages peut ainsi être « envahie » par des équipements militaires dont certains couvrent jusqu'à 85 % des localités.

Malgré cette présence allogène visible et durable (il y a aussi des *Mc Donald*, des *Starbucks coffee*, des boutiques de surplus américains et le *base-ball* est même devenu le sport national) on a l'impression que les habitants natifs d'Okinawa sont aveuglés par ce face-à-face quasi permanent et feignent d'ignorer les Américains jusque dans leurs *aza-shi* qui n'abordent leur présence que *via* les récits de guerre.

Comment les habitants peuvent-ils faire comme si ces étrangers n'étaient pas là ?

Comment parler de leur culture en négligeant la présence des allochtones ?

Cette spécificité insulaire, justement, n'est-elle pas due, entre autre, à la présence américaine depuis plusieurs dizaines d'années ?

De plus, les Américains ne sont pas sans se faire régulièrement rappeler à la population locale. Il y a régulièrement des faits divers qui accusent les GI's d'être impliqués dans différentes affaires, dont la dernière médiatisée fut celle d'une affaire de mœurs. Nous avons

aussi appris que si les bases se trouvent, actuellement, toutes le long des côtes de l'île, cela n'avait pas été sans conséquences directes sur les villages existants qui durent être déplacés de leur site originel. Pour tenter de neutraliser ces nuisances, les Américains dédommagent donc régulièrement le gouvernement japonais en lui versant une « compensation » financière qui est reversée, en partie, aux villageois. Ces derniers décident, en assemblée générale, si cet argent va servir à se procurer du *saké* ou à financer un *aza-shi*. Sachant qu'un *aza-shi* coûte entre sept et neuf millions de yens<sup>21</sup> au village, cette compensation est souvent indispensable pour la réalisation de l'ouvrage. Plus de la moitié des volumes étant, de plus, distribuée aux familles qui ont participé à leur réalisation, le financement extérieur s'avère primordial.

De la sorte, ces récits qui peuvent être envisagés comme une forme de résistance<sup>22</sup> contre « l'occupant », peuvent aussi, dans certains cas, être financés par les « occupants » eux-mêmes. Les Japonais acceptent cependant encore difficilement le fait qu'on leur affirme que les Américains y sont sûrement pour quelque chose dans la création de ces *aza-shi*<sup>23</sup>.

Si quelques entreprises d'écriture collective ont déjà vu le jour en France<sup>24</sup>, certaines ne se sont pas faites sans problème<sup>25</sup> car de nombreuses dissidences se sont rapidement installées au sein des comités rédactionnels mais aussi entre narrateurs et narrataires. En ce sens, s'il n'est pas vraiment important en soi de savoir d'où vient le financement des *aza-shi*, force est de constater que les Américains sont, en revanche, à l'origine d'une véritable volonté de la part des villageois de se fédérer.

La production massive d'*aza-shi* ne serait-elle pas, alors, un moyen de mieux asseoir son identité d'insulaire face aux allochtones ? Allochtones d'origine américaine

mais aussi et pourquoi pas d'origine japonaise. En discutant avec des insulaires et des « métropolitains », nous avons, aussi, bien cru comprendre que les habitants d'Okinawa n'étaient pas considérés comme de véritables Japonais et avaient beaucoup de mal à s'intégrer s'ils choisissaient d'aller vivre sur une des quatre îles principales. D'ailleurs, les Japonais « du continent » ne comprennent toujours pas très bien la langue dérivée du japonais dans laquelle s'expriment les insulaires des Ryukyu. Les *aza-shi* pourraient ainsi, non plus seulement être envisagés comme une forme de résistance contre les seuls Américains mais aussi contre leurs conquérants d'il y a deux cents ans, à savoir, les Japonais eux-mêmes.

À écouter Tomoe nous narrer l'historique d'Okinawa quant à l'invasion américaine et leur installation, nous nous surprenons à utiliser le terme de *base-shi*, ce qu'inscrit d'ailleurs le transcripteur vocal de mon ordinateur la première fois que je prononçai le terme *aza-shi*. L'informatique se mettait à réaliser les lapsus que mon propre inconscient ne s'autorisait plus après un séjour d'une dizaine de jours, immergée dans la culture nipponne où le poids des non-dits est contagieux et efficace, ce que je peux rapprocher de la réflexion que me fit H. Breton le jour du symposium : « Je ne me suis jamais senti aussi manager au Japon alors qu'on ne me dit rien. En France on utilise des antibiotiques, au Japon c'est l'homéopathie qui marche le mieux. » Nous avons employé ce terme de *base-shi* en nous disant que dans quelques années peut-être, les récits relatant l'histoire des bases américaines franchiront peut-être les portes de ces camps qui paraissent si mystérieux de l'extérieur. Ces camps ne sont pas, en effet, de simples lieux de vie avec des soldats. Derrière ces kilomètres de barbelés il y a de véritables villes en miniature, avec des maisons

pour les familles des militaires, des écoles, des théâtres, des cinémas et même des supermarchés. Les Américains ne sont ainsi pas obligés de sortir de ces forteresses, ni obligés d'affronter l'hostilité, le mépris ou l'ignorance de certains insulaires. Je ne pus m'empêcher de m'interroger sur leurs propres moyens de résistance face à tant de dédain environnant et sur les outils qu'ils ont pu développer parallèlement à leur vie en autarcie.

Mais ceci serait l'objet d'un autre voyage !

L'entretien avec T. Murayama nous permit aussi d'aborder une autre différence entre la France et le Japon quant aux histoires de vie. En France nous distinguons le récit d'expérience du récit de formation<sup>26</sup>, ce récit pouvant être second par rapport au récit d'expérience (ou apparaître d'emblée) et en permettre une relecture. Il s'inscrit à un méta niveau en questionnant justement l'intérêt du récit d'expérience. De même, l'hypothèse majeure, lorsqu'on travaille dans une perspective clinique, étant que celui qui parle se forme en parlant, je me suis demandée s'il ne serait pas intéressant de s'entretenir à nouveau avec les narrateurs engagés dans ces pratiques d'histoire de vie collective, en leur demandant ce que ça leur a fait, à eux, de narrer leur histoire. Peut-être dépasserait-on alors les premières motivations, évoquées en notre compagnie, qui étaient essentiellement de transmettre ses expériences aux générations futures.

Mais nous pouvons, tout autant, nous interroger sur la motivation des narrateurs et leur participation à de tels ouvrages. Parce que si nous avons bien compris que les villageois étaient honorés de participer aux *aza-shi*, nous avons aussi cru comprendre que l'engouement était identique pour se proposer narrateur et que cet acte relevait presque à lui seul d'un certain militantisme com-

munautaire. Que cherchent-ils alors eux-mêmes, dans le recueil de ces récits et leur réécriture? Quel est l'impact de cette écoute participative? Nous avons donc tenté de découvrir, en vain, à savoir si un travail de recherche avait été engagé avec ces narrataires qui se retrouvaient dépositaires de tant d'histoires singulières et en quoi cela pouvait les former. Visiblement, le travail d'écriture engagé à ce jour à Okinawa ne va pas au-delà du « devoir de mémoire ».

Nous avons terminé cette journée par la visite du musée de la Paix d'Okinawa et du musée des Jeunes filles d'Okinawa.

Le premier se situe sur le champ même de la bataille d'Okinawa. Dans cet endroit, on peut voir les divers sites des combats ainsi que les mémoriaux dressés aux victimes et à ceux qui préférèrent se suicider plutôt que de se rendre aux forces américaines. Ici, la *Room of war testimony* est réservée aux récits de vie des personnes qui ont vécu les batailles : les récits sont nombreux, en libre consultation et pas seulement feuilletés, mais lus avec beaucoup d'intérêt et de respect par les visiteurs.

*Himeyuri Peace Museum*, quant à lui, retrace la vie de 222 étudiantes et de 18 de leurs enseignantes qui furent appelées comme infirmières et qui vécurent dans un hôpital improvisé dans des grottes. Cet endroit leur rend hommage, car elles périrent presque toutes, alors qu'elles tentaient d'échapper à une bombe incendiaire.

À *Himeyuri*, il y avait aussi un endroit avec une trentaine de témoignages rédigés par les survivantes de cette tragédie ainsi qu'une narratrice âgée, qui conta aux visiteurs ce qu'elle avait vécu pendant cette longue période d'hostilités alors qu'elle fréquentait l'école normale de jeunes filles. Il était impressionnant d'assister à une telle scène et de découvrir comment l'assistance de-

meurait captivée et concentrée tout en étant capable de questionner à propos au fur et à mesure du récit (je ne fus jamais autant frustrée de ne pas parler et comprendre le japonais qu'à cet instant précis).

À y regarder de plus près, on pourrait se laisser surprendre à penser que sur le sol japonais certaines histoires de vie (ou pratiques s'en rapprochant) deviennent interactives!

Les pratiques d'écriture, comme traces pérennes d'un événement, semblent une pratique couramment utilisée à Okinawa... (En témoignent aussi les différents feuillets que peut remplir chacun des visiteurs à la sortie de tous ces endroits).

Mais on se rend vite compte que la limite entre « le devoir de mémoire » et la dévotion aux morts est ténue. Si l'autel des ancêtres est présent dans chaque maisonnée nipponne et fait partie du folklore local, l'ambiance morbide et très chargée en émotions qui se dégageait de certaines salles de ces musées était tout autre. Je pense notamment à la salle *A Requiem à Himeyuri* où il y avait les photographies de toutes les jeunes filles qui périrent dans ces grottes (des cadres vides pour celles dont on ne possédait pas la photographie) ainsi que l'explication des circonstances de leur mort. Cette pièce était dans une quasi-pénombre et personne ne pouvait rester insensible en la traversant.

Si on a besoin de connaître son passé pour savoir où l'on va, il faut aussi « ne pas oublier d'oublier.<sup>27</sup> » Et si rétablir la véracité des faits est une démarche (re)constructive et nécessaire, se focaliser sur le passé et « s'interdire d'oublier » ne peut-il être tout aussi nuisible?

Rappelons à ce sujet que l'intérêt des histoires de vie n'est pas le passé mais bien le futur, ce que M. Lani-Bayle se sentit obligée de rappeler lors du symposium. De même, J. et R. Molino<sup>28</sup>, spécialistes de théorie litté-

raire et d'analyse linguistique, sont là pour nous assurer qu'une des caractéristiques du paradigme narratif est surtout sa perspective constructiviste : « Le récit n'a pas une fonction essentiellement régressive, puisque la reprise narrative du passé est elle-même au service de la construction personnelle du narrateur. »

Si la remarque fut acceptée par l'assemblée, sur le moment, je reste dubitative quant à la mesure de tous les enjeux d'un tel culte du passé par les Japonais. Leur histoire a, certes, été très mouvementée, mais ils « donnent à voir » l'impression de s'y fixer.

### 3 NOVEMBRE 2003 : « SIGNIFICATION MODERNE DES PRATIQUES COMMUNAUTAIRES ET ÉDITION D'*AZA-SHI*. »

« Ce sont les récits des souffrances [collectives] qui expliquent les singularités. »

G. SAINT-BRIS

Ce symposium international nous permet de confronter nos connaissances sur nos pratiques d'écritures respectives et d'en apprendre encore davantage sur les *aza-shi*. Nombre d'universités japonaises étaient représentées<sup>29</sup> ce qui témoignait d'un intérêt sincère des universitaires pour ce type de récit de vie.

L'histoire de la collectivité, pour les Japonais, commence ainsi avec les histoires individuelles ou singulières, alors qu'en France, on va parler des autres pour parler de soi-même. Le travail sur l'identité est différent, puisque collective (l'histoire du village) au Japon et individuelle (l'histoire de soi) en France. Mais l'importance du récit semble le même dans la formation de l'identité, qu'elle soit collective ou individuelle et du

sentiment d'appartenance à un groupe. Et si les universitaires japonais expliquent difficilement la raison de l'expansion de ce type d'écriture à Okinawa, en particulier, si ce n'est par l'esprit communautaire qui domine, le lien à l'identité paraît pourtant évident.

Les pratiques communautaires sont d'ailleurs envisagées par les universitaires comme l'avenir de l'île, principalement pour lutter contre la société de consommation qui sourde et l'uniformisation due à la mondialisation. C'est cet esprit communautaire qui a permis aux îliens de lutter jusqu'à maintenant contre la mondialisation tout en préservant leurs traditions et leur propre culture. Si cet esprit continue à se renforcer, grâce aux *aza-shi* notamment, peut-être arriveront-ils à repousser les limites de ce fléau si redouté en cette terre îlienne, ce qui est difficile avec l'occupation de leur territoire depuis plusieurs dizaines d'années. Si les *aza-shi* sont ainsi d'abord tournés vers le passé, les universitaires se laissent à penser qu'il y aurait aussi un intérêt pour le futur dans ces pratiques d'écriture collective, ce qu'ils regroupent sous le terme générique de « volonté éducative des *aza-shi* ».

Je rapprocherai cette « volonté éducative » de ce que nous avons pressenti quant à l'importance du tourisme scolaire au Japon. Lorsque nous avons interrogé un directeur d'école primaire de Kobe sur les raisons d'un tel empressement à emmener les élèves en visite, l'argument du devoir de mémoire revint comme un leitmotiv. Mais il ajouta aussi qu'étant le seul pays à avoir expérimenté la bombe atomique, il était de leur devoir « de ne pas oublier », pour que les nouvelles générations, beaucoup moins touchées personnellement que les précédentes, en prennent conscience et que ce genre de catastrophe ne se reproduise pas. D'après ses dires, il faut que la population japonaise tire profit (coûte que coûte) du

passé. Et il devient alors nécessaire de dispenser « une éducation pour la paix ».

Pour conclure, je rapporterai ici, un extrait du prospectus qui était distribué à *Himeyuri Peace Museum* et qui exprime ce même souhait éducatif : « *Today, memories of the battle are fast being eroded away by the passage of time as the post-war generations have formed the majority of our population. In addition, when we think of today's international situation with increased threats of nuclear war, we are determined all the more to do the our best to continue to tell our stories of war, and by so exposing the brutality and insanity of war, to never allow it happen again in the future.* »

MARIE-ANNE MALLET

*ATER, Doctorante en sciences de l'éducation  
à l'université de Nantes.*

1. Professeur en sciences de l'éducation à Nantes.
2. Doctorant en sciences de l'éducation à Tours.
3. Signification moderne des pratiques communautaires et édition d'*Aza-shi*.
4. Professeur en sciences de l'éducation à Kobe.
5. Qui signifie « petit cordage serré qui flotte », *Okinawa, Poussières d'Empire*, Arte, août 2003.
6. *Quid 2003*, Robert Laffont, Paris.
7. SUEMOTO (M.), « De "nous" à "nous" *Aza-shi* et Hivicol à Okinawa, un outil de renforcement de la vie communautaire au pays du Soleil-Levant » in *Chemins de formation au fil du temps...* n° 6, 2003.
8. C'est ainsi que M. Lani-Bayle a créé à Nantes le diplôme universitaire « histoires de vie en formation ».
9. PIERRAT (E.), *Reproduction interdite. Le droit à l'image expliqué aux professionnels et à ceux qui souhaitent se protéger*, Maxima/Laurent du Mesnil, 2001.

10. LANI-BAYLE (M.), « Le Cheminement de ma recherche : un parcours improbable » in *Perspectives documentaires en éducation*, n° 55-56, 2002, pp. 9-20.

11. JULIEN (F.), *Lettres à mes étudiants, Apprendre à lire, donner à voir*, Les Presses philosophiques, Longueuil, 2002.

12. E. Chouraqui.

13. JOURNET (N.), « L'Iconographie, témoin de l'histoire? », in *Sciences Humaines*, hors- série n° 43, 2003, pp. 56-57.

14. ABOUT (I.) et CHÉROUX (C.), « L'Histoire par la photographie » in *Etudes photographiques*, n° 10, 2001.

15. TISSERON (S.), (2002), *Les Bienfaits de l'image*, Paris, Odile Jacob.

16. Retrouvez les différentes étapes de la fabrication de ce tissu à l'adresse suivante : <http://www.wonder.okinaw.jp/010/eng/006/process.html> [consulté le 22 mars 2004].

17. Réflexion faite et renseignements pris, il devait plutôt s'agir d'un lamantin, placide mammifère aquatique en voie de disparition dans cette région, notamment à cause du déplacement des héliports américains qui accéléreraient la dégradation de l'écosystème.

18. BRUNER (J.), *Car la culture donne forme à l'esprit*, ESHEL, Paris, 1991.

19. Le nom de la série vidéo étant le suivant : « *Voice and the narration of trauma memory and living words today.* » Nous pouvons rapprocher cette série des recueils vidéo qui sont pratiqués à Nantes sur l'initiative de M. Lani-Bayle et qui sont intitulés « *Histoires mêlées de la personne et des idées* », même si les objectifs de départ sont quelque peu différents.

20. « *I want Nago, Okinawa for U.S. Army since WW II and still now* », propagande que l'on peut trouver sur certains sites Internet : <http://www.bekkoame.ne.jp/~pyonpyon/nago/base/base0111.htm> [consulté le 23/03/04].

21. Entre 5 000 et 6 700 euros.

22. CYRULNIK (B.), *Ces enfants qui tiennent le coup*, Hommes et Perspectives, Revigny-sur Ormain, 1998.

23. Le lendemain du symposium, où j'ai soulevé à nouveau cette

# CHEMINS



« Je quitte l'Europe. »

ARTHUR RIMBAUD

RÉSOLVANT la question « la philosophie est-elle grecque? »<sup>1</sup>, Deleuze et Guattari mettent à jour une des conditions de la naissance de la philosophie : le navigateur grec, voyageant d'île en île, dessina une carte géo-philosophique de l'archipel des pensées. Territorialisation, déterritorialisation, reterritorialisation ont permis au sujet pensant de trouver un au-delà impensable dans l'infini des représentations, donc de tracer un plan d'immanence dans le chaos...

En rentrant de Vukovar, le 13 mai 1999, je m'interrogeais sur le sens d'une telle attirance pour le hideux dans l'humain. Ce que je constatais, dans la ville martyre, lié au conflit OTAN/Serbie, me forçait à une analyse plus objective de ce qu'était en réalité cette force qui, un trimestre par an, m'entraînait de-ci de-là dans des situations souvent désespérées : front éthiopien, zones démilitarisées en Colombie, jungles inexplorées

de Papouasie... Occidental, classé précaire, le voyeurisme me guidait-il? La corruption m'entraînait-elle? Je cherchais un concept de voyage tel que toute classification par catégories supérieures ou inférieures des différents types de voyageurs, de l'explorateur au représentant de commerce, du cloîtré au vacancier, de l'amoureux aux visiteurs des paradis artificiels, soit rendue caduque. Vaste question qui tenait pourtant en une simple réponse. Le voyage consiste en la réunion de cinq moyens de transport : géographique, sociologique, intérieur, amoureux et narcotique<sup>2</sup>. Jamais complètement séparées, ces formes du voyage instruisent le présent, principe souverain du voyage, et de son apparition disparaissante<sup>3</sup> : le présent.

De retour en France, Vukovar, la Déchiquetée, en tête, je me battais contre mon tourisme, idéalisant les rôles d'aventurier<sup>4</sup> ou d'ethnographe... et mon trouble grandissait car, en dépit de tous mes efforts, je ne me trouvais que touriste.

Rouillé par l'ennui, la répétition, le vide des tâches dépersonnalisées dans une société mécaniste, j'ai à

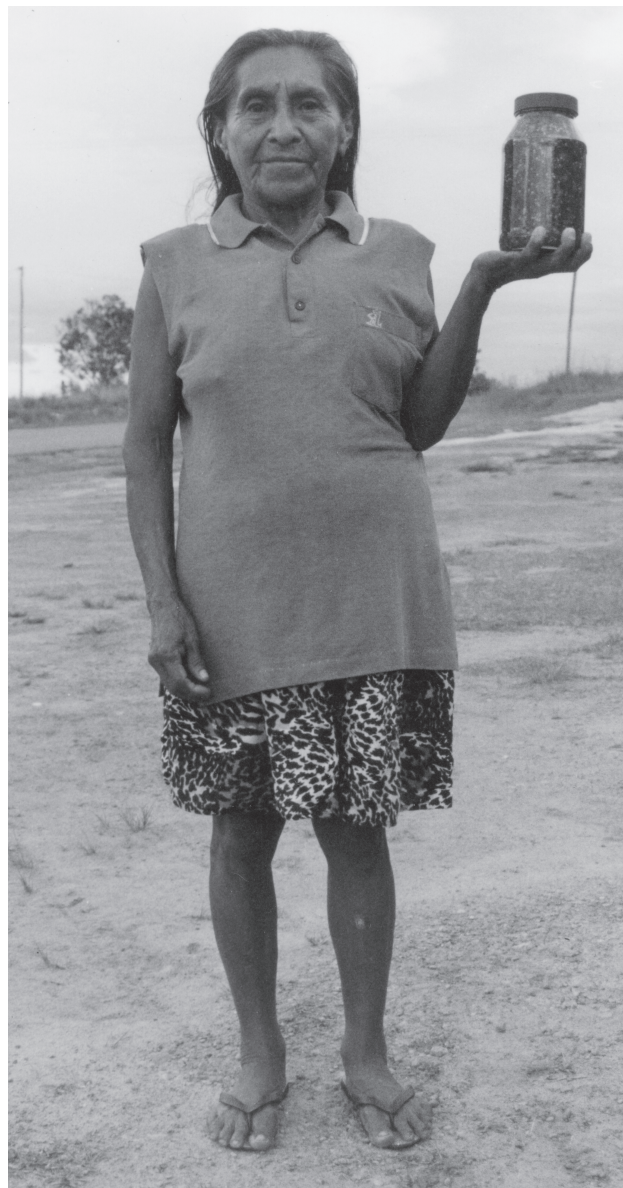
plusieurs reprises brisé le cercle familial sans saisir que cet élan lui-même tenait de représentations déjà inscrites.

L'orientalisme, dont l'apparition historique nous renvoie à la naissance du tourisme bourgeois (Chateaubriand, Flaubert, Gautier, Ingres, De Nouÿs, Nerval)<sup>5</sup>, permet, pour parler comme Freud, de sublimer un fantasme (la polygamie, la magie noire...), sans jamais remettre en cause l'ordre établi de tout enseignement.

Le sujet pensant entre dans les mondes artificiels par la lecture, la musique ou la danse. Le drogué intellectuel, dans ses voyages narcotiques, plonge sans frein dans les *Paradis artificiels*, puis s'en détache comme d'un rêve. Cette parenthèse éthique dans un emploi esthétique de son temps, loin de le perturber, le rappelle à sa propre réalité sociale et le convainc dans son rôle. C'est l'illusion comique.

De nos jours, les marchands de rêves utilisent le créneau : plutôt que de s'aventurer à jeter des ponts entre les civilisations, c'est-à-dire penser, il s'agit de jouer la comédie du bien-être et du sensationnel pour augmenter des prix, calculer des courbes, confondre l'utilisateur avec son utilisation. Il est plus facile alors de colporter des balivernes pour affirmer la suprématie de son occidance, que de suspendre son jugement.

Il suffit de prononcer le mot « Tombouctou » pour qu'aussitôt s'anime en nous la cité fabuleuse bourrée d'or fantôme. Le client du tour operator, comme à la foire l'occupant d'un train fantôme, jouit d'une métempsycose virtuelle de son vivant. Il est à la fois Tarzan et moi-même, puissant comme un dieu et fragile comme un enfant. Les codes d'accès variant d'un groupe humain à l'autre, l'homme sécuritaire disjonctif va, en situation, refuser l'absolu concret de la présence pour fantasmer l'étranger et ressentir de la haine ou de



*Dans ce que certains tour-operators osent encore qualifier d'« ultime frontière sauvage », Dilia nous présente un pot de condiments de termites (octobre 1999, Venezuela).*

l'amour fou. Corps plein sans organe, l'homme à ce point affecté épouse la contradiction. Sans connaissances claires, nourri de rumeurs, il ignore jusqu'à son être, et juge sans réfléchir des comportements qu'il n'a qu'à adopter pour jouir<sup>6</sup>.

Nous empruntons pour cela des transports amoureux. Dans le grand vaisseau du temps présent<sup>7</sup>. Que convient-il de vivre alors? D'après Spinoza<sup>8</sup>, l'âme est le produit de l'interaction, dans la substance, de l'étendue et de la matière pensante.

Or donc, de deux choses l'une : ou bien, l'esprit au service du corps, sans trêve, cherche dans le viol et dans la guerre à ressentir ce parfum de mort qui est l'absolue preuve de la vie, la plus matérielle et la plus basse, mais aussi la plus sensationnelle.

Ou bien, le corps réduit à l'esprit dans la mortification s'emprisonne : quel être pour le délivrer?

Dans tous les cas, la fin marque le triomphe de la mort.

Au delà et selon Parménide qui les remarquait déjà au VIII<sup>e</sup> siècle avant Jésus Christ, les doubles têtes voyagent pour le voyage : merveille du désespoir, la norme est dans l'exil.

Par manque de discernement, sujets et objets visités se dépersonnalisent, perdent toute consistance. La ren-gaine s'installe de l'instable systématique, dans une répétition intentionnelle an-historique de l'acte manqué. C'est un voyage pathologique : l'impression d'avoir

compris (pris avec, en collaboration avec la chose même...) confine le sujet à la folie (déréalisation, psychose, bouffées délirantes) et la société au désastre (inquisition, nazisme).

Rimbaud<sup>9</sup> éprouve un dégoût passionnel pour les assis.

Dubuffet<sup>10</sup> poursuit en dénonçant les assis de la Culture, artistes professionnels formatés par des institutions bourgeoises à des fins de pure reproduction sociale.

Le doute cartésien pose, quant à lui, l'insécurité de l'esprit au fondement de toute philosophie.

Est-ce à dire qu'un esprit en sécurité est un esprit mort?

Un voyage sociologique – vertical ou transversal – est rendu ainsi possible<sup>11</sup>. Rimbaud, le transfuge, fuit pour des raisons d'incompatibilités morales et sociales, la poésie française. Un personnage de Huysmans<sup>12</sup>, par des aspirations identiques, suit un chemin inverse. C'est, à la limite, chez *Des Esseintes*, une fuite immobile que d'utiliser tous les ressorts de l'imagination pour échapper au cauchemar d'être là.

L'intention indique le sens<sup>13</sup>.

Si l'imperfection de la vie est à l'origine du mouvement – la première cause du déplacement sortant du ventre –, on peut alors recenser plusieurs formes de déplacement dont la conversion religieuse (déplacement horizontal de la matière pensante), l'ascension mystique (genre extatique et morbide au sens clinique), la mort (ou l'écriture de soi), la visite du para-



«...Deux enfants font irruption devant mon objectif et tentent de m'intimider par leur accoutrement, dansent, me chahutent.»  
(Novembre 1995, Népal)



dis artificiel des arts et de la littérature (intuition pure), du jardin des délices (intuition mathématique), des embarquements pour Cythère (sens des intuitions).

Le chasseur puis le guerrier, le missionnaire et l'économiste se succèdent tristement dans cet interminable cortège.

Le découragement devant le continué de l'existant prédispose certains à craindre ou à désirer la révélation d'une équation de l'univers. C'est l'objet des sciences. Or, dans son rapport asymptotique à la matière, la certitude scientifique, religieuse ou philosophique est comme un point de l'horizon qui recule. Un au-delà impensable de l'observation paraît<sup>14</sup> : la présence physique et morale de l'ethnologue au sein d'un groupe observé : capteurs de sens, le chercheur, le philosophe, le croyant ne sont pas moins des producteurs de fictions.

Tout étant (est en) mouvement, ce que je fixe par écrit du moi qui souffre me déporte temporairement de l'irréversibilité du choc. Je puis aimer *a contrario* et cependant écrire mes amours. Dans l'impossibilité de recouvrir l'instant initial, par irréversibilité du temps, la mémoire fait sensation. Autrement dit, c'est un voyage impossible dans la mort...

Peu importe alors la forme que prend notre entendement, notre raison, notre

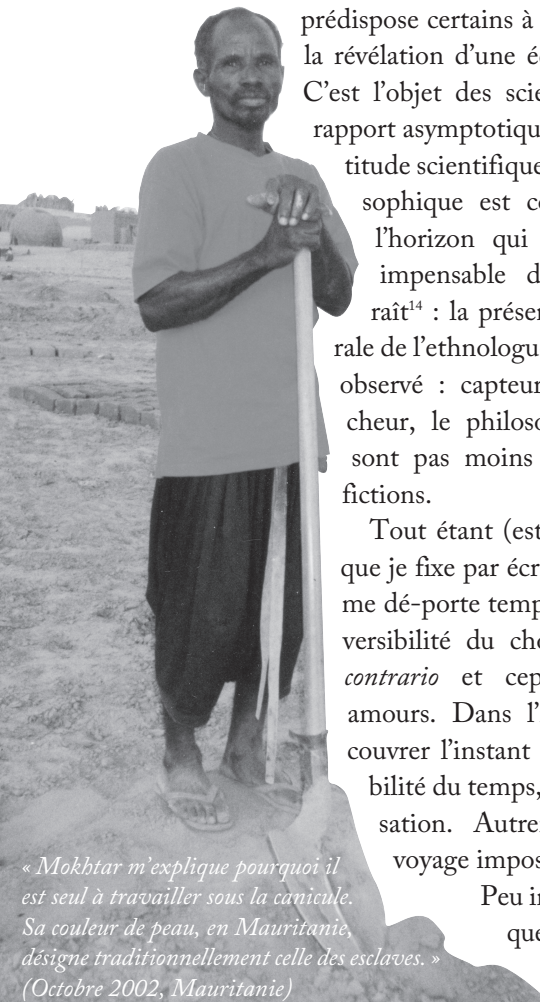
conscience, peu importe l'action qui résulte d'un usage matériel du corps indépendamment de son âme, de son esprit, le fait que la nature bouge et change de forme, associant des idées diverses, confirme un voyage minimal opéré dans le temps. Pour ou contre le présent, avec lui, nous allons<sup>15</sup>...

Platon rapportant la dernière phrase de Socrate : « Phédon, nous devons un coq à Asclépios ; payez-le, ne l'oubliez pas ! » nous indique le profond attachement des fonctions du corps au monde des esprits<sup>16</sup>.

« Nul lieu où reposer sa tête » tautologisait donc Jésus.

LUDOVIC ARNAUD  
*Étudiant-voyageur*

1. DELEUZE et GUATTARI, « Qu'est-ce que la philosophie ? ».
2. Cf. BAUDELAIRE (C.), *Les Paradis artificiels*, ou BURROUGHS, *Les Cités de la nuit écarlate*.
3. JANKÉLÉVITCH (V.), *Le Paradoxe de la Morale*.
4. « L'aventurier est un professionnel des aventures. L'essentiel pour lui n'est pas de courir des aventures mais de gagner de l'argent ; et s'il savait un moyen de gagner de l'argent sans aventure, il choisirait ce moyen. » JANKÉLÉVITCH (V.), *L'Aventure, l'ennui, le sérieux*.
5. CHATEAUBRIAND (R.), *Mémoires d'Outre-Tombe*, FLAUBERT (G.), *Salambô*, GAUTIER (T.), *Le Roman de la Momie, les odalisques d'Ingres et de De Nouÿs*, NERVAL (G.), *Voyage en Orient*.
6. Picasso n'a fait que pomper ses taureaux à l'iconographie préhistorique, tout comme les compagnies de l'industrie pharmaceutique ont puisé 70 % de leurs formules aux chamanes amérindiens.
7. Cf. BOSH (I.), *La Nef des fous*.
8. SPINOZA (B.), *Éthique et court traité*.
9. RIMBAUD (A.), « Je quitte l'Europe » in *Une saison en Enfer*.
10. DUBUFFET (G.), *L'Homme du commun à l'ouvrage*.
11. « Tout ce qui est possible est nécessaire » écrivait Kant dans *La Critique de la raison pure*.
12. HUYSMANS (J.-K.), *À Rebours*.
13. JANKÉLÉVITCH (V.), *Le Paradoxe de la morale*.
14. HEGEL, « Le Concret, c'est l'absolu » in *La Propédeutique*.



« Mokhtar m'explique pourquoi il est seul à travailler sous la canicule. Sa couleur de peau, en Mauritanie, désigne traditionnellement celle des esclaves. »  
(Octobre 2002, Mauritanie)

# VOYAGE EN FRAUDE

*Variation sur le thème : « carnet de bord et récit de voyage »*

J'AI SOUVENT rêvé d'écrire sur la plage. Je me suis parfois vu cambré sur un bureau blanchi par le sel, ou encore assis en tailleur sur l'estran, entre les bras d'une mer qui me léchait les pieds. J'aime bien la mer, mais je suis toujours un peu frileux lorsqu'il faut se mouiller pour de bon. Je préfère le bord, à l'intérieur de ma frontière terrestre, je me sens en sécurité. Rêveur mais pas téméraire ! Je ne suis pas de ces pirates qui partent en campagne au gré des courants d'air, ceux qui mitraillent popules et paysages avec leur viseur nippon, détroussant de son image là un Bédouin du désert, là un Laotien miséreux. Je ne suis pas de ceux qui dressent le tableau de chasse lorsque la campagne est terminée. Je préfère les éphémères empreintes de mes pieds nus dessinés sur l'estran détrempé. Cela me console de voir que la mer ne se lasse jamais de les laver.

J'ai souvent rêvé de voyager en fraude, mais bercé par une douce éducation morale, je me suis toujours endormi devant les guichets de la SNCF, cédant aux requêtes des charmantes vendeuses ou au racket des fonc-

tionnaires aigris. J'ai bien porté quelques réclamations (vendre un titre de transport sans sourire, c'est du vol!), mais on s'est toujours contenté de me rire au nez. La fraude, je n'en n'ai jamais faite qu'en rêve. J'ai toujours préféré la sérénité de l'honnête voyageur à l'excitation stressante du resquilleur. Dans la catégorie « voyageur rebelle », on pourra trouver meilleure compagnie. La resquille pour sortir de la trivialité, peut-être ? Mais je restais convaincu que, tout contrevenant qu'il était, le voyageur resquilleur ne pouvait sortir des rails. Je préférerais donc troquer les traverses du chemin pour emprunter les chemins de traverses. On ne voyage pas en restant dans les fers de la ligne.

Cette histoire de fer me rappelait Rousseau, « l'homme est né libre et pourtant, il est dans les fers ». Si l'homme avait parfois de l'imagination pour s'évader, il fallait se rendre à l'évidence : il en avait encore plus pour s'enchaîner. « Enchaînez » entendait-on à longueur de journée. On a déjà perdu assez de temps ! Enchaîner la production. Enchaîner les cours. Enchaîner



« J'ai souvent rêvé d'écrire sur la plage. »

les missions, enchaîner les émissions de télévision et même enchaîner les visites touristiques. Dans cette interminable course contre la montre, on avait fini par oublier totalement qui on enchaînait : l'illusion de la liberté n'avait autant brillé. Comme il fallait consentir à l'inexorable maillage (vivre sans filet, c'est trop dangereux), je réussis tout de même à choisir la chaîne qui devait m'encercler les pieds. Ce fut celle de mon vélo. Ainsi, par cette ruse, je parvenais à m'évader de temps à autre, pour quelques chevauchées. Je n'étais pas d'un naturel cavalier, mais j'avais une affection particulière pour les escapades frauduleuses.

Il faut dire que, dès ma petite enfance, on m'avait appris ce que voyager signifiait. Je me souviens d'une chansonnette de maternelle, *Si tu pars en voyage*. Je vais la chanter.

« Si tu pars, si tu pars en voyage, dans le vent, dans le vent de l'été, n'oublie pas, n'oublie pas tes bagages, n'oublie pas, n'oublie pas d'emporter :

- Tes chaussettes et tes souliers,
  - Ton pantalon, ton pyjama,
- Range-les bien dans ta valise. »

Certes, la chansonnette était devenue un bon moyen mnémotechnique pour que les enfants fassent eux-mêmes leurs bagages. Mais bon, cela restait très matériel. Il n'aurait tout de même pas fallu que, une fois la chanson connue, les enfants se fassent la malle. Des polos pour la colo, d'accord, mais pas question de fausser compagnie aux monos !

Tout ça pour dire qu'après plusieurs années passées à rêvé sur la grève, je n'étais pas certain de m'être une seule fois évadé. D'ailleurs, dussé-je être schizophrène

pour jouer la fille de l'air dans un endroit où je ne me sentais pas prisonnier... On ne s'évade pas sans mobile! D'ailleurs, à quoi bon s'évader? Et pour aller où? Il suffisait simplement de brancher l'ordinateur sur une radio et de laisser ses doigts pianoter sur le clavier. C'est ainsi que je branchais une oreille (rien qu'une) sur ma radio favorite (gardant l'autre à disposition de mes supérieurs qui, sur un coup de tête, auraient pu surgir et briser la rêverie qui commençait à me gagner). Oh, je ne risquais pas le bagne. On ne condamne plus les rêveurs, on les envie. Et puis, j'avais une couverture de choix, j'avais mis en exergue la citation suivante « *Ne impeias musicam* » (N'empêchez pas la musique).

Rêvant d'une oreille, aux aguets de l'autre, je sentais que, peu à peu, tous les membres de mon corps quittaient la dimension du présent pour se mouvoir dans le pays des rêveries. Allais-je, moi aussi, me retrouver aux pays des merveilles? Je l'ignorais, mais les cris d'un lapin se faisaient de plus en plus forts. « Je suis en retard, je suis en retard », criait quelqu'un dans un lointain. « Et alors? » avais-je envie de lancer. Mais je craignais que quelqu'un m'entende et me renvoie à mes occupations terrestres. Je préfèrai me taire et continuer à me faire mon film, derrière mon écran.

Alors que tout le monde me croyait dans une phase d'intense productivité, je n'étais qu'en train de rêver. Le sourire aux lèvres, les doigts affairés sur le clavier, quelle belle image d'ingénieur passionné et dévoué! Personne ne pouvait se douter que je rêvais : où a-t-on vu les gens rêver et voyager en écrivant? Quand on rêve, on dort, ou alors on essaie au moins de faire semblant. Quand on voyage, on prend le train (ou l'avion quand on est plus riche ou plus snob). Quand on voyage, on ne prend pas

les mots (fussent-ils au pied de la lettre).

Pourtant, mes mains commençaient de s'agiter de plus en plus rapidement, dans une sorte de danse tribale, s'exprimant dans un genre de jargon dont j'ignorais totalement l'origine et la signification. Il me semblait néanmoins qu'elles devaient être dans leur élément car je ne les avais pas vues danser si rapidement depuis longtemps. Elles semblaient en transe. Mon dos, par contre, commençait à geindre avec force. Il faut dire qu'à rester courbé toute la journée, il avait fini par former une voûte et j'en avais perdu la clef. Enfermé dans ce corps qui ne cessait de revendiquer sa liberté, je décidai de faire la grève. (Au passage, je commençais à douter que les soixante-huitards aient réussi leur libération corporelle.)

D'abord, je la fis plate, lisse, vierge, sans repli aucun. D'une blancheur outre-mer à l'origine, je commençais à la trouver fadasse. On se lasse vite du sable blanc des pays de rêve que l'on vend dans les catalogues. Je la colorais donc d'un jaune orangé, plus coutumier de nos côtes. J'aurais bien succombé au charme d'un palmier-cocotier, mais les fruits étaient déjà bien mûrs et je me méfiais de ces plantes amicales qui n'hésitent pas à se délester de leurs munitions pendant que les touristes font leur sieste. J'optai donc pour les pins maritimes qui, quoique moins pittoresques, semblaient moins menaçants. Et puis, je restais fasciné par la courbure de ces arbres qui, ayant résisté aux différentes tempêtes, semblaient porter à tout jamais le poids de la colère et des hurlements du vent. J'ai toujours aimé les paysages sculptés par la nature, en trompe l'œil on n'y verrait presque la main d'un céleste créateur.

Déçu par mes dernières phrases, je me mordis les lèvres. (Je me pince souvent ainsi quand j'écris.) Je les trouvai fadasses, mes lèvres. Elles n'avaient pas ce doux

parfums que l'on connaît lorsque l'on passe quelque temps au bord de la mer et que l'iode parfume le corps entier. Une écriture au régime sans sel, je ne connaissais rien de pire. Bien sûr, je n'avais pas à me plaindre, mon carnet de bord ne ressemblait pas à l'un de ces agendas *surbookés* que l'on donne aux touristes en guise de programme. Bien sûr, les quelques mots que j'avais pu emprunter me sortaient de la trivialité du quotidien bien plus qu'un programme de *tour-operator* n'aurait pu le faire. Pourtant, même si le mot « embruns » me donnait de l'air, je sentais que je ne pouvais pas continuer plus longtemps à me promener ainsi. Je retournai donc à ma trivialité nourricière. Mais, dans mon fort intérieur, je continuai d'écouter le doux murmure du temps qui fuit, celui qui nous invite à prendre la plume pour s'envoler, pour se conter des merveilles. Là, sur ma chaise, il me semblait que le pouls de mon cœur était au diapason des vagues. Je n'avais pas besoin de partir pour voyager, il suffisait de jeter quelques mots pour que l'encre coule et que le chemin se trace.

Je n'ai jamais pris de carnets de bord pour mes voyages ou mes promenades. « Figurer des pensées futiles, à quoi bon ? » Lorsque je voyage, je laisse mes pensées errer. Pourtant, à chacune de ces longues marches, j'ai l'impression de cheminer en arrière, comme si je me racontais ma vie. Lorsque le corps se meut et que l'esprit se pose, on est parfois surpris d'avoir parcouru tant de chemin. Pourtant, ma vie, je suis censé la connaître, à quoi bon me la raconter ainsi, rituellement, comme si chaque pas était une page que l'on tournait ? Suis-je atteint d'un narcissisme pathogène ?

Lorsque certains racontent leur vie, ils insistent beaucoup sur les voyages. On pourra prendre ici l'exemple du récit biographique d'Alexandre Lhotellier pour qui l'en-

gagement dans la marine a été synonyme de découvertes et de formation. Cependant, on peut se demander si le thème du voyage « ouverture d'esprit » n'est pas devenu un formidable support de marketing pour les *tour-operators*. D'ailleurs on pourrait se demander aussi si, présentés sous la forme d'un planning *surbooké*, les voyages ne sont pas devenus simples consommations d'images et de sensations éphémères. Le voyageur ne devrait-il pas être ce poète rêveur<sup>1</sup> qui profite du paysage pour laisser son âme s'étirer ? Dans ces conditions, il est difficile de s'abstenir de juger la prolifération des voyages organisés. On a vite fait de ne voir dans ces nouveaux aventuriers que la caricature du consommateur occidental, à *vide* de jouissances immédiates et peu soucieux du sort des pays qu'il arpente à grands pas. On pourrait rapidement croire que les carnets de voyages se réduisent souvent à des albums photos que l'on érige en véritables tableaux de chasse. Il faut dire qu'avec sa mitraillette Canon, le touriste ressemble parfois aux colons d'un âge que l'on croit révolu. Mais, là aussi, il faut se méfier des clichés... Voit-on encore les habitants de la Terre que l'on survole ? C'est à chacun d'y répondre.

Chacun a sa façon de voyager. Chacun a sa façon d'habiter ses rêves. Et si, dans cette douce rêverie, j'ai trouvé que l'écriture était le meilleur moyen de prolonger la nuit, d'autres trouveront peut-être des issues parallèles. Quand on voyage, on ne suit pas seulement un chemin, on le rêve. Voyager, c'est partir à la découverte d'autres horizons : s'inventer des possibles.

FRANÇOIS TEXIER

*Ingénieur d'études,*

*docteur en sciences de l'éducation, université de Nantes*

*La tête dans les étoiles.*



B - VARIATIONS  
SUR L'ÉCRITURE EN

*« Rêves de voyage et d'indépendance. »*



# LE PHOTO-JOURNAL : UNE PRATIQUE DE SOI

---

J'AIMERAIS rendre compte dans cet article d'un type de journal que je tiens depuis un certain nombre d'années et dont l'idée m'est venue, à un moment donné, comme une nécessité. Comme il n'existe pas de modèle de référence, la forme a varié au fil du temps et c'est au gré de mes expériences que j'ai trouvé ce qui est devenu pour moi la « bonne formule ». Le terme même de ce journal était à inventer et je l'ai appelé un « photo-journal ».

Il s'écrit principalement « avec la lumière »<sup>1</sup> à l'aide d'un appareil photographique – argentique ou digital –, toutefois des textes peuvent venir étayer les photos. Mais ce ne sont pas des légendes, plutôt des notes prises sur le vif, des morceaux de textes, deux, trois lignes, parfois sans rapport direct avec les photos. L'écriture et la composition du photo-journal ne sont pas immédiates, elles sont le résultat d'un traitement après-coup qui implique la sélection des photos et la rédaction des textes. Le temps du *différé* entre le moment de la prise de vue et la révélation sur papier de la photographie peut être plus ou moins long selon le procédé utilisé : argentique

ou digital. Les événements, les lieux prennent leur configuration dans le photo-journal selon un agencement réfléchi et une esthétique personnelle. Mises dans une succession et une articulation, ces photos constituent une mémoire visuelle qui vient mettre en perspective les autres mémoires que l'on a des choses de notre vie : celle qui existe dans le souvenir, celle qui est conservée par les récits que l'on a faits, par le journal écrit que l'on a tenu ou par la correspondance que l'on a échangée. Le photo-journal, une écriture de la vie avec la lumière, une pratique de soi des temps modernes, en lien certain avec le rapport à l'image devenu ordinaire et la commercialisation des modes de développement de la photographie, offre un espace auto-éducatif que je me propose maintenant d'explorer.

## LES FILIATIONS DU PHOTO-JOURNAL ?

Je voudrais tout d'abord tenter d'établir des filiations possibles du photo-journal et pour cela poser la question de la nature de sa pratique. Elle relève d'une créati-



tivité esthétique et d'une volonté de saisie de son environnement qui exige du photo-diariste une attitude participante. Il faut aller vers l'autre pour le prendre en photo. C'est une démarche visible : on a son appareil en main, on y engage son corps, ses émotions. Il y a un risque. La personne que l'on désire photographier ne le veut peut-être pas ou n'a aucune envie que l'on photographie son environnement à elle. Que faire alors ? Respecter ou enfreindre sa volonté ? La décision dépend du rapport que l'on a envers la juridiction protégeant la personne privée et des règles éthiques personnelles que l'on s'est établies. Le photo-journal se fait toujours dans une interaction directe avec un environnement social et/ou affectif et il nécessite chez le photo-diariste des dispositions d'esprit et un engagement que l'on retrouve dans la photographie anthropologique.

Lors de l'exposition des *Albums de vie* de Jacques-Henri Lartigue, à Beaubourg au cours de l'été 2003, j'ai retrouvé dans le travail du photographe le même intérêt pour la quotidienneté qui anime ma pratique du photo-journal. Lartigue photographie depuis l'âge de sept ans sa famille, ses amis, ses femmes, le début de la modernité avec les avions et les automobiles qui le passionnent. Il va flâner le long des allées du Bois de Boulogne et il photographie les belles dames qui s'y promènent, les messieurs à chapeaux qui tentent de s'en approcher, les enfants qui courent et jouent au cerceau, etc. Dans les *Albums de vie* de Lartigue, les photos sont collées dans des cahiers qu'il fabrique, pour la plupart, lui-même, des petits textes ou des dessins les accompagnent. La masse de clichés qu'il a pris au cours de son existence représente maintenant une somme anthropologique qui couvre une bonne partie du XX<sup>e</sup> siècle. C'est la raison pour laquelle Lartigue a été redécouvert en France alors qu'il jouit depuis longtemps d'une noto-

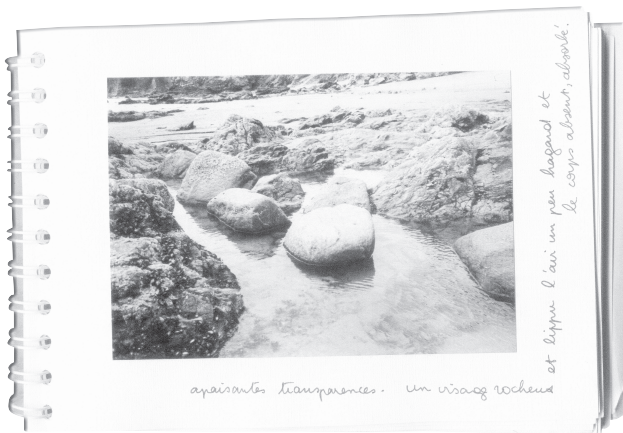
riété à l'étranger. Son nom « suggère spontanéité, authenticité et invention » (Moore, 2003). John Szarkowski<sup>2</sup> disait de lui qu'« il photographiait avec son corps » (Moore, 2003). Avant même l'invention des appareils compacts qui facilitera cette pratique photographique, il trouve le moyen de faire des photos d'un grand naturel, reflétant une belle vivacité. Lartigue invente ce que l'on a appelé « l'esthétique de l'instantané », terme qui a connu une certaine vogue à la fin des années 1960 et qui sert à désigner la photographie de rue telle que Gary Winogrand, André Kertész, Henri Cartier-Bresson, Robert Doisneau ou Willy Ronis ont su la populariser. Tous ces photographes se livrent à une observation photographique de type anthropologique du monde qui les entoure et des gens qu'ils croisent.

Je vois dans la pratique de Lartigue une certaine correspondance avec le développement de la photographie amateur au début du XX<sup>e</sup> siècle. Le slogan publicitaire « Tout le monde photographe » (Laumière, 1914) vient faire concurrence aux studios de photographie et aux photographes ambulants qui, jusqu'alors, avaient le monopole de photographier les événements-clés (naissance, mariage, maternité, communion, conscrits avant leur passage sous les drapeaux...) et de donner des images « en pied » aux représentations et aux statuts sociaux (famille au grand complet dans l'appartement bourgeois ou devant la boutique familiale, pose en habit de métier...). La première vague d'acquisition d'appareils pour la photographie amateur ne démarre véritablement que dans les années 1930, malgré les tentatives commerciales du début du siècle réalisées à travers les manuels de photographie et les catalogues de vente de matériel pour faire entrer la photographie dans les classes populaires. Même si elle reste d'abord une pratique réservée aux plus audacieux, elle s'étendra au cours

des décennies suivantes où l'album de photos deviendra un attribut de chaque foyer. C'est dans la lignée de la photographie anthropologique et de la photographie amateur que je place la pratique de mon photo-journal.

## LE PHOTO-JOURNAL : UNE ANTHROPOLOGIE AU QUOTIDIEN

Le photo-journal relève à la fois du processus qui conduit le diariste à narrer par écrit son vécu et du geste du photographe qui cherche à saisir avec son appareil une scène, un visage, un paysage qui l'intéresse, l'émeut ou le frappe et qu'il désire conserver. Le principe réside dans un agencement de photos prises à certains moments de vie selon une convenance personnelle, complété ou appuyé par des textes. Le rôle accordé aux photos est prioritaire. Il ne s'agit pas forcément de rendre compte d'événements particuliers ou solennels, c'est la banalité du quotidien qui est saisie, mais d'un quotidien qui est le mien, en quelque sorte mon quotidien singulier. C'est une écriture pour soi au jour le jour de soi dans son environnement.



« Le rôle accordé aux photos est prioritaire. »

Deux types de photos coexistent dans le photo-journal. Ce sont d'abord les photos consenties : la personne photographiée voit le photo-diariste muni de son appareil photo et elle ne cherche pas à s'en détourner. Les photos sont prises dans un environnement familier, dans les lieux traversés par le photo-diariste, dans la rue. Il « attrape » au passage des gens qui le regardent et qui parfois lui sourient. Ce sont ensuite les photos « volées » : l'appareil est suffisamment discret pour que les photos soient prises à la sauvette. Mais cela pose un problème éthique. Alors pourquoi le faire ? Parce que le photo-diariste veut avoir pour soi telle ou telle scène, tel ou tel coin de rue, etc. Il veut garder une trace de ce qu'il voit. Cela se décide dans l'émotion du moment, c'est le fameux « instant décisif » dont parle Cartier-Bresson et qui ne se négocie pas. Il surgit et il faut y répondre. Cela se décide en un quart de seconde. Les lois juridiques assurant la protection de la personne ne permettent plus d'exposer une photographie sans le consentement de la personne qui a été photographiée. Nombre de photographes protestent contre cette loi qu'ils considèrent comme une atteinte à la liberté de leur profession. Le photo-journal relève d'une initiative privée et le photo-diariste ne montre pas forcément ses photos dans un cercle public élargi. Néanmoins cela reste une question délicate laissée au (bon) jugement de chacun.

Le choix de l'argentique ou du numérique, du noir et blanc ou de la couleur est déterminant pour la rapidité d'écriture du photo-journal. L'argentique nécessite un traitement plus long que le numérique, le développement du noir et blanc demande plus de temps que la couleur. La photo numérique engage moins le photo-diariste que l'argentique. Une photo qui ne plaît pas peut être effacée. L'appareil peut être aussi tenu plus discrètement à hauteur du buste. On peut même avoir

l'air de ne pas vraiment faire de photos et on peut en faire en basses lumières sans attirer l'attention. L'appareil numérique est comme un jouet. On peut « relire » tout de suite son journal, le corriger de la façon dont on relit un texte et dont on le rature. Pour le noir et blanc, on peut d'abord faire des planches-contact pour ensuite décider de celles dont on désire des tirages. On peut avoir son laboratoire personnel ou donner la pellicule à un laboratoire professionnel ou semi-professionnel. C'est un processus plus onéreux que la couleur et qui relève de choix esthétiques. Le noir et blanc crée des effets particuliers, plus marqués d'un point de vue artistique, et il est sans doute d'un usage moins immédiat. Personnellement, c'est le noir et blanc que j'ai choisi pour mon photo-journal. Les tirages en couleur sont plus rapides, ils peuvent être réalisés à meilleur prix en un jour. Mais il y a des « déchets », des photos que l'on considère comme peu réussies, des photos qui ne correspondent pas à ce qu'on voulait dire. Cela modifie le rapport qu'on a avec ce qu'on photographie. Le noir et blanc demande une grande présence, la couleur « arrange » la réalité et le numérique introduit la possibilité de faire des brouillons.

Le carnet de notes accompagne le photo-diariste. Le temps différé entre la prise de vue et la photo tirée sur papier peut brouiller la mémoire des situations et des lieux. J'ai toujours avec moi un petit carnet où je note le jour, parfois l'heure, le lieu de la prise de vue, auxquels j'ajoute parfois un texte court, parfois simplement une ligne. Je donne également l'indication de l'appareil – j'en ai trois – avec lequel j'ai photographié et le numéro des photos. Ainsi je peux facilement les identifier lorsque je les retrouve sur les planches-contact. Le numérique simplifie ce processus, il est possible d'entrer les données des prises de vue en même temps que l'on

photographie.

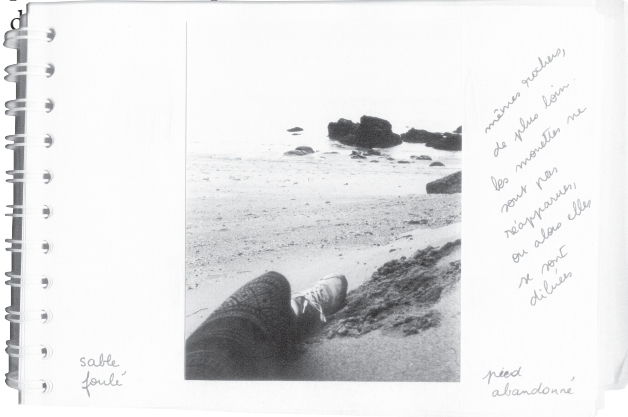
La forme du photo-journal dépend du choix que l'on aura fait : noir et blanc, couleur, numérique. Cela peut être un album, un cahier, des planches cartonnées, un CD Rom, etc. Personnellement, j'ai choisi les planches de papier Canson que je range ensuite dans un carton à dessin. J'y ajoute les dates, certaines indications, parfois un petit texte que j'ai écrit sur mon carnet de notes et que je recopie.

## LE PHOTO-JOURNAL : UN ESPACE AUTO-ÉDUCATIF

L'écriture au jour le jour et image par image du rapport de soi à son environnement introduit une attention autre à cet environnement. Qu'il s'agisse d'une prise de notes rapide effectuée par un petit appareil ou d'une saisie plus concentrée d'événements dont on veut garder le souvenir photographique, au moment de la lecture des clichés, on lit et on écrit autrement ce que l'on a vécu. Le photo-diariste, souvent absent de la photo sauf dans des autoportraits, se biographie pourtant par ses photos. Dans le choix et le classement de ses photos, dans l'affairement qu'il a à composer ses journaux, dans la consultation qu'il en fait, il procède à un travail de métabolisation par lequel il donne une figuration unitaire et cohérente au déroulement et aux expériences de sa vie. Ce travail procède d'une opération globale et permanente de mise en intrigue du vécu, aboutissant à l'élaboration d'actes narratifs. Et ce processus est auto-formateur.

Le langage de la photo est le langage des émotions. Une photo qui « fonctionne » n'est pas forcément une photo réussie au sens classique du terme et l'évolution des dix dernières années permet maintenant de déclarer

comme réussie ce qui aurait été auparavant une photo ratée. On peut faire du flou, du décadré, du sombre, etc. Cela crée une ambiance, donne un style. L'émotion induit un processus herméneutique, c'est-à-dire un processus d'interprétation. Mais ce processus n'est pas fermé, il évolue. Regarder une photo maintenant et la regarder plus tard nous conduit à voir les choses sous un angle différent. On découvre même tout à coup dans la photo des détails qu'on n'avait pas vus et qui auront leur importance dans la nouvelle interprétation que l'on fera. Sous le terme de *punctum*, Roland Barthes a décrit l'impulsion que peut produire tel détail dans une photographie que l'on connaissait bien mais dont l'espace nous restait encore extérieur, éveillait en nous un intérêt plus documentaire que personnel (était de l'ordre du *studium*, dit Barthes) : ce détail que nous nous mettons à percevoir soudain produit un effet de révélateur : nous le



« L'écriture image par image du rapport de soi à son environnement... »

La pratique du photo-journal induit deux formes de restitution. La première est celle de la restitution que l'on

se fait à soi-même. La sélection et l'organisation des photos dans le journal permettent un retour sur le vécu que l'on a photographié. Le photo-journal fixe une mémoire à la façon de l'écriture mais cette mémoire est une mémoire de l'œil, du regard, et d'un regard que l'instantané de l'image rend discontinu. D'une certaine façon, le photo-journal, pour exister comme tel, pour être autre chose qu'un simple album, a besoin d'être parlé, mentalement ou physiquement, dans l'actualité du regard que je porte sur lui, tant au moment de sa composition première que dans les occasions de sa relecture. C'est la parole intérieure ou extérieure qui donne aux images forcément discontinues de l'environnement vécu la continuité construite d'un discours ; c'est elle également qui réintroduit la temporalité dans une représentation arrêtée de l'espace. Ce qui singularise cependant le discours du photo-journal c'est, d'une part, la malléabilité des signes (les photographies) à partir desquels il se tient et qui n'imposent pas en eux-mêmes de syntaxe contraignante et, d'autre part, la nature même de ces signes, leur visuelité, qui leur donne une capacité d'évocation que n'ont pas en eux-mêmes les signes abstraits du langage naturel.

La seconde forme de restitution est celle que l'on fait aux autres. Montrer aux autres son photo-journal ou une partie de son photo-journal introduit une interaction avec ce et ceux qu'on a photographiés. Les réactions de ceux que l'on a photographiés ou qui ont été présents sur des lieux que l'on a photographiés produisent des effets de biographisation et de socialisation (Delory-Momberger, 2003). Les réactions des autres nous renvoient au sentiment de soi. Le vécu de l'autre se confronte à mon vécu. Je peux alors y réfléchir, le voir différemment. Je le biographie et me biographie une nouvelle fois avec l'autre, c'est-à-dire que je le fais entrer dans ma biographie et que je reconfigure ma biographie

par une interaction *a posteriori* avec l'autre qui a vécu en même temps que moi la situation que j'ai photographiée. Ce point est important dans la compréhension d'espaces biographiques publics comme lors d'un événement social au sein d'une institution (anniversaire, départ en retraite, convivialité, etc.), d'un séjour passé à plusieurs, d'un voyage avec quelqu'un, etc. La communication du photo-journal et la parole de soi et des autres qui l'accompagne produit des effets de circulation de sens à l'intérieur des mondes sociaux que l'on a pu partager et que l'on partage encore : la co-biographisation est une opération de reconnaissance-constitution des espaces sociaux et participe du processus de socialisation des individus.

Le photo-journal entre dans la lignée des techniques de soi que Michel Foucault définit comme des techniques qui « permettent aux individus d'effectuer, seuls ou avec d'autres, un certain nombre d'opérations sur leur corps et leur âme, leurs pensées, leurs conduites, leurs modes d'être » (Foucault, 1984 : 785). Chaque culture et chaque époque connaissent ainsi des modes de relation à soi qui peuvent prendre la forme d'exercices physiques ou spirituels, de procédures d'introspection et de médiation, de pratiques ritualisées de la parole ou de l'écriture et qui façonnent le rapport de l'homme à lui-même (Delory-Momberger, 2000).

Le photo-journal relève d'une nouvelle technologie de la constitution de soi et a toute sa place dans la post et l'hyper-modernité. Le photo-diariste organise en images sa perception du monde, il s'inscrit comme un être singulier dans l'univers de ses photographies et leur somme compose un espace-temps socio-historique qui devient, au fil du temps, un capital personnel et social.

CHRISTINE DELORY-MOMBERGER

Université Paris 13/Nord

1. C'est le sens littéral du mot photographie : écriture avec la lumière.
2. John Szarkovski, conservateur du Museum of Modern Art de

## † BIBLIOGRAPHIE

- BARTHES (R.), *La Chambre claire*, Gallimard/Seuil, Paris, 1980.
- LARTIGUE (J.-H.), *Mémoires sans mémoire*, Laffont, Paris, 1975.
- DELORY-MOMBERGER (C.), *Les Histoires de vie. De l'invention de soi au projet de formation*, Anthropos, Paris, 2000.
- DELORY-MOMBERGER (C.), *Biographie et éducation. Figures de l'individu-projet*, Anthropos, Paris, 2003.
- HESS (R.), *La Pratique du journal*, Anthropos, Paris, 1998.
- FOUCAULT (M.), *Dits et écrits IV*, Gallimard, Paris, 1984.
- MOORE (K.), « Jacques-Henri Lartigue et la naissance du modernisme en photographie » in *Études photographiques* n° 13, juillet 2003, Société française de photographie.
- LAUMIÈRE (L.), *Tout le monde photographe*, Nilsson, Paris, 1914.
- LEJEUNE (P.), *Le Journal à soi, ou la passion des journaux intimes*, catalogue établi par Philippe Lejeune avec la participation de Catherine Bogaert, Lyon, APA et Amis des bibliothèques de Lyon, 1997.
- SIMONET-TENANT, *Le Journal intime*, Nathan, Paris, 2001.

# LA MÉMOIRE PAR L'ÉCRITURE TÉMOIGNAGE À DEUX VOIX

---

## JOURNAL DE BORD/JOURNAL INTIME

Jeune, je me croyais l'esprit mathématique, cartésien, objectif, n'ayant nul besoin de m'épancher, tout au moins par écrit.

Les années passant, en diverses occasions, j'ai dû m'exprimer sur une feuille par obligation plus que par envie et je me suis rendu compte que cela n'était pas forcément déplaisant et que même maintenant, cela me plairait (si je m'en donnais le temps et les moyens). Les choses de l'art m'intéressent, m'attirent. Je dessine à la plume, par moments seulement. Quel dommage car l'habileté se maintient à peine, quant à l'inspiration... À part la fréquentation d'un chœur à dominante classique, le courage manque pour faire quelque chose de suivi. Au moment de la retraite, j'ai jeté avec joie cet instrument de torture qu'on appelle agenda... et très vite, il m'a fallu en racheter un, tant les activités se sont mises à affluer. Il a fallu faire des choix.

Les années passant, une préoccupation m'envahit progressivement. La mémoire immédiate ou proche

montre des défaillances. Des hantises s'installent : oublier d'un rendez-vous, trous de mémoire font naître en moi un besoin grandissant de repères dans l'espace et dans le temps, besoin de savoir où je suis, où je vais. Il faut peut-être se rassurer et l'agenda ne suffit plus. Je me mets donc à tenir un journal de bord en pensant qu'il sera utile de s'y référer (ce qui, en fait est assez rare). Cela devient un réflexe, sinon un besoin de passer un moment, le soir, en tête-à-tête avec le carnet pour se triturer la mémoire et avoir le plaisir de remettre les principaux faits de la journée sur le papier. Tout est en ordre et je vais me coucher l'âme apaisée, un peu. Certaines fois, à propos de ces faits vécus, une joie remonte et provoque quelques lignes ; une colère, un « ras le bol », une peine... font exploser un paragraphe qui soulage... car je sais que personne ne le saura et n'aura à en souffrir.

Il y a peut-être une jouissance à pouvoir pleurer, insulter, se fâcher, même vis-à-vis de quelqu'un qu'on aime, ce n'est pas grave, il ou elle n'en pâtira pas. Parfois même, combien de lettres restent brouillons, vont même jusqu'à la mise au propre sans pénétrer dans l'enveloppe d'envoi !

Autre chose est le journal de voyage. Les événements sont nombreux journallement. Le voyage est une parenthèse par son intensité, le dépaysement, la découverte, le choc affectif, les rencontres, les émerveillements... la cassure dans la vie. Après la préparation sur les cartes et les lectures de documents qui mettent en appétit, en condition, il y a l'aventure... Vers où? Vers quoi? Vers qui? Il faut mettre des noms, des mots sur le carnet. Comme l'appareil photographique « mitraille » beaucoup, il y a nécessité à tout repérer, pour tout re(connaître), ré(éprouver), re(voir), re(sentir), se ré(émerveiller). Quel désespoir ce serait de ne pas me retrouver en un lieu, un jour, avec quelqu'un, en voyant une photo, même si c'est un mauvais souvenir. Grâce au journal, entre autres, j'identifie, j'inscris sur les centaines de diapositives les repères d'une histoire à revivre. Le journal est pour moi l'outil qui permet l'organisation de mes souvenirs. Alors, le diaporama sera l'occasion de refaire, de revivre l'aventure, meublant le cœur et l'esprit pour de longs mois. Ainsi, je grave en moi, dans tout mon être. Si j'ai marché durant ce périple, c'est incrusté encore plus profondément. Je crois, en effet, que la mémoire passe par les mains, les pieds. Les choses pensées, vues, entendues, respirées, agies, sont en moi, sont moi. Elles permettent des partages profonds sans qu'il soit besoin de parler, d'expliquer. L'après-voyage devient une joie par la charge de travail qu'il impose. Il faut faire un projet, structurer le diaporama, fouiller les documents (dont les notes du carnet), visionner les diapos, trier, faire des choix parfois difficiles (choisir étant souvent renoncer). Un travail d'équipe s'instaure avec mon épouse, un partage des tâches, des chapitres que l'on a envie de créer. Les « tractations » terminées, la rédaction commence devant la table de visionnage. Ce sont des moments de tension, d'intenses émotions, d'échanges

revécus. Le crayon court rageusement sur la feuille. Pour nous motiver, nous acceptons une échéance : celle de faire une projection devant un groupe de personnes intéressées. Il y a ainsi une date butoir qui oblige à la conclusion.

Pourquoi tout cela? Pour conjurer la peur de sombrer dans le néant? N'est-ce pas un peu prétentieux, pessimiste? Simplement, je crois que cela aide à exister. Il faudrait que ce soit une incitation à écrire plus, car il semblerait que ça me fasse plaisir. Je crois aussi que je n'aime pas trop l'éphémère, j'ai besoin de fixer les choses, je n'aime pas oublier. Tout retenir est peut-être illusoire. N'y a-t-il pas danger à vouloir que tout reste en l'état? Que l'écrit ait l'air de pérenniser, de figer? Quand le souvenir du voyage est très fort, laisse insatisfait, on a envie d'y retourner. Si beaucoup de choses ont changé, ne risque-t-on pas une déception? Il faudrait alors accepter d'écrire autre chose, de réviser son jugement. Cela serait probablement déchirant... mais peut-être salutaire! Ne pas se relire est assurément une solution. Voilà des contradictions auxquelles je n'ai pas donné de réponses, la paresse aidant.

On dit que c'est une thérapie d'écrire. Oui, sûrement, mais la démarche est autre car écrire plus largement dans le but de publier, même si c'est de la fiction, je trouve que c'est impudique, indécent. Je n'ai pas cette prétention car la tâche me paraît immense. Il faut que cela devienne un véritable besoin. J'avoue que je ne comprends pas celui ou celle qui me dit : « Il faut publier, c'est le prolongement indispensable. » Le seul fait de jeter sur le papier n'est-il pas déjà libérateur? Certaines parutions ou annonces de parutions donnent l'impression non seulement d'indécence mais d'exhibi-

tionnisme, à la limite du malsain.

Une autre proposition m'a été faite par un ami historien, adepte de la recherche dans les archives. Il m'a demandé, ainsi qu'à d'autres camarades, de créer un document à propos de notre carrière d'enseignant, un témoignage ou des pensées ou des constats, de les mettre sous plis et de les déposer comme une bouteille à la mer... aux archives. Voilà bien une démarche qui contraste, qui dénote d'un désintéret total, qui laisse pan-tois mais qui ne manque pas de piquant. À méditer si on pense que le document présente une quelconque valeur.

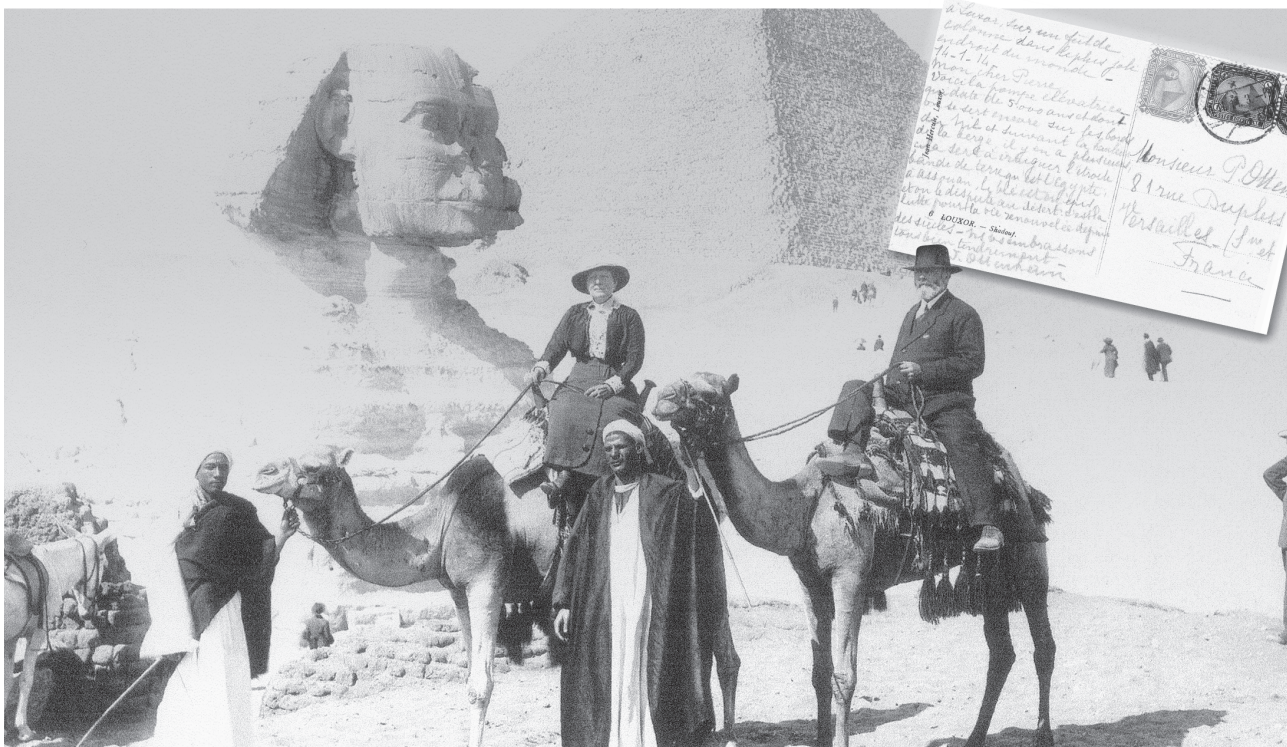
MANUEL THIÉBAULT

Enseignant

## JOURNAL DE BORD

La panique! Quand, au retour d'un voyage en Égypte... impossible de rassembler mes souvenirs... les lieux, les noms s'étaient mélangés ou s'étaient envolés. Seul recours : le journal de bord.

En effet, ce dernier est plus qu'une succession de notes prises au hasard d'un voyage, il est la réflexion sur les rencontres, les sentiments éprouvés. Tout ce qui fait vibrer y trouve sa place, c'est une sorte de libération dans l'intimité d'un carnet.



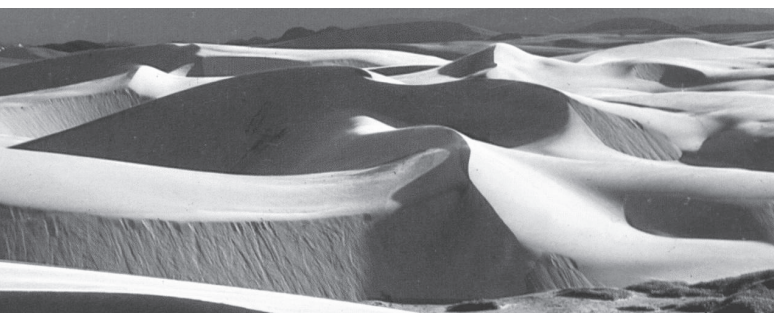
« Au retour d'un voyage en Égypte... »



Je ferais cependant la différence entre les voyages à but culturel et les voyages « paysages ».

Ces derniers sont forts en émotions esthétiques donc marqués à tout jamais dans la mémoire.

Dans ce cas, le journal de bord ne serait donc pas indispensable si ce n'est de mettre noir sur blanc le « resenti », redonner vie aux événements, se libérer du besoin d'écrire. Muets, écrasés devant des sites grandioses... le minéral jusqu'à son extrême, des paysages de début ou de fin du monde... Et que dire des



yeux qui s'embuent devant l'écriture des paysages sahariens? C'est le petit carnet bleu qui recevra mes confidences.

La peur, elle aussi, est lourde de charges émotionnelles tel l'effondrement d'un pan de montagne sur la KKH (Karakorum Highway) au Pakistan ou le bruit terrifiant des falaises de glace s'effondrant dans l'Océan Arctique. J'ai alors grand besoin de « soulager » cela en écrivant. Un voyage dans un pays lointain n'est pas à l'abri de certaines rencontres incongrues ou choquantes : cet homme aux pieds enchaînés dans le souk de Sanaa au Yémen ou ces guirlandes de mains coupées... tous victimes du droit coutumier! Les sites où se sont déroulés ces événements laissent une trace indélébile.

En ce qui concerne les voyages culturels, le journal de

bord est la béquille indispensable à une mémoire défaillante. Si des pays tels ceux du Bassin méditerranéen nous offrent des noms familiers (qui n'a pas entendu parler de la reine Zénobie ou du site de Pétra!), le monde asiatique nous est plus hermétique, pétris que nous sommes de la pensée gréco-romaine et de la civilisation judéo-chrétienne. Allez faire la différence entre la *Shwédagon*, la *Shwézigon*, ou la *Shwénandarw*! Toutes trois pagodes célèbres de Birmanie! Cela ne trouve aucun écho à nos oreilles d'Occidentaux! Alors il faut avoir recours aux notes. Dans la journée, on essaie d'écrire debout, appuyés sur un muret ou sur... rien du tout. Le confort d'un car brinquebalant n'est pas non plus propice à ce genre d'exercice. On boit les paroles du guide en jetant pêle-mêle des signes cabalistiques concernant l'histoire, l'architecture, la flore, la faune. Remettre cela en ordre est un exercice de haute voltige pour lequel on manque parfois de temps... Et pourtant, le temps est un élément essentiel à la compréhension, à la mémorisation. Tout ce que l'on accomplit calmement au rythme des pays traversés est un vrai bonheur qui rejoint celui d'écrire.

Les rencontres, les échanges lors des voyages ont une place importante dans le « après ». Je me souviens d'un ensemble d'impressions rédigé et communiqué à une camarade du groupe après l'émotion commune ressentie en admirant les clochers basaltiques de l'Assekrem, dans le Hoggar, s'estomper dans la brume orangée d'un coucher de soleil. De profondes discussions, une communion de pensée dans des « Hauts lieux » peuvent être le point de départ d'une amitié.

Tout ce qui est consigné sur le journal est une source indispensable de renseignements pour la réalisation d'un album photos ou d'un diaporama. Et surtout, ce journal de bord évite que les souvenirs ne s'enlisent et ne

# VOYAGE EN HYPERMODERNITÉ

---

**D**E NOMBREUX voyageurs lors de leurs déplacements écrivent sur un cahier, sur des feuilles, sur un ordinateur (ça, c'est moderne! L'individu hypermoderne doit le faire sur son téléphone portable!), leurs réflexions et leurs observations.

Ce texte va tenter de retracer l'immersion (et ses résonances) d'un individu pas forcément hypermoderne dans quatre jours de débats et d'interventions présentant, justement, l'individu hypermoderne.

Il alternera une présentation des faits (mais, bon, il n'est pas nécessaire d'être hypermoderne pour savoir comment les souvenirs sont construits) et une évocation des sentiments que je pouvais éprouver dans le déroulement de ce colloque.

## PÉRÉGRINATIONS HYPERMODERNES...

C'est avec un plaisir et une impatience quelque peu dissimulés que je me rendais ce lundi 8 septembre 2003 au colloque présentant l'individu hypermoderne.

Durant quatre jours, il allait être question de décorti-

quer, de penser, de découvrir cet individu et l'hypermodernité dans et avec laquelle il partage son existence. Voilà les réflexions que je me faisais dans le train qui me menait à Paris.

Lorsque j'avais pris connaissance du thème de ce colloque et des nombreux intervenants dont le seul nom me laissait jusqu'alors admiratif et penaud, j'adressai rapidement mon bulletin d'inscription tant mon souhait d'entendre, de voir, était fort et profond.

Ce lundi matin, je m'engage donc avec vitalité et plaisir dans le couloir qui mène au débat.

Cependant, dès la réception des documents, suite à leur lecture, une réflexion pointue : le public semble venir de l'univers des universités. Puis, en regardant de plus près, je constate que sur cent soixante-quatre personnes inscrites, il y en a quatre-vingt-deux (la moitié du public!) qui interviennent dans ce colloque lors de sessions plénières ou d'ateliers. Pour la plupart, ils sont universitaires. Alors, ce colloque, c'est une réunion pour qui et

pour quoi ?

Le colloque débute par une définition de l'hypermodernité, faite en rapport avec la modernité et la post-modernité, qui me paraît peu appréciée par les « colcataires ». Surtout, l'hypermodernité me semble se définir en creux par rapport aux deux autres notions. Elle n'est pas la modernité, ni la post-modernité, mais elle n'a pas non plus elle-même une définition précise et posée.

Salarié, tentant depuis quelques années de réfléchir, avec le concours de l'université, à ce que nous offrent notre société et notre monde, la modernité et la post-modernité ne me sont pas trop inconnues. Toutefois, ma sensibilité me laisse à penser que la post-modernité peut être d'actualité. Mais, en venant à ce colloque, je me sentais tout à fait libre et disponible pour aborder une nouvelle rive de réflexion : l'hypermodernité.

Ce premier apport me laisse sur ma faim. C'est tout ! Surprenant, ce concept qui se définit en opposition à un autre, comme s'il n'avait pas d'identité propre. Ça me rappelle quelques situations dans mon travail d'éducateur.

Les intervenants – de grande qualité – présentent leurs réflexions et leurs travaux durant cette première journée. Mais un sentiment étrange m'envahit. Une impression d'être dans un lieu qui ne m'est pas forcément destiné. Ce sentiment s'enracinera petit à petit au cours des quatre jours de débats. Le tutoiement ! C'est ça ! J'ai compris ! Le tutoiement utilisé par les intervenants entre eux – qu'ils soient dans la salle ou sur l'estrade – me gêne et donne l'impression de ne pas appartenir au même monde que je fréquente ces jours. Je comprends que des personnes se connaissant s'engagent dans ce ton d'interpellation familière. Mais, dans ce cas, il me semble que ça accentue cet esprit « nous sommes entre

nous, entre universitaires ».

À écouter et à prendre des notes sur leurs interventions, un autre sentiment m'envahit. L'hypermodernité est dans toutes les phrases que développent les orateurs. Peu la critiquent, nombreux sont ceux qui la vantent. Voilà, ils vendent de l'hypermodernité comme des commerçants lors d'une foire. Chaque mot doit être hypermoderne, chaque phrase doit avoir ce terme. Ça alourdit quand même pas mal la présentation.

De nombreux orateurs entendus ailleurs, dans d'autres circonstances, ne m'avaient pas semblé être aussi sensibles à l'hypermodernité. C'était même complètement absent de leurs interventions. Bizarre ! C'est surprenant, cette volonté de convaincre l'auditoire. On n'est pourtant pas à « Star Academy ». C'est assourdissant d'entendre sans cesse ce mot, mis à toutes les sauces.

Je m'étais inscrit à ce colloque afin d'entendre des universitaires, des chercheurs, des praticiens, indiquer ce que l'hypermodernité pouvait être à l'individu, voire au sujet. Et je me retrouvais au milieu d'un grand groupe de camarades, d'amis, qui n'iaient presque l'existence de l'inconnu, de l'étranger. C'est peut-être une mise en réalité de l'hypermodernité, ai-je pensé.

Salarié étudiant, mon rapport à l'université, aux savoirs, à la connaissance, est marqué du sceau de l'admiration, peut-être de la convoitise, du moins d'un profond respect pour ces chercheurs qui enrichissent notre façon de vivre et de penser le monde par leurs travaux. Ce respect ne pouvait pas imaginer que, malgré les désaccords, les relations entre eux se structuraient avec parfois autant de violence verbale. C'est parfois subtil, souvent piquant. Mais que peut retirer le monde de ces combats ?

En relisant les notes prises durant ces quatre jours, je

constate que certaines interventions apportent des réflexions intéressantes, mais il me semble les avoir déjà entendues dans d'autres circonstances, sans le mot « hypermoderne » accolé. Je reconnais d'ailleurs la grande qualité de nombreux intervenants – surtout en séance plénière – qui ont apporté au débat des réflexions sérieuses, enrichissantes et engageant l'auditeur à penser, à observer et à être vigilant...

### ...ET RANDONNÉES RÉFLEXIVES

Mais dans quel but ce colloque a-t-il été organisé ? Ce but qui est d'ailleurs l'interrogation fondamentale de l'hypermodernité. En effet, l'individu hypermoderne s'interroge sur celui de son existence. C'est ce que tentent de nous démontrer les multiples orateurs de ce colloque. Il me semble que les organisateurs ont déjà

répondu à cette interrogation en distribuant avec force ce concept, le déclinant dans toutes les formes possibles de l'existence humaine (travail, vie sociale...).

Au soir du mardi 9 septembre 2003, une violente prise de conscience m'envahit. Depuis deux jours, je n'arrivais pas à comprendre la façon dont se déroulait ce colloque, entre universitaires, entre marchands de concept, vendeurs du livre à paraître prochainement traitant ce thème ? Mais où sommes-nous ? Dans quel lieu se déroulent ces échanges ? Dans une école de commerce. Voilà, le lieu oblige aussi l'action. Je me souviens d'un colloque dans une abbaye (celle de Fontevraud), la dynamique des interventions et la densité des propos apparaissaient empreintes du lieu et de la place faite à la réflexion, au questionnement. Ici, c'est comme si une si belle et grande école de commerce, comme celle de



« Pause-colloque à l'abbaye de Fontevraud. »

l'ESCP-EAP, ne pouvait s'inscrire que dans un esprit de vente, d'échanges commerciaux.

Une autre réflexion surgit. Alors que l'individu hypermoderne est apparu dans les années soixante-dix sans qu'il n'ait été hyper développé par la suite par les chercheurs, cette notion réapparaît en 2003, comme si ces fameuses années 2000 obligeaient à renommer les faits, à revisiter les éléments. Pourquoi une réflexion qui n'a pas eu prise à son époque est-elle remobilisée bien des années plus tard ? Quel est donc l'enjeu véritable de ce colloque ?

Il est à noter que ma participation ne fut pas aussi longue que le colloque. En effet, le mardi après-midi, j'ai quitté les lieux vers 16 heures en raison de l'anniversaire de mon fils qui fêtait ce jour-là ses six ans. Je ne pense pas être un individu hypermoderne car mon retour en Touraine m'était apparu indispensable afin d'honorer le jour de naissance de mon fils et – aussi – de le voir joyeux en soufflant les bougies et en ouvrant les paquets cadeaux. Plaisirs simples, peut-être même bien ordinaires, ne méritant pas autant de considération mais qui, pour moi et bien d'autres personnes, sont incontournables et irremplaçables.

J'ai également quitté le colloque en fin de matinée du jeudi 11 septembre, non pas pour fêter le second anniversaire de l'attentat de New York (était-il hypermoderne ?), mais simplement par une absence de volonté de ma part de continuer à entendre autant d'hypermodernité dans tout l'espace fréquenté.

Par ailleurs, j'ajoute que la fréquentation de ce colloque participe à la construction, à la formation de mon expérience et à la définition de ma propre existence. J'ai découvert un monde (des représentants de l'université, des chercheurs, des théoriciens reconnus) qui peut être

bien isolé et isolant, aussi avide de reconnaissance que le moindre habitant de nos sociétés, capable de se battre, verbalement – certes –, pour un champ théorique revendiqué. Il est vrai que je n'imaginai pas cette ambiance, restant peut-être idéaliste en la matière.

Je remercie donc vivement l'ensemble des organisateurs pour cet accès à une nouvelle connaissance et à son maniement dorénavant dans ma vie d'étudiant salarié. L'individu hypermoderne, thème de ce colloque, était-il l'illustration des relations et autres directions que l'université prend en ce début de siècle ? Un monde sans échange dans lequel l'individu demeure seul et tout puissant ?

## REVENIR SUR SES PAS

Alors que l'écriture de ce texte est terminée depuis peu, un commentaire sur ce colloque, signé Fraga Tomazi, est diffusé par la revue *Cultures en Mouvement* de novembre 2003 (numéro 62). Sa lecture me replonge dans les souvenirs et les impressions que ce colloque a générés. Cependant, un mot jaillit de ce commentaire. Fraga Tomazi indique qu'« ainsi a démarré la réflexion qui a rassemblé, début septembre, nombre de *spécialistes*<sup>1</sup> des sciences de l'homme » (lignes 19 à 22). Oui, c'était bien un colloque de spécialistes, qui avaient quelque peu oublié que la connaissance et sa diffusion pouvaient aussi intéresser les praticiens, les non-spécialistes, les non-experts.

PATRICE AUDURIER

*Éducateur spécialisé, étudiant DUHIVIF*

1. Je mets en italiques ce mot, qui a jailli de cet article.

# JACQUES LACARRIÈRE : CHEMINEMENTS D'UN ÉCRIVAIN-VOYAGEUR

---



et de la poésie, écriture et voyage sont intimement liés. C'est ce singulier rapport entre l'écriture et le voyage que nous proposons d'interroger ici à travers deux de ses ouvrages : *Chemins d'écriture* (« itinéraire autobiographique et littéraire à travers les voyages »), et *Chemin faisant*, ou le récit d'une « flânerie » de mille kilomètres à pied dans la France des chemins et des sentiers, des Vosges aux Corbières<sup>1</sup>.

Rencontre imaginaire avec un grand « vagabond de la pensée et des chemins » qui nous invite à partager sa philosophie de l'errance tout en po-

**S'**IL EN EST un qui est rompu à l'exercice du carnet de bord, c'est bien Jacques Lacarrière. Pour cet « écrivain-voyageur », conteur, traducteur d'Hérodote et de Sophocle, grand amoureux de la Grèce

sant un regard émerveillé sur la nature, les paysages et les mots, sans oublier, bien sûr, les habitants de nos campagnes...

## ÉCRITURE ET VOYAGE

Pour Jacques Lacarrière, écriture et voyage sont indissociables :

« [...] Quand il s'agit d'écriture, le voyage en fait fatalement partie, quel que soit le lieu où il vous mène, et même s'il ne vous mène nulle part. Que serait l'*Odyssee* sans le voyage et que serait Ithaque sans l'attente d'Ulysse ? »<sup>2</sup>

C'est un peu comme si écriture et voyage se nourrissaient l'un de l'autre, comme s'ils avaient besoin l'un de l'autre pour exister :

« L'écriture est une inspiration et une expiration prenant leur source dans les souffles du

monde. »<sup>3</sup>

Quant à savoir s'il écrit pour voyager ou s'il voyage pour écrire, l'auteur répond qu'il fait l'un et l'autre, et que si chez lui le voyage peut précéder l'écriture, il arrive aussi que ce soit l'écriture qui suscite le voyage :

« Ainsi, pour moi voyage et écriture cheminent toujours ensemble : tour à tour sédentaire et nomade, urbain et insulaire, je continue d'écrire pour voyager et de voyager pour écrire car tout livre est pour moi un devise-ment conscient du monde. »<sup>4</sup>

#### **n Exercer son regard**

D'où vient cette nécessité d'écrire en voyageant ? Chez Jacques Lacarrière, la pratique du journal de bord remonte à son premier voyage en Grèce, au mont Athos :

« À Athos, l'étrangeté, l'intensité des choses et des êtres chaque jour rencontrés me firent tenir un journal quotidien pour fixer ces moments privilégiés. »<sup>5</sup>

La prise de notes s'effectue moins dans le but de garder en mémoire les moments vécus que pour affûter son sens de l'observation :

« Je me méfiais moins de ma mémoire que de ma faculté d'observation. Noter ce que l'on voit vous contraint à le voir avec plus d'attention et de façon plus exhaustive. »<sup>6</sup> Car prendre des notes oblige à voir les choses autrement et à poser sur elles un œil interrogateur, à exercer son regard. Ce qui instaure un rapport d'étrangeté mais aussi d'extériorité

aux choses : « C'est un peu la même chose que de prendre des photos. Cela permet d'observer mieux et en même temps de prendre des distances, de se détacher de l'objet, du paysage, de l'espace observés. »<sup>7</sup>

En somme, on peut dire que la prise de notes offre la possibilité de se mettre à distance des choses qui nous entourent, tout en se maintenant en éveil pour mieux les contempler.

### **LES LIENS ENTRE ÉCRITURE ET VOYAGE**

Quels autres liens peut-on établir entre l'écriture et le voyage ? À la relecture de *Chemins d'écriture* et de *Chemin faisant*, on perçoit certaines similitudes entre les deux.

#### **n Une errance, un cheminement**

Que ce soit pour l'écriture, considérée comme un cheminement, ou pour le voyage, envisagé comme une aventure, une flânerie, Jacques Lacarrière se veut adepte d'une certaine philosophie de l'errance :

« Errance et écriture ont été et sont toujours pour moi les deux voies essentielles de la rencontre avec les autres et de la connaissance de soi-même. Si errer, c'est d'une certaine façon s'enraciner dans l'éphémère, écrire c'est essayer de capturer cet éphémère pour l'enfermer dans la durée, c'est devenir oïseleur du temps. »<sup>8</sup>

#### **n Rencontrer l'Autre et se révéler à soi-même**

Le bout du chemin, au terme de cette double er-

rance graphique et pédestre, conduit à une meilleure connaissance de l'autre et de soi. « On n'écrit pas pour être connu, admiré et rien n'est plus absurde et méprisable que l'ambition littéraire. On écrit pour connaître les inconnus qui puisent aux mêmes sources d'exigences et de jouvences, pour chercher l'Autre en Soi (et peut-être le Soi des Autres) et aussi pour « s'ajouter au monde », selon la belle expression de Jean Giono. »<sup>9</sup>

Mais rencontrer l'Autre, cela signifie l'accueillir, se rendre « disponible », perdre ses idées préconçues, accepter d'« être nu devant autrui » :

« Cette nudité est essentielle à toute rencontre avec l'Autre ou l'Ailleurs. Car l'Ailleurs est une entité avec laquelle il ne sert à rien de ruser ou de se moquer. Un vrai voyage nous ramène tôt ou tard à nous-mêmes, dans l'espace et le temps. »<sup>10</sup> Cette citation nous en rappelle une autre, de Paul Ricœur : « Encore faut-il que l'irruption de l'autre, fracturant la clôture du même, rencontre la complicité de ce mouvement d'effacement par quoi le soi se rend disponible à l'autre que soi. »<sup>11</sup>

L'écriture de Jacques Lacarrière rend bien compte de cette dialectique entre le « Soi » et les Autres. Dans *Chemin faisant*, par exemple, on voit l'auteur se livrer à un incessant va-et-vient entre la narration de la marche et des rencontres (l'Autre, l'Ailleurs), et les réflexions personnelles, pensées et rêveries de toutes sortes (Soi).

Tant il est vrai que, comme l'a indiqué Paul Ricœur, l'identité personnelle ne se découvre et ne se construit que dans la réciprocité, dans cette déroutante rencontre

avec l'Autre et l'Ailleurs, dans cette « errance » de Soi à l'Autre et de l'Autre à soi.

**n(Se) devenir, se transformer, se révéler à soi-même**

Avec comme perspective l'espoir de mieux se connaître, mais aussi l'idée de devenir « autre », de se transformer.

« Près de cinq mois pour aller d'une herbe à une autre. Avec en moi au terme du chemin, la certitude d'un homme différent. À quoi servirait de marcher des semaines et des mois pour demeurer enfermé en soi-même étanche aux générosités de l'horizon, aveugle aux offrandes des vents, et sourd aux désirs des saisons? Et à quoi bon écrire alors si ce n'est pour en conserver et en partager le miracle? »<sup>12</sup>

Car la rencontre de l'Autre favorise tout à la fois la connaissance de Soi (co-naissance?), mais aussi la transformation de Soi provoquant ainsi une sorte de « re-naissance ».

L'écriture ayant pour rôle, à la fin de ce parcours initiatique, de participer à la (re)construction de l'identité, à la (re)découverte de soi-même.

« Les livres jusqu'ici mentionnés<sup>13</sup> ont agi comme des révélateurs qui amenèrent au jour les images latentes de moi-même. Par exemple, le livre sur Athos me révéla que j'étais un pèlerin moins incroyant que je ne l'affirmais. [...] De même, la rencontre avec l'univers d'Hérodote et le travail de traduction, commentaires, analyses qu'elle impliqua éveillèrent en moi une passion jusqu'alors



méconnue pour le monde barbare et ses coutumes cruelles. Elle révéla en moi la présence d'un apprenti ethnologue attiré essentiellement par l'étrange et par le bizarre. »<sup>14</sup>

### nHasard et nécessité

Autre point commun chez Jacques Lacarrière entre le voyage et l'écriture, c'est qu'ils sont l'un et l'autre soumis au hasard. Dans *Chemin faisant*, c'est le hasard des rencontres, des aléas climatiques, des lieux, des paysages, des événements; mais aussi hasard des mots griffonnés çà et là au cours du voyage, hasard de la sélection des informations qu'impose l'écriture, autant de choses qui font dire à l'auteur que « l'écriture est soumise aux exigences du hasard et de la nécessité »<sup>15</sup>.

### nUn isolement

Le dernier point commun que nous relèverons entre l'écriture et le voyage, c'est que l'un comme l'autre peuvent isoler. Voyager seul à pied à travers la France des villages oblige, dans une certaine mesure, à se couper du monde :

« Accepter d'être sans nouvelles pendant des mois, sauf en téléphonant soi-même. Je me suis fait très vite à ce silence, à l'absence de lettres, à ne plus rien savoir, pendant un temps de ce qui advenait de mes amis ou de ce qui se passait sur Terre. Les nouvelles – j'entends l'actualité – je les lisais quand je voulais dans la presse locale, les écoutais à la radio dans les salles de café. »<sup>16</sup>

L'écriture demande elle aussi de s'extraire du monde :

« Écrire, s'enfermer seul avec des phrases, s'amarrer aux mots, se lier à l'écriture tout en gardant l'oreille tendue vers le dehors et le dedans de soi, dans la polyphonie du présent et des souvenirs. »<sup>17</sup>

Dans *Chemins d'écriture*, l'auteur raconte la difficulté de s'imposer la discipline quotidienne que requiert l'écriture de voyage alors qu'on aimerait se laisser porter par la douce langueur des journées et la beauté des paysages. Écrire est un acte volontaire, un effort sur soi-même arraché aux autres, une parenthèse à l'intérieur de l'existence. Car, paradoxalement, si écrire peut aider à vivre, à se souvenir de certains moments de l'existence, à leur donner une cohérence, l'écriture est toujours un moment volé à la vie.

## CARNET DE BORD ET ÉCRITURE

Dans *Chemins d'écriture* comme dans *Chemin faisant*, Jacques Lacarrière apporte certaines distinctions entre la pratique du journal de bord et l'écriture d'un ouvrage.

### nLe carnet de bord : un rôle documentaire

Nous l'avons vu plus haut, la prise de notes oblige à observer les choses sous un autre angle. Elle permet de soutenir la mémoire en fixant certains éléments du voyage :

« Les notes prises au jour le jour au cours d'un voyage par exemple sont comme des mesures d'arpentage, dressant ou dessinant le cadastre de la mémoire. »<sup>18</sup>

Toutefois la prise de notes reste très aléatoire car elle

ne restitue qu'une partie de la réalité, dont certaines choses qui peuvent après coup sembler secondaires. C'est le constat que fait Lacarrière à la relecture de son premier journal de bord :

« À le relire aujourd'hui, ce Journal n'a qu'un intérêt strictement documentaire. Il m'aide à assurer (rassurer) ma mémoire, à préciser les lieux, les moments, les personnes. Mais il ne dit rien d'essentiel. J'y passe mon temps à inspecter le ciel et à prévoir le temps. »<sup>19</sup>

L'essentiel du voyage est ailleurs, en dehors de ces quelques notes jetées ici et là. Et pourtant, ce sont bien ces notes, jugées insignifiantes et sans importance qui permettront de revivre le voyage et aideront l'auteur à reconstituer les souvenirs marquants. Ce sont d'ailleurs ces mêmes notes qui lui serviront ensuite à rédiger son célèbre ouvrage, *L'Été grec*.<sup>20</sup>

#### n L'écriture, une reconstruction

Si le carnet de bord a un rôle plutôt documentaire, l'écriture du récit de voyage, elle, transforme et reconstitue les événements :

« L'écriture est exactement le contraire de ce décalque appliqué au réel. Elle est transmutation du vécu et de la mémoire. Elle peut même opérer sans référence au réel avec la fiction, le fantastique ou l'utopie. »<sup>21</sup>

#### n Un autre rapport au temps

C'est que le rapport au temps n'est pas le même entre le temps réel, celui du carnet de bord, qui s'écoule au rythme de la marche ou du voyage, et le temps de l'écriture

(temps reconstruit) qui suit le rythme des pages.

« Le temps d'un livre n'a rien à voir avec celui d'une marche, car ces deux temps – le temps réel et le temps reconstruit – ne pourront jamais coïncider. C'est pourquoi – à part bien sûr dans le cas des journaux intimes – il m'a toujours paru absurde et même contre nature (je veux dire contre la nature même du temps) de publier des récits de voyage ou de marche comme un journal tenu au jour le jour. »<sup>22</sup>

En somme cela revient à dire qu'il existe un temps propre à l'action et un temps pour la narration. Autre thème cher à Paul Ricœur.

#### n Temps de l'action, temps de la narration

Le temps de l'action est forcément limité car on ignore ce qui va se passer le lendemain ou les jours suivants. C'est le temps du moment présent.

Le temps de la narration ou de l'écriture de manuscrit offre, quant à lui, une plus grande latitude au scripteur qui possède tous les éléments en main :

« Dès la première page du manuscrit, je savais bien que j'étais arrivé sain et sauf au terme du voyage ainsi que tout ce qui m'était advenu jour après jour. Il me paraissait impossible de faire comme si je ne le savais pas. Non pour des raisons de sincérité ou de vérité pure et simple, mais parce que je me serais privé d'un atout : pouvoir jouer avec le temps. Car ici, dans le livre en cours, à l'inverse de mon carnet de notes, j'étais maître du temps de mon

récit, libre de m'en tenir ou non à mon calendrier de route. »<sup>23</sup>

« Jouer avec le temps » et choisir la manière de raconter son récit. C'est ce que permet l'écriture que n'autorise pas le carnet de bord. Car le temps de la narration (ou de la « reconstruction », de la « configuration »), parce qu'il se détache de l'action immédiate, permet d'effectuer des retours en arrière, de relier des éléments, de les réorganiser autrement.

« Un champ immense de réflexions m'était ainsi offert, permettant d'enrichir le récit de rapprochements et de comparaisons que je n'eusse pu faire dans la réalité. Cette dimension nouvelle et créatrice du temps me permit de construire un récit fidèle à la réalité, mais enrichi de toutes les connivences, complexités possibles avec le temps, exactement comme dans une œuvre de fiction. »<sup>24</sup>

Dimension nouvelle qui apporte au vécu et à l'écriture elle-même une mise à distance réflexive qui permet de réorganiser le récit et d'instaurer un autre ordre aux événements. C'est le « *muthos* », la mise en ordre, en sens et en intrigue du récit.

« Cette dimension m'autorisait à rapprocher, superposer des instants vécus à des moments très différents, d'insister sur des rencontres dispersées dans le temps et en les remettant en présence. »<sup>25</sup>

Dimension nouvelle du temps, celle du récit :

« Penser au temps des pages et non plus au

temps des routes et des chemins. »<sup>26</sup>

Passage du temps éphémère de l'action au temps plus lent de l'écriture...

**n Où il est question de « décantation »**

Mais entre le temps de la marche et le temps de la narration, il peut aussi s'écouler un certain temps (ou durée). Ce temps intermédiaire permet lui aussi, de passer au tamis de la mémoire les souvenirs de voyage. L'écriture poursuivant à son tour le filtrage des événements :

« Décantation. Autre genèse de l'écriture. Plus proche du filtre, du tamis que de la perle. Plus proche aussi de l'alchimie. »<sup>27</sup>

Dans l'un de ses carnets de bord, écrit lors d'un voyage en Grèce<sup>28</sup>, l'auteur, reprenant une métaphore géologique, oppose deux modes d'écriture : le mode « sédimentaire » et le mode « volcanique » :

« Ce que l'on appelle le travail de l'écriture et qui n'est que le dépôt constant et régulier, des poussières de mots, des filaments de phrases qui finissent par échouer sur les pages. Pour moi qui suis saturnien dans mon rythme de vie, il ne peut y avoir d'écriture que sédimentaire : une descente, un dépôt d'impressions, de notations, d'analogies, comme le grand travail qui s'accomplit au fond des océans où millimètre sur millimètre la vase n'a cessé de se déposer pendant des millions d'années. [...] Mais il y a aussi les volcans qui procèdent, eux, par coulées et par irrptions. Les volcans restent toujours un phénomène attirant et ter-

rifiant en même temps de l'histoire de la terre : le symbole de la construction par la destruction. Ces deux modes de création, sédimentation/éruption se retrouvent sûrement dans l'écriture. Il serait amusant d'étudier sous ce biais les écrivains contemporains. »<sup>29</sup>

Le retour à Soi après ce voyage vers l'Autre et vers l'Ailleurs, rend lui aussi nécessaire ce moment de « décantation » qui participera, avec la mise en récit, à la mise en œuvre d'une « herméneutique du soi ».

Ainsi s'achèvera cette brève incursion dans l'univers d'écriture et de voyage de Jacques Lacarrière. Souhaitons avoir donné au lecteur l'envie de découvrir ou de redécouvrir cet auteur. À cette fin, nous proposons une bibliographie sélective.

NATHALIE BLANCHARD-MÉRIGEAUX  
*Enseignante*

1. *Chemins d'écriture*, 1988 et 1991 (réédition), Librairie Plon, coll. « Terre Humaine », Paris. *Chemin faisant*, 1977, 1997 (réédition), Fayard, Paris.
2. *Chemins d'écriture*, p. 132.
3. *Chemins d'écriture*, p. 180.
4. *Chemins d'écriture*, p. 133.
5. *Chemins d'écriture*, p. 49.
6. *Ibid.*
7. *Chemins d'écriture*, p. 180.
8. *Chemins d'écriture*, quatrième de couverture.
9. *Chemins d'écriture*, p. 24.
10. *Chemins d'écriture*, p. 45.
11. *Soi-même comme un autre*, éditions du Seuil, 1990, p. 198.
12. *Chemin faisant*, préface.

13. Il s'agit de livres écrits par l'auteur.

14. *Chemins d'écriture*, p. 104

15. *Chemins d'écriture*, p. 103.

16. *Chemin faisant*, p. 195.

17. *Chemins d'écriture*, p. 127.

18. *Chemins d'écriture*, p. 180.

19. *Chemins d'écriture*, p. 55.

20. *L'Été grec*, Plon, coll. « Terre Humaine », 1976, Presses Pocket, 1984.

21. *Chemins d'écriture*, p. 184.

22. *Ibid.*, p. 180.

23. *Chemin faisant*, préface, p. 13.

24. *Ibid.*

25. *Ibid.*

26. *Ibid.*

27. *Chemins d'écriture*, p. 124.

28. En date du 10 septembre 1960.

29. *Chemins d'écriture*, pp. 133-134.

## † BIBLIOGRAPHIE

*Au cœur des mythologies*, éditions du Félin, Philippe Lebaud, 1984 et 1988.

*Chemin faisant*, Fayard, 1977 et 1997.

*Chemins d'écriture*, Plon, coll. : « Terre Humaine », 1988 et 1991.

*L'Été grec*, Plon, coll. : « Terre Humaine », 1976, Presses Pocket, 1984.

*Le Pays sous l'écorce*, Le Seuil, 1980, Points Seuil, 1981.

*Sciences et croyances : entretiens avec Albert Jacquard*, « Dialogues », Écriture, 1994.

*Un jardin pour mémoire*, Nil éditions, 1999.

*Dictionnaire amoureux de la Grèce*, Plon, 2001.

# CARNET D'UN VIREMENT DE BORD

---

LA RÉDACTION d'un carnet de voyage ou la tenue d'un journal de bord n'ont jamais fait partie de mes habitudes. Je voyais même, dans cette pratique, l'utilisation de béquilles pour des handicapés du souvenir qui douteraient de l'intelligence de la mémoire sélective. Comme si certains, en vain, essayaient d'atteindre une sorte d'exhaustivité de la remémoration.

Je pensais cela avant d'aller faire un bref voyage de quatre jours au Portugal. Arrivé la veille en Algarve dans l'intention de sacrifier au rite des corvées épistolaires, je pénétrai à Burgau dans une boutique qui vendait des cartes postales. Sur le comptoir, outre les babioles destinées aux touristes, je remarquai un cahier d'écolier à la couverture noir anthracite marquée, en bas à droite, du nom du fabricant de papeterie. L'objet me parut peu séduisant pour des élèves qui, je pense, eurent préféré posséder classeurs et cahiers à l'effigie d'Harry Potter ou autres héros médiatiques.

Je réglai le montant de mon achat de cartes postales et en ramassant la monnaie que la vendeuse avait posée sur le comptoir, je lus le nom inscrit en bas à droite sur

la couverture du cahier noir : Fernandes.

Depuis mon arrivée en Algarve j'avais, dans les quelques villes traversées jusque-là – Faro, Tavira – quand il en existait, visité, sans succès, les librairies, dans l'espoir d'acheter un exemplaire en langue portugaise de *Bureau de tabac* de Fernando Pessoa.

Dans le village de Burgau, je venais non pas de découvrir le livre de Fernando Pessoa, mais le cahier lisse et vierge d'un certain Fernandes qui s'offrait comme une invite à l'écriture de possibles.

Bien évidemment j'ai acheté le cahier et mon bonheur fut à son comble quand je m'aperçus que la boutique où je me trouvais n'était pas une simple maison de la presse comme je l'avais cru, mais un bureau de tabac qui proposait aussi des articles de papeteries et des journaux. Les coïncidences sont parfois trop fortes pour ne pas ébranler nos convictions, je vis le signe d'un ordre absolu qui me commandait à la fois de rester séjourner à Burgau et de faire de ce cahier mon journal de bord.

## EXTRAITS DU JOURNAL

Cher Fernandes – que j'eusse aimé par coquetterie appeler Fernando –, j'ai donc décidé de rester à Burgau qui à un phonème près se prononcerait bureau et à une lettre près s'écrirait bureau. Nous sommes le 25 avril, j'ai trouvé sur le bord du chemin un œillet. Quel signe ostensible essaies-tu de m'envoyer, Fernandes/Fernando ? Dois-je deviner ce qu'il se passe un 25 avril dans la sève, dans le sang des œillets ?

Hier soir, rencontre de Carmelita et de son fils, un épouvantable gamin franchement désagréable. Carmelita, la rusée, veut me louer un petit appartement. Elle m'explique dans un sabir d'anglais qu'elle ne prend pas la carte bleue et que par conséquent, je ne puis payer le montant du repas que je viens de prendre dans son petit restaurant typique. Ça serait plus simple si je louais chez elle, on s'arrangerait pour régler le tout globalement à la fin de mon séjour. Je refuse son offre et lui promets de lui apporter l'argent du repas le lendemain. Elle semble accepter, mais se ravise et s'entête à écrire laborieusement un petit mot sous la surveillance orthographique de son malveillant et pitoyable rejeton. En fait, je dois signer une reconnaissance de dettes. Ombilic d'embrouilles qui se résout finalement, comme tout ici, tranquillement. Fernando/Fernandes et *Le Livre de l'intranquillité* !

Le 26 avril, rencontre avec Pasqual, le Belge. La conversation se déroule en français. Il la ponctue de petits rires étouffés ostensibles, une manière de se moquer de lui-même avec beaucoup de pudeur et de distance. Lui non plus n'apprécie guère Carmelita et encore moins sa crétine progéniture, lui aussi fournit des locations aux touristes de passage. Nous faisons affaire.

Carambouilles et embrouilles, alors que je rêvassais assis sur le môle face à l'océan, me délectant de l'image-cliché que je donnais de moi-même, le fils maudit de Carmelita vient me déranger pour me réclamer les 23 euros que je dois. J'ai beau lui expliquer que j'ai déjà remis la somme, tôt ce matin, dans la boîte aux lettres de leur cambuse, le fils à l'œil torve ne semble qu'à moitié convaincu.



« Face à l'océan. »

Le 26 avril, encore un peu plus tard, j'ai décidé de pousser jusqu'à Sagres. Sagres est le nom de la marque de la bière que j'ai bue en compagnie de Pasqual, l'étiquette me servira de guide touristique. Sur le chemin qui mène à Sagres, vol de palombes noires dans un sens, blanches à contresens, à contre-jour. Leurs roucoulements ne me dérangent pas, au contraire j'apprécie leur accent lusitanien. Avant-hier, juste après avoir franchi le poste frontière entre Espagne et Algarve, j'ai aperçu, juché sur le premier pylône électrique portugais, une cigogne. L'office de tourisme du pays impose-t-il aux oiseaux de promouvoir l'exotisme du pays ?

Cigognes, palombes et maintenant, hirondelles revenues de l'Afrique si proche qui sous les gouttières façon-

nent leurs nids. Par nostalgie, atteintes peut-être elles aussi de saudade, elles pépient et piaillent de suraigus : « Mozambique, Mozambique, Mozambique... » En ce lendemain du 25 avril, qu'essaient-elles de nous faire entendre Fernandes/Fernando ?

Soirée du 26 avril, « *Two large white ports, obrigado.* »

L'un pour moi, l'autre pour toi, Fernando/Fernandes. Bien sûr je boirais les deux verres, attablé à une terrasse de café tenu par des Anglais très nombreux dans ce bout du monde, face à la mer où le soleil se noie. En buvant dans ton verre Fernandes/Fernando, peut-être finirais-je par lire dans tes pensées.

**27 avril, Lagos :** traversée rapide du centre ville piétonisé, caricature d'un énorme piège pour tourisme de masse.

La périphérie, les autours, les marges sont l'espace du vrai Portugal. Pasqual m'a recommandé d'aller faire des courses au marché aux fruits, légumes et poissons où se retrouvent les autochtones.

Fernando/Fernandes, je t'ai sûrement croisé sur ce marché sans te reconnaître. Tu choisissais un *pulpo* ou tu grignotais des fèves. Au *mercado municipal*, il y en avait tant de petits hommes vêtus d'un pardessus sombre et coiffés d'un chapeau un tantinet obsolète, parmi toutes ces silhouettes où te cachais-tu ? J'ai bien remarqué un passant tout habillé de noir, son feutre cachait en partie son regard cerclé de lunettes d'écaille ; je n'ai pas osé m'approcher, et encore moins TE suivre.

27 avril, retour à Burgau. Je croyais que le commerce qui jouxte l'appartement que m'a loué Pasqual était une cave. J'y suis allé acheter quelques bouteilles de *vinho verde*, mais Joachim n'est pas seulement caviste, sa bou-

tique est aussi un débit de tabac. Hasard ou hasard Fernando/Fernandes ? Jusqu'où veux-tu m'éprouver ?

Demain matin je repars pour la France. J'ai été saluer Lazare, figure emblématique du village – son portrait est vendu en carte postale dans tous les bureaux de tabac. Pendant les trois jours passés ici, j'ai souvent fait la navette pour aller voir le vieux pêcheur remailler inlassablement ses filets. Une fois je lui ai fait cadeau de trois flotteurs que j'avais trouvés en me baladant sur la plage, il les avait rangés dans son attirail sans prononcer un mot. Quand je lui fais comprendre que je pars demain, Lazare cherche dans sa poche de ciré un paquet enveloppé d'un papier qui autrefois a dû être blanc. Il en sort une sorte de gâteau fait maison, en coupe deux tranches avec la lame de son couteau qui pue le poisson, m'en tend une et garde l'autre. Sans rien dire, le regard fixé sur l'océan, nous mâchons longuement la pâtisserie sèche et compacte. La dernière bouchée déglutie, je lui serre la main, il me donne une petite tape sur l'épaule, sobrement, toujours en silence.

Le récit de voyage s'arrête là, pour l'instant. Mon cahier n'est pas rempli. Je suis venu par hasard au Portugal, j'aurais pu visiter d'autres pays, l'Italie, l'Irlande. Mais désormais Fernando/Fernandes, tu ne me laisses plus le choix de mes destinations futures. Ce cahier est devenu un guide que je me dois d'écrire et compléter. L'envie de te retrouver par l'écriture devient plus forte que celle de voyager pour traverser des paysages.

Fernando/Fernandes tu m'as possédé. Il ne s'agit plus pour moi de voyager et de tenir un carnet de bord pour laisser une trace, mais de tenir un carnet d'abord et de voyager pour retrouver ta trace.

THIERRY PICQUET

# ICI ET AILLEURS, GENÈSE DU JOURNAL DE BORD

---

*Contempler l'expérience : le journal de bord, un événement en suspens*

**V**OYAGE, voyage, la notion m'entraîne dans le mouvement incessant du déplacement, de la circulation, du changement, du trafic : être ailleurs. L'automobile, le train, l'avion, le bateau me transportent de lieux en lieux, de territoires en territoires, de pays en pays. Les autoroutes, les parkings, les gares, les aéroports, les ports, les marinas, les hôtels, les sites touristiques me rendent compte, par un excès d'espace, de la surabondance et de l'accélération événementielle.

Voyage, voyage, que reste-t-il ? Des souvenirs, des images, des mots, de vieilles photos. Voir, entendre, toucher, sentir, parler, je vis le monde dans l'instant. Et puis l'oublie. L'oubli se couple à mes déplacements. De point de vue en point de vue, seul ma vie se fonde au présent. Le présent me limite, il est ma matérialité. Au gré de mes déplacements, le voyage efface les présents qui fuguent par monts et par vaux. Je glisse de rocales en boulevards, de périphériques en voies aériennes, de lignes transatlantiques en voies fluviales et les routes de l'information emportent dans son flot à grande vitesse un présent à un autre. Par an, plus de

soixante-dix millions de touristes voyagent la France. D'antan, ils voyageaient la France, « bonjour Monsieur Courbet », les compagnons du devoir et, sur les routes et les chemins, de ville en ville et se construisaient les chefs-d'œuvre, cathédrales, monuments, meubles, outils où se réfléchissaient la condition humaine.

Le pays, le territoire, le terroir, le paysage adviennent des écomusées pour allogènes pressés de consommer un présent qui leur échappent. Être ici et ailleurs, là et là-bas, simultanément : le présent s'éveille dans le miroir des images audiovisuelles où déjà un passé ne dit pas son nom. Le voyage dissout ma présence au monde, me transportant comme un électron libre, sans pesanteur, sur les lieux-dits du temps perdu avant de repartir. Pour ne pas mourir partir. Je me déplace à très grande vitesse et deviens éternel. L'électron ne meurt pas, son mouvement nous donne la télé-vision. L'électron accommode la vision de près et de loin, il conjugue le présent et la mémoire, l'avenir, puisqu'il est mon espace-temps à l'origine de ma réalité.



Aller et venir, agitation et circulation *versus* mémoire et historicité, la trace nous dit l'implication corporelle de l'esprit dans le présent. L'histoire cherche le sens des traces. Le pays, le paysage, le lieu-dit, traces géologiques et anthropologiques où se mêlent le ciel et la terre, l'eau et le vent dominant, la faune et la flore, les hommes, les outils, les langages et leurs rituels symboliques. Au nomadisme sans trace, l'indigène transforme le pagus en histoire.



«... où se mêlent le ciel et la terre, l'eau et le vent dominant.»  
Lire un pays qui me pense lie physiquement mon être

à ce qui résiste : les éléments de l'histoire dont la genèse se situe dans l'espace du temps présent.

Je marche sur les grèves nacrées de coquilles d'huîtres dont les blancheurs dessinent le chemin sinueux des claires enveloppées d'un écrin d'herbes rases. Le chemin suit les champs, carrés, rectangulaires, allongés, où repose l'huître sous son toit d'eau transparente aux cou-

leurs de ciel. Large d'un pas le sentier se noie à l'horizon d'une ligne pastelle bleu vert, entre la terre humide et le ciel voilé de chaleur. Là une écluse, ici un chenal ; sous les pas se découvre le marais invisible, labyrinthe construit par la force, douce, tranquille, immortelle de la mer et que les hommes canalisent. Je marche, et plus la terre s'allonge, plus l'eau, salée, brillante, silencieuse dans son écoulement, fait miroiter le lieu. Des claires montent la chaleur balayée aux vents dominants du sud-ouest, elles frémissent et leur transpiration m'enveloppe de parfum océanique. Le soleil se mire dans le bleu vert des champs d'eau et dessine à son extrême opposé une harmonie de bleu azur où le regard se perd à l'infini cosmique. Voix du silence, la musique du marais lie la respiration nourrie de l'air salin au rythme du cœur, calme et apaisé des lentes vibrations de l'eau dont le mouvement perpétuel de présence et d'absence lui donne le sentiment de renaissance.

L'Éguille, Chaillevette, Port Paradis, la grève à Duret, la pointe des chardons, les villages de cabanes en bois noir et tuiles rouges... de là le paysan de la mer, le pied bien posé sur sa lasse, glisse par les chenaux vers les parcs à huître. On va à la cabane et au parc comme on va à la ferme et au champ. Les villages ont leur phylonomie. Le chenal où la mer, au rythme des marées, décide du départ et de l'arrivée des lasses, des plates, des chalands. Le long de la grève les cabanes adossées les unes aux autres suivent le tracé de l'eau. Devant chaque porte peinte aux couleurs du bateau, le ponton en billots de bois où l'on débarque et embarque les sacs, les tables, les casiers, les mannes d'huîtres. Les forts arômes de la liberté m'enveloppent. Liberté d'une nature où se dessinent les mélanges de la vase, élastique, brillante, où s'inscrivent les pas des hommes et des animaux, où se moule le ventre des bateaux et s'insinue

l'eau qui indique le chemin où voyagent les chalands chargés d'huîtres, et s'érige la terre de ses digues fragiles qui sépare les claires et unifie l'espace dans son immobilité.

Les hommes et les femmes suivent le tracé de ces mélanges invisibles. Le métier se vit selon le mouvement perpétuel de la marée qui recouvre de ses eaux salées les parcs et les claires, puis comme un dialogue se retire et laisse l'énergie du soleil chauffer la matière humide du marais en formant une brume légère et translucide se dissipant sous la brise. Venant de l'océan, le vent frais avertit de la montée des eaux et le clapotement espéré sous la force mystérieuse de la lune est le signe du départ. L'événement, c'est la marée. Dans leurs robes de couleurs vives, rouges, vertes, bleues, roses, jaunes, des centaines de petits bateaux, en flottille, comme des tortillards, quittent les parcs et remontent de chenaux en chenaux vers la cabane où se posent les cuissardes, les outils, les rames, les voiles, les paniers, les mannes fumant sous les rayons du rouge soleil du soir. Botté de cuissardes noires, hâlé par l'embrun, bruni sous les coups du soleil, la parole de l'homme reste discrète, le geste lent, précis, attentif : l'équilibre est de mise sur le plan d'eau. Du haut au bas du ciel, à l'horizon que porte l'immensité de la terre, la parole n'arrête pas ce qui marche de soi-même.

Le journal de bord note comme des photographies le lieu du corps, le lieu qu'il habite et où se solidarisent l'observateur et l'observé. L'espace géologique et anthropologique ne se situe pas en avant-scène, il m'englobe, je vis dedans. Selon les mouvements suggérés par ma subjectivité sur ma rétine, la photographie met en suspens les vues instantanées où se saisissent, à la contingence de la localité, les événements éprouvés dans l'instant par lesquels advient mon historicité. L'histori-

cité se forme dans le labyrinthe des instants biographiés où j'apprends à reconnaître, sous mes pas, le milieu de l'action humaine toute pénétrée de ma vie personnelle en entrelacs avec le monde naturel et culturel. Le visuel fabrique des images, autant d'indices de mon existence. Manifestation du monde existant, la vision envahit le corps, elle éveille tous les aspects de l'Être et l'initie par elle à autrui et à la nature. Comme une poussée des souvenirs à transgresser le passé s'actualise, dans la pensée visuelle et parlante, le dépôt des présents vécus en un temps historique. L'expérience résulte de la position de mon corps comme sujet du monde et les événements dessinent sur ma rétine la position d'eux-mêmes, voilà ce que je perçois.

Le journal de bord, des mots. « ... Et puisqu'il nous est dit qu'un peu d'encre suffit à faire voir des forêts et des tempêtes, il faut qu'elle ait *son* imaginaire... » (*L'Œil et l'esprit*, p 59.) Les mots réfléchissent mes perceptions, un regard pour moi et pour autrui retenant la coexistence des sujets connaissant et percevant.

Le journal de bord, un support du moment photographique qui réalise à l'évidence, par réflexion, que je ne suis pas transparent et anonyme à l'instant présent, mais qui affirme ma subjectivité en communiquant avec autrui et le monde physico-social dans un champ sensoriel, visuel, tactile, olfactif, auditif. Voir, parler, écrire, il me faut contempler le monde : un éloge à la lenteur, instant où coexistent des points de vue, sachant que mon expérience vécue, inaugurale à mon histoire, devient une représentation pour autrui.

HENRI CHIVAILLE

*Doctorant en sciences de l'éducation, DUHIVIF*

*Photographe-reporter*

# VOYAGES DANS L'ALTÉRITÉ

*Au sujet du livre Les écrivains voyageurs au XX<sup>e</sup> siècle de Gérard Coguez, Points Seuil, 2004.*



QU'Y A-T-IL de commun entre Victor Segalen, André Gide, Henri Michaux, Michel Leiris, Claude Lévi-Strauss et Nicolas Bouvier? *A priori*, peu de chose, si ce n'est qu'ils ont tous vécu au XX<sup>e</sup> siècle et qu'ils ont tous écrit (certes, dans des registres différents). Autre point commun cependant : tous ont voyagé à travers le monde, on le sait, et surtout, tous se sont rendus en pays d'altérité.

Ce sont les différents aspects de ces traversées vers l'altérité et la façon dont elles s'organisent et se déclinent chez ces auteurs que cet ouvrage se propose d'analyser (très finement d'ailleurs). Avec chez chacun, le permanent désir de revenir (ou de devenir) autre – le souhait d'être ailleurs se conjuguant avec celui d'être (un) autre –, et le désir de se perdre pour mieux se retrouver. Comme si l'exploration de contrées lointaines et les rencontres qu'on y fait favorisaient cette quête de soi. Comme s'il était parfois nécessaire de parcourir des milliers de kilomètres à travers le monde pour finalement arriver à soi-même. Comme si tous ces voyages vers l'inconnu n'étaient, en définitive, qu'autant de pré-

textes pour entreprendre un voyage intérieur...

Au cours de ces périple et de l'ouvrage, fort documenté, l'auteur nous convie à plusieurs escales réflexives. La première porte sur le regard (ni trop « exercé » ni trop naïf) que l'écrivain voyageur se doit d'ajuster sur ce qui l'entoure, la seconde évoque les rencontres qui jalonnent ces parcours et qui renvoient paradoxalement au sentiment de solitude; enfin, à la troisième et dernière escale et au terme de l'ouvrage, l'auteur s'interroge sur le récit de voyage et sur ce qui fait son succès auprès des lecteurs. La réponse est qu'il propose une « écriture *autre* », hors des contraintes du roman (trop étroit et limité), avec en plus la dimension autobiographique qui donne toute la valeur et l'intérêt au récit de voyage. C'est parce qu'il se situe dans cet entre-deux, entre roman et autobiographie, que le récit de voyage passionne autant le lecteur, conclut G. Coguez.

Un petit livre très érudit et dont la lecture, parfois un peu ardue, s'avère très instructive en particulier pour les analyses du récit de voyage, de la quête de soi et du désir d'altérité qui y sont développées.

# LE SAVOIR DES PIERRES, LA PERTE DES MOTS ET LE TEMPS RE- TROUVÉ

---

« Je suis la source absolue. Je suis la cible absolue. Mon existence ne vient pas exclusivement de mes antécédents, de mon entourage physique et social, elle va vers eux et les soutient en même temps que tous deux me modifient en me construisant. De même que c'est moi qui les fais être (au seul sens que le mot puisse avoir pour moi), de même je ne suis rien, sans le regard, les mots et les gestes qui me renvoient mon propre reflet, imparfait et dans le manque. »<sup>1</sup>

**Nantes (France) : 30 juin.** La tension du départ, les mains encore grasses de la vidange, les cartes dépliées sur la banquette arrière; une ligne droite y transgresse les frontières : Nantes (France) – Lomé (Togo) : 4803 kilomètres via le Maroc, l'Algérie, le Niger, le Burkina Faso. Chronique de poussières annoncées : encrasser la matière pour décrasser l'esprit. La porte avant-droite ne ferme plus correctement. Contact.

Pour l'autoroutier traversant la France puis l'Espagne, vers le port marchand d'Algésiras, à l'abri dans son habitacle douillet, glissant sur l'interminable ruban asphalté, une certaine Europe existe bien. Mêmes successions d'embranchements, de péages en euros, d'aires de repos, de stations-service, pareillement approvisionnés de mille marchandises inutiles, baignant dans une musique aseptisée. Comme une impression de voyage virtuel. Dans le monde irréel des images vidéos. Besoin d'irrégularité, de non perfection.

Bretelle de sortie. Retrouver le goudron irrégulier des nationales. Pendant plus de cent kilomètres le désert de l'agriculture industrielle et la musique assourdissante des pierres enfouies. Plus tard, comme en écho, les larmes des pins bonapartistes qui se souviennent d'avoir conquis des marécages. Quatre sardines grillées esseulées me sourient d'ironie, sur un fond arcopal transparent. Même à Biarritz, le vin des vacanciers est toujours trouble.

« La notion de complexité implique celle d'im-

prévisible possible, d'émergence plausible du nouveau et du sens, au sein d'un contexte que l'on tient pour complexe. Complexe pour l'observateur, précisément parce qu'il tient pour certaine l'imprévisibilité potentielle des comportements, des propos, donc des conséquences sociales échappant à tout déterminisme causal. »<sup>2</sup>

**Grenade (Espagne) 2 juillet :** Les Palais de l'Alhambra et l'histoire en boîte. Que l'on retourne délicatement pour voir la neige tomber. Je pense à Florence et à la Renaissance. Qui a dit qu'il y avait eu mort ? Ou plutôt, qui se souvient encore de Giordano Bruno ? De l'autre côté de la ville, déjà les rues deviennent plus étroites. Un mince filet de ciel qui transperce l'intimités d'un âge d'or oublié par tous les livres : l'Islam des plaisirs et de la connaissance. Les odeurs comme une invitation à entrer dans chaque maison perchée. Devant une porte, sur un grill improvisé, le vieux qui me tend les calamars frits et le riz, m'indique d'un ton ferme qu'en ville, on ne peut dormir dans la voiture : *no se hace sino que perdidos*. Il n'y aura pas besoin de traduction. La longue attente d'embarquement sur le ferry d'Algésiras ressemble au tri des bêtes menées à l'abattoir. L'odeur du thé à la menthe entre deux pare-chocs. Nous sommes aux portes d'un autre monde. Traversé le détroit de Gibraltar, l'enclave espagnole de Ceuta cultive un air désuet de comptoir commercial décrépi, hanté d'une multitude de « Pépé le moko » à bout de souffle. Petits retraités. Petits Blancs. Petits trafics. Zone franche du pauvre, sas d'entrée vers le Sud, qui commence avec les cigarettes achetées à l'unité, l'essence vendue en bouteille. Et déjà l'art de l'échange, de la longue négociation parlée pour la transaction. Ils savent que nous savons qu'ils savent. Je pense

à René Girard. *Qui imite qui ?*

« Puisqu'il n'y a pas de démarche objective sans la conscience d'une erreur intime et première, nous devons commencer les leçons d'objectivité par une véritable confession de nos fautes intellectuelles. Avouons donc nos sottises pour que notre frère y reconnaisse les siennes et réclamons de lui l'aveu et le service réciproque. »<sup>3</sup>

**Figui (Sud-Maroc), 14 juillet :** La photo du dépliant touristique classique. La palmeraie écrasée par le soleil et au loin, les dunes qui annoncent le grand Erg où Théodore Monod recherchait en vain sa météorite. Au pied d'une bâtisse délabrée, porte d'entrée d'un des nombreux caravansérails qui résistent encore aux défis de la modernité, un vieillard édenté au faciès vaguement inquiétant, vêtu d'une djellaba crasseuse, la démarche mal assurée, cherche à attirer l'attention des passants qui se détournent sur le contenu d'un sac de toile qu'il tient à la main. Deux petits garçons, engoncés dans des anoraks rouge vif rapiécés et délaissant momentanément leurs troupeaux parsemés qui errent sur la chaussée, s'arrêtent sans appréhension et regardent avec curiosité le contenu du sac entrouvert. Rires, yeux qui pétillent, malice complice qui circule autour de l'objet invisible. La discussion dure et se transforme manifestement en transaction : les mains tendues discrètement entrecroisées laissent deviner l'échange. Monétaire ? Symbolique ? S'éloignant ravis, les enfants laissent le vieil homme épanoui, sourire aux lèvres : enfin quelques-uns l'ont considéré comme leur semblable, attentif à son improbable trésor. Je pense à la bonne vieille dialectique du vieux Karl : de la valeur d'usage...

À la frontière algérienne qui jouxte la palmeraie, le

douanier lorgne les cassettes audios : je lui explique le sens liturgique d'un Requiem. Il préférera Fauré à Mozart. De la déconstruction des habitus bourdieusiens.

[...] Le désert réserve au néophyte bien des surprises...

MARC CHATELLIER  
*Instituteur spécialisé, rééducateur,*

*Docteur en sciences de l'éducation*

1. MERLEAU-PONTY (M.), *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris, rééd, 1971.
2. LE MOIGNE (J.-L.), *La Modélisation des systèmes complexes*, Dunod, Paris, 1993.
3. BACHELARD (G.), *La Formation de l'esprit scientifique*, Vrin,



« Le savoir des pierres... »

# LE TRAVAIL DE RECHERCHE... UN VOYAGE

---

LE TRAVAIL de recherche est une succession de temps consacrés à la création. De ces moments de vie il ressort une impression de rien, de vide, car apparemment aucun événement ne saille du réel pour lui donner forme. C'est le temps de la déformation, de l'en-grangement des connaissances informes, des tâches de couleurs qui ne ressemblent pas encore à la toile de l'artiste, des notes de musique et des silences qui ne font pas encore la mélodie, des mots lus ou écrits qui ne font pas encore le sens de l'écriture.

C'est le temps des fourmis besogneuses qui répètent inlassablement leurs tâches : juxtaposition de mots incompréhensibles, gestes répétés, posés, déposés, désarticulés. C'est le temps du vide qui se remplit d'instantanés épars. Rien ne s'aperçoit encore de l'œuvre, tout est inaudible. Le temps est gris, couvert d'épais nuages et de brouillard. Ici et là un morceau d'horizon éclaté qui ne fait pas le paysage. C'est le temps de la vie dissolue dont on ne conservera aucun souvenir si ce n'est celui, pesant, de la monotonie, du semblable et du nécessaire effort pour faire avancer l'œuvre de recherche. On lit, on s'ins-

truit, on écrit, on oublie. Rien de l'invisible ouvrage ne s'aperçoit encore.

On se distrait de musique, d'images et de rencontres. Parfois, on croise un autre esseulé qui fait mine, un regard, un sourire se partagent, quelques mots résonnent différemment. Se dessine alors un contour, se profile en un éclair fulgurant quelque chose de ce qui devrait advenir. On y croit un instant, ébloui par cette fine lueur, avant de replonger dans les eaux profondes du tourment. Insupportable doute qui égrène la vie comme une succession de litanies. On colère, on détruit, on piétine ce qui tentait pourtant de se construire.

Mais il faut bien avancer envers et contre tous. Alors on s'accroche à ce pâle témoin : la lueur d'un regard quand on a évoqué le labeur qui épuise les forces. L'autre devient soudain ce miroir dans le regard duquel je vois mon propre ouvrage à l'œuvre. Il me révèle ce que je croyais pourtant inexistant, cette part de moi-même, mon Ombre, qui file décidément vers l'œuvre de vie. Les mots s'assemblent, les idées pren-

nent forme et devant le puzzle de pensées éparées à rassembler je devine, encore lointaine, l'œuvre en chantier.

Je sais que viendra le temps de l'éblouissement à n'en plus dormir la nuit, à revivre mille et une fois l'instant magique de l'apparition. Cette perspective, tel un mirage dans un désert, un lac au creux d'une vallée de haute montagne, m'incite à continuer la marche. La multitude des instants, le laborieux travail, le doute, la peur, l'écoeurement des mots lus et des mots écrits, la lassitude, l'hébétude enfin révélés dans la lumière désaltérante de la découverte. Le rien aura produit une forme si tangible qu'elle en sera palpable. Là au creux de ma vie, dans mon cerveau, dans tout mon corps tendu vers la fin du rien, le surgissement de la pensée pure. Comment n'avais-je rien vu venir ? Comment tout ce que j'ai pu engranger de connaissances intimes a-t-il pu produire ce petit tas de savoir maintenant

partageable ? Si évident qu'il en devient rapidement... ridicule.

Déjà il ne m'appartient plus. Il se diffuse, il se déforme, il s'infiltré dans d'autres esprits, d'autres corps qui me sont inconnus. Il retourne au vide qui remplit le monde. Et je reviens au rien qui remplit ma vie. Ce temps du rien, de l'informe, qui est le temps le plus fécond, celui de l'œuvre en marche qui se construit en silence et en solitude. Celui du corps replié et de l'esprit en mouvement. La recherche est un voyage impossible aux confins de l'inatteignable. Il faut aimer marcher sans certitude aucune d'atteindre jamais le but du voyage. Décidément, la vie nous fait bien des pieds de nez et je la sens rire en moi quand je pense à mes douze ans. À cette époque où je nourrissais de grands rêves : je voulais être globe-trotter !

MONIQUE HERVY



« Cette part de moi-même, mon ombre... »



*« Parcours, découvertes et autres perspectives... »*





# AUTREMENT

Parcours, découvertes et perspectives

*L'approche du territoire en vis-à-vis (Paimbœuf), voir pp. 190-194.*



# FRONTIÈRES, DÉPLACEMENTS ET COMPLEXITÉ<sup>1</sup>

---

*N*OUS nous permettons ici, sur la suggestion de Jean-Louis Le Moigne, membre du comité scientifique, de déposer quelques extraits – souvent méconnus – du projet d'établissement du CNRS 2002, relevés sur le site nommé ci-dessous (sur lequel vous trouverez, si cela vous intéresse, l'intégralité du texte). Ceci pour rappeler que nous nous plaçons nous-même au cœur de ces interrogations. Nous les soumettons à votre méditation.

*Le comité de rédaction*

## UNE RECHERCHE EN MOUVEMENT

La société et la communauté des chercheurs partagent aujourd'hui un sentiment fort de vivre un moment de « révolution scientifique ». Si ce sentiment accompagne de façon permanente la trajectoire de la recherche, l'accélération de la production des connaissances au cours du dernier siècle a contribué à l'imposer, non seulement dans le monde scientifique, mais aussi dans l'opinion. [...] L'activité scientifique est aujourd'hui confrontée, en raison même de son propre développement, à

l'ébranlement d'un certain nombre de repères et de catégories de classement qui organisaient, jusqu'à une date récente, la description qu'elle donnait d'elle-même. On peut, à très gros traits, identifier trois registres dans lesquels les distinctions classiques méritent d'être repensées.

Le premier registre est celui de la distinction entre « recherche fondamentale » et « recherche finalisée ». Les différents champs de savoir ne se développent pas « hors contexte » : ils entretiennent des relations étroites avec des savoir-faire, des moyens de production, des lieux et des intérêts multiples qui contribuent à les modeler et à orienter leur développement qui résulte ainsi du croisement de plusieurs logiques de production et d'appropriation du savoir, dont les logiques instrumentales font partie. [...]

Le second registre, directement lié aux considérations précédentes, est celui de la distinction entre les « priorités théoriques de la connaissance » et les « outils de la recherche ». [...]

Le troisième registre, et probablement le plus fondamental, est celui de la distinction entre des disciplines

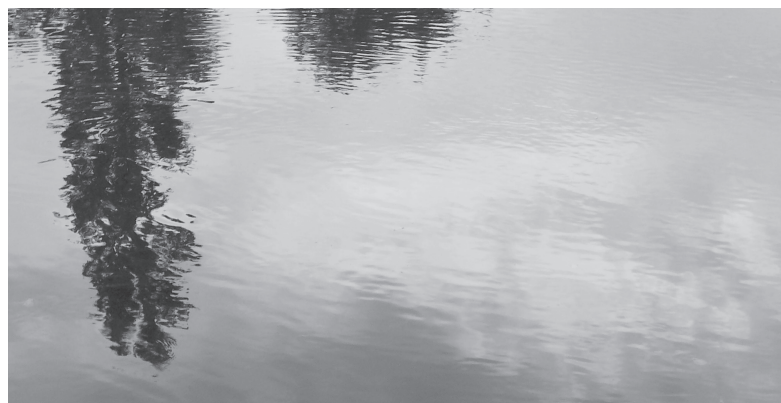
distinctes, assignées à des « champs » et à des « méthodes » spécifiques et disjoints, au moins relativement, les uns des autres. Les grands secteurs de l'innovation scientifique se situent définitivement à l'intersection de plusieurs espaces disciplinaires dont ils font, du même coup, voler en éclats les frontières traditionnelles. [...]

### **n Défis et enjeux de la complexité**

Ce triple ébranlement, qui transforme à la fois les manières de concevoir et de faire la recherche et les conditions de son institutionnalisation, trouve son origine dans la nécessité qui s'impose aujourd'hui d'approcher dans des termes nouveaux la question de la complexité. Dans tous les domaines de la recherche, il n'est question que « d'objets complexes » ou de « systèmes complexes ». Cela ne signifie pas qu'un accord définitif existe entre les scientifiques sur la nature de cette « complexité », surabondamment repérée et invoquée. D'un point de vue général, la notion de complexité repose sur l'idée fondamentale selon laquelle un système articulant des éléments divers constitue un tout qui est différent de la somme de ses parties. Elle implique que l'organisation même de ces éléments produit des émergences, autrement dit qu'elle développe des propriétés spécifiques qui ne sont pas déductibles de la connaissance de chacun de ces éléments. La seule prise en considération des « interactions entre les éléments » ne suffit plus : il faut développer de nouveaux instruments de pensée, permettant de saisir des phénomènes de rétroaction, des logiques récursives, des situations d'autonomie relative. Il s'agit là d'un véritable défi pour la connaissance, aussi bien sur le plan empirique que sur le plan théorique.

[...] S'attacher à la complexité, c'est introduire une certaine manière de traiter le réel et définir un rapport

particulier à l'objet, rapport qui vaut dans chaque domaine de la science, de la cosmologie à la biologie des molécules, de l'informatique à la sociologie. C'est reconnaître que la modélisation se construit comme un point de vue pris sur le réel, à partir duquel un travail de mise en ordre, partiel et continuellement remaniable, peut être mis en œuvre. Dans cette perspective, l'exploration de la complexité se présente comme le projet de maintenir ouverte en permanence, dans le travail d'ex-



*« Interactions entre les éléments. »*

plication scientifique lui-même, la reconnaissance de la dimension de l'imprédictibilité.

## **DÉFIS ET ORIENTATIONS SCIENTIFIQUES**

Le contexte général d'évolution de la science, et notamment l'importance prise par les défis et enjeux de la complexité, conduisent le CNRS à définir sa politique scientifique autour de trois orientations principales. Celles-ci fondent pour une large part la stratégie de moyens et d'organisation explicitée dans ce projet d'établissement.

La première est la priorité centrale accordée, au sein de l'organisme, à la pratique et à la pensée de l'interdis-

ciplinarité. Cette notion se décline elle-même en différentes pratiques qu'il importe de distinguer. [...] Loin de dévaluer les investissements spécifiques que la constitution des corps de savoir propres aux différentes disciplines appelle, cette pratique de la transdisciplinarité exige, au contraire, le renforcement constant du « noyau dur » de chacune d'entre elles : l'identité propre des pratiques disciplinaires trouve ainsi, dans la pratique transdisciplinaire, un nouveau mode d'affirmation.

La seconde orientation est la redéfinition nécessaire des modes d'évaluation et de prise en considération de la « demande sociale ». [...]

La troisième orientation est l'impératif de renforcer systématiquement au sein de l'établissement une pratique collective de l'autoréflexivité scientifique. Celle-ci ne se résume pas à la réflexion épistémologique que requiert, en tout état de cause, l'activité de recherche. Elle se fonde sur l'existence de lieux permanents d'échange

et de débats qui puissent permettre aux chercheurs de spécialités diverses de mettre en commun leurs expériences et leurs interrogations sur la science qu'ils font. Cela implique de mettre en place et d'activer *ad intra* un dispositif, transversal aux différents départements, qui offre aux chercheurs la possibilité de discuter à la fois des orientations, des pratiques et des modes de finalisation de la science. Il est important, dans cette perspective, de donner leur place au cœur des dispositifs de recherche à la philosophie, à l'histoire, à l'anthropologie et à la sociologie des sciences, qui sont en charge de produire les outils conceptuels de cette réflexion. »

ÉLISABETH DUBOIS-VIOLETTE,

DANIÈLE HERVIEU-LÉGER

et DENIS PESCHANSKI

*Membres du conseil scientifique du CNRS*



*« Elle se fonde sur l'existence de lieux permanents d'échange et de débats qui puissent permettre aux chercheurs de spécialités diverses de mettre en commun leurs expériences et leurs interrogations sur la science. »*

# L'APPROCHE TRANSVERSALE

L'APPROCHE transversale, théorie psychosociologique existentielle et multiréférentielle que j'ai proposée depuis une vingtaine d'années<sup>1</sup>, implique que l'on mette en œuvre, dans toute situation éducative, trois types d'écoute : scientifique-clinique, avec sa méthodologie propre de recherche-action à résonance affective et imaginative ; poétique-existentielle qui prend en compte les phénomènes imprévus résultant de l'action des minorités et de la particularité dans un groupe ou chez un individu ; spirituelle-philosophique, c'est-à-dire l'écoute des valeurs ultimes qui sont en œuvre chez le sujet (individu ou groupe).

Valeurs ultimes, c'est-à-dire ce par quoi nous sommes rattachés à la vie, ce que nous investissons le plus quant au sens de la vie. Nous avons tous de telles valeurs, même si nous ne savons pas toujours les reconnaître avec suffisamment de lucidité, cette lucidité qui « est la blessure la plus rapprochée du soleil » comme l'écrit le poète René Char<sup>2</sup>. Mais dans un groupe, quelles sont ses valeurs ultimes, ce par quoi il accepte de risquer l'essentiel ? Difficile question !

L'approche transversale suppose que le chercheur, nécessairement impliqué dans son objet de recherche, parte de :

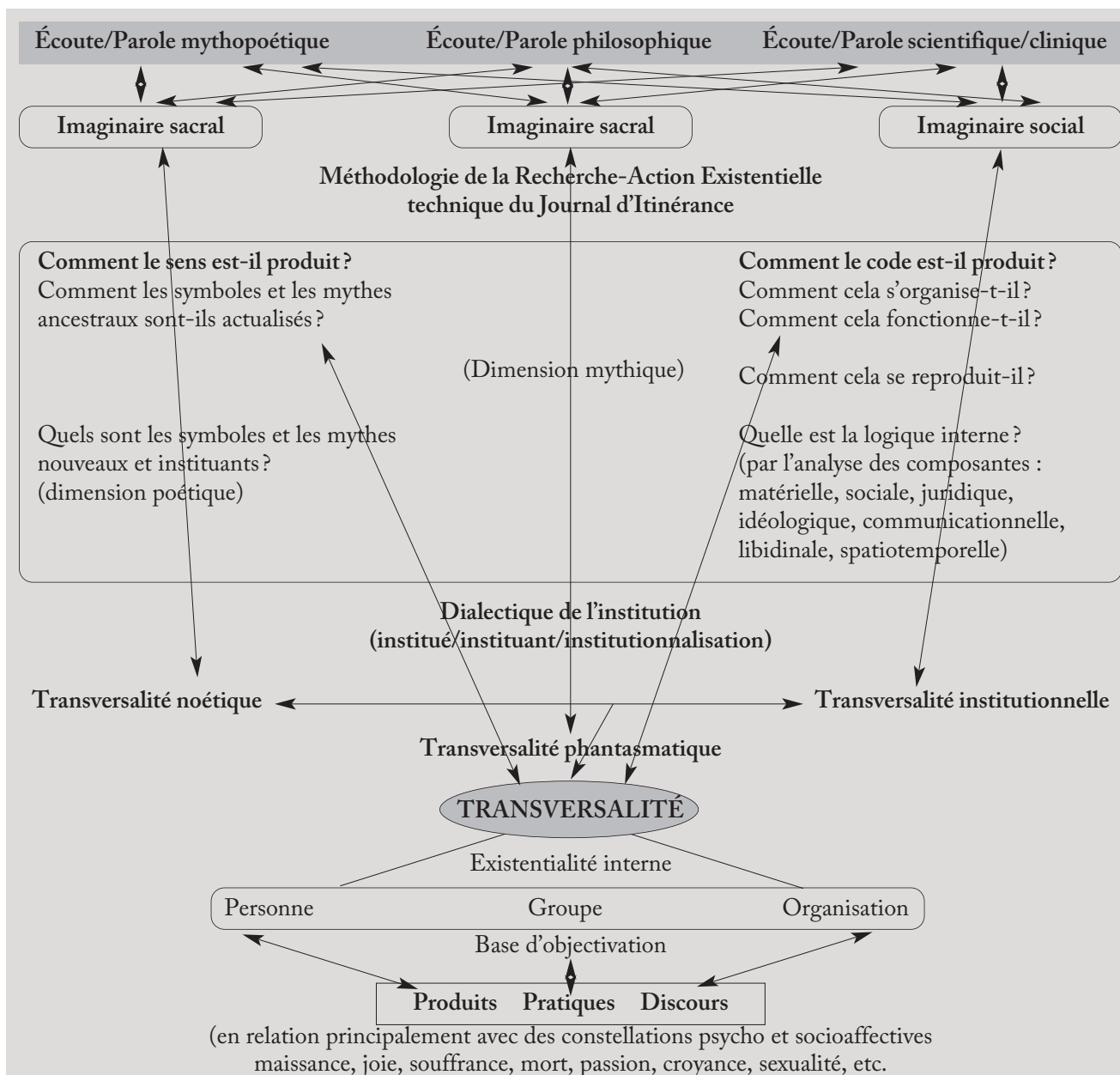
nL'existentialité interne des sujets avec lesquels il travaille, c'est-à-dire qu'il commence par repérer la base d'objectivation constituée par les produits, les pratiques et les discours des sujets en interaction.

L'existentialité interne représente un magma de sensations, de représentations, d'idées, de symboles, de mythes, de valeurs, à la fois sociaux et personnels, déterminant l'orientation des pratiques sociales du sujet. Son étude relève d'une direction de recherche – la « logique des magmas » – proposée par Cornélius Castoriadis.

En approche transversale, il s'agit d'explorer dans cette existentialité interne, ce qui relève des constellations psycho et socio-affectives tournant autour de situations émotionnelles comme la naissance, le travail, l'amour, la mort, la vieillesse, la souffrance, l'éducation etc.

L'objectif scientifique vise le repérage, la compréhension et l'interprétation de la transversalité de cette

### SCHEMA DE L'APPROCHE TRANSVERSALE





existentialité interne du sujet (principalement groupe et communauté à visage humain).

Pour ce faire, le chercheur va considérer deux grands axes d'investigation :

L'axe du Politique et l'axe du Mythopoétique.

nLe Politique est constitué par la question de l'organisation du groupe ou de la communauté, dans une perspective de citoyenneté réelle et démocratique. Le chercheur doit dégager la logique interne de cette organisation et du mode de fonctionnement du groupe par l'analyse de ses bases :

– La base sociale : qui sont les sujets en interaction, les hommes, les femmes, les jeunes, les vieux, les nationaux et les étrangers etc. ?

– La base matérielle : sur quoi s'appuie l'organisation du groupe du point de vue des biens matériels, du circuit de l'argent, des meubles et des immeubles qu'il utilise ?

– La base politico-juridique : comment s'organise et fonctionne le système de pouvoir officiel, inscrit dans des règlements et des lois ? Qui en sont les détenteurs, les dominants, les dominés, les dirigeants, les dirigés ?

– La base libidinale : comment l'énergie sociale circule-t-elle entre les membres du groupe, quels sont les effets de la vie libidinale-sexuelle dans le groupe ? Quel est le système d'attraction/répulsion entre les sujets ?

– La base idéologique : comment les idées sont-elles produites et reproduites, de quelle nature sont-elles, qui les diffuse, comment s'inscrivent-elles dans des produits sociaux et des pratiques concrètes ? Qui en tire avantage ?

– La base communicationnelle : comment l'information circule-t-elle dans le groupe, sur quel mode formel et informel, où sont stockées les informations et qui en

détient le pouvoir ?

– La base spatio-temporelle : quelle est l'histoire du groupe et dans quelle Histoire s'inscrit-elle ? Où s'inscrit-elle, dans quels espaces, quelle région ? Comment le groupe vit-il et découpe-t-il le temps de pratique sociale commun ?

Le chercheur dégage les interrelations entre ces diverses bases et essaie de mettre en lumière les processus plus que les procédures, sans omettre les points de frictions, de contradictions.

Il propose à cet égard un premier prêt de sens (J. ARDOINO) en terme de logique organisationnelle-fonctionnelle de la vie du groupe, mais en restant au plus près des phénomènes vécus dans le groupe. Il doit se vivre comme membre du groupe.

nLe chercheur travaille ensuite sur l'axe du Mythopoétique.

Il reconnaît que la puissance des symboles et des mythes dans la vie individuelle et sociale a un caractère de relative autonomie.

– En terme mythique le chercheur se posera la question de savoir en quoi et comment des mythes ancestraux sont actualisés et retraduits dans la pratique des membres du groupe<sup>3</sup>. Il partira des récits qui remontent à la fondation du groupe et des pères fondateurs. Il cherchera à dégager et à comprendre les grandes figures mythiques rendues vivantes dans des personnalités charismatiques du groupe. Sa culture est ici, avant tout, anthropologique et philosophique.

– En terme poétique il sera sensible à toute forme de symbolique instituant, créatif, émergent et dérangeant l'ordre établi dans le groupe. Sa culture est alors artistique, littéraire et poétique, mais également spécifiquement psychosociologique, au sens clinique.

Il rendra compte au groupe de la logique interne de cette fonction mytho-poétique des pratiques et l'articulera avec la logique interne dégagée sur l'axe du Politique.

nÀ ce moment, le chercheur peut passer à la mise au jour et à l'interprétation de son objet de recherche spécifique en approche transversale : la transversalité de l'existentialité interne du groupe.

Il s'agit d'un véritable retraitement des données à partir d'une théorie de l'Imaginaire lié à une théorie de l'écoute/parole dans le groupe comme pour le chercheur.

Le chercheur s'appuie sur trois types d'imaginaire en interaction permanente :

- Un imaginaire pulsionnel qui se réfère théoriquement à la question de la libido et aux destins des pulsions. En approche transversale le champ théorique est proche de la théorie jungienne, sans négliger les acquis de l'écoute freudienne, en particulier celles de Cornelius Castoriadis ou d'Eugène Enriquez, notamment à propos des questions débattues autour de la pulsion de mort. La psychanalyse anglaise de Donald Warren Winnicott, de Masud Khan ou l'anti-psychiatrie de Ronald Laing sont également des références importantes.

- Un imaginaire social<sup>4</sup> qui emprunte à la théorie de Cornelius Castoriadis et dans sa transposition institutionnelle au courant de l'analyse institutionnelle (Lourau/Lapassade) et de la sociologie de la violence symbolique (Bourdieu/Passeron)<sup>5</sup>.

- Un imaginaire sacré qui met en jeu les théories de Mircea Eliade, de Gilbert Durand et des philosophes et phénoménologues des religions<sup>6</sup>, sans oublier la parole des sages du monde entier, notamment pour moi, celle de Jiddu Krishnamurti sur laquelle je donne un cours universitaire depuis quinze ans<sup>7</sup>.

Le symbolique qui découle de l'imaginaire est consi-

dérée en approche transversale comme polysémique, équivoque, ambigu, toujours redondant et inadéquat mais indispensable au réel. Il ne s'agit pas du symbole au sens arbitraire du terme (le signe mathématique) mais



d'un signifiant non *« La pulsion de mort. »* arbitraire relié intrinsèquement à un signifié insondable et irreprésentable dans sa totalité dynamique.

La distinction du Réel, du Symbolique et de l'Imaginaire, propre à Jacques Lacan, est reprise, mais retraduite en approche transversale en fonction d'influences théoriques très différentes, voire franchement opposées. Notamment, avec Castoriadis, l'imaginaire est premier

et radical. Avec Gaston Bachelard, Gilbert Durand ou Mircea Eliade, la fonction symbolique s'ouvre sur une herméneutique instaurative.

La transversalité dégagée comprend trois dimensions fondamentales :

– La transversalité fantasmatique qui renvoie au jeu et aux enjeux de l'imaginaire pulsionnel des membres du groupe.

– La transversalité institutionnelle qui inscrit la dynamique institutionnelle de l'imaginaire social dans tout groupe et organisation concrète.

– La transversalité noétique<sup>8</sup> qui pose la question de l'appel de l'imaginaire sacré dans la vie intérieure des membres du groupe.

Les trois écoutes/paroles requises aussi bien pour répéter, comprendre que pour interpréter en approche transversale sont :

– L'écoute-parole scientifique et clinique d'une multiréférentialité large en sciences anthropo-sociales, mais principalement dans une perspective de travail avec et pour le sujet/objet de la recherche.

– L'écoute-parole philosophique-spirituelle qui se préoccupe de la question des valeurs ultimes qui donnent sens, en fin de compte, aux pratiques d'un groupe.

– L'écoute-parole mythopoétique et existentielle qui cherche à comprendre à la fois la reliance des membres d'un groupe avec son histoire mythique mais également la subversion du sens institué par la création symbolique de personnalités dissidentes.

Le groupe, comme chacun d'entre nous, a besoin de l'interpellation de l'« autre » pour cheminer vers ses valeurs ultimes et pour en faire une véritable force intérieure. Non pas de l'autre « grand interpréteur » qui nous dirait ce que nous sommes en fonction de référents totalement extérieurs à nous-mêmes<sup>9</sup>. Mais de l'autre

comme miroir actif, susceptible d'entrer conflictuellement avec nous pour nous faire découvrir, dans le rapport humain qui n'a pas peur de la confrontation, les valeurs essentielles à notre devenir<sup>10</sup>. Ainsi, au-delà de la phénoménologie, le psychosociologue est un herméneute de l'existence concrète, acceptant de se risquer à « prêter du sens » aux activités d'autrui. Mais il n'a jamais de projet autre sur le groupe que de créer les conditions d'une meilleure compréhension de chacun et de tous, en vue d'une plus grande autonomie élucidée<sup>11</sup>.

L'écoute sensible s'inscrit dans cette constellation des trois écoutes mais également d'un axe de vigilance qui retient comme postulat, les trois types d'imaginaire toujours en acte dans une situation éducative en vue d'élucider leur transversalité inéluctable.

Par « transversalité », j'entends un réseau symbolique, relativement structuré et stable, constitué comme une sorte de « bain de sens » où se mêlent significations, références, valeurs, mythes et symboles, internes et externes au sujet, « existentialité interne » dans laquelle il baigne et par laquelle sa vie prend le poids du vécu.

La transversalité dont il s'agit là n'a rien à voir avec le concept méthodologique en sciences sociales qui s'oppose à l'analyse longitudinale<sup>12</sup>. Le concept employé par les institutionnalistes renvoie à une conceptualisation développée par Felix Guattari à propos de la psychothérapie institutionnelle<sup>13</sup>. Dans ce sens, il y a reconnaissance de la transversalité d'un groupe institutionnalisé quand on fait apparaître les différentes variables institutionnelles de hiérarchisation, d'influence, de connivence, de non-dit, de séparation ou de réunification, d'égalité et d'inégalité, qui influencent toute forme de vie sociale.

L'approche de la transversalité comme « bain de sens » vécu se fait, peu à peu, par le biais d'une élucida-

tion, d'une incorporation et d'une mise en œuvre de la complexité systémique de toute forme d'existentialité interne. Ainsi sont assumés des sentiments vécus comme l'ambiguïté, l'ambivalence, l'équivocité, le paradoxe, la perte et l'attachement, la retraite et l'aventure.

L'approche transversale a pour visée d'élucider cliniquement, et selon un processus de recherche-action existentielle, liée au sens de la création poétique et de la méditation spirituelle, cette transversalité plurielle à



« Création poétique et méditation spirituelle... »

partir de l'imaginaire et aux niveaux concrets de la personne, du groupe et de l'organisation, selon l'expression de leurs produits, de leurs pratiques et de leurs discours.

Plus exactement, en fin de compte, je la définis ainsi :

– La démarche en sciences humaines cliniques d'un sujet (personne, équipe), doté d'un capital théorique multiréférentiel, d'une expérience humaine et d'une sensibilité appropriées.

– Qui se propose d'écouter un autre sujet (personne, groupe, ou communauté) et de lui parler (écouter n'est pas simplement entendre, parler n'est pas simplement discourir), sur un certain mode élucidant, à la fois scientifique/clinique, philosophique/spirituel et poétique/existential, en tenant compte de la totalité-en-acte du déroulement de sa vie.

– À propos d'un processus imaginaire complexe, qui est, au moins, à la fois pulsionnel, social et sacré.

– Inhérent à son action symbolique de sujet dans le monde.

– Suivant une méthode de recherche-action existentielle, liée à une capacité de création et à un sens de la méditation spirituelle définissant un sens de l'écoute sensible.

– Le journal d'itinérance avec ses trois moments : journal-brouillon, journal-élaboré, journal-commenté constitue la technique de recherche-action existentielle inventée spécifiquement pour l'approche transversale (voir article de l'auteur sur ce thème dans le dossier de ce numéro).

L'écoute sensible est la façon de prendre conscience et d'intervenir pour un chercheur, un éducateur, qui se trouve dans cette logique de l'approche transversale<sup>14</sup>. Elle explore la complexité de la structuration de l'*habitus* du sujet (individu ou groupe).

Me situant dans une perspective plus institutionnaliste et existentielle que « praxéologique » selon l'acceptation de Pierre Bourdieu, j'ai tenté, dès 1977, de définir plus dialectiquement l'*habitus* réel, à la fois institué et instituant, dans mon ouvrage sur la recherche-action dans l'institution éducative<sup>15</sup>, en donnant toute son importance heuristique à la notion d'imaginaire social. Plus tard, dans les années quatre-vingt, les dimensions d'imaginaires pulsionnel et sacré sont venues étoffer ma représentation de l'*habitus*.

L'existentialité interne fait référence à cette conception dialectique, inachevée et imparfaite en dernière instance, de l'*habitus*.

Le changement personnel va s'opérer, dans la plupart des cas, par une reconnaissance et une perlaboration de l'*habitus* conçu comme la transversalité de la structure même de l'existentialité interne par le sujet en recherche-action existentielle, au sein d'un groupe impliqué qui s'exprime en utilisant toutes sortes de techniques d'expression de l'imaginaire, selon la logique de la triple écoute-parole propre à l'approche transversale.

Le processus suppose une méthodologie appropriée : la recherche-action existentielle.

Un colloque sur la recherche-action s'est déroulé (1986) dans le cadre de l'INRP. Il n'a pas manqué de susciter de vives controverses parmi les chercheurs<sup>16</sup>. J'avoue ne plus être vraiment intéressé par ce genre de polémique. Sans doute suis-je trop dans le doute dès qu'il s'agit de préciser ce qui, dans ma pratique clinique, est de l'ordre de la « science » ou de l'ordre de l'« art »<sup>17</sup>. Il est vrai que mon type de recherche-action est particulier, puisque je le définis comme « existentiel »<sup>18</sup>. J'ai pu me rendre compte récemment que j'étais proche épistémologiquement d'un chercheur du Québec comme André Morin<sup>19</sup>.

Pour ma part, la « recherche-action existentielle », une des trois méthodologies d'action liées à la problématique de l'approche transversale (création, méditation et recherche-action)<sup>20</sup>, s'exprimera plutôt comme « un art de rigueur clinique développé collectivement en vue d'une adaptation relative de soi au monde »<sup>21</sup>.

RENÉ BARBIER  
Professeur, université Paris 8

1. BARBIER (R.), *L'Approche transversale, sensibilisation à l'écoute mytho-poétique en éducation*, Habilitation à diriger des recherches, université Paris 8, 1992, 2 tomes, 619 pages, bibliogr., *L'Approche transversale, l'écoute sensible en éducation*, Anthropos, Paris, 1997, 357 pages.

2. CHAR (R.), *Oeuvres complètes*, Gallimard, coll. « La Pléiade », Paris, 1983.

3. KAËS (R.), *L'Idéologie. Études psychanalytiques*, Dunod, Paris, 1980, oppose ainsi la position idéologique et la position mytho-poétique.

4. CASTORIADIS (C.), *L'Institution imaginaire de la société*, Le Seuil, Paris, 1975, ouvrage classique auquel il faut ajouter ses six tomes des *Carrefours du labyrinthe* (de 1978 à 2001), Seuil, ses nombreuses conférences et séminaires inédits à l'École des hautes études en sciences sociales ou ailleurs (on peut se les procurer à *Agora International*, une nouvelle association qui se consacre à la diffusion de sa pensée : contacter David A. Curtis, 27 rue Froidevaux 750014 Paris) et un article de fond sur sa problématique, intitulé « Logique, imagination, réflexion », pp 9-35, qu'il a rédigé pour une publication collective dans la collection de Didier Anzieu « Inconscient et culture », consacrée à « *L'inconscient et la science* », Dunod, Paris, 1991.

5. En tenant compte de leurs réflexions épistémologiques récentes : BOURDIEU (P.) et WACQUANT (L.-J.), *Réponses*, Seuil, Paris, 1992, et sous sa direction, *La Misère du monde*, Seuil, Paris, 954 pages, PAS-

SERON (J.-C.), *Le Raisonnement sociologique, l'espace non poppérien du raisonnement naturel*, Nathan, Paris, coll. « Essais et Recherches », 1991, 408 pages.

6. L'œuvre de Mircea Eliade est immense, reconnue internationalement mais encore largement méconnue des chercheurs en sciences de l'éducation. Voir notamment *Images et symboles; Essai sur le symbolisme magico-religieux*, Tel Gallimard, Paris, 1979; *La Nostalgie des origines*, Gallimard, coll. « Idées », 1978; *Le Chamanisme et les techniques archaïques de l'extase*, Payot, Paris, 1983; *Histoire des croyances et des idées religieuses*, 3 tomes, Payot, Paris, 1983; *Traité d'Histoire des Religions*, Payot, Paris, 1949, rééd. 1979.

7. René Barbier, cours de licence en ligne, accessible pour tous les internautes, [http://educ.univ-paris8.fr/LIC\\_MAIT/weblearn2002/-KenligneP8/Kindex.html](http://educ.univ-paris8.fr/LIC_MAIT/weblearn2002/-KenligneP8/Kindex.html)

8. « Noétique » du grec *noetikos*, qui a rapport à la pensée (noèse, du grec *noësis*). La noèse est l'acte par lequel on pense, le noème étant ce que l'on pense. Le terme renvoie donc à la définition de la « pensée » et, à mon sens, de la « pensée du fond » (*Grund*) suivant en cela l'expression de Martin Heidegger dans « le principe de raison », (cf. HEIDEGGER (M.), *Le Principe de raison*, Gallimard, coll. « Tel », Paris, 1983, rééd.). C'est en ce sens que J. Krishnamurti parle de l'« éveil de l'intelligence ». Le Dr Marie-Thérèse Brosse dans son livre sur *La Conscience-Energie* propose le terme de « noétique » dans une acception semblable cf. BROSSE (M.-T.) (D<sup>r</sup>), *La « Conscience-Energie » structure de l'homme et de l'univers. Ses implications scientifiques sociales et spirituelles*, Éditions Présence, Saint-Vincent-sur-Jabron, 1984. L'accomplissement noétique dans le ravissement esthétique est peut-être lié à un sens radical de la non-dualité : cf. MARCAURELLE (R.), *Sacré, non-dualisme et ravissement esthétique, Religieuses, Littérature et sacré*, département des sciences religieuses, université du Québec à Montréal, 1992, pp. 203-229. Voir le doctorat de mon étudiante Joëlle Macrez, compte-rendu sur « Le Journal des Chercheurs ». [http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php?id\\_article=70](http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php?id_article=70) et son mémoire consacré à trois personnalités : Jung, Aurobindo et Krishnamurti [http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php?id\\_article=218](http://www.barbier-rd.nom.fr/journal/article.php?id_article=218) et plus largement son ouvrage : MACREZ-MAUREL (J.), *S'autoriser à cheminer vers soi : Aurobindo, Jung, Krishnamurti*, Véga, Paris, 2004, 327 pages.

9. Sur ce point, je suis en accord avec LOBROT (M.), *Les Forces pro-*

*fondes du moi*, Economica, Paris, 1983.

10. On sait que « l'acceptation interne » des personnes à partir desquelles on mène une recherche, est une des conditions nécessaires à la démarche qualitative en sciences humaines comme le pense MUCCHIELLI (A.), *Les Méthodes qualitatives*, PUF, coll. « Que sais-je? », Paris, 1991, p. 111.

11. « Ce que j'appelle élucidation est le travail par lequel les hommes essaient de penser ce qu'ils font et de savoir ce qu'ils pensent » écrit CASTORIADIS (C.), *L'Institution imaginaire de la société*, Seuil, Paris, 1975, p. 8. Mais qu'est-ce que « penser » ?

12. Un bon exemple de cette conception traditionnelle en sciences sociales est fourni par l'usage qu'en fait Jean Claude Filloux dans son livre *La Personnalité*, PUF, coll. « Que sais-je », Paris, 1986, p. 13.

13. GUATTARI (F.), *Psychanalyse et transversalité*, Maspero, Paris, 1972.

14. BARBIER (R.), « L'Écoute sensible en approche transversale, Pratiques de Formation/Analyse », in ARDOINO (J.) et BARBIER (R.), *L'Approche multiréférentielle en formation et en sciences de l'éducation*, université Paris 8, *Formation Permanente* numéro double 25-26, avril 1993 et *L'Approche transversale, l'écoute sensible en sciences humaines*, 300 pages, index, biblio., à paraître.

15. BARBIER (R.), *La Recherche-action dans l'institution éducative*, Gauthier-Villars, Paris, 1977.

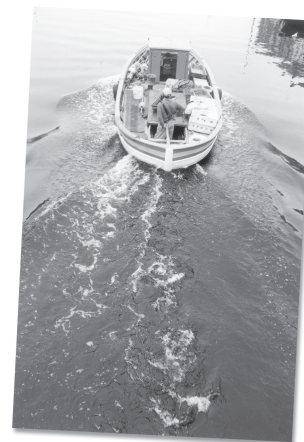
16. HUGON (A.-M.) et SEIBEL (C.), *Recherches impliquées. Recherches action : le cas de l'éducation*, De Boeck-Wesmael, Bruxelles, éditions universitaires (France), 1988, (avec une bibliographie exhaustive, pp. 156-182, de G. Adamczewski).

17. Dans *Ma vie*, C.G. Jung distingue le moi n° 1, celui de l'adaptation sociale et de la science, et le moi n° 2, celui du vieil homme, de l'anthropos originel qui est également celui de l'expression artistique. Le passage de l'un à l'autre est comparé à un brouillard. En 1903, le moi n° 2 sera éclipsé chez Jung, pendant onze ans. (cf. *Ma vie*, Gallimard, Paris, 1966, p. 89).

18. BARBIER (R.), « La Recherche-action existentielle » in *Pour* n° 90, la recherche-action, Privat, Toulouse, juin-juillet 1983, pp. 27-31 et *La Recherche-formation existentielle*, communication au colloque sur « les histoires de vie en formation », actes du colloque du 5-6-7 juin 1986, université F. Rabelais, Tours, L'Harmattan, *Histoires de vie, Approches multidisciplinaires*, tome II, 286 pages (pp. 14-24), cf. aussi tome I, *L'Utilisation pour la formation*, 240 pages, pp. 170-171, et surtout *La Recherche-action*, Anthropos, 1996, 112 pages.

# ATELIER CLASSE PAIMBŒUF

*Sur le chemin de la compréhension des territoires*



*J'AI EU la chance d'être invitée à un cours au cœur de la classe de Paimbœuf, « voyage au centre de l'estuaire », et ai demandé à l'équipe de présenter ici cette expérience étonnante. Celle-ci, en effet, allie, comme ils le disent, expédition et enquête à la policière et ceci, pour favoriser une approche globale « ville et environnement » via l'eau et la terre, avec comme liens les mots. Leurs principaux outils pédagogiques ? L'écriture d'une lettre, un récit recomposé et... un journal de bord.*

*Nous sommes en février 2003, une douce moiteur embuée s'élève dans la classe où sont réunis les vingt-quatre élèves, à majorité des garçons avec une armée de bras cassés, et six adultes parmi lesquels l'enseignante d'histoire-géo dont c'était le cours, mais aussi celle de français impliquée pour la correction des textes et qui, n'ayant pas de cours elle-même à cette heure, en a profité pour se joindre à nous par intérêt, plutôt que de rejoindre une salle des profs autrement enfumée.*

*Pendant ce temps, les animateurs et signataires du texte qui suit se sont appliqués à amener les ados à tisser des liens entre gens, temps et lieux, articulant lien social et lien de connaissance. Par répercussion ce fut leur estime d'eux-mêmes*

*qui fut touchée. Ainsi que l'intergénérationnel : quelques jours plus tard, ils rendirent la pareille en devenant accompagnateurs-pédagogues, eux les jeunes stigmatisés du coin, pour un groupe de retraités fréquentant l'université permanente de Nantes, afin de leur faire découvrir leur territoire.*

*« Quelle richesse, on s'est créé de la chance ! » a fait remarquer à la fin de la séance une Jacqueline Orieux enthousiaste aux jeunes surpris mais à l'écoute.*

*Mais laissons-lui la parole, ainsi qu'à Hervé Grossin, tous deux du centre culturel maritime de Nantes, pour nous présenter cette mission innovante qu'ils co-animent.*

MARTINE LANI-BAYLE

Prendre le recul du temps grâce à l'analyse du patrimoine local, prendre le recul de l'espace grâce au fil conducteur du fleuve, identitaire pour le lieu, fait ouvrir, à partir du ressenti personnel des élèves, la connaissance de la compréhension « intellectuelle ».

Mais au-delà de sa propre relation aux autres, de sujet à sujet, il apparaît que la compréhension globale

du territoire peut servir de vecteur pédagogique à l'enseignement de la compréhension « humaine » telle que l'inscrit Edgar Morin parmi les sept savoirs « nécessaires à l'éducation du futur ».

## UNE EXPÉRIENCE « TERRITOIRE ET CITOYEN »

Organisée pour les élèves d'une classe de 4<sup>e</sup> du collège Louise Michel de Paimbœuf, l'expérimentation s'inscrit en vraie grandeur dans le programme des cours, conduit par les enseignants d'histoire-géographie, de français et d'éducation civique.

Elle est une démarche éducative dont l'objectif, fixé par les responsables du collège, concerne la compréhension du territoire et le transfert de méthodologie qu'elle nécessite.

Les différentes séquences de l'opération sont coordonnées et animées par des intervenants extérieurs, membres du centre culturel maritime de Nantes, accompagnés par des étudiants de l'université permanente.

### n Une action éducative solidaire du territoire exploré

En suivant un itinéraire de découverte réel et symbolique préalablement repéré, préparé, suivi puis exploité au cours d'expéditions successives, les élèves construisent chacun, mais collectivement, une vision intégrée de leur territoire commun : la commune sur laquelle leur établissement scolaire est implanté.

Dans cette vision d'ensemble ils trouveront repères et pratiques nécessaires à leurs navigations ultérieures, seuls ou en équipe. L'action éducative participe à la formation de citoyens responsables, facilitée ici par l'exploitation des qualités pédagogiques de l'espace estuarien au cœur duquel Paimbœuf est aujourd'hui « mémoire et avant-scène ».

Cette action bénéficie par ailleurs d'expériences préalables faites en référence à la méthode d'exploration « Patrimoine et Développement » pour la compréhension du territoire.

Depuis plusieurs années en effet, avec le centre culturel maritime de Nantes et ses partenaires de l'université, des entreprises de l'estuaire, d'associations du patrimoine industriel et portuaire, un groupe de praticiens-chercheurs du développement local a porté cette démarche et son expérimentation, ancrées à l'estuaire de la Loire.

## UNE PÉDAGOGIE POUR LA COMPRÉHENSION DES TERRITOIRES

Cette expérimentation est le résultat d'une recherche de terrain menée pour déterminer les conditions méthodologiques de la création d'activité et d'un développement local participatif.

Elle prend appui sur l'idée que le patrimoine est source de développement et qu'en conséquence, il est possible d'identifier l'itinéraire à emprunter pour aller précisément de l'existant, héritage collectif du patrimoine local, au développement du lieu.

À cela s'ajoute le constat qu'une approche scientifique de ce patrimoine, dans le temps comme dans l'espace, par une analyse « objective » et exhaustive de ses caractéristiques et de son contexte, stimule l'imagination et suscite des idées nouvelles au croisement des liens que cette approche nous révèle.

Ancrée au patrimoine des chantiers navals nantais, la recherche dont il s'agit ouvre la voie d'une découverte fondamentale : celle d'un territoire identifiable dans sa globalité et sa complexité, en l'occurrence l'espace qui s'est développé autour de la Loire et de son estuaire.

Entre Nantes et la mer.



### **nMais comment appréhender le territoire ?**

C'est dans l'action sur le terrain, vecteur de découverte, que l'approche du patrimoine naval permet aux défricheurs que nous sommes devenus de rencontrer d'autres patrimoines – industriels et portuaires, maritimes et fluviaux – ainsi que le contexte géographique, économique, écologique et historique dans lequel ils sont nés.

Mais ce sont les réactions des habitants, auxquels les résultats de cette approche sont présentés, qui contribuent à mettre au jour les liens, les fils de trame du tissu local, le dessin du territoire, puis le territoire lui-même dans sa réalité physique et symbolique.

Ainsi sur le chemin du développement, le patrimoine nous révèle le territoire dans lequel il s'inscrit en même temps qu'il nous montre les deux phases, moteur de l'exploration :

– L'approche scientifique d'éléments concrets du patrimoine tels que les générations antérieures nous les ont transmis.

– La restitution publique de cette approche aux habitants du lieu dont les ré-actions sont les prémices de leur motivation, de leur mise en mouvement.

Ces deux temps moteurs sont le principe même de la démarche, celui qui enclenche et conduit l'itinéraire dont les étapes constituent le processus collectif participatif du développement que nous recherchions (cf. photos p.178).

### **DE LA NÉCESSITÉ D'UNE APPROCHE GLOBALE**

À jouer de ce principe pour explorer le territoire en aller-retour systématique, apparaît de plus en plus clairement que l'approche « préalable » du patrimoine se prolonge d'une véritable approche « globale ».

– L'observation des liens révèle des solidarités existantes entre les éléments du patrimoine constitutifs du territoire. Elle donne une dimension globale et offre une vision intégrée de la totalité de ces constituants.

Cette vision, née de l'exploration et de la découverte, permet de « prendre tout ensemble ». Elle devient dès lors compréhension du territoire.

– De cette recherche, de ses actions partagées avec différents publics, nous avons retenu pour l'avoir vérifié dans de nombreuses situations, que plus on entre dans l'approche globale, plus s'exprime le besoin d'action et de participation au développement de son territoire.

De la compréhension globale d'un lieu, naît, pour ses habitants, le désir d'entreprendre ensemble, objectif de notre recherche du développement local.

– Ce développement est en réalité développement global pour le lieu considéré dans son contexte-développement global des territoires qui doit donc nécessairement prendre en compte :

L'approche préalable du patrimoine.

L'approche globale du territoire.

L'approche locale du développement, donc de l'initiative qu'il réclame.

Ces trois approches d'un même parcours se construisent en aller et retour entre elles, à la fois de manière séparée, liée, simultanée.

Ce parcours est l'itinéraire du patrimoine au développement qui emprunte pour ce faire la voie royale de la compréhension « globale » du territoire. Il nous montre en outre que le patrimoine est bien le produit du développement passé, que le développement d'aujourd'hui produit le patrimoine de demain.

### **n Les conditions pédagogiques de l'approche globale du territoire**

Le chemin déjà parcouru dans la démarche « Patrimoine et Développement » permet d'articuler ces trois notions de « territoire » « patrimoine » « développement » et de déterminer la nature des repères existants sur l'itinéraire, à savoir : contexte, identité, solidarité, globalité, initiative, projection d'activité.

Parce que cette approche est globale, elle devient commune aux explorateurs du territoire considéré, c'est-à-dire potentiellement à tous les habitants, citoyens devenus acteurs de leur lieu. Et si cette approche pour la compréhension est bien à la portée de tous, c'est ce que nous cherchons à mettre en pratique quand élèves et enseignants d'une même classe sont explorateurs de leur territoire, de leur terre commune.

Les étapes du parcours de recherche déterminent aussi un « chemin en retour », autre ordre pédagogique dans lequel l'approche globale précède l'approche sectorielle et se nourrit de tous les acquis enseignés ou transmis à l'école ou dans la famille.

En définitive, l'approche globale se pratique dans l'exploration collective de son territoire, en allers et retours constants entre vision d'ensemble et points de vue spécifiques, à condition de tenir en main un fil conducteur identitaire, ancré au patrimoine, le regard fixé au plus loin sur l'objectif d'un développement intégré, équilibré et maîtrisé, harmonieux et peut-être durable...

### **LE TRAVAIL DE L'ATELIER « CLASSE PAIMBŒUF » : un lieu d'expérimentation participative pour une réflexion commune**

Tous les élèves de la classe sont répartis en groupe de cinq ou six, définis à l'avance.

Chaque équipe, regroupant des élèves d'un même lieu, est représentée par un porte-parole dont le rôle est assumé tour à tour.

Aux quatre formations constituées, et qui le resteront tout au long de l'expérience, s'ajoute celle des animateurs de l'atelier. L'encadrement forme aussi une équipe de quatre à six adultes, professeurs et intervenants, réunis à chaque séquence.

Ce groupe responsable est opérationnel et participe à part entière à la recherche, à l'exploitation des découvertes.

Élèves, enseignants et intervenants sont tous explorateurs d'un territoire commun.

### **n Contenu et programme d'exécution**

Il s'agit d'appliquer la méthodologie de compréhension du territoire pratiquée dans l'atelier, en classe ou sur le terrain : l'approche globale du territoire étudié, la commune-île de Paimbœuf, considérée dans son contexte. Cet exercice concret, en espace et temps réels, donnera à chacun pour l'avenir les clés d'exploration de son propre territoire.

L'approche proposée, faite d'allers et retours incessants entre vision d'ensemble et regards spécifiques, se traduit ici par des expéditions dans le territoire de Paimbœuf et dans son contexte le plus proche, sur le fleuve et dans les communes mitoyennes.

Les expéditions sont préparées activement par les élèves dont chaque groupe prend la responsabilité de présenter, lors des voyages, une partie des lieux étudiés.

L'atelier se déplace à cet effet :

– En bateau sur la Loire pour prendre la mesure de l'espace estuarien, appréhender son échelle ressentir son ouverture maritime.

– En autobus pour un circuit révélateur des lieux de vie, à la rencontre des communes où résident les élèves.

– À pied dans les rues de Paimbœuf, ville patrimoine de l'estuaire, pour observer et enrichir le parcours de la diversité des liens existants, actuels ou anciens.

En exploitant dans un second temps les découvertes et les rencontres faites sur le terrain, l'atelier assurera leur mise en lien pour en faire apparaître les fils de trame dont la connaissance est nécessaire au repérage et à la compréhension « globale » du territoire.

#### **nAu croisement des liens d'un territoire exemplaire**

Paimbœuf, île de Nantes, est un creuset, entre Nantes, la ville de fond d'estuaire qui fit son développement et Saint-Nazaire, celle qui la remplace à l'embouchure. L'ancienne sous-préfecture de la Loire Inférieure offre à tous ceux qui prennent le temps de comprendre, un concentré de liens, une ressource pédagogique d'exception.

Grâce à leurs parents, aux amis, aux rencontres d'acteurs locaux, d'habitants, aux réseaux de partenaires tissés par les enseignants et les intervenants – associations, entreprises, collectivités publiques ou privées – aux anciens de l'université permanente mobilisés pour leur témoignage, savoirs et expérience, les élèves bénéficient de la richesse d'un lieu à l'état brut, de sa géographie et de son histoire.

Mais quand il s'agit de l'estuaire de la Loire, c'est en réalité les histoires de France et d'Outremer qui se mêlent et le reste arrive par surcroît, à travers les disciplines enseignées, les matières du programme scolaire, au-delà de tous les acquis transmis par l'entourage.

*In fine* un exercice de restitution, apprentissage de la

seconde phase du principe d'exploration, fixe la compréhension.

Les équipes d'élèves s'entraînent ainsi à traduire aux visiteurs de la ville de Paimbœuf sous forme de visites guidées, à travers leurs commentaires, leur compréhension du territoire qu'ils se sont ainsi approprié.

#### **nAu-delà de l'expérience...**

L'atelier « Classe Paimbœuf » reprend une observation faite précédemment avec des adultes dans le cadre de l'opération pilote de la « Transmétallerie » – pour la création d'activité dans le domaine de la proximité – et qui fut menée aussi dans l'intercommunalité de Paimbœuf.

Cette observation a montré elle aussi combien il y a nécessité de comprendre « globalement » son territoire pour entreprendre ensemble – enfants comme adultes –, afin que se mobilisent citoyens et acteurs locaux.

À cet égard, l'aventure pédagogique entreprise avec les élèves du collège, et que Paimbœuf favorise, répond aux enjeux éducatifs de l'estuaire.

Déjà des élèves de cette classe s'intéressent à la restauration du patrimoine de Paimbœuf : réouverture du cinéma, réutilisation de la voie ferrée et de la gare...

La projection de l'initiative nous permet d'imaginer, non seulement que l'expérience pourrait être étendue à d'autres collèges, mais que les élèves de celui de Paimbœuf, qui s'ouvre ainsi à la Cité, seront en capacité, dans la suite de leur scolarité, de prendre, avec des adultes, l'initiative citoyenne d'actions concrètes du développement local.



« Racontez votre visite au grenier. »

« Racontez une partie de pêche. »

« Que vous suggèrent les lumières de la ville ? »

Ce n'est pas le jeune professeur qui a jeté ces sujets de rédaction aux oubliettes, c'est l'écolière dont on avait bridé l'imagination et limé le vocabulaire en l'obligeant à écrire sur des événements ou expériences qu'il lui fallait souvent inventer, ou sur lesquels il fallait se pencher dans une fausse introspection impliquant un vocabulaire banal puisqu'impersonnel.

Et puis il a fallu faire quelques infidélités aux auteurs de programme et fréquenter Prévert, Tardieu, Aymé, Saint-Exupéry... Sans oublier les chanteurs à la mode à cette époque : Béart, Renaud, Brel, Reggiani et même Bardot ! Sans oublier non plus le retour aux contes, légendes et récits fantastiques.

Ainsi nourris, mes élèves ont d'abord écrit spontanément sur des sujets de pure imagination :

« Si vous pouviez changer d'état, que seriez-vous ? »

« Si le professeur Bistouri ouvrait votre carne ? »

« Comme Guy Béart, changez les couleurs du Monde. »

Alors ils se sont métamorphosés en « vieux château fort sinistre », en « trapèze pour voler dans les rêves », en « paire de skis de Killy », en « note de musique sur le clavier de Chopin ».

Yvette a inventé le voyage de « Dentelle la feuille d'automne » qui, dans un suprême effort, « s'élevait en spirales, redescendait et glissait sur les pentes soyeuses de l'air ».

D'une bouteille d'encre, ils ont retiré « une Lune couleur d'ambre », « un vieux bateau que la mer a blessé », « le soldat et sa peur de mourir », « un sanglot pour un 0 mais le 20 d'un matin » et même « la 5<sup>e</sup> A, bravant l'Himalaya ».

Maryline avec sa clé qui s'appelle « Destin » a ouvert trois portes. « La première s'ouvre sur une pièce blanche et lumineuse où elle connaît le bonheur de l'enfance, la deuxième sur le rose de la vie... La troisième sur les ténèbres et le silence... » Et elle conclut : « La première porte nous sommes trop jeunes, la seconde nous comprenons la vie, dès la troisième tout est fini. »

Ils ont aimé les mots. Les mots hantés : *sortilège* et *fantasmagorie*. Ils ont dégusté les mots juteux comme *ananas*, *pépîte* ou *pampille*... Ils ont répondu à l'appel de Saint-Exupéry et sont partis à la recherche du *Petit Prince*, « sur un vaisseau d'électrons », « en enfourchant un cheval cyclamen ». Véronique raconte : « parmi les folles perles de lune et les étoiles brunes mes forces s'envolent, je me mets à pleurer et bientôt une petite voix me fait sursauter : « Qui êtes-vous toi ? » Une écharpe safranée enroule le cou frêle de l'enfant... » Véronique n'a pas osé le ramener sur Terre : « Te ramener... Jamais... Tu sembles tout petit, trop petit pour affronter le monde d'où je viens. Ma chanson tombe, mon rêve se blesse contre le dur roc de la réalité... » Et pourtant l'histoire continue : « Tu regarderas la nuit les étoiles... Elles seront toutes tes amies puisque je rirai sur l'une d'elles. »

Ayant découvert la richesse de leur imagination et les joies de la fantaisie, ils ont mieux accepté de construire leur récit et de travailler leur style pendant les heures de travail dirigé (une heure hebdomadaire pour la rédaction. La classe étant alors dédoublée en deux groupes de douze élèves). J'ai eu la chance de pouvoir les épauler ; les stimuler pendant qu'ils travaillaient leur brouillon. Pour les inciter à enrichir leur vocabulaire et à développer leurs phrases, j'ai raconté des histoires avec eux, des sortes de rédactions collectives :

« Que pouvez-vous écrire avec l'encre couleur du

temps? »

« L'Europe décide de faire l'école buissonnière... »

« Métamorphosez votre classe... »

J'étais au tableau et notais « à chaud » tout ce qui leur passait par la tête. Ensuite nous faisons un travail de tri et de reformulation du petit texte, au tableau, en insistant sur l'emploi des temps au passé. Ceci pendant une heure.

Les deux groupes se sont souvent amusés, surpris et étonnés quand on comparait les deux productions. Il y a eu émulation : ils ont eu envie de mieux raconter pour épater les copains, puis nous avons eu l'idée de raconter ces petits textes en les récitant sous forme de chœur parlé (chaque élève apprenait une phrase ou un morceau de phrase). Alors ils ont réalisé l'importance de la ponctuation et certains ont été plus sensibles aux sonorités

sont dépoussiérés. En écoutant l'autre groupe raconter son histoire, ils ont remarqué que des mots et des idées étaient mis en valeur selon le timbre des voix de leurs camarades et ils en ont tenu compte quand ils découpaient leurs textes en chœurs parlés. Je me souviens de la qualité du silence qui régnait dans la classe pendant l'audition de certains groupes et des applaudissements qui éclataient parfois à la fin de la prestation. J'oubliais de préciser qu'ils répétaient dehors, sous les préaux quand il pleuvait, dans l'herbe de la cour de récréation (un ancien verger) à la belle saison... Quand ils ont décidé de jouer leurs récits imagés sur la musique d'*Il était une fois dans l'ouest*, la direction du collège m'a permis d'organiser leurs répétitions dans une ancienne classe désaffectée. C'est là que, aux accents tragiques de l'harmonica, mon bureau s'est transformé en tombereau



des mots plus rares : les dictionnaires de synonymes de la rose de la charriant les cadavres vraiment pantelants des garçons,

tandis que les filles se lamentaient à fendre l'âme...

Rassurée par leurs progrès et leur assurance, j'ai essayé d'élargir leurs possibilités en leur demandant de raconter ce que leur inspiraient des reproductions comme *Le Clown* de Buffet, un *Portrait* de Paul Klee, la photo d'une émouvante jeune femme noire intitulée *I have a dream*; une célèbre photo de Einstein... Puis ils ont raconté en écoutant le Concerto d'Aranjuez, un extrait de *Carmina Burana Vangélis*... Leurs récits m'ont souvent étonnée et émue. Je n'avais pas prévu qu'ils se « lâcheraient » autant, qu'ils se raconteraient aussi avec autant de sincérité. J'en ai vu deux qui pleuraient tout en écrivant. J'ai rangé les dictionnaires de synonymes et remis les phrases complexes : place à l'émotion. Les textes étaient beaux parce que vécus. Ils ont toujours accepté de les lire eux-mêmes où de me laisser les dire. Belle confiance d'enfants.

À partir de 1982 : suppression des filières 6<sup>e</sup>/5<sup>e</sup> de transition et 4<sup>e</sup>/3<sup>e</sup> pratique, place au collège unique. Tous les élèves, quel que soit leur niveau, entrent au collège. Pour cette raison et bien d'autres, j'ai dû adapter mon enseignement à un niveau très hétérogène dont les bases de lecture et d'écriture étaient de moins en moins acquises, sans compter les fautes de conjugaison et de tournures incorrectes dues au patois local, le gallo.

Non seulement mes élèves ne savaient pas quoi raconter mais surtout, ils ne savaient pas comment. Il n'y avait plus de sensibilité au texte (style et vocabulaire). Ils épuisaient leur énergie à le déchiffrer.

De découragements en tâtonnements, j'ai fini par abandonner les récits écrits faisant appel à l'imagination. Puisqu'ils ne pouvaient plus écrire, ils parleraient. Ils raconteraient à chaud, ce qu'ils avaient compris, senti, deviné, anticipé, pendant qu'on lisait en entier, à

haute voix, le texte en classe.

Après cette mise en confiance (ce que je raconte à propos de ce texte intéresse les autres), on pourrait peut-être revenir au récit écrit.

C'est difficile de raconter oralement : il faut vaincre sa peur du cours de français trop souvent assimilé aux règles de grammaire et d'orthographe. Il faut apprendre à s'exprimer plus clairement, les copains ne sont pas condescendants. Encore apprendre à écouter les autres, discipliner ses interventions, argumenter, réfuter pour défendre son point de vue et à changer d'avis.

Quelle difficulté de lever le doigt quand ce que l'on va dire est incertain ! Je ne sais pas, donc je ne parle pas et surtout je ne raconte rien. Mais en leur réclamant des hypothèses, des impressions, des réactions, c'est toute la classe qui était plongée dans l'incertitude ; ce qui, au départ, gênait les meilleurs élèves, habitués aux bonnes réponses immédiates. Et la spontanéité a fini par devenir naturelle à condition d'être régulièrement sollicitée et que celui qui raconte se sente écouté, comme « épaulé » par le regard et les mimiques bienveillantes du visage du professeur. Je choisisais et organisais les prétextes à raconter, puis devenais le chef d'orchestre d'une pseudo pagaille.

Je n'ai donc pas enseigné la lecture suivie de romans selon les instructions. Avant toute lecture intégrale du roman, en classe, mes élèves étaient confrontés à la couverture du livre et même à celles de plusieurs éditions quand c'était possible, sous forme de diapositives. Ils réagissaient d'abord sur le graphisme, le choix des mots qui rendent un titre plus percutant (*La neige était sale*, *La Cicatrice*, *Poils de carotte*...) puis anticipation sur le genre de récit auquel ils s'attendaient. Là, ils réalisaient qu'ils étaient capables d'imagination ce qui entraînait des discussions : défense de l'hypothèse par l'un, dé-

montage de celle-ci par d'autres, abandon, reprise etc. On va vérifier en lisant le livre, en s'arrêtant souvent pour continuer à s'exprimer.

Habitué aux bandes dessinées, enfants de l'audiovi-



Extraits des films *Jeux Interdits* et *Poil de Carotte*.

suel, leur perception de l'image était souvent plus fine et plus pertinente que la mienne, ce qui les ravissait et les rassurait.

Je me souviens de l'étude d'une nouvelle de Jules Supervielle : *L'Enfant de la haute mer*. Récit énigmatique qui les a fait s'affronter sur le sens de certains mots, leur place dans la phrase, avec un développement étayé de leurs suppositions et défenses acerbes de celles-ci. J'ai pu constater une certaine rage à abdiquer devant la perfide ingéniosité de l'auteur. J'ai fait les mêmes observations à propos de textes masqués de Dino Buzzati. « Ça m'énerve!! » suivi de « On continue demain! » Et quel bonheur d'entendre, parfois, « Déjà! » quand la cloche sonnait.

J'ai retrouvé des traces de ces débats oraux à l'écrit lors d'un devoir global ou d'une lettre adressée à l'auteur pour lui raconter comment ils avaient vécu la lecture de *Colomba*, *Jeux interdits*, *Mon ami Frédéric*, *Le Sac de billes...* La trame du roman était comprise, les liens qui unissaient ou opposaient les personnages aussi et si le style et l'emploi des temps n'étaient pas toujours au rendez-vous, leurs réponses aux questions

sur le choix de meilleur chapitre, passage ou personnage, étaient plus judicieuses et plus structurées. Finies les réponses cauchemars : « J'ai choisi ce passage parce qu'il est bien. »

Le collège étant bien pourvu en photocopieuses, téléviseurs, magnétoscopes, j'ai pu élargir cette expression orale en comparant les romans à leurs adaptations au cinéma et en bandes dessinées (*Colomba*, *Jeux interdits*, *La Neige en deuil*, *Le Sac de billes...*). À mon grand étonnement, ils ont toujours préféré le roman, ce qui aurait ravi les auteurs s'ils avaient pu recevoir leurs « lettres » mais ils auraient accepté aussi certaines critiques pertinentes, car ils finissaient par oser dire « qu'ils n'aimaient pas » et surtout, par expliquer pourquoi.

Voilà, nous avons beaucoup raconté et ils ont appris un peu, beaucoup, parfois passionnément. Raconter leur a permis d'être acteurs des cours et non de les subir. Aujourd'hui, au hasard de nos rencontres, ces jeunes adultes s'assurent encore que j'ai bien gardé les huit grands cahiers où ils ont accepté de recopier leurs plus belles rédactions. Je viens de les feuilleter et ces souvenirs ont resurgi. Je laisse le dernier mot à Françoise. Elle écrivait en 1982 : « Je pense que c'est la dernière fois que j'écris sur votre cahier. Alors je vous dis merci pour tout ce que vous m'avez apporté. Surtout lorsque nous avons étudié des textes et fait des rédactions où vous m'avez permis de m'exprimer sur tous les grands problèmes de la terre ce qui ne m'avait pas été vraiment permis jusqu'à maintenant. »

MARIE-CLAUDE CELTON  
*Enseignante à la retraite*  
*Étudiante à l'université permanente.*



# LE MIROIR DU DÉBAT ET LA FORMATION DES ENSEIGNANTS

---

L'ANALYSE du *Miroir du débat* sur mon site<sup>1</sup> n'est pas sans nous étonner! Le classement des intérêts manifestés est lourd d'enseignement. Je ne suis pas surpris de trouver en tête des réponses les plus nombreuses la question 8 (« Comment motiver et faire travailler efficacement les élèves? » évoquée dans 46 % des réunions) et la question 15 (« Comment lutter efficacement contre la violence et les incivilités? » 22,9 % des débats). Je retrouve là les pages les plus demandées du site et sûrement, les préoccupations les plus importantes des enseignants et des parents actuellement.

Une des solutions à ces questions, de mon point de vue, se trouve dans la formation des maîtres. Car si les maîtres actuels n'ont pas été recrutés, ni formés sur ces aspects (ce qui explique qu'ils soient si désarçonnés), c'est pourtant là qu'une solution pourra, en partie, se trouver. Or la question 22 qui porte sur ce thème (« Comment former, recruter, évaluer les enseignants et mieux organiser leur carrière? ») n'intéresse que 9,4 % des réponses, elle est située à la seizième place sur vingt-deux. (On remarquera au passage comment

le comité chargé de ce débat l'avait placée, lui, en dernière position, 22/22!). Les seuls sujets les moins traités portent sur une meilleure utilisation des moyens de l'école (question 20 – 4,7 %); l'autonomie des établissements (question 19 – 4,2 %); l'implication du monde du travail (question 4 – 3,8 %); la scolarisation des handicapés (question 14 – 3,6 %); les modalités de l'évaluation des élèves (question 9 – 3,6 %); et enfin l'organisation de l'entrée dans le supérieur (question 11 – 1,6 %).

Une des explications possibles de ces choix est la prégnance des préoccupations immédiates (motivation, violence) qui ne permet pas encore l'évolution des esprits vers une nouvelle conception de l'enseignement qui tiendrait plus compte des évolutions scientifiques et de l'évolution du monde.

On sait que dans les dix années à venir, en raison des départs importants à la retraite, le corps enseignant va être profondément renouvelé. N'est-ce pas le moment alors de se poser prioritairement ces questions des modes de recrutement et de formation des enseignants,

si on veut réellement transformer et adapter l'école aux nouvelles conditions du monde ?

Évidemment, la question de la formation des enseignants ne peut se poser dans l'absolu. Elle est fonction de ce que l'on attend de l'école et de la façon dont on recrutera les enseignants.

Depuis de nombreuses années, nous vivons sur une contradiction évidente entre un discours mythique sur l'école comme institution pour instruire et transmettre des connaissances et une pratique bien plus complexe. La fonction des instituteurs d'autrefois et des profs des écoles actuellement est non seulement d'instruire mais d'éduquer, comme l'illustre si bien le film *Être et avoir*. De même dans les collèges et lycées, il est de plus en plus demandé aux enseignants bien plus que de transmettre des connaissances (lutter contre la violence, former à la citoyenneté, à la santé...).

Ce discours mythique a pu persister du fait d'un modèle de fonctionnement de la personne issu des méthodes scientifiques de l'époque de Descartes : bien séparer pour analyser chaque élément. Dans cette optique, on peut concevoir une école qui ne s'adressait qu'à des « élèves », c'est-à-dire à « l'intellect des jeunes » dont elle a la charge, laissant aux parents le soin de l'éducation (le reste).

Comme le titrait la revue *Pour la science* de décembre 2003, « La complexité, la science du XXI<sup>e</sup> siècle »,

nous rentrons dans une nouvelle conception de la science où il est nécessaire continuellement de prendre en compte les interactions des différents aspects : l'intellect est ainsi tributaire de la mémoire, de la perception, de la « motivation », des affects. La fonction d'instruction pure devient un mythe. Et on ne peut refuser le fait qu'il n'y a pas d'instruction sans éducation (c'est-à-dire

sans la prise en compte de toute la personne du jeune) et pas d'éducation sans instruction (c'est-à-dire que toute éducation induit des connaissances). Les enseignants ne s'adressent plus à des « élèves » mais à « des jeunes ». Et c'est quand ces derniers se sentent réduits à « des élèves » qu'ils se sentent agressés et répondent par la violence.

Nous voilà devant un nouveau défi : prendre conscience de la complexité des fonctions de l'école (instruire, éduquer à la communication, aux rapports entre garçons et

filles, à l'aptitude à une professionnalisation...) et par voie de conséquence : repenser la fonction enseignante et donc le recrutement et la formation des enseignants.

JACQUES NIMIER

*Professeur honoraire des universités*

1. « Les facteurs humains dans l'enseignement et la formation d'adultes » <http://perso.wanadoo.fr/jacques.nimier/>



# TRANSMISSIONS INFORMELLES DE SAVOIRS LES LEÇONS DE LA VIE

---

**C**OMME À l'accoutumée, nous faisons état ici de thèses soutenues, avec un résumé suivi de réactions à l'issue de la soutenance – pour lors celle de la candidate et d'une personne de l'assistance.

*Il s'agit ici de celle d'Élisabeth Ranchier-Heutte, soutenue à l'université de Nantes le 23 février 2004 sous le titre ci-dessus, avec comme directrice de la thèse Martine Lani-Bayle (sciences de l'éducation); comme rapporteur et président de jury Gaston Pineau (sciences de l'éducation, Tours); comme second rapporteur Jacques Rhéaume (sciences de la communication, Montréal); et comme autres membres du jury Eugène Enriquez (sociologie, Paris VII) et Anne-Claire Déré (histoire des sciences, Nantes). Ceci nous permet de relever au passage l'interdisciplinarité du jury pour une candidate retraitée.*

## EN QUATRIÈME DE COUVERTURE DE LA THÈSE

« Dans une époque de mutations multiples et profondes, cette thèse présente un témoignage individuel et

social. Elle est l'aboutissement de pratiques d'éducation populaire et de réflexions sur l'importance des conversations informelles dans la vie quotidienne.

Agissant par réciprocité entre les générations, ces conversations permettent de forger, par un « agir communicationnel », des savoirs utiles pour aider à vivre.

Pour étudier ce processus, une exploration est faite des interactions de l'informel et du formel, des savoirs ordinaires – d'expérience et d'existence –, des savoir-faire et des faire-savoir qui sont la base des savoirs théoriques « savants » et de l'auto-construction du savoir, ainsi que des transmissions intergénérationnelles. L'étude de la transmission orale s'appuie sur l'exemple de l'usage pédagogique et démocratique de la conversation avec Socrate, autour de l'arbre à palabres en Afrique et avec Sangnier au début du XX<sup>e</sup> siècle.

Elle montre combien la parole en action, illocutoire et interlocutoire, ainsi que la synergie entre transmission orale et écrite, construisent des liens entre les individus, dans l'espace social du domaine privé et de la sphère publique, en se réalisant dans la dimension tem-

porelle de la vie quotidienne.

Pour ce faire, cette action-recherche s'appuie sur l'échelonnement des âges – de 80 à 20 ans –, des 9 personnes écoutées qui montrent comment, en fonction des événements sociaux, elles s'impliquent et s'interrogent sur la réalité quotidienne tout en construisant ainsi des savoirs.

*Mots-clés* : éducation informelle – transmission orale – intergénération – témoignage – vie quotidienne – savoirs ordinaires – agir communicationnel – auto-socio construction du savoir. »

## LE MOT DE LA CANDIDATE

Que représente la soutenance pour moi? Un moment événementiel, un rite de passage obligé pour achever cette thèse, qui me détermine à confirmer ce que j'en pense après-coup.

Effectivement, une fois que l'écrit a été bouclé, imprimé, expédié aux membres du jury, je l'ai vraiment ponctuée d'un point final et ce « Mission accomplie », titre que j'ai choisi pour ma conclusion, c'était réellement ce que j'ai ressenti. J'étais libérée de la contrainte, des moments fastidieux où s'entremêlent les questions sur le sens et l'utilité de la recherche. Une thèse, pourquoi faire? Un défi ou une revanche sur l'école? Revanche, non, même si j'ai été une élève en échec scolaire; mais, comme beaucoup d'autres (autoformation, histoire de vie en formation), j'ai prouvé que hors de l'école, il y a du salut! Il s'agit donc d'une gageure à plusieurs niveaux intergénérationnels : à plus de 65 ans, je peux m'interroger en lisant ma trajectoire de vie et témoigner, en tant que grand-mère, de la culture familiale et de l'environnement social qui, dès l'origine, ne cessent d'imprégner profondément mon chemine-

ment.

La soutenance est une parole directe. En leur présence, j'ai donc pu m'adresser en tout premier lieu à mes enfants et plus encore à mes petits-enfants, ainsi qu'aux personnes impliquées dans différentes époques de ma vie; les membres du jury étaient là pour débattre du contenu de mes propos et les valider. Eh bien oui, je me suis attribué le rôle de porte-parole de la Cité devant l'université, affirmant l'importance des conversations informelles dans la vie quotidienne : les interactions des savoirs ordinaires – d'expérience et d'existence –, des savoir-faire et des faire-savoir qui sont la base des savoirs théoriques « savants » et de l'auto-construction du savoir, ainsi que des transmissions intergénérationnelles. J'ai éprouvé de la fierté et une grande joie à pouvoir dire tout haut ce que beaucoup pensent tout bas sans pouvoir l'exprimer : nous citoyens, nous sommes tous capables d'observer, de penser, de réfléchir, de prendre la parole et d'agir. C'est ainsi que ma thèse est l'aboutissement des pratiques d'une démarche d'Éducation populaire qui s'est inscrite au plus profond de moi par l'influence des personnes de mon entourage qui étaient en accord entre ce qu'elles disaient et ce qu'elles faisaient.

ÉLISABETH HEUTTE

## REGARD SUR UNE SOUTENANCE... « FAIRE UN PONT ENTRE LA CITÉ ET L'UNIVERSITÉ »

Assurément, Élisabeth Heutte n'est pas une personne comme les autres. J'ai eu la chance de la rencontrer au cours d'une réunion de *Transform'* (séminaire de recherche) et nous avons rapidement sympathisé. Et c'est en l'entendant lors de sa soutenance blanche de

thèse (préparée sans notes), si sincère, si passionnée, si attachante aussi, et maîtrisant si bien son sujet, que j'ai eu envie d'assister à sa soutenance de thèse. La suite montrera que je n'ai pas été déçue, bien au contraire...

Le jour *J*, c'est entourée de ses amis et de sa famille, enfants et petits-enfants en tête qu'elle apparaît, souriante et apparemment décontractée. L'émotion viendra après, quand elle situera sa thèse à l'intérieur de son par-



« *Regards sur une soutenance...* »  
cours personnel et intellectuel.

Une thèse qualifiée tour à tour, par les membres du jury, de « déroutante », « audacieuse », « originale », « non académique »... Pourquoi ne pas le dire ? Dérangante... D'abord, parce que le sujet de la thèse, la transmission informelle des savoirs (de ces savoirs que l'on n'apprend ni dans les livres, ni à l'école, ni à l'université), ne peut laisser indifférents des universitaires. Ensuite, comme le remarquera l'un des membres du jury, parce que cette thèse a l'audace de s'en prendre aux savoirs scolaires et universitaires en les plaçant au même niveau d'importance que les savoirs de vie... Une telle position, soutenue devant un jury d'universitaires, a en effet de quoi semer le trouble ! C'est une « thèse oppositionnelle », déclarera l'un d'eux, une thèse « contre », une thèse affirmée,

ajoutera un autre.

Puis le jury fera l'éloge de ce travail. Un travail « très intéressant, honnête et rigoureux », dira l'un, un « document rare » et où « l'on décolle du papier », ajoutera l'autre, un travail très important et « qui apporte » à la communauté scientifique », commentera encore un autre, un document qui « fait partager »... Document qui a amené l'un des membres du jury à « revoir sa posture de lecteur » afin de se laisser porter par le texte. En somme, un texte assez fort pour captiver (ou capturer) un lecteur, lui-même jury, au point de se laisser envoûter par la lecture du texte... N'est-ce pas le plus beau compliment que l'on puisse faire ? Jury qui en redemande quand Gaston Pineau, pourtant satisfait du nombre de pages, propose à Élisabeth d'en faire vingt-cinq de plus...

Je vous avais prévenu : Élisabeth Heutte n'est pas comme les autres. Elle a quelque chose en plus : une générosité, une ferveur, un enthousiasme qui irradient et contaminent ceux qui l'entourent, mais aussi ses lecteurs. Sa thèse est, comme elle, généreuse et atypique. Hors des sentiers battus, elle fait l'éloge de ce que le quotidien nous transmet de plus précieux peut-être : des paroles, des gestes simples, des mimiques, des sourires qui nous permettent d'apprendre les savoirs de la vie, qui nous aident à vivre tout simplement.

Le jury, conquis, ne s'y est pas trompé, accordant à Élisabeth le titre de Docteur(e).

Voilà une histoire comme on les aime...

Bravo à toi Élisabeth, et merci aux membres de ce jury remarquable pour leur esprit d'ouverture. En reconnaissant ce travail, ils ont permis aux savoirs de la cité d'entrer noblement à l'université.

NATHALIE BLANCHARD-MÉRIGEUX

# ESPACE, POUVOIR ET TOURISME

*QUOIQUÉ dans sa tonalité autant que par les thèmes abordés, ce texte se démarque nettement des autres présents ici, nous avons opté pour son maintien, car ce qui est abordé nous paraît fort important à soulever et ne peut que nous interpeller : aurions-nous quelque peu « oublié » ou masqué ces enjeux ?*

*Nous avons dû quelque peu le retoucher pour des questions de langue, tout en le laissant bien entendu aussi proche que possible de sa formulation d'origine. Mais je ne résiste pas au plaisir de citer ici le sous-titre de départ, tant il parle de lui-même : les mots tus de ceux qui sont à l'envers du voyage... Dans cet article, l'auteur veut montrer ce que pensent les gens qui ne voyagent pas, mais qui subissent, nous verrons comment, le voyage des autres. Comme le dit Sandra Vasconcelos qui nous a fait parvenir et découvrir ce texte, « je trouve fort intéressant de voir ce que les gens ne peuvent pas rêver, ou ce qui se passe lorsque le voyage des uns devient le cauchemar des autres ».*

MARTINE LANI-BAYLE

Le tourisme est une des plus récentes modalités du processus d'accumulation de capital qui produit de nouvelles configurations géographiques et matérialise l'espace par l'action de l'État dans une voie opposant commerce, résidents et touristes. Ainsi, l'espace est en même temps le lieu de stratégies pour le capital et de résistances au quotidien pour les habitants. Comprendre cette dynamique contradictoire signifie comprendre les rapports productifs de l'espace et l'exercice du pouvoir de l'État, des classes dirigeantes et des travailleurs : pour se reproduire, le tourisme suit la logique du capital, lorsque peu s'approprient des espaces et des ressources au détriment des résidents et les présentent comme attractions transformées en marchandises.

Cette analyse essaie de fuir l'approche structuraliste qui considère l'espace en objet rigide, homogène, isotrope, neutre, délimité par les lignes périphériques, localisé, formel, à merci de l'homme, scène d'événements. On peut en effet considérer l'espace comme un processus historique et dialectique résultant des rapports sociaux de production. Ainsi, l'espace géographique n'est

ni un support ni un reflet de l'action de la société, mais un produit social. Santos (1979, p. 18) affirme « que l'espace reproduit la totalité sociale dans la mesure où ces transformations sont déterminées par les besoins sociaux, économiques et politiques. L'espace se reproduit, lui-même, à l'intérieur de la totalité, quand son évolution est résultat de la production et de ses mouvements consécutifs et contradictoires ». À partir de cette idée, l'espace physique est considéré comme produit de son organisation et de son sens, à travers les rapports de forces et de pouvoir qui s'établissent contradictoirement, en transformant ce qui est appelé la première nature en deuxième nature.

L'espace devient ainsi la catégorie principale de l'analyse géographique dans laquelle on peut trouver une série d'autres catégories et concepts qui lui servent de support comme : territoire, place, région et paysage, entre autres. Pendant que le territoire est « le résultat historique du rapport de la société avec l'espace, lequel ne peut être démasqué qu'à travers l'étude de sa genèse et développement » (Moraes, 2002, p. 63), vu comme une forme de rapport de pouvoir qui renvoie à souveraineté, à l'État et à la frontière, l'espace est la place des résistances où les luttes quotidiennes, l'exploration de la main-d'œuvre, le courant du plus valoir et la restructuration productive de l'accumulation capitaliste sont une réalité. Ce ne sont pas seulement les classes sociales qui luttent pour leurs intérêts antagonistes, mais aussi les espaces, les lieux qui deviennent compétitifs et menaçants. Ceci entraîne ce que Santos [3] (1999) a dénommé de « guerre des lieux ». Les espaces sont produits différemment les uns des autres, comme une forme de soumission au capital.

À présent, le tourisme est un des déclencheurs des axes de cette spatialisation. Il agit par une sorte de rup-

ture de la loi du territoire et produit de nouvelles configurations géographiques. C'est ce qui se passe dans ces régions côtières originellement occupées par les autochtones, pêcheurs, communautés traditionnelles, où les appelés « gens de la mer » sont expropriés pour donner lieu aux résidences secondaires, aux grands *resorts*, les chaînes d'hôtels, restaurants et autres matériels touristiques, comme les parcs thématiques, par exemple. Dans cette production de l'espace, il est nécessaire de considérer la lutte des différents acteurs locaux : les utilisateurs natifs de l'espace côtier qui essaient de défendre leurs propriétés, ou leurs biens particuliers, en opposition aux intérêts des entrepreneurs, qui ont transformé l'espace en marchandise.

Il faut encore considérer l'espace comme contenu et comme forme, tel que l'a défini Carlos (1999 : 65), et non pas comme uniquement « receveur », comme le montre Martins (1999 : 25) ou « scène », dans la vision d'Oliveira (1999 : 202), mais comme produit, condition et moyen des rapports sociaux. C'est dans le contenu de l'espace de rapports sociaux que les processus naissent, parce que c'est dans cette formation historique qu'ils sont établis, recréés, et où ils transforment les rapports sociaux et spatiaux. Mais ce produit social n'est pas fait sans conflits, contradictions et résistances. C'est exactement de ces contradictions que les rapports de domination et d'oppression émergent dans la quête de l'accumulation capitaliste. D'après Carlos (*op. cit.* p. 63), « les rapports sociaux ont une vraie existence en tant qu'existence de spatialisation concrète, dans la mesure où ils produisent effectivement l'espace ». Chaque endroit, région ou pays a sa propre formation, sa culture, ses valeurs et habitudes qui produisent l'espace dans ces rapports plus larges, et dans un processus articulé à la production générale de la société.



*Vues du Brésil: « Chaque endroit, région ou pays a sa propre formation, sa culture, ses valeurs et habitudes... »*

Le tourisme veut dire le voyage de loisir, par conséquent un loisir spécial et élitiste dirigé vers les gens et groupes qui sont mobilisés facilement par le capital international. Les réseaux de services destinés au tourisme, comme celui de l'hôtellerie par exemple, prennent en compte les avantages d'emplacement représentés par les richesses naturelles (soleil, mer,

montagnes) aussi bien que pour la valeur du patrimoine culturel et historique d'un pays (architecture, musées). Ce sont ces facteurs et aussi les décisions des entreprises multinationales spécialisées qui déterminent la capacité du pays de recevoir des touristes. Les activités liées au tourisme (hôtels, restaurants, clubs de vacances) exigent une innombrable main-d'œuvre; et c'est pour cela que les entreprises multinationales obtiennent des avantages considérables pour un emplacement dans des pays qui combinent des attractions naturelles avec une main-d'œuvre peu chère, sans considérer l'invasion et la destruction culturelle et historique du lieu.

Le mouvement reproducteur du capital mondialisé, dans son angoisse d'accumulation continue renforce les conflits, mais pas sans produire des résistances. Comme processus hégémonique et homogénéisant il fait paraître le besoin de défense des acteurs locaux pour maintenir les spécificités de l'histoire des lieux, du local et du régional, de la valorisation pour que ces endroits ne soient pas annihilés par les intérêts globaux. D'où plusieurs formes de résistances par rapport au tourisme global.

Encore dans une perspective de marché, la valeur d'utilisation de l'espace s'est soumise à la valeur du capital et de nouvelles contradictions vont apparaître. L'espace du résident et les espaces des touristes, l'espace oublié du citoyen local et l'espace élitiste et luxueux des touristes entrent en conflit. Les places semblent se battre entre elles pour attirer des entreprises, en obéissance à la logique du capital. La vie locale tend à s'adapter au capital et oublier son histoire.

Un rôle décisif de l'État bourgeois est relevé dans ce processus, placé ouvertement en faveur des classes dominantes, des entrepreneurs du tourisme, des propriétaires fonciers, des véritables agents immobiliers. Il y a



ceux qui luttent pour l'espace et sont favorables à l'accumulation capitaliste, et ceux qui résistent avec les mouvements sociaux et urbains et ruraux, en faisant des alliances ou en comptant sur la solidarité d'autres groupes qui sont passés par le même processus de résistance à l'annihilation de la culture locale, dans les conflits permanents.

D'après Oliveira (*op. cit.* p. 203), les résistances unies à la capacité de changements servent de médiateurs pour déterminer la production de l'espace articulé entre le local, le national et le global. Lorsque le capital transforme l'espace en marchandise, il fait apparaître de nouvelles activités qui provoquent un changement socio-spatial profond, redéfinit les singularités de l'espace et tente de réorienter les coutumes locales. Paradoxalement, d'après Carlos (1999), l'abondance relative de produits donne de nouveaux sens aux lieux, invitent les utilisateurs à l'utilisation intensive de cette nouvelle réalité, la rendant rare. La pénurie transformera les coutumes des anciens habitants de ces régions. La rareté ne se sentira pas qu'en termes productifs, de places favorables à l'activité touristique, mais et peut-être surtout parce que le capital investi dans le tourisme rivalisera avec les espaces et endroits de vieux usages, d'habitation des natifs et de leur commerce, par exemple, ou même avec leurs loisirs. Oliveira affirme (1999, p. 191) que dans le cas de la transformation de l'oisiveté en affaire, entre en jeu ce que Lefebvre (1976) appelle l'émergence des nouvelles raretés (la lumière, l'air, l'espace et le temps). Ce qui avant était abondant devient rareté et entre dans le circuit des manques nécessaires à l'économie politique, et pour autant objet de stratégies gouvernementales et privées. Ainsi, l'espace devient rareté, surtout, s'il vient accompagné d'attributs comme « naturel », « vert », « rural », « conservé ».

Dans le cas spécifique de Ceará au Brésil, jusqu'à la moitié du XX<sup>e</sup> siècle, la région côtière n'a pas été valorisée pour le tourisme. Juste les activités portuaires et de pêche artisanale ont occupé cet espace, à l'exception des occupations de résidences et d'activités marginalisées socialement, comme la bohème, l'art et la culture populaire. Avec la valorisation de la côte et l'implantation de projets financés à partir de la décennie des années soixante-dix par des agences internationales et nationales, cet espace a été dirigé vers le tourisme. Pendant les années 1980, la population locale s'est battue pour la conservation de l'espace construit et urbanisé pour le tourisme, avec ses espaces résidentiels et d'activités économiques, destinés aux loisirs et au sport.



« Activités portuaires et de pêche artisanale... »

Mais les résidents des régions côtières maintiennent leur lutte de résistance pour rester dans ces places malgré le progrès de la spéculation immobilière. Plusieurs quartiers populaires ont été déménagés de dunes et d'endroits adressés au tourisme, au loisir et aux maisons des classes plus favorisées, et ont été placés dans des régions périphériques de la ville de Fortaleza. Ceci est une histoire qui s'est répétée tout au long des dernières décennies. Les résidents de ces quartiers ont beau faire des mouvements,

chaque fois, la modernisation imposée par la restructuration productive, sous influence de l'État, donne place à des nouveaux usages et des appropriations de la côte.

Quand l'État défend le tourisme comme activité uniquement économiquement favorable, il enlève les populations historiquement assises dans ces places, sous l'excuse que ces places sont dégradées socialement. Les populations défavorisées n'ont pas le choix et se rendent aux forces du marché quand ils sont déplacés. Cette expérience à Fortaleza nous rappelle Lefebvre (*apud* Duarte, 1999 p. 77), qui montrait qu'il y a deux possibilités d'action pour le maintien de territoires :

« La vie programmée dans et pour l'espace essaye de réduire les "usagers" à la passivité et au silence, sauf s'ils s'unissent dans une révolte qui peut et qui doit mener à la présentation de contre-projets, de contre-espaces, de revendications quelquefois violentes. [...] »

On peut conclure ainsi que la production de l'espace est déterminée par les rapports socio-spatiaux et de pouvoir. Le droit à la ville et l'espace soulevé par le philosophe français, il y a au moins quatre décennies, continue à être une motivation pour la lutte de beaucoup au Ceará, et ces utopies ne se concrétisent que lorsque cette portion de la population maintient des rapports de pouvoir et peut faire valoir ses droits, afin de se faire respecter devant les conflits et contradictions produites par le capitalisme dans ses nouvelles formes exprimées, parmi lesquelles le tourisme.

LUZIA NEIDE MENESEZ T. CORIOLANO  
*Sylvio Bandeira de Melo e Silva*

## † BIBLIOGRAPHIE

CARLOS (A.), « Novas » contradições do espaço, in DAMIANI (A. L.) et al. (Orgs.), *O Espaço no fim do século : a nova raridade*, Contexto, São Paulo, 1999.

CORIOLANO (L. N.), *Turismo de Inclusão*, FUNECE, Fortaleza, 2003.

CHESNAIS (F.), *A Mundialização do Capital*, Xanã, São Paulo, 1996.

DAMIANI (A. L.), « As Contradições do espaço : da lógica (formal) à (lógica) dialética, a propósito do espaço » in *O Espaço no fim do século : a nova raridade*, Contexto, São Paulo, 1999.

DUARTE (C. R.), « Notas de pesquisa : das contradições do espaço ao espaço vivido em Henri Lefebvre » in DAMIANI (A. L.) et al. (Orgs.), *O Espaço no fim do século : a nova raridade*, Contexto, São Paulo, 1999.

LEFEBVRE (H.), *O Direito à cidade*, Tradução de Rubens Eduardo Frias, Moraes, São Paulo, 1991.

MARTINS (S.), « Crítica à economia política do espaço » in DAMIANI (A. L.) et al. (Orgs.), *O Espaço no fim do século : a nova raridade*, Contexto, São Paulo, 1999.

MORAES (A. C.), *Território e História no Brasil*, Hucitec, São Paulo, 2002.

OLIVEIRA (C. R.), « Introduzindo o Espaço do Ócio » in DAMIANI (A. L.) et al. (Orgs.), *O Espaço no fim do século : a nova raridade*, Contexto, São Paulo, 1999.

SANTOS (M.) *Espaço e Sociedade*, Vozes, Petrópolis, 1979.

SILVA (J.), *Nas trilhas da Cidade. Fortaleza : Museu do Ceará*, Secretaria de Cultura e Desportos, 2001.

Enfant / Elève

Envie de convaincre...

Enfant / Elève  
Espace scolaire

5 ans GS  
7 ans CP  
CE1

Banques d'A.L.

Fant / Elève

discours / représentations

- parents  
- maître / Ecole

Objets / rituel de passage / symbolique

Objet / parole ritualisée

clinique:

- pratique P  
↳ Logique Rabinovitch Aclon
- exploratoire

Piaget.

De la Neurologie.

↳ Freud.



# LES HABITS NEUFS DE LA GRAND-MÈRE

## GENÈSE D'UN TEXTE, OU COMMENT SE LAIS- SER SURPRENDRE

**P**OINTE-À-PITRE, le Musée Saint-John Perse. Je reviens cette année encore sur les traces d'une œuvre fulgurante, inépuisable, ancrée dans l'enfance guadeloupéenne du poète. Mais surprise! Cette année les salles abritent une exposition temporaire intitulée « De fil en aiguille, la mode créole entre 1700 et 1950 ». A chaque fonction sa coiffe, à chaque moment de la journée soit la jupe-chemise ou la robe d'apparat : coquettes et pratiques, les femmes créoles adaptent à l'usage et au climat la mode métropolitaine. Et soudain, au sortir de l'exposition, l'évidence d'une trouvaille :

« Pour chaque moment de la journée une tenue spécifique... peut-être aussi tout au long de la vie, selon la saison de l'âge, le vêtement adapté... », alors je rédige rapide-

ment, à même le trottoir de la grande bâtisse coloniale, le texte que voici :

Au bal costumé de la vie, j'ai toujours aimé choisir les vêtements, les robes souples qui glissent qui protègent, qui disent.

Mais pour ce moment de la fête, alors que la soirée est déjà bien avancée, que la valse ralentit, à peine, si peu...

Non, ce n'est pas la dernière danse, c'est encore bien avant...

Je n'ai rien à me mettre! Je ne sais pas comment m'habiller!

Il y a là des débutantes en robes-prétextes, de jeunes mères en robes d'évidence, des douairières en robes-paravents et moi, déjà presque grand-mère, au cœur de la saison trouble, la belle nommée automne (et phonétiquement



moins ingrate que quinquagénaire!) : comment donc me vêtir, quel costume endosser pour ce rôle qui m'est attribué? À n'avoir rien voulu, rien décidé, ma science se perd.

Montrez-moi un modèle, un patron de robe que je puisse tailler et coudre à mon gabarit! Il me faut du tout neuf, du sur-mesure, du cousu main, du « joli dedans aussi bien que dehors », du bien fini pour m'y glisser avec bien-être et bonheur.

Je me souviens, hier encore, c'est pas si loin..., ce joli gilet rouge aux boutons dorés, une robe blanche à pois bleus, et celle de mariée toute smockée, et le grand manteau moelleux pour abriter mon premier bébé, pour le second, robes gonflées, c'était l'été, et ce foulard soie-cadeau témoin d'une belle année, beige-tristesse ce tailleur-là, et tous les autres, chéris puis démodés, patchwork d'étoffes, habits d'Arlequin qui m'ont portée, autant que je les portais!

Et puis, mais oui! Voici que me rejoint l'histoire du petit chaperon..., non du kabig rouge. Car rouge il était, mes sabots aussi, et je lisais Charles Perrault. Je m'imaginai traversant la forêt (hauts fûts des hêtres et chaos de roches, mon paysage originel), un panier à la main. Derrière une porte m'attendait une mère-grand velue, de noir vêtue. Le conte s'achevait sur cette phrase terrible « et en disant ces mots le loup se jeta sur le Petit Chaperon rouge et la mangea »! Morale équivoque où se confondent loup et grand-mère dévoreurs de petites filles...

La Belle au bois dormant aussi re-surgit et sa fin, habituellement méconnue, qui nous montre une grand-mère ogresse exigeant les cœurs de ses petits enfants<sup>1</sup>.



*« Patchwork d'étoffes [...] Entrez Mam'zelle Marie dans la danse de la vie... »*

Mais que disent donc ces histoires qui viennent, reviennent en ce temps de ma vie?

« [...] nombre de contes développent cet aspect éliminatoire des relations entre femmes... de génération différente : grand-mère et petite fille, vieilles et jeunes... »<sup>2</sup>

Pourquoi n'en parle-t-on pas, ou si peu, à voix basse, de cette peur? Qu'est-ce qui se pense là, se joue

là et qui ne peut être dit, cette sorte de refoulement qui ne laisse transparaître que le seul bonheur d'être grand-mère ?

Grand-mère, moi ? J'ai souvent oublié l'heure et la pendule me rattrape. À cette pensée, qu'est-ce qui à la fois me rend si heureuse et met mon cœur au bord des larmes ? Entre joie et mélancolie je vis donc ce temps d'Avent<sup>3</sup>, fait d'espérance, de réflexion. Me voici fredonnant l'antienne que, petites filles, nous chantions en ronde, dans la cour de l'école sous le tilleul ou le préau :

« Nous n'irons plus au bois les lauriers sont coupés  
la belle que voilà la lairons-nous danser ?

*R : Entrez dans la danse voyez comme on danse  
Sautez dansez embrassez qui vous voulez.*

La belle que voilà la lairons-nous danser ?  
Mais les lauriers du bois les lairons-nous faner ?  
*R : ...*

Mais les lauriers du bois les lairons-nous faner ?



« Entrez dans la danse, voyez comme on danse... »

Non chacune à son tour ira les ramasser

*R : ...*

Cigale, ma cigale, allons il faut chanter

Car les lauriers du bois sont déjà repoussés

*R : ... »<sup>4</sup>*

Voilà le temps venu pour moi d'accueillir « la belle que voilà » c'est ma petite fille, première née de mon fils aîné. Entrez Mamz'elle Marie dans la danse de la vie, je suis dans la ronde et vous tiens la main, je ferai mon travail de grand-mère, je vous raconterai l'histoire, celle de ma vie, celle aussi de toutes les petites filles devenues mères puis grands-mères, inscrites dans votre pré-histoire. Je vous coudrai des robes, et les miennes aussi, j'ai encore tant d'envies. Mon automne éclairé par vos printemps me promet d'aborder aux rives où « nous rechercherons dans chaque instant cette plénitude close qui n'a de raison d'être qu'en elle-même »<sup>5</sup>.

Marie, toute petite,  
votre venue boucle mon destin de femme,  
une étoile sur le <sup>\*</sup>I de votre prénom.

GHISLAINE JAMIN  
*DUHIVIF Nantes*

1. VERDIER (Y.), *Façons de dire, façons de faire*, NRF Gallimard, Paris 1979, p. 320.

2. VERDIER (Y.), « Grands-mères si vous saviez... : Le Petit Chaperon rouge dans la tradition orale » in *Les Cahiers de littérature orale* – IV 1978 – Ed. INALCO.

3. Avent du latin *adventus* venue, arrivée, *Dictionnaire abrégé latin/français* F. Gaffiot, Hachette, Paris 1936.

4. Chanson populaire du XVIII<sup>e</sup> siècle.

5. SINGER (C.), *Les Âges de la vie*, Albin Michel, Paris, 1984 p. 20.

## EN HAUT DE LA COLLINE...



« La porte d'entrée... »

UNE PARTIE des bâtiments est les vestiges d'un couvent plus ancien, construit par des Cisterciens, à une époque... bien lointaine, croyez-moi, datant de l'autre côté de notre histoire, du temps de l'Ancien Régime.

Je ne pourrai en dire rien de plus précis.

Je n'ai jamais été férue de détails sur le sujet.

Hermétique au passé, je me foutais bien de savoir l'année de la première pierre, quel Évêque l'avait consacré, qui en était l'abbé et quand il avait été incendié.

Je ne vous décrirai pas plus l'ensemble des lieux.

Quant à l'escalier, le cœur du vieux couvent, c'est, sans conteste, une très belle page d'architecture, dont j'ai plaisir à me souvenir.

S'y trace, depuis bien des temps, l'écriture d'un théâtre toujours rejoué à l'identique, et sans cesse revivifié par l'engagement des derniers acteurs, inscrits eux aussi dans la continuité de l'histoire.

Je peux m'y représenter aujourd'hui, avec sérénité, pour la scène d'un passage, quand rien n'est encore définitif et que c'est seulement le jeu d'un commencement.

Un beau lieu, certes, imposant et impressionnant, convenant à la perfection pour le cadre du théâtre...

Quant à la scène qui s'y joue, c'est une autre histoire...

La porte d'entrée s'éventre sur un hall relativement sombre.

À gauche, un couloir se glisse sous une voûte noire et s'enfile vers les cuisines et l'immense réfectoire. On le dédaigne, c'est sans intérêt. L'escalier est posé dans la ligne d'ouverture de la porte.

Ici, on entre pour monter, et l'on plonge d'emblée dans la coulée de l'histoire, depuis le temps des moines de l'Ancien Régime, puis l'époque sanglante des révolutionnaires du peuple, remplacés par les ardentes moniales qui se seraient sacrifiées dans la Contre-Révolution.

Si on la passe cette porte, on en est marqué.

Si on la passe, on est emporté dans la foule de ceux qui ont précédé.

Il fait froid dans cet escalier.

D'une humidité qui traîne depuis des siècles et dégouline les pierres des murs. Elle pèse lourd sur les épaules.

Sous son effet, quand on monte les marches, le corps se tasse au rythme de l'ascension.

Il fait froid dans cet escalier, on se fait envelopper de l'esprit des lieux. Les yeux s'éteignent.

Les mains s'assagissent dans les plis des manches de robe, justement larges pour les contenir dans la soumission.

Les jambes n'existent plus pour l'exploration de la ville, ou pour la danse du plaisir, seulement utiles pour s'exécuter à la lente démarche des processions religieuses. Le corps se vide d'existence.

Il fait froid dans cet escalier.

Seuls s'égrènent dans l'épaisseur du silence, les frottements des souliers sur la pierre des marches, étouffés par la discipline.

Ici s'exécutent des ombres de femmes, uniformisées dans les longues robes noires et de grands voiles camouflant tête et cheveux, anesthésiant les visages et modélisant les pensées comme elles modélisent les silhouettes.

L'escalier est, à lui seul, une grande salle d'exercices religieux.

Les marches y sont larges, accueillantes et creusées, en leur centre, par un nombre incalculable de passages.

Beaucoup au rythme des offices coutumiers, neuf, vingt fois par jour, et cela depuis tant et tant de siècles.

À l'occasion du premier palier, l'escalier tourne à angle droit.

Une large ouverture éclaire amplement l'espace mais elle y est tellement haute qu'elle interdit la vue sur l'extérieur.

À l'étage enfin, une porte à droite, une authentique porte de couvent et d'origine, permet de pénétrer dans les lieux conventionnels, lieux réservés aux consacrées et lieux interdits à tout étranger.

À ce niveau enfin des ouvertures qui s'ouvrent à la hauteur des regards. Un peu de respiration sur l'extérieur, mais sur le cloître.

La clôture est consommée.

L'escalier continue vers l'étage supérieur et plus haut encore jusqu'à la tourelle où s'est pendue, pour des éternités, la cloche qui pleure les heures de prière et scande, de son appel impérieux, les journées et les vies.

Une fois la porte de clôture franchie, on ne résiste pas à l'esprit du lieu.

On est emmuré.

On s'y sent interdit désormais de la libre circulation, dépossédé de la maîtrise du courant de sa propre vie, privé de libre arbitre et de la gestion de son histoire, assujetti au flot communautaire.

Il est quasiment impossible de résister à l'énergie de l'enlèvement. On ne peut y aller à contre-courant.

Sinon c'est la condamnation, l'exclusion, la honte en vrai, la peur et la mort,

comme suinte des murs cette humidité qui règne ici depuis des siècles...

Je me rappelle, dans l'escalier, il y est interdit de rester.

C'est un lieu de passage.



# À PROPOS DE VIE INTÉRIEURE...

nBOBIN (C.), *Louise Amour*, Gallimard, 2004.

nLEPAQUE (S.), *Georges Bernanos encore une fois*, Actes Sud essai, Babel 2002.

DOIS-JE dire que je partage avec Bobin une vieille connivence depuis une dizaine d'années ? Connivence d'autant plus étrange que je ne me sais pas chrétien, je veux dire que je ne mets pas à la même place que lui la question de Dieu.

Cette connivence avec l'écrivain a pourtant viré peu à peu à une admiration sans mélange. J'ai toujours pensé en le lisant, comme en lisant Duras, que j'avais affaire à une altérité radicale et que nous sommes contemporains d'une œuvre essentielle. Le succès de cet auteur en dit long sur les supposées attentes d'un public que d'aucuns disent incliné vers la facilité.

Comme toujours, je me suis « jeté » sur son dernier livre et la couverture prestigieuse aux traits rouge. J'ai d'abord « lu » de loin, comme on observe une œuvre d'art ou comme l'on boit une liqueur forte, à petites goulées. Lecture « flottante » plutôt que rapide pour sa-

voir à quel Bobin j'allais avoir à faire. Peur, peut-être, d'être trop vite enivré ?

Curiosité de voir Bobin se commettre dans une nouvelle histoire, un nouveau récit.

Puis j'ai lu. Lentement, en savourant. On n'entre pas si facilement dans un tel monde.

L'histoire... Elle et lui... Elle, invente des parfums et se noie dans un monde clinquant et superficiel où elle est en train de perdre son âme. Lui, l'écrivain qui travaille sur la vie des saints et cisèle des mots aussi envoûtants que les parfums extraordinaires de la dame. Ils se rencontrent.

La montée de la colline de Vézelay avant l'acte charnel, après une rencontre qui fait effraction dans la conscience de l'auteur et sans doute dans celle de Louise, l'héroïne, est un morceau de bravoure où rien n'est dit mais tout est dit. Ils feront l'amour dans un lit d'enfant, une relique gardée par Louise dans une maison aussi inspirée que la colline du même nom.

Puis viennent des pages sur l'amour humain. « Je de-

vins fou et personne ne s'en aperçut : le visage de Louise Amour remplissait le monde à ras bord. [...] À présent j'allais vraiment apprendre à lire et je commençais enfin à naître, contemplant, avide et terrifié, le visage et le corps d'une géante. Elle était le mal le plus grave qui puisse m'arriver, en même temps que le seul remède à ce mal. »

L'auteur n'a pas fait mettre le mot « roman » sur ce livre, et l'on en comprend l'aspect biographique, présent dans tout ce qu'il écrit. La mort, avec ses leçons, succède à la vie. Le mystère reste entier, après une fin inattendue, brutale et terrifiante, de cet amour qui défie le temps et la mémoire, mais aussi transgresse les classes sociales, fait sortir l'écrivain « de sa cage de papier », s'insinue dans l'âme comme espace de certitude.

On pense à la fin du *Grand Meaulnes*, à la fête ratée, à la mort du cheval Bélisaire après la belle fête étrange et au cercueil d'Yvonne de Galais qui ne put franchir la porte de sa maison.

Il ne s'agit pas pourtant de la description d'un amour impossible. C'est au contraire l'histoire d'un amour terrestre qui, par sa magnificence-même, montre les limites de l'humain. Mais c'est aussi la description de notre monde, un monde marqué du sceau de l'insignifiance, satisfait de lui-même, qui rappelle la vanité des paons qui semblent jouer aux quatre coins de l'histoire, dans la parabole, un rôle de faux-soleil, avec leurs parades et leurs ocelles.

J'avais déjà été complètement impressionné dans *La Lumière du monde*<sup>1</sup> par tout ce que Bobin pouvait dire des écrivains, et sur la littérature, sur les gesticulations d'un art inutile à l'homme, sur la gestion de sa toute puissance. Provoquant un peu de réticence quelquefois – car il y va très fort dans quelques-uns de ses jugements.

Pourtant, dans certains cas, Bobin m'avait aidé à oser penser ce que je pensais, ce qui n'est pas si mal.

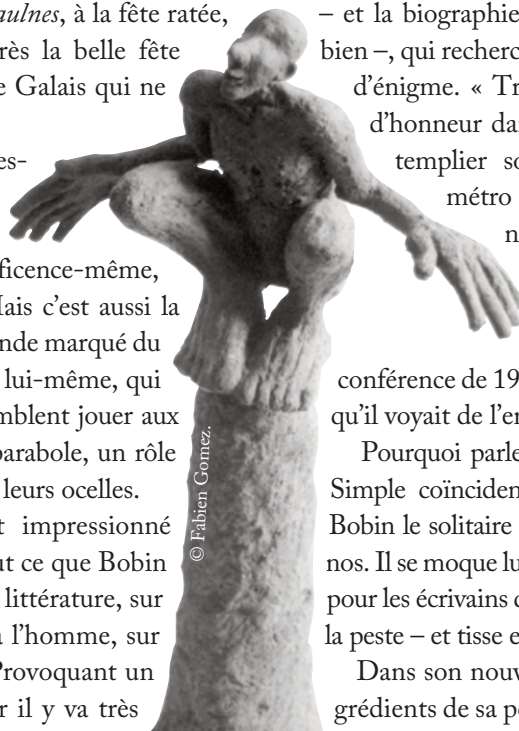
Curieusement, au moment où j'acceptais d'être conduit dans cette méditation plus que personnelle, était venu jusqu'à moi un essai biographique sur Georges Bernanos, lequel attendait « une révolution, une grande insurrection de l'esprit contre le monde qui avait amené l'humanité à la barbarie. [...] On ne comprend absolument rien à la civilisation moderne, redisait Bernanos, si l'on n'admet pas d'abord qu'elle est une conspiration universelle contre toute espèce de vie intérieure. » L'auteur de *Sous le soleil de Satan*, qui avait refusé après la guerre les honneurs, la légion d'honneur, un portefeuille de ministre, un siège à l'académie, était de cette race d'écrivain

– et la biographie de Sébastien Lepaque le montre bien –, qui recherche l'homme en son plus haut point d'énigme. « Trimbalant les notions de justice et d'honneur dans un cercle rationnel, comme un templier son armure dans les couloirs du

métro », il appelle Malraux le communiste sur son lit de mort en disant : « mon pays, mon pauvre pays, qui va le secouer après moi? » et fit scandale, lors de sa fameuse conférence de 1947 à la Sorbonne, où il fustigeait ce qu'il voyait de l'endormissement des démocraties.

Pourquoi parler de ces deux chrétiens ensemble? Simple coïncidence de lecture? Il me semble que Bobin le solitaire est de la même trempe que Bernanos. Il se moque lui aussi des honneurs – c'est le moins pour les écrivains qui devraient fuir les médias comme la peste – et tisse en silence une œuvre essentielle.

Dans son nouveau livre, on retrouve tous les ingrédients de sa pensée déclinée à partir de l'histoire éternelle de la rencontre amoureuse. À travers la



© Fabien Gomez.

*Désir ailé.*

question de Dieu qui court dans chacune de ses pages, sans être nommé, il nous dit inlassablement qu'un monde habité seulement par l'homme est appelé à devenir désertique.

Il décrit l'homme terriblement superficiel et égocentrique, convaincu de son importance. Écoutez cette voix qui concerne une réception dans le monde qu'on dit branché : « Possédés, aveuglés par leurs propres cris, ils couraient en tous sens, martyrisant par la violence de leurs hurlements et leurs gestes désordonnés de noyés les derniers atomes de calme qui auraient pu se réfugier dans les larges feuilles de platane. Lancés les uns contre les autres comme des boules de billard, ils se heurtaient et se repoussaient aussitôt, allaient de l'un à l'autre. Et ils riaient. Leur joie me terrifiait. »

Bien sûr, on risque de prétendre que Bobin est un des écrivains les plus sulpiciens de notre siècle. Il va agacer. On a déjà entendu ça de ceux qui parlent des « bobinolâtres », ces lecteurs égarés qui suivent n'importe qui... Je me demande au contraire si Bobin n'est pas, avec Bernanos, un des plus politiques de nos écrivains. Il y a quelque chose à comprendre dans ces deux pensées, qui se foutent de la démocratie quand elle devient un humanisme égalitaire acquis et qui vont chercher dans la plus grande intimité de l'homme, dans des gestes minuscules, dans l'amour, des raisons de vivre et d'espérer. « Les totalitarismes sont les fils de la démocratie. J'emmerde la démocratie », disait Bernanos – et des pétitions de principe qu'elle charrie, en essayant de se rapprocher de l'homme singulier, au-delà des modes, des mots et des maux de la politique. « Il n'y avait en vérité, écrit Bobin à son tour, pas de grande violence que celle de la richesse paisible et sûre d'elle-même : un paradis où de chaque infime crispation du visage des maîtres, tombait

à chaque instant l'ordre d'étrangler Dieu avec un foulard de soie ou le noyer dans une cuve à champagne millésimé. » Ces deux écrivains de la vie intérieure (« La folie que les hommes ont de s'enfuir en arithmétique lorsque la vérité se fait plus secrète lui apparaissait comme une des causes de la ruine de la civilisation »), qui disent que l'homme normal, « maître et possesseur de la nature », ne pourra plus s'en sortir tout seul. « Il apparaît de plus en plus, disait Bernanos, que le système tel qu'il se présente à nous (ou plutôt dans lequel nous sommes absorbés) n'est pas une civilisation, mais une organisation totalitaire et concentrationnaire du monde... L'espèce de civilisation, qu'on appelle encore de ce nom alors qu'aucune barbarie n'a fait mieux qu'elle, n'a été plus loin dans la destruction – ne menace pas seulement les ouvrages de l'homme : Elle menace l'homme lui-même. »

Il exagérerait, Bernanos ? Et Bobin, qu'a-t-il à se perdre dans ces histoires d'amour et de mort ? Qu'ont-ils, ces deux écrivains, à nous dire l'urgence du sens ? La même semaine, sous le titre « La Terre en danger, un astrophysicienne et un biologiste tirent la sonnette d'alarme », j'apprenais que dans son livre *Dans notre dernier siècle ?*, Martin Rees, astrophysicien, estimait que les chances de survie des humains sur la terre, d'ici la fin du siècle, ne dépasseraient pas cinquante pour cent<sup>2</sup>. Il est peut-être temps, nous disent Bernanos et Bobin, de s'occuper de l'essentiel.

JEAN-FRANÇOIS GOMEZ  
*Docteur en sciences de l'éducation,  
Éducateur spécialisé, directeur d'établissement  
pour adultes handicapés à la retraite.*

1. BOBIN (C.), *La Lumière du monde*, paroles réveillées et recueillies par Lydie Dattas, Gallimard 2001.

## UNE RECHERCHE ORIGINALE

n DESMARAIS (D.), *L'Alphabétisation en question*, avec la collaboration de AUDET (L.), DANEAU (S.), DUPONT (M.) et LEFEBVRE (F.), Éditions Quebecor, 2003.

L'ouvrage reprend une recherche-action menée durant cinq ans par des « chercheuses » et formatrices québécoises au sein d'un organisme de lutte contre l'illettrisme (au Québec, on dit « analphabétisme »), *La Boîte à Lettres de Longueuil*, qui œuvre auprès de jeunes en galère, de 16 à 25 ans, ayant échoué à l'école et se trouvant dans une situation d'exclusion.

Recherche originale, puisqu'elle s'est effectuée aussi bien auprès de ces jeunes qu'auprès des chercheuses elles-mêmes. Le but étant de comprendre comment s'est construit et organisé le rapport à l'écrit dans ces deux groupes au cours des étapes de la vie, afin d'en relever les contrastes et éléments communs.

Ce qui apparaît clairement dans ce travail, c'est que le

rapport à l'écrit s'élabore dans le temps et dans l'espace selon un processus dynamique et complexe, L'ALÉ (l'appropriation de la lecture et de l'écriture), qui évolue selon les expériences de la vie, dans un sens positif et/ou négatif, et « se concrétise dans les interactions de la per-

sonne avec les autres personnes de son environnement ». Ce processus débute chez l'enfant bien avant son entrée à l'école au contact des membres de sa famille, et se poursuit (avec plus ou moins de succès) au cours de sa vie. Cela signifie qu'en matière d'écriture rien n'est stable, et que si l'appropriation de l'écrit peut être freinée ou ralentie pour différentes raisons, elle peut tout aussi bien reprendre sa progression à un autre moment.

Selon les sujets et leurs parcours autobiographiques, on distingue deux types d'appropriation de l'écrit : une *appropriation dynamique* dans le groupe des chercheuses-formatrices, une *appropriation figée* chez les jeunes en situation d'illettrisme. Avec,



dans le premier groupe, des parents (en particulier la mère) qui ont facilité cette appropriation chez leurs enfants, alors que les membres du second groupe ont connu des enfances très difficiles où se sont conjuguées une multitude de problèmes (difficultés financières, maladie, séparation des parents, etc.) ainsi que des relations tendues avec les enseignants. Autant de facteurs qui ont pu affecter l'appropriation de la lecture et de l'écriture au point de la figer.

D'où la nécessité de procéder à un accompagnement à la « redynamisation » de l'écrit que l'équipe de recherche a mis en place à l'aide d'ateliers autobiographiques. L'idée étant qu'une telle démarche (qui consiste à décrire « les différentes facettes de la construction de leur rapport à l'écrit »), conduit ces jeunes à une prise de conscience de leur appropriation de l'écrit, tout en les amenant à se distancier d'un vécu douloureux. Cette pratique permet en outre de renouer avec l'écrit de façon réflexive et de modifier tout à la fois les représentations de l'écrit et les représentations de soi face à l'écrit. Ce qui engage, par la même occasion, l'amorce d'un changement identitaire.

Au terme d'une lecture qui s'avère passionnante et très instructive sur l'élaboration et l'évolution du rapport à l'écrit, la conclusion de l'ouvrage insiste sur le fait qu'en matière d'illettrisme, il ne s'agit pas « seulement » de réapprendre à lire et à écrire, car l'illettrisme n'est pas un problème qui surgit de façon isolée en frappant au hasard. Il frappe, en effet, inégalement les individus selon le rapport à l'écrit qui se forge à l'intérieur du cadre familial, et dépend du capital économique, social, culturel, et symbolique transmis par la famille.

C'est pourquoi, concluent les auteures, en plus d'une

aide pour redynamiser l'appropriation de l'écrit, il est nécessaire de fournir à ces jeunes un accompagnement solide visant à l'amélioration de leurs conditions matérielles d'existence, de leur santé physique et mentale, et qui favorise le « développement des connaissances sur



« Redynamiser l'appropriation de l'écrit... »  
les plans éducatif et culturel ».

À méditer au moment où, en France, le Conseil emploi revenus et cohésion sociale (le Cerc) a rendu le 17 février dernier, un rapport sur la pauvreté des enfants (*Les Enfants pauvres en France*, La Documentation française, 2004) selon lequel, entre 1999 et 2000, un million d'enfants de moins de 18 ans vivaient dans une famille en dessous du seuil de pauvreté.

L'illettrisme reste aujourd'hui, en France comme au Québec, un sujet d'actualité...

NATHALIE BLANCHARD-MÉRIGEUX

## RENCONTRE-PORTRAIT D'AZOUZ BEGAG : REGARD SUR UN PARCOURS PEU ORDINAIRE...



CHERCHEUR rattaché au CNRS, le sociologue-écrivain Azouz Begag alterne les genres d'écrits, passant de l'écriture d'ouvrages de sciences sociales (*Intégration, Espace et exclusion, Les dérouilleurs*, etc.), à l'écriture de romans (*Le Gone du Chaâba*, adapté au cinéma en 1997, *Béni ou le paradis privé, Les Chiens aussi...*), sans oublier l'écriture de textes pour la jeunesse (les moins jeunes prennent un certain plaisir à lire ces textes) : *Un train pour chez nous, La force du berger, Mona et le bateau-livres*, ou bien encore le dernier en date dont nous parlons ici : *Le Théorème de Mamadou*.

Tous ces ouvrages ont comme point commun de parler des problèmes liés à l'immigration et aux difficultés d'intégration des jeunes issus de l'immigration.

Dans le cadre du festival de littérature jeunesse (Anguille sous roche) organisé par l'Office du Livre du Poitou-Charentes, une rencontre avec Azouz Begag a eu lieu le 10 février dernier dans la commune de Magnac-sur-Touvre, en Charente.

Dès le début, l'auteur (ou plutôt le conteur) nous embarque dans le récit bouleversant, raconté à la première personne, d'un petit garçon (le petit Azouz?) qui vient d'apprendre le décès de son père sur son lieu de travail. À la fin de l'histoire, alors que son auditoire est pétrifié d'émotion, Azouz Begag s'excuse en riant de nous avoir raconté des histoires. Le récit de ce petit garçon apprenant la mort de son père dans des circonstances tragiques n'était qu'une fiction, une histoire racontée dans l'un de ses livres... Il poursuit en disant le rôle important du conte chez les jeunes : « Si vous voulez donner envie de lire aux enfants, envoyez-leur des conteurs », explique-t-il car chez eux, c'est « le cœur qui écoute les histoires. Jouez avec l'autobiographie, poursuit-il, chaque jour apporte un lot de romans à écrire... »

Voilà le cadre de la rencontre planté, sous le signe du merveilleux, de l'humour et de la joie.

S'ensuivent alors des questions et un dialogue avec le public. Une chose étonne : c'est la grande diversité de ses textes. À la question de savoir ce qui fait le lien entre ces différents écrits, l'auteur rétorque qu'ils racontent tous un bout de son parcours.

Parcours peu ordinaire s'il en est puisque Azouz Begag a passé une partie de son enfance dans un bidonville de la région lyonnaise, le Chaâba, au milieu des rats et des immondices. Il a été élevé par des parents d'origine algérienne qui, bien que ne sachant ni lire ni écrire, ont toujours poussé leur fils à travailler à l'école et à poursuivre des études (lire ou voir absolument *Le Gone*

qu'Azouz Begag fait partie des « dérouilleurs » (c'est ainsi qu'il nomme les jeunes des banlieues qui « s'en sont sortis »), on pourrait dire de ces « rescapés » qui, malgré leurs difficultés sociales, s'accrochent aux études et échappent ainsi à un sombre destin... Quant à savoir les raisons de son acharnement à réussir malgré tout, Azouz pense le devoir aux encouragements de ses parents, à la stabilité familiale dans laquelle il a grandi, et à certains enseignants.

Pourtant, Azouz Begag dit avoir vécu un « véritable déchirement » entre la culture algérienne de son père et l'identité française. Il prend comme exemple la forte contradiction entre ses valeurs familiales, très communautaires, et les valeurs très individualistes prônées par l'école de la République française. En effet, précise-t-il,



du Chaâba qui retrace cette enfance. Il est porteur de la République à l'individu. est radicalement opposé dans ces

deux cultures : dans la culture algérienne, l'individu en tant que tel ne compte pas et s'efface totalement devant la communauté alors qu'en France, c'est l'individu qui prévaut. Il a donc dû passer d'une culture du « nous » à une culture du « je » avec, comme corollaire, le passage d'une logique de l'entraide, propre aux sociétés africaines, à une logique de l'individualisme et de la compétition.

Pour parler de la place qu'il s'est faite dans la société française, Azouz Begag réfute le terme d'« intégration », lui préférant celui de « promotion ». En effet, étant né en France et de nationalité française, il dit n'avoir pas eu véritablement à « s'intégrer » puisque la France est son pays. Et puis, ajoute-t-il, les problèmes liés à l'exclusion ne concernent pas seulement les jeunes issus de l'immigration, mais aussi des jeunes de nationalité française, principalement de milieux modestes, pas forcément des jeunes de banlieue d'ailleurs : certains jeunes ruraux de souche 100 % française peuvent avoir, eux aussi, des difficultés à s'intégrer dans la société française. Le vrai problème, poursuivra-t-il, c'est la pauvreté : c'est elle qui exclut.

Pour finir, Azouz Begag se sent aujourd'hui redevable de ce qu'on lui a donné et en retour, il vient faire don de sa présence afin de partager son expérience (nous n'avons pas affaire à un ingrat, et c'est tant mieux!). Il n'oublie pas non plus ses racines ni le Chaâba : ses recherches universitaires axées sur les thèmes de l'exclusion, de l'intégration (ou la « promotion »), ses romans et livres pour enfants, écrits sur les mêmes thèmes, sont là pour le prouver.

À travers tous ces ouvrages et ces rencontres, Azouz Begag peut communiquer avec tout le monde et partager ses connaissances. On retrouve bien là l'intérêt

qu'il porte à la communauté.

Avec lui, pour reprendre les termes d'Élisabeth Heutte (cf. plus haut « Regards sur une soutenance »), s'opère un va-et-vient permanent entre la cité et l'université.

On retiendra aussi sa bonne humeur, sa gentillesse, et son talent unique de conteur.

NATHALIE BLANCHARD-MÉRIGEUX  
Enseignante

#### † BIBLIOGRAPHIE SÉLECTIVE (parmi la trentaine d'ouvrages publiés)

##### † ROMANS

*Le Gone du Chaâba*, Points Virgule, 1987.  
*Les Chiens aussi*, Points Virgule, 1995.  
*Béni ou le paradis privé*, 1989.

##### † LITTÉRATURE JEUNESSE

*Quand on est mort, c'est pour la vie*, Gallimard jeunesse, 1998.  
*Un train pour chez nous*, Thierry Magnier, 2001.  
*Le Théorème de Mamadou*, Seuil jeunesse, 2002.

##### † ESSAIS

*L'Immigré et sa ville*, Presses universitaires de Lyon, 1984.  
*Quartiers sensibles*, avec Christian Delorme, Seuil, 1994.  
*Du bon usage de la distance chez les sauvageons*, avec Reynald Rossini, Points Virgule, 1999.  
*Les Déroutés*, Mille et une nuits, 2002.



# ÉLOGE DE LA TRANSMISSION. LE MAÎTRE ET L'ÉLÈVE<sup>1</sup>

---

C'EST TERRIBLE de vivre dans un monde d'une grande violence quand les mots ne sont pas vos amis. Deux problèmes cruciaux sont liés : celui du sens et celui de la maîtrise de la langue. Les rapports de force s'expriment alors avec les poings. Mais on peut faire découvrir les grands textes à une classe de lycée technique et montrer que les mots peuvent être des alliés dans un monde de violence.

Ce petit livre rassemble les entretiens de Cécile Ladjali, enseignante passionnée et de George Steiner, le « petit maître à lire », comme il se désigne lui-même. Ils ont été diffusés sur France Culture avant d'être rédigés et gardent toute la vivacité de l'oralité.

Cécile Ladjali expose sa démarche pédagogique. Elle enseigne le français dans un lycée proche de Drancy, d'où tant d'enfants ont été déportés, une banlieue dite difficile. Ses élèves sont en grande partie d'origine maghrébine. Elle définit sa position d'enseignante : avant tout, il importe de rester à sa place, le professeur n'a pas à entrer dans la sphère privée des élèves, entre lui

et eux, il y a toujours le livre. En écho, Georges Steiner confirme qu'enseigner est non seulement accompagner l'enfant pour lui donner le désir d'aller toujours plus loin, de comprendre ensuite ce qu'il n'a pas compris mais surtout, leur dit-il : « On ne négocie pas ses passions. Les choses que je vais essayer de vous présenter, je les aime plus que tout au monde. Je ne peux les justifier. » (p. 94) Auparavant, il a repris un propos de Goethe : « Celui qui sait faire fait. Celui qui ne sait pas faire enseigne » et il ajoute : « Celui qui ne sait pas enseigner écrit des manuels de pédagogie. » Cette impertinence évidemment me plaît infiniment, elle me ramène à ma recherche sur les transmissions informelles de savoirs et sur l'imprévisible de la transmission où expliquer et comprendre sont l'alchimie d'apprendre<sup>2</sup>. C'est pourquoi la lecture m'est indispensable, elle remplit sa fonction sociale, celle de produire des intellectuels capables d'exercer un jugement critique sur l'évolution de nos sociétés, riches ou non.

L'apport de cette expérience montre que le message de la littérature est difficile à faire passer et c'est au



« *L'alchimie d'apprendre.* »

maître d'incarner la matière, de la rendre accessible. Cette transmission n'est pas à sens unique : le maître a besoin des oreilles des élèves. Elle explique son savoir-faire : c'est du travail pour entrer en littérature, il faut d'abord prendre son temps. Quand on est clair et pa-

tient, on peut aborder tous les textes. Cécile Ladjali leur en apporte, dans des valises de livres. Ensemble ils les décortiquent. Elle ne lâche pas prise. Quand ils écrivent, elle s'assied à côté de chacun, relève les erreurs, les métaphores nulles, mais sans humilier, en rebondissant sur les manques, pour suivre leur intuition en l'enrichissant. Elle respecte leurs faiblesses en essayant de leur donner des conseils de lecture pour qu'ils puissent les exprimer de manière forte et convaincante. Son rôle est de leur apporter un savoir qu'ils n'ont pas et qui « colle » avec ce qu'ils sont. Ce qu'elle leur impose, c'est sa passion.

Le travail de l'année débouche sur un livre, un spectacle. Ce rapport au concret est déterminant dans leurs vies. Le fait de publier un livre ou de monter sur scène légitime l'effort.

C'est ainsi que se joue actuellement (en mars 2004), *Tohu Bohu*, une tragédie écrite en classe. Il faut du courage, surtout quand on est un garçon, pour avouer un intérêt face à un objet aussi peu « viril » que la poésie. Face à la famille, aux copains, c'est difficile de dépasser cette pudeur. Par cette mise à distance de leur propre travail et donc d'eux-mêmes surgit « une autre façon d'apprendre ». Alors ils produisent du palpable et « quand les adultes les amènent à dépasser les conflits, ils sont très reconnaissants », remarque Cécile Ladjal.

ÉLISABETH HEUTTE

*Docteur en sciences de l'éducation*

1. STEINER (G.), LADJALI (C.), Albin Michel, 2003 et LADJALI (C.), *Le Monde*, 18/03/04.

2. Voir plus haut « Regards sur une soutenance ».

*Découvertes de lectures...*



# DE L'ÉCRITURE À LA LECTURE

« Pourquoi t'écris dans le bouquin ?  
Y'a plein de choses à lire ? »

AMBRE, 4 ans

« Le plaisir du livre, c'est la solitude absolue. »

VINCENT DELERM

« Le voyage de découverte ne découvre rien. Il  
vérifie.

Il n'y a pas de nouveaux soleils. Le récit que  
fait ensuite

le voyageur referme la boucle. Le pérégrin,  
partant d'un livre et arpentant un livre,  
achève son périple en écrivant un livre. »

GILLES LAPOUGE

« L'air qui entoure chaque mot, c'est le silence  
réfléchi de celui qui écrit. J'ai confiance.

Quand il y a un mur de livres dans une pièce  
je me sens à l'abri.

JEANNE BENAMEUR

nACHUTTI (L.), EDUARDO (R.), *L'Homme sur la  
photo, manuel de photoethnographie*, Téraèdre, 2004.

Terme proposé par l'auteur pour la première fois en  
1999 au Brésil, la photoethnographie  
est un moyen d'interprétation du  
monde selon lui insuffisamment dé-  
veloppé, même chez les ethnologues  
qui pourtant l'utilisent car la photo-  
graphie, y souffrant souvent de dé-  
fauts techniques, est suspecte de trop  
de subjectivité (malgré son « objectif »), d'absence de ré-  
flexion ou d'esthétisme. Pourtant son intérêt apparaît  
majeur en recherche : en effet, elle est un texte visuel  
ayant un langage propre qui fait apparaître ce que les  
mots ne peuvent révéler.



L'ouvrage s'appuie sur des exemples traités par l'au-  
teur dans sa thèse, présentée en France, et dont  
quelques clichés sont reproduits dans l'ouvrage : la vie  
inférée de « madame Émilie », une ouvrière bretonne, à  
partir de photographies prises dix ans après sa mort, à  
l'âge de 88 ans, dans son appartement encore intouché

de la région parisienne; la vie du personnel dans les coulisses aveugles et bétonnées de la Bibliothèque nationale de France. Pour Luiz Achutti, les photos racontent et leur récit, s'il complète celui fait de mots, ne doit pas être mélangé avec, au risque d'être ravalé à une fonction simplement illustratrice ou contextuelle. Il doit être présenté à part – quoiqu'en connivence. À l'heure où l'image prend une telle place, il serait, nous dit-il, dommage de se priver de l'apport que la photographie peut représenter en termes de savoir.

M. L.-B.

*nAutobiographie de Carl Rogers. Lectures plurielles, Collectif « Savoirs et rapport au savoir », L'Harmattan, 2003.*

Grand oublié des dernières décennies, Carl Rogers a été réhabilité en France par André de Peretti. C'est maintenant l'équipe de Paris X-Nanterre qui lui rend hommage en contribuant à la réédition de son autobiographie. Conjointement, ils s'essaient à la lecture de son texte, redécouvrant par là les travaux mis en place depuis les années soixante-dix/quatre-vingts dans le champ des histoires, récits de vie et biographies éducatives. L'intérêt de l'ouvrage vient de la proposition de plusieurs lectures du texte de Rogers, où l'on pourra remarquer que chacun y lit d'abord ce qu'il cherche par ailleurs, dont chaque texte porte largement la trace, largement illustré par la reprise des propos de Rogers. Nous, lecteurs de l'ensemble, pouvons ainsi lire celui-ci une première fois, puis le relire à travers les six lectures proposées.

Celles-ci ne sont pas encombrées des références habituelles dans le champ des histoires de vie, ni de l'expérience que leur pratique procure; elles ne s'encom-

brent pas non plus des justifications qui sont souvent demandées, pour procéder à de telles lectures : elles nous en offriraient même une de plus, si l'on pouvait parler, en ce domaine, de jurisprudence... J'avais déjà eu une impression analogue en découvrant, signé de Geneviève Delais de Parseval, *Le Roman familial d'Isadora D.* (Odile Jacob 2002), qui semblait (re) découvrir l'usage possible et l'intérêt des récits de vie en recherche.

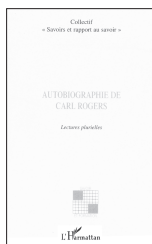
Plus loin que le plaisir de revoir un titre autour de Carl Rogers (dont on remarque rapidement en quoi ce qu'il dit de sa vie, et comment il le dit, permet de revisiter autrement ses écrits et principaux autant qu'incontournables apports), on regrette que l'équipe s'étant prêtée à cette lecture croisée n'aie pas effectué de synthèse, ou évoqué ce que chacun découvrait de la lecture des autres, par exemple... En tout cas, je suis contente de voir une équipe de plus s'intéresser à l'étude de *L'Histoire mêlée de la personne et des idées* (titre d'une série-vidéo mise en place avec le service de formation continue de l'université de Nantes).

M. L.-B.

*nBAGROS (P.) et NIEWIADOMSKI (C.), Penser la dimension humaine à l'hôpital : Une démarche d'histoire de vie de collectivité dans un service hospitalier, Arslan, 2003.*

À l'heure où l'on pointe régulièrement un manque de moyens dans le domaine médical, Philippe Bagros et Christophe Niewiadomski questionnent la dimension humaine à l'hôpital. Est-ce à dire que cette ritournelle cache un malaise plus profond?

Je me suis toujours un peu méfié des



ouvrages qui commencent par « Penser... ». Ce type de livres évoque souvent la sagesse mais ils s'appuient rarement sur le vécu. Je me suis toujours demandé : « Comment pensent ceux qui nous pensent ? » On est parfois plus pensé qu'on ne le pense... Sur ce point, j'ai toujours refusé d'être l'objet (inerte) des pensées de ces messieurs.

Mais je dois dire que l'ouvrage de Philippe Bagros et de Christophe Niewiadomski ne ressemble pas à ces traditionnels essais désincarnés que l'on voit surgir régulièrement. Pour être honnête, je me doutais que l'ouvrage serait d'un tout autre registre, car j'en connais les auteurs. Cependant, je ne m'attendais pas à ce que l'on s'appuie à ce point sur leur expérience (et pas seulement sur leur savoir universitaire). Pour avoir collaboré à l'enregistrement du récit de vie de Philippe Bagros (cf. n° 2 de la revue), j'avais eu déjà connaissance d'un bon nombre d'éléments de l'ouvrage. Si j'avais été impressionné par la qualité de son approche humaniste (et « humanisante »), je me demandais comment on pouvait formaliser cette réflexion. L'exercice universitaire traditionnel laisse souvent peu de place aux savoirs issus de la pratiques et aux convictions des acteurs.

Or, c'est précisément à cette dimension expérimentielle que les auteurs veulent redonner une noble place. En évitant les pièges de l'anecdotique et ceux de l'exemplarité, ils nous livrent une réflexion incarnée. Pleine d'émotion, on ne peut qu'espérer qu'elle nourrira ceux qui veulent remettre l'humain au centre du système de santé. Dans un monde en mutation, le récit que Bagros fait des premières greffes rénales inspirera peut-être les futurs pionniers de la technologie médicale afin que ceux-ci restent humains et qu'ils aident, au besoin, le malade à renouer le fil de l'histoire de sa vie.

F. T.

nBEGAG (A.), illustré par Claverie (J.), *Le Théorème de Mamadou*, Seuil Jeunesse, 2002.



L'histoire se passe à l'école primaire. Mamadou fait connaissance avec son nouveau maître qui a tout l'air d'un doux rêveur. En cours, Mamadou, qui n'a pas la langue dans sa poche, se met à lui poser toutes sortes de questions du style : « Est-ce vrai qu'on perd la mémoire quand on devient vieux ? Dans ce cas, à quoi ça sert d'apprendre toutes ces leçons à l'école puisqu'un jour on va les oublier ? Et si tout ça ne sert à rien, alors pourquoi aller à l'école ? » Dans ce cas, finies les leçons, adieu les cahiers ! S'engage alors un débat fort animé au cours duquel on prononcera des slogans anti-Charlemagne et on réclamera la fin de l'école...

Comment le maître se sortira-t-il de cette situation pour ramener le calme ? En posant à Mamadou d'autres questions existentielles : « À quoi ça sert de manger puisqu'on évacue cette nourriture ? À quoi ça sert de vivre puisqu'on va mourir un jour ? » Autant de questions auxquelles Mamadou devra lui-même apporter des réponses.

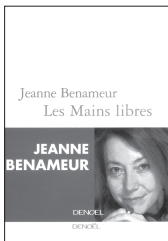
Au terme de cette « leçon » de vie très singulière, Mamadou aura compris que lire, apprendre, se cultiver peuvent apporter du plaisir et que vivre permet d'avoir du bonheur...

Un livre à mettre entre toutes les mains, de 7 à 77 ans...

N. B.-M.

nBENAMEUR (J.), *Les Mains libres*, Denoël, 2004.

Nous avons évoqué *Ça t'apprendra à vivre* dans le n° 6 de la revue, non sans inviter à aller voir du côté des précédents livres de Jeanne Benameur, *Les Demeurées* et *Un*



*jour mes princes sont venus. Alors nous ne passerons pas non plus à côté de celui-ci, narrant la surprenante histoire entre Mme Lure et un jeune voleur. Une Mme Lure qui n'a pas envie de savoir, qui vit à côté de l'histoire, de son histoire, et qui un jour, va s'approprier au silence déposé dans les livres : « Il y en a qui écrivent des mots. Pour rejoindre tous ceux qui ont éprouvé. Pour donner une forme à leur vie imparfaite. » Et pourquoi ce soudain surgissement? Pour Vargas, ce jeune homme à la rencontre improbable et qui la respectera. Alors Yvonne, Yvonne qui n'a plus d'âge et guère de vie, se mettra à lire... et nous suivrons le cheminement hésitant de cette rencontre-découverte au fil de la plume magique de Jeanne Benameur qui, par de courtes phrases, nous emmène comme jamais dans un monde de papier dont elle a le secret.*

M. L.-B.

nBOURDIEU (P.), *Esquisse pour une auto-analyse*, Raisons d'agir éditions, 2004.

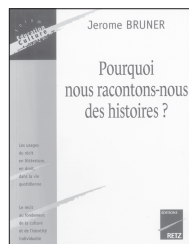


« Ceci n'est pas une autobiographie », plastronne Pierre Bourdieu en exergue du texte, se prenant, une fois n'est pas coutume, pour un artiste... Après avoir dénoncé les « illusions biographiques » de certains, selon lui, et largement décrié le genre malgré *La Misère du monde*, le voilà pourtant qui lâche le mot et souscrit à sa façon à tout ce qu'il s'est acharné à dénoncer. Car il a beau dire et s'amender, il n'en tombe que plus avant dans ce qu'il refuse, et peut-être d'autant plus qu'il le refuse, justement. S'ensuit un petit ouvrage où il apparaît, pour qui ne l'aurait pas remarqué, imbu de lui-

même, plutôt persécuté et surtout, avec un lancinant besoin de justifier sa « basse sociologie » (présentée comme dominée, même par rapport à l'ethnologie) au regard de la « haute philosophie » dont il fut pourtant un brillant étudiant. Est-ce un effet direct de l'implacabilité du milieu universitaire et intellectuel? En tout cas, il ne cesse de régler des comptes – et avec quelle virulence! – semant partout dans son écriture des parenthèses et la truffant de mots fétiches récurrents comme « arrogant », « prestige » et « illusion ». Au résultat, il nous offre un texte savant et précieux, mais non moins impliqué et qui, malgré ses défenses, fissure la carapace en laissant paraître l'homme subjectif que, comme tout un chacun, il a toujours hébergé. L'aurait-il reconnu plus tôt et la face de ses théorisations aurait sans doute été changée. Il est parti sur cette esquisse.

M. L.-B.

nBRUNER (J.), *Pourquoi nous racontons-nous des histoires?* Retz, 2002.



Entre la loi, la littérature et la vie, quelle est donc la fonction des récits? Quels besoins avons-nous de ces moules narratifs qui imprègnent et marquent du sceau de la culture, la façon dont nous allons percevoir et penser la réalité qui nous entoure? L'affaire est sérieuse, pour Jérôme Bruner. « Mais ce n'est pas tout. Il n'est sans doute pas d'activité de l'esprit qui procure de tels délices, tout en faisant courir de tels périls. » De délicieux périls ou des délices périlleux, quel que soit le sens que l'on retienne pour cet oxymore, l'enjeu mérite que l'on s'y attarde.

M. L.-B.

nCARRERAS (L.), PERREGAUX (C.), *Histoires de vie. Histoires de papiers*, Éditions d'en bas, Lausanne, 2002.

Travaillant dans le champ des *histoires de vie* ou s'intéressant aux personnes en grande difficulté sociale de vie, il serait dommage de passer à côté de cet ouvrage qui donne la parole à des personnes sans-papiers ou clandestines, en voie (ou refus) de naturalisation. « Je n'ai pas encore l'esprit libéré de ce que nous avons vécu. C'est comme si je projetais la vie de mes parents sur ma propre existence. »

La démarche émane de Suisse, mais nous sommes si proches. Et entendre ces témoignages de peurs et tremblements en prises de conscience – auxquelles cette initiative de récit accompagné a sans doute contribué, mais le texte ne nous donne pas d'éléments pour nous en rendre compte –, permet de mieux comprendre ces situations extrêmes, produits du monde actuel et de ses intolérances.

M. L.-B.

nCLAUDEL (P.), *Les Âmes grises*, Stock, 2003.



Et s'il n'y avait que sous couvert de la fiction que la vérité la plus crue – et donc intenable – pouvait s'exprimer et être reçue ? « La littérature est le lieu de la dignité, la mise en marche d'une responsabilité », dit Carlo Ossola.

Une fillette est trouvée morte. On ne saura qui l'a tuée vraiment, potentiellement plusieurs meurtriers sont largement probables. Il n'y a pas que cela. Il y a une histoire d'amour, des histoires d'amour d'ailleurs. Il y a surtout un fond de guerre avec les pires des exactions qu'elle peut « gratuitement » occasionner

auprès de tout *quidam* qui, dans ce contexte créé par l'homme, oubliera la plus élémentaire humanité. L'horreur absolue qui traverse ce chapitre XVIII aurait-elle pu être avouée autrement que par ce biais fictif qui ne leurre personne ? Ce qu'aucun témoin, ni surtout ex-bourreau, n'aurait pu rendre tolérable comme parole (on le voit bien, en France nous sommes tous descendants de résistants ; de collabo il ne reste plus que des traces de papier et encore...), les faits et effets de la guerre, la cruauté qu'elle engendre en dehors des actions qu'elle commande, l'impensable commis passe là au travers de nos coutumières censures. « D'un petit paysan, M. et M. avaient réussi, en une seule nuit, à faire un demi-fou ainsi qu'un coupable idéal et consentant. » Non, on ne remonte pas la vie avec des mots, constate le narrateur au fil des pages, mais quand aucun procès ne pourra les recouvrir et qu'un véritable talent les sert, ils disent à eux seuls plus que ce qu'aucune réalité ne pourra jamais avouer de la vie. « Les mots font peur. Même à ceux qui les connaissent et les déchiffrent. Je suis là, et n'y parviens pas. Je ne sais pas comment dire. Mes doigts tremblent autour de la plume. Mes tripes se nouent. Mes yeux me piquent. J'ai plus de cinquante ans mais je me sens comme un gamin empli de terreur. Je bois un verre de vin. Puis un autre, cul sec. Un troisième. Les mots, les mots peut-être sortiront de la bouteille. »

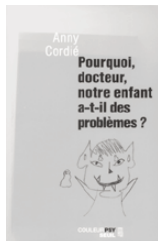
La vie, pour l'apprendre et peut-être pour la prendre jusqu'à la lie, on a besoin des écrivains.

M. L.-B.

nCORDIÉ (A.), *Pourquoi, docteur, notre enfant a-t-il des problèmes ?*, Seuil, 2004.

Une fois n'est pas coutume, c'est d'abord par la couverture du livre que j'ai été séduit. Non que l'éditeur ait proposé un *packaging* alléchant, mais l'auteur a choisi de





mettre en avant un dessin d'enfant. En effet, regarder les enfants dessiner, c'est souvent un bon moyen de les écouter et surtout de les entendre. Comme le souligne Anny Cordié, « les enfants ne se plaignent pas à proprement parler de leurs symptômes ; ils sont pour eux leur mode d'être et, s'ils souffrent, c'est sans en avoir une conscience très nette. En général, ce sont les parents où les proches (l'école parfois) qui sont gênés et demandent un traitement » (p. 82).

L'auteur constate que bien des souffrances peuvent s'expliquer par le rapport au savoir de l'enfant, à commencer par la connaissance de ses origines (la filiation). Lorsque celle-ci est indicible, l'enfant peut alors être confronté à un « interdit de savoir » (cf. Martine Lani-Bayle), lequel peut provoquer de graves troubles scolaires. En étudiant plus particulièrement un cas d'adoption, elle montre que l'enfant perçoit, à son insu, sa propre histoire. Il a donc besoin d'éléments pour pouvoir se la reconstituer, se la raconter. Cela ne signifie pas qu'il faille la lui « renvoyer » systématiquement en face. Cela implique qu'il faille lui laisser des indices. Pour reprendre un conte populaire fort connu, on pourrait dire que l'enfant a besoin que l'on « sème » quelques morceaux de son histoire afin qu'il puisse retrouver le chemin qui le mène jusqu'à ses origines. Anny Cordié s'appuie notamment sur le cas d'une adoption, et montre que les hiatus entre l'histoire biologique (marquée dans ce cas par la couleur de peau de l'enfant) et la réalité familiale (marquée par l'absence de récit concernant cette réalité biologique) peuvent engendrer des troubles. Lorsque ce hiatus existe, cela peut générer une angoisse chez l'enfant. En effet, « si les adultes cachent quelque chose, cela doit nécessairement être quelque chose de

grave », se dit inconsciemment l'enfant. L'angoisse ainsi générée peut engendrer à son tour des troubles du comportement.

Par ailleurs, Anny Cordié explore la notion de « trajectoire » en posant la question du « sens » que la réussite scolaire, ou l'échec, peut avoir pour les élèves. « Cette problématique de l'échec est fréquente dans les familles où l'enfant doit se démarquer radicalement du milieu familial ou social par l'acquisition du savoir et par la réussite » (p. 115). En la matière, on comprend que « connaître son histoire » puisse être un préalable fondamental au savoir, mais cela peut devenir un obstacle au savoir scolaire dans la mesure où la réussite scolaire peut être vécue comme une rupture avec l'histoire généalogique. Réussir à l'école, c'est parfois vivre une histoire dans laquelle on ne se reconnaît pas. Cependant, il faut noter que cette « rupture » n'est pas de même nature que les interdits de savoir précédemment cités.

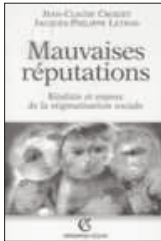
Cet ouvrage montre à quel point ces interdits de savoir peuvent générer des conséquences très graves chez l'enfant. Dans ces conditions, on comprend qu'il soit aussi important de trouver le moyen de générer la parole des parents. Comme le constate Anny Cordié, bien souvent les parents emploient le pronom « on » pour conjuguer les verbes qui qualifient les troubles du comportement. Le discours des parents ne peut advenir que s'ils ne se sentent pas jugés. Il est donc primordial de rappeler qu'« il n'y a pas de bons parents » (p. 269). Il y a des histoires qu'il faut s'approprier car lorsque celles-ci restent trop cachées (souvent parce qu'elles sont indicibles, enfant né d'un viol par exemple), l'enfant risque de reproduire, à son insu, sa propre histoire.

Comme Martine Lani-Bayle – qui doit retrouver le fruit de ses propres travaux dans ces mots – le ferait remarquer, lorsque les enfants font des histoires (posent

problème), c'est peut-être parce qu'ils ont besoin de mieux connaître la leur.

F. T.

n CROIZET (J.-C.) et LEYENS (J.-P.), *Mauvaises réputations. Réalités et enjeux de la stigmatisation sociale*, Armand Colin, 2003.



Le stigmate, au sens originel, était une marque corporelle, faite au couteau ou au fer rouge et qui signifiait que le porteur n'était pas tout à fait comme les autres membres de son groupe d'appartenance. Aujourd'hui, il y aurait autant de définitions que de stigmates répertoriés. Les auteurs tentent donc de définir le stigmate d'un point de vue plus global, en précisant qu'il s'agit d'une caractéristique associée à des traits et stéréotypes négatifs qui font en sorte que ses possesseurs subiront une perte de statut, et seront discriminés au point de faire partie d'un groupe particulier (les Noirs dans une société raciste, les homosexuels dans un milieu machiste, les handicapés, les obèses...). Il y aura alors les stigmatisés (étiquetés ou marqués), avec leur mauvaise réputation, et les autres, les « normaux » !

Cet ouvrage nous emmène au cœur des dernières recherches en psychologie sociale et cognitive pour tenter de nous faire comprendre comment les personnes stigmatisées voient le monde qui les entoure (elles considèrent ne pas être personnellement victimes de discrimination), quelle est leur opinion sur elles-mêmes (elles ont en général une image d'elles-mêmes aussi bonne, voire plus positive que celles des autres), que font-elles pour faire oublier leurs stigmates (différentes sortes de comparaison sociale sont possibles), quelles sont leurs stratégies pour passer d'un groupe stigmatisé à un groupe non stigmatisé...

La nature paradoxale des effets de la stigmatisation (les personnes stigmatisées sont loin d'accepter passivement le sort qui leur est fait, les auteurs parlent même de « résistance individuelle psychologique remarquable ») et la perversité de son action (les différentes stratégies de résistances vont aussi, inversement, contribuer à l'exclusion sociale des stigmatisés), deux caractéristiques de la stigmatisation très peu abordées dans la littérature scientifique jusqu'à aujourd'hui, sont au cœur de cet écrit. L'intention des auteurs étant davantage illustratrice, ils n'ont pas hésité à livrer et décrire de nombreuses recherches, exemplaires à leurs yeux, qui sont sans conteste pleines d'enseignements à leur simple lecture.

M.-A. M.

n DELANNOY (C.), *Au risque de l'adoption. Une vie à construire ensemble* (préface de Jacques Lévine), La Découverte, 2003.



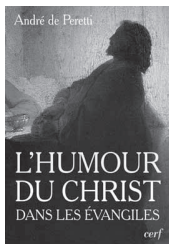
L'adoption est une belle aventure comme toute parentalité, à la fois exaltante mais également risquée et en tout cas imprévisible, avec ses spécificités et ses croyances. Elle engage des parents, volontairement; elle engage aussi des enfants, malgré eux.

Cécile Delannoy en a l'expérience, qui elle-même a adopté des enfants; elle a également le recul apporté par une réflexion exigeante toujours en éveil, mais aussi par l'âge (elle est grand-mère), par de multiples accompagnements, par la recherche. Surtout, elle allie écoute, sensibilité et lucidité pour étudier ce projet ambitieux et engageant qui, comme tout acte volontaire, nécessite que l'on s'y attarde avant qu'il ne soit trop tard.

L'ouvrage est préfacé par Jacques Lévine.

M. L.-B.

**n DE PERETTI (A.), *L'Humour du Christ dans les Évangiles*, CERF, 2004.**



L'ouvrage d'André de Peretti invite à une exploration en diagonale des textes sacrés. L'auteur aimerait parsemer les Évangiles de points d'exclamation afin d'en souligner la saveur. Il ne s'agit pas de relever en passant quelques réparties souriantes qui orienteraient vers une lecture plus accommodante. La figure du Christ est approchée sous un angle inhabituel : celui de la contradiction, de la provocation ou de la dérobade. Le Fils de l'Homme démasque les hypocrites, confond les provocateurs et taquine les respectabilités par un usage constant du renversement. Cette forme d'humour est inhérente au monde juif : la profondeur et la légèreté des jeux de l'esprit réveillent le sens critique qu'il ne faut jamais laisser s'assoupir.

L'intérêt du livre de de Peretti est de montrer que tous ces « courts-circuits » et ces tangentes contradictoires ont une raison profonde. Ils font partie d'une maïeutique. Ils préparent les disciples à accueillir le scandale de la croix, passion et espérance réalisant dans leur liaison inadmissible le renversement ultime.

Pour servir ce propos, l'auteur s'adresse directement à son lecteur dont il prévoit les indocilités et les questions. L'approche est familière et franche, parfois alourdie par un abus de parenthèses et d'exclamations. L'argumentation s'appuie sur la comparaison des traductions, sur l'examen des textes synoptiques et sur des commentaires antérieurs. L'ouvrage s'inscrit dans la perspective d'une lecture édifiante conforme aux enseignements du catholicisme. Alors que le nombre des citations bibliques peut lasser un lecteur qui ne serait pas habitué

aux pratiques exégétiques, on regrette l'absence d'une bibliographie qui mettrait en perspective les références privilégiées.

A.-M. R.

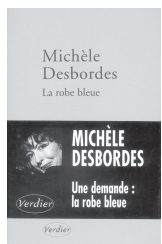
**n DESBIOLLES (M.), *Vous*, Melville Léo Scheer, 2004.**



Pour savoir qui on est, écrire, peut-être. Mais écrire pour se perdre, aussi. Raconter une histoire ou voyager. En Australie se perdre un peu, ou bien se réveiller pas tout à fait. Et oublier, se caresser la joue, cueillir des pensées au vol en labourant sa mémoire... Mais comment savoir que j'ai fini de vous écrire ? Quand le livre tremble de finir ?

M. L.-B.

**n DESBORDES (M.), *La Robe bleue*, Verdier, 2004.**



Je n'avais pas évoqué *La Demande* (1998) dans ces pages, mais j'aurais pu. Le style de Michèle Desbordes est tel qu'elle nous envoûte et nous entraîne dans le lent sillage d'histoires dont nous connaissons déjà les protagonistes, pour autant nous les suivons – sans nous en rendre compte – aux détours d'interminables phrases. Ici, la robe bleue est celle de Camille Claudel qui, assise sur un banc devant son asile attend sans fin les rares visites de son frère Paul. Et nous vivons l'enfermement tragique de cette femme, revisitant sa vie avec une fidélité dont à aucun moment nous ne doutons, repassant par où elle est passée, espérant une lueur, une rédemption dont, mieux qu'elle, nous savons qu'il n'y eut pas... « Je me la figure assise là à attendre sans rien dire, et depuis si longtemps, comme si elle n'avait jamais connu ni

révolte ni violence, d'année en année plus docile, et si résignée que c'est à peine... ne demandant plus rien... le jour et l'année des visites qu'il lui faisait... » Pour comprendre les profondeurs de l'âme humaine, pourquoi les écrivains, qui n'y étaient pas, nous y mènent-ils plus ou mieux que les sciences dites humaines ?

M. L.-B.

nDINOUART (Abbé), *L'Art de se taire*, Jérôme Million, 2002 (1771).



Étudiant les effets de la narration sur la réflexion, il n'était pas possible de passer à côté d'un texte vieux de plus de deux siècles et évoquant l'art de se taire. Pour y remarquer qu'après avoir décliné des principes nécessaires pour se taire (« on ne doit cesser de se taire que quand on a quelque chose à dire qui vaut mieux que le silence ») ainsi que des différentes espèces et causes de silence, l'auteur traite longuement de l'écriture : on écrit mal, trop et point assez à la fois. Alors que la parole devient parfois obligatoire et l'écriture redécouverte voire sacralisée, il est bon de ne pas oublier que tout comme la musique, l'une autant que l'autre n'ont de sens que choisies et posées sur fond alternant de silence. Ce petit livre, derrière son côté largement anachronique, nous invite à ne pas l'oublier ni le négliger.

M. L.-B.

nFABRE (M.), *Le Problème et l'épreuve, formation et modernité chez Jules Verne*, L'Harmattan, 2003.

Si l'œuvre de Jules Verne n'aboutissait qu'à un quadrillage rassurant du monde, la lirions-nous encore ? S'il ne s'agissait pour les héros affairés que de résoudre avec brio des problèmes scientifiques, quel intérêt y trouve-



rions-nous ? L'innovation et le perfectionnement des machines n'excitent plus en l'homme moderne cette soif d'apprendre qui fut le moteur du progrès positiviste. Michel Fabre révèle ce que le romanesque de l'aventure éveille en tout lecteur : une puissance de rêverie, la proximité de nouveaux rivages, la certitude que la nature et les choses ont encore à nous enseigner. Voyager n'est plus alors une course enfiévrée de continents en îles, qui s'élèverait jusqu'aux comètes ou foncerait au fond des mers, pour triompher des éléments. Voyager, c'est prendre le risque de devenir autre et de s'instruire dans l'épreuve. Or, cette éducation assume dans les romans de Jules Verne sa part régressive et initiatrice, ce qui permet à Fabre de renouveler l'imaginaire de la formation qu'il a poursuivi déjà chez Bachelard, Flaubert et Rousseau.

A.-M. R.

nFIALAIRE (J.), *Les Contrats et le système éducatif*, L'Harmattan, 2004.

Comme je l'énonce dans son introduction générale, « le propos du présent livre consiste, dans un espace donné d'action collective – la gestion du système éducatif – à inventorier les différentes formes de recours au contrat avant de chercher à identifier le phénomène que traduit le recours à ce procédé ».

On nous pardonnera ou non de ne pas avoir exploré toutes les formes contractuelles présentes dans les politiques éducatives. Le fait est que l'entreprise eût été difficilement maîtrisable car tentaculaire et ses résultats auraient sans doute été décevants, tant et si bien que « le contrat se présente de nos jours, appliqué au système éducatif à l'image de bien d'autres domaines, comme un

produit au développement exponentiel. Son essor ne résulte pas seulement d'un élargissement du périmètre du système éducatif. Il se nourrit aussi des transformations profondes qu'a connu celui-ci sur le plan organisationnel ».

Mais, même limité au périmètre des quelques types de contrats étudiés, les enseignements réunis dans ce livre dégagent çà et là quelques tendances lourdes. Ainsi, « l'observation de la réalité tend à consacrer une thèse, déjà avancée, d'un dépassement inévitable du régime initial de la décentralisation scolaire qui confinait les collectivités locales dans une fonction de bailleurs de fonds » (cf. C. Durand Prinborgne et J. Fialaire (dir.), *Espace et temps scolaires à l'épreuve de la décentralisation*, CNDP, documents actes et rapports pour l'éducation, 1997). « Fréquemment elles revendiquent et obtiennent un élargissement de leur champ d'intervention pouvant aller au-delà du cadre légal. »

Ce livre est construit autour d'une longue série de questionnements. On a fait le choix de suivre son plan en concentrant le propos autour de quelques problématiques qui nous sont apparues essentielles.

J. F.

**nFLEISCHER (A.), *Là pour ça*, Flammarion/Léo Scheer, 2003 (1987).**

Voilà un livre qui ne se lit pas. Qui ne peut pas se lire. Voilà un livre dont on ne peut citer aisément des extraits. Car il ne comporte qu'une seule page, une page 100, et ce, croyons-en la quatrième de couverture, à 100 exemplaires, ou plutôt à 99, car l'une d'entre elles aurait été « volée ». Nous voici donc face à quatre-vingt-dix-neuf essais d'écriture de la page 100 d'un livre qui n'existe pas autour de cet essai cent fois mis sur le métier. Une performance littéraire apte à rendre modeste tout écrivain

en herbe qui rechercherait une perfection et penserait qu'il n'y a qu'une seule et bonne façon d'écrire ce qu'il pense avoir à dire. Ici, le projet fou de l'écrivain n'existera qu'à travers cette page qui tient seule debout dans un monde vide et qui, pourtant, est fortement présent à travers ces versions qui le déclinent tant et tant de fois que l'on se demande si l'on est vraiment *là pour ça* ? La « récompense » est au bout du tunnel pour qui s'aventure jusqu'à la postface à laquelle François Bon a prêté sa plume, parvenant à mettre des mots sur cette variation infinie que la tentation d'écriture déploie parfois jusqu'au livre.

M. L.-B.

**nGOMEZ (J.-F.), *Un éducateur dans les murs. Poème anti-pédagogique pour le XXI<sup>e</sup> siècle*, Téraèdre, 2004.**

Heureusement assorti d'une préface de Joseph Rouzel et d'un avant-propos réactualisant de l'auteur à cette réédition d'un texte de 1978 devenu quasi-introuvable, cet ouvrage ressortant montre ce qu'un éducateur spécialisé peut penser à partir de sa pratique, quand il se livre à l'écriture. Et Jean-François Gomez, ce résistant au cœur tendre qui, du temps de sa retraite, n'a rien perdu de sa verve ni de son engagement, du temps de ses aurores professionnelles détenait déjà ces qualités qui fleuraient l'expérience de la maturité avant même que de se réaliser. Nous le (re) lirons avec délice, ayant tout à gagner à se confronter à la flamboyante mise en mots qu'il a su faire d'une profession à hauts risques humains. « Dans cette aventure datée, l'éducateur est en quelque sorte en état de rébellion. Il s'empare de sa formation et la prend au mot. Il n'accepte pas les concepts proposés par les « sachants », se permet de faire le tri de ce qui lui est utile et ce qui ne l'est pas, se constitue une boîte à outils personnelle avec les lames de première nécessité, se cogne au réel en éprouvant le corpus de

connaissances pour reconnaître leur consistance et leur saveur », constate l'homme qu'il est devenu devant celui qu'il relit vingt-cinq ans plus tard. Ce sera hier et c'était demain, Jean-François, le poète que tu es n'a pas fini d'enchanter qui emboîtera les traces de tes pas réflexifs.

M. L.-B.

nHÉBER-SUFFRIN (C.) (dir.), *Quand l'université et la formation réciproque se croisent. Histoires singulières et histoire collective de formation*, L'Harmattan, 2004.

Les questionnements pédagogiques actuels sont passionnants et difficiles :

– Adaptation des diplômes universitaires aux normes européennes ;

– Mise en place effective de la validation des acquis expérimentiels et reconnaissance d'une pluralité de modes et lieux d'apprentissages ;

– Contenus des apprentissages nécessaires ;

– Quelle place pour les sujets et leur réel pouvoir de décision pour des parcours de formation proches de leur réalité de vie personnelle, sociale, professionnelle – face à une mondialisation uniformisante ?

Au cœur de ces questionnements, cet ouvrage rend compte d'une formation dynamisée par une alliance contractuelle entre le mouvement des réseaux d'échanges réciproques de savoirs et l'université de Tours. Par ses pistes de pratiques et de réflexions, il révèle une transition possible où l'apprentissage coopératif en réseaux, techniques mais d'abord sociaux, est pensé, construit, enrichi au service de tous et de chacun. Le renversement du paradigme disciplinaire et scolaire s'opère par l'ouverture de l'apprentissage tout au long et dans tous les secteurs de la vie. Un « Vivre ensemble en formation » est conceptualisé et partagé.

Des étudiants et formateurs relatent et analysent, à la

première personne, comme acteurs/auteurs vitalement impliqués, trois années d'une formation dans la mouvance du diplôme universitaire des hautes études de la pratique sociale initié par Henri Desroche.

– Comment ce groupe en formation a-t-il permis la réussite de tous ?

– Pourquoi l'entraide et la coopération ont-elles si pleinement joué leur rôle ?

Les dix-huit auteurs de cet ouvrage ont eu le sentiment puissant de construire, là, en cohérence avec des choix éthiques et politiques, un peu de cet « AUTRE MONDE POSSIBLE », où l'on choisit la solidarité et la formation réciproque plutôt que la compétition ; le partage plutôt que la prédation ; l'humain, son histoire de vie et sa dignité au cœur du système, comme ayant la primauté absolue, plutôt que l'utilisation des humains pour servir les pouvoirs. Un monde où la culture et les savoirs sont considérés comme des biens communs, créateurs de sens et d'émancipation, et non comme des marchandises, ou des outils d'exclusion.

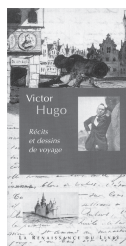
C. H.-S.

nHUGO (V.), *Récits et dessins de voyage*, La Renaissance du livre, éd. 2002.

Quel meilleur ouvrage pour illustrer la démarche ayant donné lieu au dossier de ce numéro ? Et pourquoi ne pas plus développer, conjointement, ces deux moyens d'expression qui se complètent, l'écriture et le dessin ? À presque deux siècles de distance cette œuvre magistrale et éblouissante continue de nous faire de l'œil, nous pourrions nous en inspirer avec plus d'enthousiasme producteur que de seule admiration.

M. L.-B.

nKAUFMANN (J.-C.), *L'Invention de soi. Une théorie de*



*l'identité*, Armand Colin, 2004.

Pour reprendre une expression de l'auteur lui-même,



nous pourrions dire que cet ouvrage ouvre « la boîte de Pandore identitaire » ! J. C. Kaufmann nous emmène, en effet, au cœur des processus identitaires, subjectif et collectif...

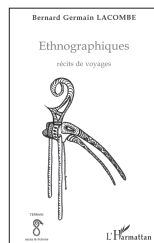
Il commence par suivre les conseils de C. Levi-Strauss qui écrit dans *L'Identité* : « Toute utilisation de la notion d'identité commence par une critique de cette notion » et propose donc, dans une première partie de son ouvrage, de passer au crible historique et critique l'ensemble des différents concepts qui se rapportent à l'identité. S'ensuivent des définitions claires et précises de tout ce vocabulaire que l'on emploie habituellement trop souvent sans distinction.

Puis, comme chacun entend désormais donner lui-même sens à sa vie, l'auteur « nous ouvre les portes de la petite fabrique à s'inventer » en proposant une théorie de l'identité avec comme point central la place de ce qu'il appelle *Les Identités ICO* (évocatrice de la racine grecque désignant l'image et qui signifie : immédiates, contextualisées et opératoires). Quels sont leurs rôles dans l'identité du sujet et surtout, quels sont leurs rôles pour que ce dernier devienne acteur de sa vie, sujet de son existence ?

M.-A. M.

n LACOMBE (B.-G.), *Ethnographiques. Récits de voyage*, L'Harmattan, 2003.

Au regard du thème de cette revue, cet ouvrage s'imposait ne serait-ce que par son titre. Or, les récits proposés traitent de voyages imaginaires, de ceux que rien ou presque ne bride et qui ne nécessitent pas de transports particuliers. Pour autant, ils nous entraînent loin, loin



en nous-mêmes, loin dans le monde. L'ouverture du premier texte donne d'ailleurs d'emblée le ton : « D'aucuns croient que le voyage dont on entend parler est le fruit d'un voyage. Profonde erreur. C'est l'inverse qui se produit : c'est le récit qui fait le voyage. » Alors,

faute de nous livrer de l'exotisme en direct l'auteur, anthropologue au demeurant, nous fait voyager dans ses propres visions du monde, visions dans lesquelles chaque lecteur se retrouvera quelque part, quoique dans un rapport souvent inversé face au prêt-à-penser désolant qui nous est dispensé en *kit* et sur lequel beaucoup, rétractés dans le vivre, se contentent de s'appuyer. Point de sécurité ici, turbulences assurées pour une exploration qui, d'Atlantide en Graal *via* nos ancêtres, la folie informatique ou autres koalas, procurera à nos ex-certitudes un dépaysement assuré.

M. L.-B.

n « L'École en chantier » in *Revue de psychologie de la motivation*, Cercle d'études Paul Diel, décembre 2003, n° 36.

Cette revue semestrielle, créée en 1986 par l'APM, a pour buts principaux de développer et d'intégrer la psychologie de la motivation et ses applications aux différents domaines, de favoriser une recherche intégrative en psychothérapie, de traiter des problèmes de vie individuelle et collective soulevés par la société moderne et de publier des entretiens avec des chercheurs qui enrichissent le champ des questionnements philosophiques, scientifiques, éthiques et politiques.

D'ailleurs le numéro 36 de cette revue datée de décembre 2003, spécialement focalisé sur le milieu scolaire, propose la retranscription d'un entretien entre

Armen Tarpinian et André De Peretti. Ce dernier y développe quelques idées-leviers qui ont guidé son action de « réformateur » de l'école, pour reprendre une de ses expressions, lorsqu'il fut détaché au ministère de l'Éducation nationale de 1963 à 1982. Il s'agissait principalement, d'après le narrateur, de lutter contre certains préjugés qui sont encore trop souvent véhiculés à l'encontre du système éducatif, et donc principalement de lutter contre un phénomène d'autosuggestion négative, trop répandu parmi les acteurs du système actuel... Ce premier article donne ainsi le ton de la revue, en posant comme question principale : les enseignants se plaignent de plus en plus souvent de ne pas pouvoir assurer tranquillement leur mission, comment de cette difficulté faire une chance ? Avec son flegme optimiste habituel, André De Peretti nous donne encore une belle leçon de vie et de sagesse en assurant qu'il faut considérer comme une chance les sempiternelles difficultés rencontrées dans ce métier, ce qui permet de le considérer « en chantier » et de le réinventer tous les jours. De quoi faire méditer les plus pessimistes...

Et puisqu'aucune lecture n'est « innocente », mais toujours fonction des différentes lunettes théoriques et attentistes que l'on chausse, je soulignerai l'article de J. Lecomte, intitulé « Les enseignants, tuteurs potentiels de résilience », où il insiste sur l'importance de ces regards d'enseignants « restaurateurs » d'estime de soi et qui sont alors véritablement stimulants pour les élèves et non plus... inhibants. Il cite de nombreux exemples, extraits de l'ouvrage de J.-P. Guéno (2001) *Mémoires de maîtres, paroles d'élèves*, qui illustrent comment les regards des enseignants, bien souvent à leur insu, peuvent, dans certains cas, donner une orientation particulière à la scolarité des élèves qui avaient, jusque-là, très peu d'estime pour eux-mêmes. Souvent, il a suffi qu'un

adulte prenne au sérieux les préoccupations de l'enfant, qu'il reconnaisse ses sentiments et fasse remarquer ce qui va bien, sans jamais considérer que cela va de soi et au lieu de toujours souligner ce qui va mal, pour que l'élève se lance à nouveau sur le chemin des apprentissages. Et cette attitude « authentiquement pédagogique » selon M. Garner (qui a écrit dans ce même numéro un article sur l'estime de soi dans le milieu scolaire), peut permettre de conforter la confiance en soi des élèves qui a été ébranlée et devenir alors facteur de résilience. Sachant de même que *la confiance en soi* est un des trois piliers de *l'estime de soi avec l'amour de soi et la vision de soi*, il serait souhaitable que tous les enseignants en tiennent compte et persistent à mettre les élèves en « flagrant délit de réussite » (selon une expression de Martine Lani-Bayle) plutôt que de toujours pointer les erreurs qui sont loin d'être formatives dans le système scolaire méritocratique qui est le nôtre (D. Favre, qui a écrit dans ce même numéro : « l'erreur et la faute »)...

M.-A. M.

n « Les Écrivains voyageurs. De l'aventure à la quête de soi » in *Magazine littéraire* n° 432, juin 2004.

Il est paru alors que nous bouclions ce numéro, il est venu l'illustrer *a posteriori*, en quelque sorte, le confirmer, l'accompagner, avec parmi d'autres Hérodote l'initiateur, Montaigne, Flaubert, Segalen, Cendrars, Bouvier... et nous voilà partis leur emboitant le pas en quête de passionnantes rêveries.

M. L.-B.

n MALLET (J.), *Éthique et éducation. Défis pour un nouveau millénaire. À partir d'un entretien avec le Dalai*





**Lama, Oméga Formation Conseil Éditeur, 2003.**

À l'université, j'ai souvent entendu dire que l'on pouvait produire de grands documents sans dépasser la centaine de pages. L'esprit de synthèse, on l'incante souvent,



mais on se risque rarement à en faire preuve. On préfère les bibles... Surtout lorsque l'on nomme son ouvrage avec un titre tel que *Éthique et éducation. Défis pour un nouveau millénaire*.

À la surenchère pondérale, Jeanne Mallet répond par un petit ouvrage d'à peine cent pages (illustré de quelques photographies). Le document est construit à partir d'un entretien avec le Dalai Lama et ambitionne de participer à des prises de consciences individuelles et collectives sur les enjeux autour de la transformation de nos systèmes éducatifs, ainsi que de rechercher les moyens pour y parvenir.

Puisque l'avenir appartient aux jeunes générations, il nous incombe de les préparer du mieux que nous pouvons. Préparer les jeunes, cela signifie qu'il faut veiller à ce que chacun puisse faire émerger son propre potentiel et, en même temps, développer des qualités humaines. On voit bien, à travers cet ouvrage, que l'enjeu d'une éthique de l'éducation est de parvenir à former « des têtes bien faites », pour reprendre une expression chère à Edgar Morin, et non pas seulement des « têtes bien pleines ». L'enjeu d'une éthique de l'éducation consiste donc à penser l'éducation au-delà de l'enseignement, au-delà des évaluations scolaires.

Face à cet enjeu, l'enseignant est confronté à ces propres incertitudes. Comment peut-il savoir, au cœur de l'action, s'il est dans le « bien » ? Dans la complexité de l'action, bien des variables échappent à son contrôle et il n'a d'autre choix que celui d'accepter, ponctuellement, *les limites de son intervention*. Dès lors, l'éthique

de l'éducation consisterait à accepter ses limites sans renoncer.

L'éducateur a comme mission de « permettre à un être spécifique, dans un moment particulier de son histoire (biologique, psychoaffective, intellectuelle...), d'actualiser au mieux une compréhension plus large, plus ouverte, plus profonde, plus pertinente, et ceci quel que soit le domaine d'apprentissage (lecture, mathématiques, philosophie, sciences) ». Faire le maximum, telle pourrait être la devise qu'enseignant et élève pourraient partager.

F. T.

**nOLMI (V.), *Un si bel avenir*, Actes Sud, 2004.**

Deux femmes qu'une épreuve va réunir vont conjuguer leur expérience : elles se rencontrent, se racontent, se découvrent et un texte entre elles se tisse en histoire. Cela les mène loin, au-delà du pensable ou de l'audible.

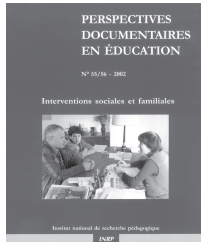


« Mon grand-père était milicien. Il est venu au monde pour faire le mal et il l'a fait. Il a accompli ça. Son fils est un être difforme, une sorte d'erreur. Son fils. Mon père. Tu comprends de quelles vies je viens ? Tu me regardes et tu ne vois rien. Personne ne voit. Pourtant ils sont en moi. » Comment ne pas faire là une remarque analogue à celle que j'ai faite pour le livre de Philippe Claudel ? « Comment aurait-elle pu raconter cette enfance à quelqu'un ? Elle avait toujours su qu'on la désaimerait si elle avouait. » Nous en avons le frisson. Il faudrait dire cela à tous ceux qui souffrent de non-dicible, le leur comme celui des autres. Ils le/se comprendraient peut-être, de par l'écho en eux de ces lectures.

M. L.-B.

n *Perspectives documentaires en éducation*, « **Interventions sociales et familiales** », INRP n° 55/56, 2002.

Fidèle à sa tradition, cette revue propose des *Itinéraires de recherche* (avec Martine Lani-Bayle, Michel Corbillon, Dan Ferrand-Bechmann) et *Chemins de praticiens* (Claude Bensimon et Christian Pratoussy, dont nous avons publié un article dans le n° 3) ainsi que des



*Repères bibliographiques* dans le champ du travail social, puis des *Communications documentaires* sur les pratiques de recherche sur les pratiques, la recherche en éducation, la notion de rapport au savoir. Ce tour de piste est complété par un aperçu sur des *Innovations et recherches à l'étranger*, avec le système d'enseignement professionnel en Allemagne, la perspective de l'égalité des chances comme l'Angleterre la travaille depuis 1958; des réflexions sur les enseignants, puis un *Observatoire des thèses en éducation* ainsi qu'une *Vue sur les revues*. Un document de travail et d'information indispensable en sciences de l'éducation.

M. L.-B.

n MICHON (P.), *Une autolégende*, Initiales, 2003.

Voilà un opuscule qui ne s'achète pas : il est offert par les librairies « Initiales » pour le plus grand bonheur de ceux qui sont tombés sous le charme de l'écriture de Pierre Michon. Présent dès le n° 1 de cette revue, nous ne pouvions nous priver de citer ce petit ouvrage le concernant, réuni par ses amis et admirateurs. Dialogues, photos, bribes de vie et témoignages nous font découvrir quelques facettes de ce magicien des mots, à propos duquel on ne pourra que rester en interrogation perplexe au regard du projet qui alimente partie de nos recherches : « histoire mêlée de la personne et des



idées ».

M. L.-B.

n PAUL (P.), *Formation du sujet et transdisciplinarité. Histoire de vie professionnelle et imaginative*, L'Harmattan 2003.

Voilà un ouvrage dont l'ampleur autant que l'érudition, voire parfois l'hermétisme, pourraient faire reculer le lecteur, malgré les promesses du titre et l'indéniable intérêt de la thématique. À tout le moins se consomme-t-il à petites doses (que peut servir un index précis et détaillé), doses que j'oserais dire homéopathiques pour faire honneur à l'une des qualités de l'auteur, multiplement diplômé notamment en médecine, où il est également acupuncteur, ainsi qu'en sciences de l'éducation (HDR). Fort de ces appartenances il traite de la question de la formation du sujet, s'appuyant essentiellement sur la sienne, explorée *via* le récit, patiemment noté, de 750 de ses rêves répartis sur une période de 30 ans conjointement étudiée. Se croisent ainsi dans ce texte dense imaginaire et réflexivité, régimes diurne et nocturne, vie existentielle et intérieure, théorie et expérience personnelle de vie, conscient et inconscient, Occident et Orient, le tout dans une atmosphère onirique dominante qui ne cède rien à la rigueur de l'analyse.

M. L.-B.

n PICQ (P.), SERRES (M.) et VINCENT (J.-D.), *Qu'est-ce que l'humain ?*, Éditions le Pommier, 2003.

La question est de taille, on peut se demander comment la faire loger, et à partir de trois auteurs d'horizons disparates, dans un si petit ouvrage : cent dix-huit mini-pages écrites en gros, qui plus est en vente dans les

kiosques de gare, même si on prend le TGV cela ne fait pas beaucoup de kilomètres pour en venir à bout (et on comprend tout ce qui est écrit dedans!). Pourtant, tout y est, l'essentiel, le monde du début à nos jours et même après, entre biologie et humanisme *via* les sciences cognitives, la paléanthropologie... tout cela avec une verve entraînant sans coutures humour et scientificité.

Bref, de quoi donner envie à tout paresseux de la vie d'emboîter le pas à ces grands savants pour penser le monde à leur côté, nous convainquant, mieux que par toute studieuse démonstration, de la nécessité de l'interdisciplinarité : à nous, sur les bases accessibles proposées, d'en faire au plus profond de nous-même notre propre synthèse pour affronter à leur instar LA grande question : qu'est-ce que l'humain ?

M. L.-B.

n *Questions vives*, « Le récit en formation », université de Provence, département des sciences de l'éducation, vol II n° 4, 2004.

Coordonné par Bernard Donnadiu, ce numéro aborde la question de la fonction de la narration dans le processus de formation des adultes, processus pratiqué et étudié par certains (dans la lignée notamment des « biographies éducatives » mises en œuvre à l'université de Genève par Pierre Dominicé), fortement récusé par d'autres (pas sérieux, pas scientifique). D'où l'importance d'un numéro qui met à jour un usage plus répandu qu'il n'y paraît dans le cadre de la formation des adultes autant que des « métiers de l'humain », autour de témoignages engagés de quelques prati-



ciens-chercheurs : Claudine Blanchard-Laville, Mi-reille Cifali, Françoise Cros, Bernard Donnadiu, Michèle Eckenschwiller, Frédérique Adeline Fauque, Anne Jorro, Martine Lani-Bayle, Samira Mahlaoui et Bessa Myftiu. Et si ce numéro à plusieurs voix ne prétend pas épuiser le questionnement sur la place et la fonction du récit en formation, comme le rappelle son concepteur dans la présentation, il permet, à travers les convergences autant que les différences exprimées par les approches qui y sont exposées, de composer une réflexion circonscrite sur la pertinence du récit autant que du genre biographique en formation et professionnalisation, travaillant le dire et l'écrire de l'expérience.

M. L.-B.

n ROUAUD (J.), *L'Invention de l'auteur*, Gallimard, 2004.

Se lancer dans l'écriture et se laisser porter par le texte, voilà ce à quoi Jean Rouaud s'est appliqué, en inventant par là l'auteur, inventant lui-même le texte, tout en questionnant cette possibilité... S'est écrit ainsi un roman de plus de trois cents pages, dense, et d'où remonte une autobiographie du quotidien et de la sensation, une réflexion croisée de l'écriture et de la vie.

M. L.-B.



n SANSOT (P.), *Chemins aux vents*, Ma-nuels Payot, 2000.

Concevant ce numéro portant sur les écrits de voyage, je me suis naturellement adressée à Pierre Sansot, l'invitant à produire un article de son cru. Il a gentiment décliné cette offre à laquelle l'âge ne lui permet plus de répondre comme il le souhaiterait, ses doigts prenant quelque indépendance

au regard de son esprit. Et comme il ne veut déléguer sa plume à quiconque... J'ai déjà tant écrit sur ce thème,



s'est-il excusé... Pour preuve cet ouvrage dont le titre, déjà pris, ne pouvait plus devenir le nôtre que par procuration. De « La balade des chemins heureux » à « Je marche... je marche encore », il nous offre en intermédiaires dix-huit autres chapitres aux titres toujours aussi savoureux et incitatifs, tout comme l'ensemble de ses propos. « L'être en mouvement s'enivre de son dynamisme qui le rend audacieux. Tandis qu'il marche, il multiplie les possibles. Les normes perdent leur certitude. Les positions acquises s'estompent tout comme les bornes qu'il a joyeusement dépassées. » Chemins d'initiation et de découverte, de savoir et d'incertitudes, chemins lents, chemins à bicyclette ou de fer, en ville ou métaphorique, de fugue ou de halage, toutes nos déambulations nous pensent comme nous les pensons.

M. L.-B.

nSAUVAGEOT (M.), *Laissez-moi* (Commentaire, 1930), Phébus, 2004.

Une jeune femme tombe gravement malade, son amant rompt, elle lui écrit. « Les mots me paraissent gonfler mes sentiments et les rendre étrangers », constate-t-elle au cours du texte. Plus loin, « je pensais qu'après avoir conté ma vie, je l'aurais débarrassée de tout caractère anecdotique ». Marcelle fut abandonnée mais à travers les mots qu'elle laissa, ce qui est sûr est qu'une fois cette courte missive refermée, nous ne pourrions l'abandonner à notre tour. Magie des mots du cœur qui parviennent à nous toucher à près d'un siècle de distance, magie de l'écriture de soi toute simple, qui rend proches ceux que nous



ne pourrions jamais rencontrer : un destin digne et résigné sans être soumis, une révolte silencieuse saluée tant par Clara Malraux que Paul Valéry et Paul Claudel, un remarquable *amer* pour les démarches de récits de vie.

M. L.-B.

n *Savoirs*, revue internationale de recherches en éducation et formation des adultes, « La vie adulte en questions », L'Harmattan, 2004.

Ce numéro, réuni par Jean-Pierre Boutinet avec Pierre Dominicé, Dominique Gourdon-Monfrai, Martine Lani-Bayle, Jean-Yves Robin, Christian Heslon, Thierry Fleitz et Pascal Roquet, envisage la question de la vie adulte depuis sa signification sémantique et symbolique jusqu'à son entrée en formation. En effet, la formation des adultes introduit depuis les années 1970-80 des questions éducatives particulières, distinctes des processus d'apprentissage enfantins du fait de la spécificité du public concerné : son âge bien sûr mais aussi une expérience constituée et des motivations qui lui sont propres. Que fait donc l'adulte de ses spécificités, de son genre, de ses appartenances, de ses maturités et de ses déficits ?

J.-P. B.

nSNYDERS (G.), *Deux pensées qui contribuent à me maintenir communiste : Bertold Brecht – Antonio Gramsci*, Matrice, 2004.

C'est avec un sentiment de honte que Georges Snyders perçoit son parcours. Ce n'est pas tant le fait d'être « revenu » d'Auschwitz (alors que tant d'autres y sont morts), que celui de ne pas avoir réussi à changer (en partie au moins) l'Homme. Pour Snyders, cette volonté de changement va (ou, devrais-je dire,

« allait) de pair avec le communisme. C'est bien l'incarnation politique de ses idéaux humanistes qui lui pose aujourd'hui le plus de problèmes. Pour autant, il ne se résigne pas. Même s'il reconnaît que c'est une folie de prétendre transformer le monde, il continue de croire que le présent contient les germes du renouveau.

Plus que les analyses portant sur des citations précises, Snyders interroge la dimension philosophique et politique de l'éducation. Mais « l'intellectuel bour-geois » (c'est lui qui se définit ainsi) porte un regard trop paternel sur la culture de masse, un regard trop condescendant à mon goût.

De toutes les questions posées, nous pouvons retenir, entre autres, celle-ci : « comment faire pour que la pluralité soit génératrice de richesse ? » Dans un monde où l'heure n'est plus aux utopies, comment construire un projet éducatif progressiste ? Question qui, au regard de l'histoire de Snyders, prend un sens très particulier.

F. T.

n TOUSSAINT (R.) et XYPAS (C.) (sous la dir de.), *La Notion de compétence en éducation et en formation, fonctions et enjeux*, L'Harmattan, 2004.

Les années 2000 ont vu les réformes de l'enseignement en France, au Québec, en Suisse, en Belgique, mais aussi au Brésil, au Mexique et ailleurs, fortement axées sur le développement de compétences chez l'élève ou chez l'adulte en formation. Or, la mise en œuvre de programmes centrés sur les compétences fait surgir de nombreuses interrogations : quelles sont les compétences nécessaires à l'école ? À quelles conditions les compétences développées dans le cadre d'une matière

sont-elles transférables à d'autres ? Dans quelle mesure les compétences scolaires contribuent-elles à la construction de l'identité personnelle de l'élève et de son identité sociale ? Et quel serait la fonction des compétences scolaires dans les transitions de la vie adulte ? Enfin, qu'en est-il de la validation des acquis de l'expérience en relation avec l'éducation permanente ?

Pour essayer d'y voir plus clair, deux équipes interdisciplinaires réunissant des didacticiens, des psychologues, des pédagogues et des historiens ont travaillé pendant trois ans. L'une, québécoise, a réuni huit chercheurs de l'université du Québec à Trois-Rivières et de l'université du Québec à Montréal autour de Rodolphe Toussaint, directeur du LERTIE. L'autre, française, a regroupé six chercheurs de l'université catholique de l'Ouest (Angers) et de l'université de Nantes, sous l'initiative de Constantin Xypas dans le cadre du LAREF.

Ont participé à cet ouvrage Rollande Deslandes, Jean-Pierre Gaté, Christian Heslon, Marie-Hélène Lavergne, Robert Martineau, Michel Perraudau, Gilles Pinte, Ginette Plessis-Bélaïr, Chantal Provost, Ghyslain Samson, Noëlle Sorin, Rodolphe Toussaint et Constantin Xypas. La postface est de Michel Fabre.

R. T. ET C. X.

# À NOTER...

n **Organisation**, par l'IUFM des Pays-de-la-Loire en partenariat avec l'université de Nantes (centre de recherche en éducation de Nantes), **du 5<sup>e</sup> colloque international recherche(s) et formation, « Former des enseignants-professionnels, savoirs et compétences », les 14-15-16 février 2005 à Nantes.**

Pour tout savoir sur l'appel à communication et la procédure d'inscription, vous pouvez visiter le site du colloque [www.paysdelaloire.iufm.fr/colloque2005](http://www.paysdelaloire.iufm.fr/colloque2005) ou envoyer un mél au secrétariat du colloque [colloque2005@paysdelaloire.iufm.fr](mailto:colloque2005@paysdelaloire.iufm.fr)

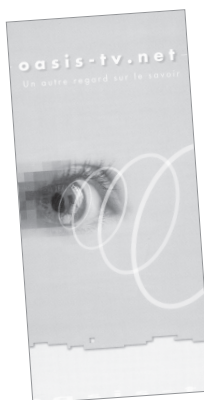
n Le site de notre collaborateur Jacques Nimier sur « Les facteurs humains dans l'enseignement », <http://perso.wanadoo.fr/jacques.nimier/>, régulièrement réactualisé et comportant de nombreux liens, a présenté en juin 2004 un **dossier sur la médiation** avec la participation de Jean Pol Rocquet (IEN) et de Françoise Rossetti Herbelin (formatrice IUFM), avec :

– **Une journée d'une prof de langues aux États-Unis** par San San Hnin Tun.

– **Deux livres sur la médiation** : *Pratique de la médiation* de Jean Louis Lascoux et *Les Processus psychiques de la médiation* de Bernard Chouvier et Als.

Ce site a atteint, en mai 2004, 500 000 visites.

n Rappelons les **références du réseau « Intelligence de la complexité »** animé par le programme européen modélisation de la complexité MCX et l'association pour la pensée complexe APC [www.mcxapc.org](http://www.mcxapc.org)



n Le site <http://www.oasis-tv.net> « Un autre regard sur le savoir », mis en place par l'université de Nantes avec le concours du conseil régional Bretagne, de la région Pays-de-la-Loire et du CNAM, **continue d'augmenter ses programmes** dans le domaine médias et communication; pédagogie, éducation et formation; la complexité; éthique et nouvelles solidarités; santé; espace, territoire et

citoyenneté; histoire des techniques/homme et travail; arts et culture. Je rappelle que notre série-vidéo « Histoire mêlée de la personne et des idées » y est en partie visionnable.

Notre collaborateur Hervé Moëlo nous signale ses publications illustrées, dans le cadre du centre de ressources de la ville de Nantes, réalisées avec écoliers et habitants. Compte tenu du thème de cette revue, la présentation de ces remarquables fascicules la clôturent remarquablement, avec :

– *Carnet de voyages. Au centre de la ville* (Nantes).



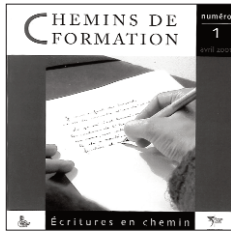
Textes réalisés par les comités de rédaction des journaux de quartier nantais.

– *Espaces d'enfances. École Jean Moulin* (écrit dans le cadre de la classe lecture-écriture), Nantes, Malakoff, novembre 2003.

e S  
paces  
d'enfances  
école Jean-Moulin  
Nantes Malakoff novembre 2003

– *La Mystérieuse Histoire des géants du Breil*, présentée par les enfants de l'école du Breil, janvier 2004.

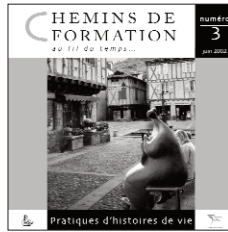
# BON DE COMMANDE



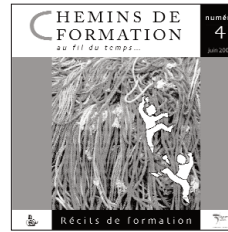
n° 1  
*Écritures en chemin*  
172 pages – 16,77 euros



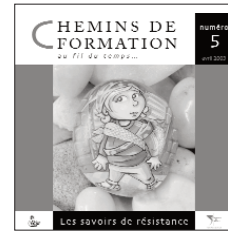
n° 2  
*Méandres d'éducation*  
171 pages – 18,29 euros



n° 3  
*Pratiques d'histoires de vie*  
181 pages – 18,30 euros



n° 4  
*Récits de formation*  
178 pages – 18,30 euros



n° 5  
*Les savoirs de résistance*  
186 pages – 18,30 euros



n° 6  
*Les écritures de soi*  
248 pages – 25 euros

## CHEMINS DE FORMATION *au fil du temps...*

- « *Chemins de formation au fil du temps...* n° 1 – *Écritures en chemin* – mai 2001 – 16,77 euros
- « *Chemins de formation au fil du temps...* n° 2 – *Méandres d'éducation* – octobre 2001 – 18,29 euros
- « *Chemins de formation au fil du temps...* n° 3 – *Pratiques d'histoires de vie* – mai 2002 – 18,30 euros
- « *Chemins de formation au fil du temps...* n° 4 – *Récits de formation* – octobre 2002 – 18,30 euros
- « *Chemins de formation au fil du temps...* n° 5 – *Les savoirs de résistance* – mai 2003 – 18,30 euros
- « *Chemins de formation au fil du temps...* n° 6 – *Les écritures de soi* – octobre 2003 – 25 euros
- « *Chemins de formation au fil du temps...* n° 7 – *Carnets de bord* – octobre 2004 – 25 euros

o Je souhaite recevoir ..... exemplaire(s) du n° ..... de la revue *Chemins de formation au fil du temps...* (+ 1 euro de frais de port quel que soit le nombre d'exemplaires commandé).

o M<sup>me</sup>   o M<sup>lle</sup>   o M.

Nom ..... Prénom .....

Rue .....

Code postal ..... Localité .....

Date   Signature obligatoire

Je joins à ce bulletin un chèque de ..... euros à l'ordre de l'association des Éditions du Petit Véhicule.  
(Vous pouvez photocopier ce bulletin de commande.)



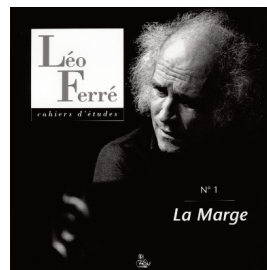


# L'ESPRIT ET LES OBJEC- TIFS

Ces cahiers se veulent ouverts sur l'avenir, avec l'ambition d'approfondir et de prolonger l'œuvre-vie de Léo Ferré pour faire connaître son rayonnement et ses influences.

Ils tentent de déchiffrer et de défricher les multiples chemins de la pensée ferréenne.

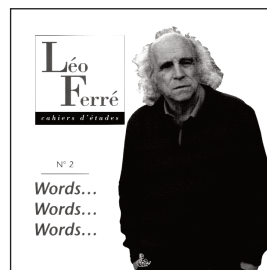
Chaque numéro, articulé autour d'un thème central et de différentes chroniques et rubriques, est l'occasion d'aborder, d'une façon



N° 1: *La Marge*  
112 pages – 18,30 euros



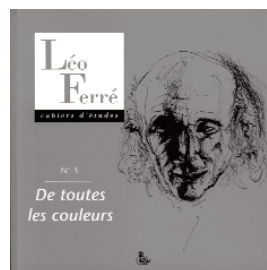
N° 4: *Écoute-moi*  
112 pages – 18,30 euros



N° 2: *Words... Words... Words...*  
112 pages – 18,30 euros



N° 5: *Muss es sein? Es muss sein!*  
180 pages – 21 euros



N° 3: *De toutes les couleurs*



N° 6: *Technique de l'exil*  
204 pages – 22 euros



N° 7: *Marseille*  
204 pages – 22 euros



N° 8: *La Mélancolie*  
124 pages – 19 euros



Achevé d'imprimer sur les presses  
de l'Imprimerie Bull-Duplicopy à Angers  
en octobre 2004  
pour le compte des Éditions du Petit Véhicule.

ISBN 2-84273-422-X  
Dépôt légal : octobre 2004.

*Imprimé en France.*